

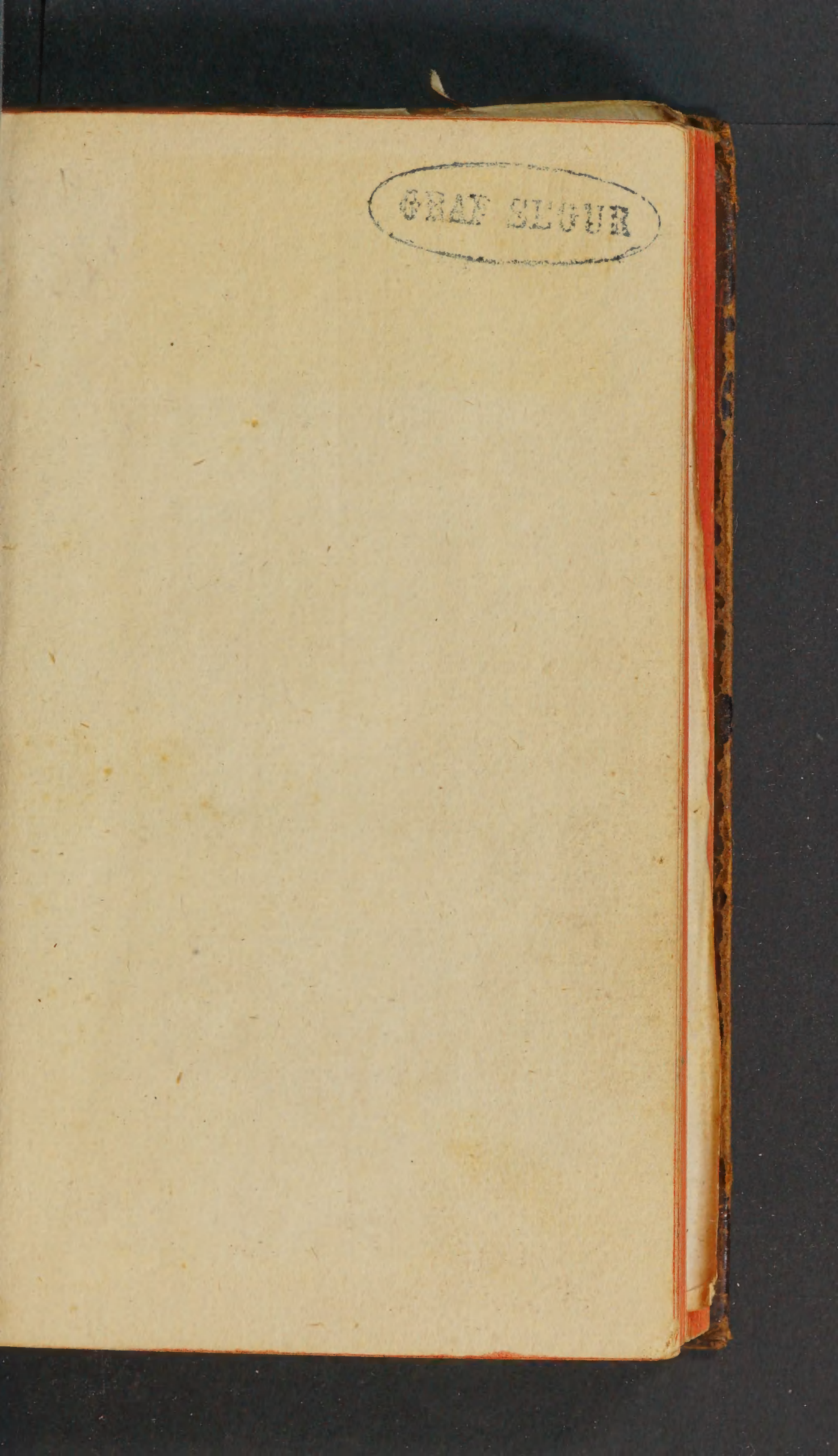

VOYAGE
DE
KLIMIUS













Nic: Klimius Empereür de Quama et ensuite Marguiltier de l'Eglise de la Croix á Berge en Norwege.

VOYAGE
DE
NICOLAS KLIMIUS
DANS
LE MONDE
SOUTERRAIN,

CONTENANT
UNE NOUVELLE TEORIE
DE LA TERRE,
ET
L'HISTOIRE D'UNE CINQUIÈME
MONARCHIE INCONNUE JUSQU
A PRESENT

Ouvrage tiré de la Bibliothéque de
Mr. B. ABELIN;
et traduit du Latin par
Mr. DE MAUVILLON.
Edition sec: augmentée avec Privilege

A COPENHAGUE ET A LEIPSIC
CHEZ FRID. CHRETIEN PELT
MDCCLIII.



I. PRE'FACE
DU
TRADUCTEUR.

L'Ouvrage, donc je donne ici la traduction, eſt une allégorie des plus ingénieuſes, que j'aye encore vû: je ſuis fort trompé, ou le Public en portera le même jugement. On y rêmarque un feu d'imagination peu ordinaire, une cenſure fine & délicate des moeurs des Hommes, ſurtout des Européens, qui, quoiqu'ils ſe glorifient de pluſieurs avantages, ne valent

peut-être pas mieux, que les Peuples, qu'il leur plait d'appeller infidéles & barbares. Si c'eſt un préjugé favorable pour l'ouvrage, que le plaiſir que j'ai eu à le traduire, je ſuis tenté de croire, qu'il plaira: Mais comme je ſai fort bien, qu'un Original a des graces, qu'il eſt quelquefois difficile d'attraper dans une traduction, je dois prendre ſur mon compte les défauts de celle-ci; d'autant plus que, pour lui donner un air François, j'ai pris la liberté de m'écarter, mais fort rarement, des expreſſions de mon Auteur, & d'en ſubſtituer d'autres, qui, en faiſant le même ſens, forment un tour un peu différent. Je l'ai fait à bonne intention, & ſi je n'ai pas réüſſi, on ne doit s'en pren-

prendre qu'à moi; car, outre que l'Original est écrit d'un stile très-pur & très-beau par rapport à la Latinité, il est encore rempli d'un badinage très-fin, & de mille agrémens, qu'il est bien plus aisé de sentir, que d'exprimer. Par rapport à mon stile, c'est à moi d'en répondre. Ceux, qui s'y connoissent, ne le trouveront peut-être pas plus mauvais, que celui de quelques autres Ouvrages, qui sont sortis de ma plume, & qui ont eu le bonheur de plaire. Ceux, qui ne s'y connoissent pas, & qui toutefois en raisonnent, pour se donner du rélief, ne valent pas la peine, que je fasse attention à leur Critique. Ce sont des gens, qui parlent à tort & à travers, & je fais cas de leurs injures, comme Socrate en pouvoit

faire de celles des petis Galopins d'Athénes. Quelque Chicaneur pourra bien me réprocher, que je me compare à ce Sage: alte-là, Monsieur le Chicaneur, je ne parle que du mépris des injures, & pour vous montrer, que je n'ai pas autant de vanite, que vous pensez, je vous avouërai, que ce mépris est plûtôt une suite de la mauvaise opinion, que j'ai de certains Ecrivains, que l'effet de ma générosité. Ceux, qui sont au fait, m'entendront de reste: en tout cas je m'expliquerai mieux une autre fois; & ceux, qui me connoissent, savent bien, que je ne suis pas fâché d'être critiqué par des gens raisonnables.



II. PREFACE.

PIERRE ET ANDRÉ KLIMIUS, FILS DE THOMAS KLIMIUS, NEVEUX DU GRAND KLIMIUS, AU LECTEUR.



En appercevant, que quelques incrédules doutent de la vérité de cette Histoire, & que celui, qui a fait imprimer le *Voyage soûterrain*, fût par tout critiqué, nous croyons utile, pour prévenir les Critiques, d'augmenter cette Edition nouvelle avec les témoignages de quelques Compatriots. Les témoins, que nous

 citons,

citons, ſont ſans exception; les deux prémiers ont vécu dans le même tems, que nôtre Héros, les autres furent a peu près du tems de Klimius, & ils ſont tous hommes de foi & de ſincérité, qui ne ſont pas accoûtumés à débiter des chiméres au monde, ou à prendre l'ombre pour le corps. Aïant donc donné des témoignages ſi ſuffiſants, & expoſé leurs atteſtes écrites de leurs mains propres, & imprimées de leurs cachets, nos Critiquerus ſeront contraints à garder le ſilence; ils ſeront forcés à confeſſer leur incrédulité, & à réjetter leurs promts jugements. L'atteſte, qui vient d'être envoyée, eſt telle mot à mot:

„Selon la démande des reſpectifs „Seigneurs *Pierre* & *André Klimius*, nous „ſouſſignons & témoignons, qu'un manu„ſcript eſt trouvé entre les Livres du très„célébre *Nicolas Klimius*, intitulé: *Le* „*Voyage ſoûterrain*; au même Voyage „ſoûterrain eſt jointe une Grammaire „avec un Dictionnaire en deux Langues, „ſavoir Danoiſe et Quamitique. En con„fron-

„frontant la Verſion Latine du célébre „*Abelin*, qui eſt dans le Public, avec le „vieux manuſcript, on voit, qu'elle n'eſt „en rien différente de l'Original. Pour „plus grande confirmation nous y avons „imprimés nos cachets.

Adrian Pederſen, m. pp.
Jens Thorlakſen, m. pp.
Svend Klok, m. pp.
Jochum Brandør, m. pp.
Jens Gad, pour moi & mon frére.
Heronymus Gibs, Ecoſſois, m. pp.

Nous eſpérons, que tout le doute ſera lévé par un témoignage ſi rémarquable & authentique; mais ſi Meſſieurs les Cenſeurs continuent pourtant dans leur incrédulité, malgré qu'ils ſoient convaincus par tant de témoins, nous tâcherons d'oppoſer d'autres armes à leur incrédulité. On ſait, qu'on trouve dans la part de Norvège, appellée Finmark, des gens, qui ſont verſés dans la Philoſophie occulte, dans laquelle les autres nations n'ont fait jusqu'i-

ci que très-peu de progrès, qu'ils peuvent voyager, & appaiser les orages & les vents mutinés, se transformer en loups, parler diverses Langues, inconnuës à nôtre monde, & parcourir en une heure tout le Globe de la terre du Pole du Nord jusqu'au Pole du Sud. Un Finlapien y est nouvellement arrivé, nommé *Peyvis*, qui selon l'ordre du Greffier montra des preuves si merveilleuses de son art & de sa sagesse, que tous les spectateurs présens jugérent, qu'il méritoit avec justice le chapeau de Docteur ; & comme on venoit justement de publier une Critique bien piquante contre le Voyage soûterrain de Klimius, que le Critiqueur croit devoir être régardée pour des fadaises, puisqu'il s'agissoit de défendre l'honneur & la réputation de Klimius, le dit Peyvis fût commandé d'user de ses arts & d'éprouver à faire un Voyage soûterrain. Il obéït à l'ordre du Magistrat, & promit de faire son mieux, se vantant de son grand art en François presque en ces termes :

Dans

Dans ce grand Univers tout doit ſuivre mes Loix,
L'Herbe vient & flétrit à mon Commandement,
Les Monts & les Rochers d'abord dans le moment
Se transforment en ruiſſeaux, en écoutant ma voix.
Dans l'Océan les Vents & les Vagues s'abbaiſſent,
Les Fleuves à couler, dès que je le veux, ceſſent,

Tous ceux, qui y aſſiſtoient, fûrent tous étonnés des promeſſes ſi amples; mais auſſitôt, qu'il l'avoit dit, il ſe deshabilla, & après cela il fût (ce qui étoit étrange à voir) transformé en aigle, & s'éléva en l'air. Après avoir été abſent un mois entier, nôtre Philoſophe entra le ſoir d'un Vendredi, un peu avant qu'on allume les lumiérés, par la porte du Fiſcal; il étoit las, abbatu, & eſſouflé comme un cheval, qui monte une coline eſcarpée; car ſes forces étoient épuiſées, & la ſu-

ëur lui découloit à groſſes goûtes ſur les jouës. Après qu'on l'eût laiſſé reſpirer & lui avoir donné un peu d'Eau de vie, il expoſa un extrait abrégé de ſon voyage, & déclara clairement & avec les circonſtances tout ce, qui lui étoit ſurvenû en ſon voyage, tant par l'air, que dans les terres ſoûterraines. Il raconta, qu'apres quelques combats nouvellement faits, dans lesquels la partie de Klimius avoit toûjours le deſſus, le gouvernement étoit revenû au fils de nôtre Nicolas, qui avoit long-tems régné ſous la direction de ſa mére; mais qu'il encore gouvernoit lui-même avec des grands éloges ſous le nom de Nicolas ſécond, & étoit en grande eſtime auſſi bien pour ſa viéilleſſe, que pour ſes grandes actions: on enrégiſtra d'abord tout ce, que cet homme ſavant avoit rapporté. Le rapport donnera une matiére ſuperfluë aux Chroniques, que les Savans de Berge ſe propoſent de publier ſous le titre d'une *Continuation de l'Hiſtoire de la Cinquiéme Monarchie.* On veut auſſi faire imprimer une *Grammaire Quamitique* avec

les

les Chroniques, qui ne valent à préſent rien, mais qui peuvent être d'un grand uſage à la poſterité: car comme nôtre patrie abonde (ſans flatterie) en quantité de tels gens, qui aiment les variations, ils veulent employer toute leur aſſiduité & diligence pour commercer avec les Quamites; oui ils ne veulent réposer, qu ils n'aient inventés des machines, par lesquelles on puiſſe naviguer ſûrement & ſans l'art de nigromancie aux païs ſoûterrains. Allez, O gens incrédules! & apprennez à employer plus de prudence dans les choſes de conſéquence.

Meſſieurs les babillards, allez-vous en prier,
Qu'à vôtre vil babil on veuille pardonner.

Après allez mettre au croc vous & vos jugemens, àfin que le monde ſavant ne ſoit blamé par des cenſures ſi ſottes & ſi irraiſonnables.

FIN DE LA DEFENSE.

Ici ſe borne le jugement de ces jeunes Seigneurs, qui ont crû cette défenſe capable à diſſiper la Cenſure de leurs ennemis critiques. Cette nouvelle Edition eſt renduë plus complette par quelques petites piéces, ou par négligence oublieés dans la prémiére, ou peut-être, que l'inélégance du manuſcript en a empêché la lecture.





Norwege.

ad Cap. I.

Quama.

Mezendore.

Planete de Nazar

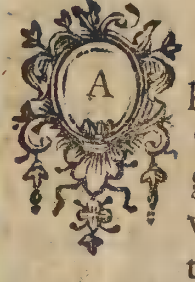
Martinie

Soleil Sauterrain



VOYAGE
DE NICOLAS KLIMIUS
DANS LA RE'GION SOUTERRAINE.

CHAP. I.
DESCENTE DE L'AUTEUR DANS LES ABIMES.



Après avoir ſubi les deux Examens dans l'Univerſité de Coppenhague en 1664, & me trouvant revétu, par les ſuffrages des Tribunaux tant de Philoſophie que de Théologie, du Caractére appellé *Loüable*, je me disposai à retourner dans ma Patrie à bord d'un Navire, qui faiſoit voile vers Berge, Capitale du Royaume de Norvège.

J'étois chargé de Témoignages avantageux de l'une & de l'autre Faculté, mais

fort léger de finances: J'avois cela de commun avec les autres Etudians de Norvège, qui reviennent ordinairement chez eux dotés de haut ſavoir, mais fort mal pourvûs d'argent.

Nous avions le vent en poupe, & après ſix jours d'une heureuſe Navigation nous abordames au port de Berge. Ce fût ainſi que je revins dans ma Patrie, plus Savant à la vérité, que je ne l'étois, quand j'en ſortis, mais pas plus riche. Je vécus aux dépens de mes Amis, qui voulurent bien m'aider quelque tems, durant lequel ma vie, quoique précaire, ne fût ni tout-à-fait oiſive, ni entiérement pareſſeuſe: Car voulant me ſignaler par l'étude de la Phiſique, dans laquelle j'étois déjà initié, je parcourus avec ſoin les quatre coins de la Province *, fouillant avidément dans les entrailles de la terre & des montagnes, pour connoître leurs différentes qualités. Il n'y avoit point de rocher ſi eſcarpé, où je ne graviſſe, point de précipice ſi affreux, où je ne tâchaſſe de pénétrer, pour voir, ſi je n'y trouverois pas par hazard quelque choſe digne de la curioſité d'un Phiſicien. Car la Norvège contient diverſes Raretés, qui, ſi elles étoient en France, en Italie, en Alle-

* Cette Province c'eſt le Bergenhus.

Allemagne, ou dans quelqu'un de ces Païs féconds en merveilles, où l'on ſait faire valoir jusqu'aux moindres choſes, ne manqueroient pas d'être récherchées & conſidérées avec une diligence infinie. Parmi ces Curioſités celle, qui me parut la plus digne de mon attention, fût une Caverne ſituée au haut d'une montagne, que les Naturels du Païs nomment *Flöien*, & dont l'entrée eſt taillée en écore. La Bouche de cette Caverne exhale de tems en tems un petit vent, qui n'eſt pas deſagréable, & qui formant un ſon pareil à des ſanglots, ſemble tantôt vouloir élargir le paſſage, & tantôt le vouloir boucher. Cela a exercé pluſieurs ſavans perſonnages de la ville de Berge, ſurtout le célébre Abelin, & le Sr. Edouard, Maître és Arts & Régent du Collége, tous deux fort verſés dans la Phiſique & dans l'Aſtronomie. Ces Mrs. ne pouvant, à cauſe de leur grand âge, ſe tranſporter ſur les lieux, pour examiner un effet ſi étonnant, avoient ſouvent excité leurs Compatriotes, à ſonder plus avant la nature de cette Caverne, & à examiner ſurtout les viciſſitudes réguliéres de ce ſoûpirail, dont le ſoufle reſſemble en quelque ſorte à l'haleine d'un Homme, qui reſpire avec difficulté.

Pouſſé par les diſcours des perſonnes en que-

queſtion, autant que par ma propre curioſité, je formai le deſſein de deſcendre dans cette Caverne, & je m'en ouvris à quelques-uns de mes Amis, qui, bien loin de m'encourager, me traitérent d'extravagant & de deſeſpéré. Je fus peu ému de leurs rémontrances, & au lieu de me détourner de mon entrepriſe, ils ne firent qu'accroître mon impatience. L'envie de faire de nouvelles découvertes dans la Nature me rendoit incapable d'écouter aucun avis, & le mauvais état de mes affaires domeſtiques étoit un puiſſant éguillon, pour me faire affronter les plus grands périls.

En effet la miſére me talonnoit, & il me ſembloit bien dur de manger le Pain d'autrui dans le ſein de ma Patrie, ſans eſpérance de pouvoir me tirer d'affaires. Enfin je jugeois, qu'il n'y avoit pas moyen de parvenir, à moins que je ne m'illuſtraſſe par quelque coup hardi, qui rendit mon nom célébre.

Dans cette idée je fis les préparatifs néceſſaires pour mon expédition, & ſortis de la Ville un Jeudi de grand matin, par un tems pur & ſérein, me flattant de revenir avant la fin du jour; mais je me trompois furieuſement dans mon calcul, ne prévoyant pas, que, comme un ſécond Phaëton transporté dans un autre monde,

J'allois rouler en l'air par un espace immense; & que ce ne feroit, qu'après avoir erré dix ans, que j'aurois le plaisir de revoir ma Patrie & mes Amis.

Cependant je continuois mon chemin accompagné de quatre Hommes payés pour m'aider dans mon entreprise. Ils portoient les cordes & les crocs, dont j'avois besoin pour descendre dans la Caverne. Cette expédition extraordinaire commença en l'anneé 1665, Jean Munthe, Laurent Séverin, Christiern Bertholdi, & Laurent Scandius étant Bourguemaîtres & Sénateurs de Berge. Nous nous rendimes à *Sandwic*, par où l'on monte plus commodement sur la montagne. Arrivés au Sommet, nous gagnames le lieu, où étoit l'antre fatal, & comme nous étions fatigués du chemin, que nous avions fait, nous nous reposames un peu, pour nous réfaire l'estomac par un bon déjûné, dont nous nous étions nantis avant notre départ. Je sentis tout-à-coup mon cœur palpiter, comme s'il eût voulu me prédire quelque malheur prochain. Je me tournai vers ceux, qui m'accompagnoient: „Mes Amis, leur disje „ y a-t-il quelqu'un de vous, qui veuille „ tenter le prémier l'entrée de cette Ca„ verne? Comme ils ne me répondoient point, j'eus honte de ma foiblesse, & re-

prénant courage, j'ordonne, qu'on me prépare une corde, & je récommande mon Ame à Dieu. J'avertis mes gens de lâcher la corde jusqu'à ce que je criasse; qu'alors ils eussent à s'arrêter, & que, si je continuois à crier, ils me rétirassent promtement. Je me munis moi-même d'un croc, qui me parut nécessaire, pour écarter les obstacles, qui pourroient s'opposer à ma descente, & pour tenir toujours mon corps suspendu dans un juste milieu des deux côtés de la Caverne.

A peine étois-je descendu à la hauteur de dix ou de quinze coudées, que la corde se rompit. Ce malheur me fût annoncé par les cris & les clameurs de mes gens, que je n'entendis bientôt plus; car je descendis avec une rapidité étonnante, & comme un autre Pluton,

Je m'ouvris un chemin jusqu'au fond
des Abîmes *;

excepté, qu'au lieu de sceptre j'avois un croc dans la main.

Je volai environ un quart d'heure, autant

* Je continuerai à traduire en Vers François tous les Vers Latins, qui se rencontrent en assés grand nombre dans le Corps de cet Ouvrage, & j'espére, qu'on n'en sera pas fâché.

tant qu'il me fût possible de le remarquer dans l'agitation extréme, où je me trouvois, au travers d' une épaisse obscurité. Mais enfin j'apperçus une petite clarté pareille à celle, qui nous vient du crépuscule du matin. La lumiére s'augmente, & je découvre bientôt moi-même un Ciel pur, & sans nuage. Je fus assés foû pour croire, que cela étoit l'effet de la répercussion de l'air soûterrain, ou que la violence d'un vent contraire m'avoit répoussé, ou que la Caverne m'avoit révomi par la réciprocation de son souffle. Néanmoins je ne reconnoissois plus ni le Soleil, ni le Ciel, ni les autres astres, que je voyois, & ils me paroissoient tous plus petits, que ceux de notre Firmament; de sorte que je me persuadai, ou que toute la machine de ce Ciel, que j'avois devant mes yeux, n'existoit que dans mon cerveau égaré, & n'étoit que l'effet de mon imagination troublée, ou qu' ayant perdu la vie, je me trouvois dans le séjour des Bienheureux. Cette derniére pensée me faisoit rire, lorsque je me voyois armé de mon croc, & traînant après moi un bout de corde, qui ressembloit à une queuë, sachant bien, qu'on n'alloit pas en Paradis dans un pareil équipage, qui, bien loin de plaire aux Saints, me feroit paroître à leurs

yeux comme un nouveau Titan, qui venoit attaquer l'Olimpe, & troubler le repos des Dieux. Cependant quand je vins à péser sérieusement les choses, je jugeai, que je me trouvois dans un monde soûterrain, & que ceux, qui croyent, que la terre est concave, & qu'elle renferme sous sa surface un monde plus petit, que le notre, ne se trompent point. L'événement fit voir, que j'avois rencontré juste. En effet je sentois diminuer la violence de la sécousse, qui me portoit en bas, à mesure que j'approchois d'une Planéte, ou d'un certain Corps céleste, qui s'offroit le prémier sur ma route. Cette Planéte me parut peu à peu si grande, que j'y pouvois distinguer sans peine à travers l'Atmosphére, qui l'environnoit, des Montagnes, des Mers & des Vallées;

Tout ainsi qu'un Oiseau vole & se précipite
A travers mille écueils sur les bords d'Amphitrite,
De même je volois entre la terre & l'air.

Pendant que je me considérois ainsi, nâgeant au milieu des airs, je sentis tout-à-coup ma course, qui jusqu'alors avoit été perpendiculaire, dévenir circulaire. Les

cheveux

cheveux m'en dreſſérent à la tête; je me crus perdu ſans reſſource, craignant d'être transformé en une Planéte, ou en ſatellite de celle, dont j'approchois, & que je ne fuſſe par-là condamné à tourner éternellement. Mais lorsque je faiſois reflexion, que cette métamorphoſe ne dérogeroit point à ma dignité, & qu'il valoit autant être un Corps céleſte, ou le ſatellite d'un Corps céleſte, qu'un Philoſophe mourant de faim, je ſentois rallumer mon courage; d'autant plus que par le bénéfice de l'air pur, dans lequel je nâgeois, je n'avois ni faim, ni ſoif. Je me reſſouvenois pourtant fort bien, que j'avois mis dans mes poches quelques piéces de ce Pain, que les Habitans de Berge nomment Bolken, qui eſt de figure ovale, ou plûtôt longue: j'en tirai un morceau, bien réſolu d'en manger, ſi je le trouvois encore à mon goût. Mais à peine j'y eus mordu deſſus, que je compris, que toute nourriture terreſtre n'étoit plus bonne, qu' à me cauſer des vomiſſemens, ſurquoi je pris le parti de jetter mon pain comme une choſe, qui m'étoit deſormais inutile. Mais, o Prodige! ce pain ne fût pas plûtôt parti de ma main, qu'il reſta non ſeulement ſuſpendu en l'air, mais commença même à décrire un cercle autour de moi; & ce fût alors que je re-

connus les véritables loix du mouvement, qui font, que les Corps posés en équilibre tournent en cercle. A la vuë de ce pain, tournant autour de moi, je sentis ma rate s'enfler, & comment aurois-je pû me défendre des sentimens de l'orgueil? moi, qui, ayant été jusqu'alors le jouet de la fortune, me voyois changé non pas en Planéte subalterne, mais en Planéte, qu'un Satellite devoit toujours escorter, & qui pouvoit être comptée parmi les astres majeurs, ou parmi les Planétes du prémier ordre. Et s'il faut confesser ma foiblesse, j'ajoûterai, que cette idée me gonfla l'esprit de tant de vanité, que je crois, que, si j'avois alors rencontré les Bourguemaîtres de Berge, je les aurois reçus avec dédain, & les aurois regardés comme des atomes, qui ne valoient pas la peine, que je les saluasse pas même du croc, que je tenois dans ma main.

Je fus trois jours dans cette situation, je dis trois jours; car comme je tournois sans cesse autour de la Planéte, qui étoit proche de moi, je pouvois très-bien distinguer les jours & les nuits, & voir le Soleil soûterrain se léver, s'abaisser & disparoître de devant mes yeux, bienque je sentisse une grande différence entre ces nuits & les notres; puisqu'après le coucher du Soleil

le Firmament paroiſſoit lumineux, & d'un éclat à peu près égal à celui de la Lune; ce qui me faiſoit juger, que le lieu, où j'étois, étoit la ſuperficie du Firmament la plus proche de la Région ſoûterraine, ou l'Hémiſphére de cette même Région, d'autant plus que la lumiére, que je voyois, étoit empruntée du Soleil placé au centre de ce globe. Je me forgeois cette Hypothéſe en Homme, qui n'étoit pas tout-à-fait étranger dans l'étude de l'Aſtronomie. Je me croyois toucher au bonheur des Dieux, & me régardois déjà comme un Aſtre d'importance, que les Aſtronomes de la Planéte voiſine alloient placer, avec le Satellite, dont j'étois environné, dans le catalogue des Etoiles, lorsque je vis paroître à mes yeux un monſtre aîlé d'une grandeur énorme, qui me pourſuivoit à droite, à gauche & au deſſus de ma tête. Je crus au prémier aſpect, que c'étoit un des douze Signes du Ciel Soûterrain, & je ſouhaitois fort, au cas que ma conjecture ſe trouvât vraye, que ce fût la Vierge, ne doutant pas, que je ne vinſſe à bout de l'appaiſer, & de tirer parti d'elle dans la ſolitude, où je me trouvois. C'étoit au fond le ſeul du ſyſtéme des douze ſignes, qui pût m'être bon à quelque choſe. Mais, lorsque ce Corps ſe fût approché de moi,

je n' apperçus qu' un Grifon affreux & cruël.

Je me ſentis auſſitôt ſaiſi d'une frayeur mortelle, & dans mon prémier trouble m'oubliant moi-même, & ma dignité aſtrale * en même tems, je mis la main dans ma poche, & en tirai mon Témoignage académique, que j'avois par hazard encore ſur moi, & que je montrai à mon ennemi, pour lui prouver, que j'avois ſubi les examens de l'Univerſité, que j'étois Etudiant, & Bachelier, qui plus eſt, & que j'étois en état de répouſſer vertement toute ſorte d'adverſaires dans la diſpute. Mais ce prémier transport s'étant diſſipé, je revins à moi, & ne pus m'empecher de rire de mon extravagance. J'étois cependant encore incertain ſur le deſſein, que pouvoit avoir ce Grifon, en me ſuivant de ſi près, ſi c'étoit comme Ami, ou comme ennemi, ou ſi attiré par la nouveauté de ma figure, il étoit venu ſimplement pour me contempler: & cela ſe pouvoit fort bien; car la vuë d'un Corps humain tournant en l'air, avec un croc à la main, & une longue corde en façon de queuë, pouvoit facilement avoir excité la curioſité

* *Meſſieurs les Puriſtes me paſſeront ce terme. Je l'ai forgé, pour éviter la circonlocution, que je n'aime pas.*

curiosité d'une Brute; puisque, comme je l'ai appris depuis, cette même figure de ma Personne donna aux Habitans du globe, autour duquel je tournois, matiére à divers discours & à plusieurs conjectures: car leurs Philosophes & leurs Mathématiciens me crurent une Cométe, & prirent la corde, que je traînois après moi, pour la queuë de la Cométe. Il y en avoit, qui me regardoient comme un météore extraordinaire, qui présageoit quelque malheur, tel que la Peste, la Famine, ou quelqu'autre catastrophe non moins funeste. D'autres étoient allés plus loin, & ils avoient tracé & dessiné la figure de mon Corps telle, qu'elle leur avoit paru de loin; de sorte que j'étois décrit, défini, dépeint & gravé même sur l'airain par les Habitans de ce globe, avant que j'eusse abordé chez eux. J'appris tout cela dans la suite & je m'en divertis beaucoup, lorsqu'ayant été porté sur ce globe j'eus appris la Langue soûterraine.

Il est à remarquer, qu'il paroit aussi des Astres soudains & inattendus, que les Soûterrains appellent *scifcisi*, c'est-à-dire *chevelus*, & dont ils font des descriptions affreuses: car ils disent, que les cheveux de ces Astres sont de couleur de sang, & raboteux vers la tête, de sorte que leur cri-

niére

niére reſſemble à une longue barbe. Ils les mettent au rang des prodiges céleſtes, tout comme on a accoûtumé de faire dans notre monde Mais, pour revenir à mon ſujet, le Grifon, dont je parlois tantôt, s'approcha enfin ſi fort de moi, qu'il m'incommodoit beaucoup par le battement de ſes aîles: mais ce fût bien autre choſe, lorſque je le vis prèt à me devorer la jambe. Je compris alors, à quel deſſein il ſuivoit ſon nouvel Hôte, & je vis bien, qu'il falloit faire de néceſſité vertu. Je commençai donc à me défendre contre ce furieux Animal, & empoignant mon croc avec les deux mains, je rallentis un peu l'audace de mon ennemi, l'obligeant pluſieurs fois à ſe battre en retraite; mais comme il revenoit ſur moi, & qu'il continuoit à me harceler, ſans qu'un, ou deux coups, que je lui avois portés, euſſent rien pû opérer, je lui lançai mon croc, avec tant de roideur, que l'ayant atteint ſur le dos, entre les deux aîles, je ne pouvois plus rétirer le trait, dont je l'avois percé. Le Monstre ainſi bleſſé jetta un cris terrible, & tomba un moment après vers le globe, dont j'ai déjà parlé. Pour moi, qui étois dégouté de ma dignité *aſtrale*, que je voyois expoſée

à di-

à divers dangers, comme cela arrive d'ordinaire à ceux, qui occupent les grands emplois,

A de pareils revers las de me voir en bute,
Je ſuivis volontiers l'Animal dans ſa chûte,
Sans ſavoir, où j'allois, je volois au hazard
Comme on voit ſouvent ſur le tard,
Quand le Ciel eſt ſérein, ou que la Lune éclaire
Plus d'une étoile paſſagére,
Qui voltigeant de haut en bas,
Semble vouloir tomber, & qui ne tombe pas.

Ainſi le mouvement circulaire, que je faiſois tantôt, & que j'ai décrit ci-deſſus, redévint perpendiculaire.

Je paſſai avec rapidité au travers d'un air plus épais, que celui, que je venois de quitter, & dont le bruit & l'agitation m'étourdiſſoit. Enfin ſans me faire mal, je tombai ſur le globe avec l'oiſeau, qui mourut peu d'heures après de ſa bleſſure. Il

étoit

étoit nuit, lorſque j'arrivai ſur cette Planéte: je n'en pouvois juger que par l'abſence du Soleil, & non pas par les ténébres; car il faiſoit ſi clair, que je pouvois lire diſtinctement mon Témoignage académique. Cette clarté nocturne vient du Firmament, qui n'eſt autre choſe que le revers de la ſurface de la Terre, dont l'hémiſphére donne une lumiére pareille à celle, que la Lune rend chez nous; de ſorte qu'à ne conſidérer que cela, on peut bien dire, que ſur le globe en queſtion les nuits différent peu des jours, ſi ce n'eſt que pendant la nuit le Soleil eſt abſent, & que cette abſence rend les ſoirées un peu plus fraîches.



* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE II.

DESCENTE

DANS

LA PLANETE DE NAZAR.

J'avois traversé les airs, comme je viens de dire, & le Grifon, sur lequel j'étois descendu, perdant de son activité, à mesure qu'il perdoit ses forces, m'avoit posé doucement à terre sans le moindre inconvénient. J'étois couché en plein air, attendant tranquillement, ce que le retour du Soleil me feroit éprouver de nouveau, lorsque je commençai à sentir mes anciennes infirmités, la faim, & la soif, se révéiller. Je me répentis alors d'avoir si étourdiment jetté mon pain. Accablé de lassitude, & l'esprit rempli de mille soucis, je m'endormis d'un profond sommeil. Il y avoit déjà, autant que je pouvois conjecturer, environ deux heures, que je ronflois, lorsqu'un horrible beuglement vint troubler mon répos, & un réve agréable, qui occupoit alors mon esprit. Il me sembloit tantôt, que j'étois de rétour en Norvège, & que je racontois

mes avantures à ceux, qui me venoient voir; & tantôt enfin je croyois être proche de Fanoë, & d'entendre chantet le Sr. Nicolas, Diacre de l'Eglise de St. André, qui avec sa voix rude & stentorée frappoit misérablement & selon sa coûtume mes pauvres oreilles. Je me révéille en sursaut, croyant, que le mugissement, que je venois d'ouïr, n'étoit autre chose, que la voix de ce Diacre; mais ayant apperçu pas loin de moi un Taureau, je compris bien, que c'étoit lui, qui avoit interrompu mon sommeil par son beuglement. Je commençai à jetter mes yeux timides de tous côtés, & le Soleil commençant à paroître, me découvrit des champs fertiles, & couverts de verdure. Je voyois aussi des arbres; mais, ô étonnement! ils se remüoient, quoiqu'il ne fît pas un soufle de vent capable d'agiter une plume. Dans le moment, que j'examinois ce prodige, j'apperçois le Taureau venir contre moi en mugissant de plus belle. Je fus saisi de crainte, & comme je pensois un instant, de quel côté je fuïrois, je vis un arbre peu éloigné de moi, que je crus fort propre à me mettre à l'abri de la furie de cet Animal. Je m'approche de l'arbre, je l'embrasse, & commence à l'escalader; mais quelle fût ma surprise, quand je l'entendis

for-

former des accens doux, mais aigus & à peu près semblables à ceux d'une Femme en colére! Ce fût bien autre chose, lorsque ce même arbre me repoussant, me sangla un souflet à tour de bras avec tant de force, que j'en fus tout étourdi, & tombai à la renverse. Je crus, que la foudre m'avoit frappé, & j'étois prêt à rendre l'ame, lorsque j'entendis des murmures & des bruits sourds de tous côtés, pareils à ceux, qu'on fait dans les marchés, ou dans les Boutiques des Marchands, quand elles sont bien fréquentées. Etant revenu de mon étourdissement, je vis une toute forêt animée, & le champ, où j'étois, tout rempli d'arbres & d'arbrisseaux, quoique je n'en eusse vû que six ou sept un peu auparavant.

Je ne saurois exprimer, jusqu' à quel point tout cela me troubla la cervelle, & combien j'eus l'esprit ému à la vuë de ces préstiges. Il me sembloit, que je dormois encore, ou je me figurois, que j'allois dévenir la proye des spectres, & que je serois obsédé de ces malins Esprits; enfin il n'y eut sorte d'absurdité, qui ne me passât alors par l'esprit. Je n'eus pas le tems de réfléchir sur la nature ou la cause de ces automates; car un autre arbre étant accouru vers moi, baissa une de ses branches, au bout de

laquelle étoient ſix bourgeons, qui lui ſervoient de doigts. Il me ſaiſit avec cette main extraordinaire, & m'éléva en l'air, en criant de toute ſa force. Il étoit ſuivi d'un grand nombre d'autres arbres de différente eſpéce, qui formoient des ſons & des accens articulés à la vérité, mais tout-à-fait étrangers à mes oreilles, de ſorte que je ne pus rétenir que ces mots: *Pikel Emi*, qui furent ſouvent répétés, & à force de les entendre, ils me reſtérent dans la mémoire. Je compris auſſi bientôt, que cettes paroles ſignifioient une eſpéce de ſinge extraordinaire; car ils jugeoient à ma figure, & à mon équipage, que je dévois être un ſinge peu différent de certains Sapajous * à longue queuë, que cette contrée nourrit. Quelques-uns me prirent pour un Habitant du Ciel, que le Grifon avoit entraîné à terre, ce qui étoit déjà arrivé plus d'une fois, s'il en faut croire les annales du Païs. Mais je ne pus ſavoir tout cela, que quelques mois après, & lorſque j'eus appris la Langue ſoûterraine; car dans l'état préſent, où je me trouvois, ſaiſi de crainte & d'horreur, je

* C'eſt ainſi que j'ai traduit le mot *Cercopithecus*, qui eſt dans l'original, & qui ſignifie un petit ſinge, qui a une queuë.

je ſavois à peine, ſi j'étois au monde, bien loin d'être en état de raiſonner ſur la nature des Arbres parlans & animés, ou de déviner, quel pouvoit être le but de cette proceſſion, que je voyois faire lentement & à pas comptés. Tout ce que je pouvois comprendre par les voix & les murmures, que j'entendois, c'eſt que les Arbres étoient indignés & en colére contre moi; & il faut avoüer, qu'ils en avoient grand ſujet; car l'arbre, ſur lequel j'avois voulu monter, lorſque je fuyois devant le Taureau, étoit la femme de l'Intendant de la Ville prochaine. La qualité de cette Femme offenſée rendoit mon crime plus grave: car ſi c'eût été une femme du commun, le mal n'auroit pas été bien grand; mais d'avoir voulu eſcalader une Matrone de cet ordre, ce n'étoit pas bagatelle chez une Nation, qui ſe piquoit de modeſtie & de pudeur. Nous arrivames enfin à la Ville, où l'on me ménoit priſonnier. Elle étoit rémarquable par la magnificence de ſes Edifices, par l'ordre, & la Symmétrie de ſes ruës tirées au cordeau, & par une campagne agréable, qui l'environnoit. Les ruës étoient remplies d'arbres ambulans, qui ſe ſalüoient mutuëllement en ſe rencontrant. Ce ſalut ſe faiſoit en baiſſant les branches, & plus ils les baiſſoient,

plus la révérence étoit profonde, Dans le tems, que nous passions, il sortit par hazard un Chêne d'une belle Maison, à la vuë duquel tous les arbres, qui me conduisoient, baissant leurs branches, réculoient par respect, d'où il me fût aisé de juger, que ce Chêne n'étoit pas un arbre du commun. En effet j'appris bientôt, que c'étoit l'Intendant de la Ville, le même, dont on disoit que j'avois voulu violer la Femme. Je fus emporté dans la maison de ce Magistrat, dont les portes furent aussi-tôt fermées sur moi, ce que voyant, je commençai à me régarder comme un Homme, qui alloit avoir l'honneur de servir l'Etat en qualité de Membre * d'une Chiourme.

Ma crainte rédoubloit à la vuë de trois Gardes, qui se proménoient devant l'Hôtel, comme des Sentinelles; Ils étoient armés chacun de six haches, selon le nombre de leurs branches: car autant de branches, autant

* Il y a dans l'original, *tanquam pistrini candidatum intuebar.* C'est une allusion à la punition, que les anciens infligeoient aux Esclaves; il les condamnoient à tourner la meule d'un moulin. *Hominem pistrino dignum!* dit Chrémes à Syrus dans Térence; *Un homme, qu'on dévroit envoyer au moulin.* J'ai tâché de rendre l'agrément, qu'il y a dans l'expression de mon Auteur.

autant de bras; autant de bourgeons, autant de doigts. Les têtes étoient placées au haut des troncs, & ressembloient assés à celles des Hommes. Au lieu de racines ils avoient deux piéds extrémement courts, ce qui étoit cause, que les Habitans de cette Planéte marchoient à pas de Tortuë. Il me sembloit aussi, que, si j'avois été libre, je leur aurois bien échappé, & je les eusse même défiés de me ratraper, tant je faisois de différence entre leurs piés & les miens.

Cependant je jugeois, que ces arbres étoient non seulement les Habitans de cette Planéte, mais encore qu'ils étoient doüés de raison; & j'admirois cette admirable varieté, que la Nature se plaît à mettre dans ses Ouvrages. Ces arbres n'égalent point la hauteur des nôtres, & même la plûpart ne surpassent guére la taille ordinaire des Hommes; j'en voyois de beaucoup plus petits, qu'on auroit pris pour des fleurs, ou pour des plantes, & je jugeois, que c'étoient des enfans. C'est une chose étonnante, que le Labyrinte de diverses pensées, où me jetta la vuë de ces Phénoménes, les soûpirs, qu'elle m'arracha, & combien je regrêtois alors ma chére Patrie: Car quoique ces arbres parussent sociables par le bénéfice de la parole, dont ils jouïssoient, & par une espéce

d'intelligence, que je rémarquois en eux, & qui pouvoit les faire compter parmi les Animaux raiſonnables, je doutois néanmoins, qu'on pût les comparer aux Hommes, & je ne pouvois me perſuader, que l'équité, la clémence, & les autres vertus morales fuſſent des vertus, qui euſſent lieu chez eux. Agité de cette foule de penſées, je ſentis mes entrailles treſſaillir, & des ruiſſeaux de larmes couler de mes yeux. Pendant que je me livrois ainſi en proye à la douleur, les Archers, qui me gardoient, entrérent dans la chambre, où j'étois. Je les pris pour des Licteurs à cauſe de leurs haches. Cependant, ils me font ſigne de les ſuivre, *& formant un cercle autour de moi*, ils me ménent par la Ville dans une grande Maiſon bâtie au milieu d'une Place. En paſſant par les ruës, je croyois être révétu de la Dignité Dictatoriale, & je me régardois comme au deſſus d'un Conſul Romain; car les Conſuls de Rome n'étoient accompagnés que de douze haches, & moi j'en avois dix-huit à ma ſuite. Sur la porte de la Maiſon, où j'étois conduit, paroiſſoit en bas-rélief la figure de la juſtice, tenant une balance à la main, ou pour mieux dire, à un rameau. Elle étoit repréſentée ſous l'Image d'une vierge; elle avoit l'air grand,

le

le régard févére, fon vifage ne paroiffoit ni humble, ni cruël, mais mêlé d'une certaine gravité refpectable.

La vuë de cette embléme me fit aifément juger, que j'étois devant le Palais du Sénat. Cependant les portes s'ouvrent & l'on me fait entrer dans la Salle de l'audience, dont le pavé étoit de marbre à la mofaïque, & fort réluifant, je vis un arbre au haut bout de cette falle placé fur un trône doré comme dans un Tribunal, c'étoit le Préfident. Il avoit à fa droite douze Affeffeurs, & autant à fa gauche; ceux-ci étoient affis fur des gradins chacun felon fon rang. Le Préfident de l'affemblée étoit un Palmier d'une taille médiocre; mais il étoit rémarquable parmi les autres Juges à caufe de la variété de fes feuilles, qui étoient teintes de plufieurs couleurs. Il avoit à fes côtés vintquatre Huiffiers armés de fix haches chacun. Je frémis d'horreur en les voyant, & je jugeai, que cette Nation dévoit être fort fanguinaire.

Cependant je ne fus pas plûtôt entré, que les Juges fe lévérent, étendant leurs branches en haut, & après cette cérémonie chacun réprit fa place; pour moi, je reftai à la barre, entre deux arbres, qui avoient chacun le tronc couvert d'une peau de

Brébis. Je les pris pour des Avocats, & c'en étoient aussi. Avant qu' ils commençassent à plaider, on couvrit la tête du Président d'un manteau de feûtre. Le Plaignant fit un court plaidoyé, auquel le Défendeur fit une réponse aussi courte. Les Plaidoyés de l'un & de l'autre furent suivis d'un silence de demi-heure; au bout de laquelle le Président, ayant ôté le voile, qui le couvroit, se léva, & étendant de nouveau ses branches, prononça avec décence certaines paroles, que je crus qu' elles contenoient ma sentence: car dès-qu'il eut cessé de parler, je fus renvoyé, & conduit dans une viéille prison, d'où je me figurois qu'on m' alloit tirer comme d'un grénier, pour me faire fouëter par la main du Bourreau.

Dès-que je me vis seul dans ce réduit, je me rappellai tout ce, qui venoit de se passer, & je ne pouvois m'empêcher de rire, quand je réfléchissois sur la folie de la Nation, où je me trouvois; car ces Juges, qui m'avoient fait mon Procès, me paroissoient plûtôt des Pantomimes, que des Magistrats, & leurs gestes, leurs ornemens, leur maniére de procéder, me sembloient plus dignes du Théatre, que d'un Tribunal consacré à Themis Là-dessus je vantois le bonheur de nôtre Monde, & la Supériorité des Européens sur

ſur toutes les autres Nations. Mais quoique je blamaſſe la folie des Peuples ſoûterrains; j'étois pourtant obligé d'avouër, qu'on dévoit les mettre au deſſus des Brutes; car la ſplendeur de leur Ville, la Symmétrie de leurs Maiſons indiquoient aſſés, que ces arbres n'étoient pas dépourvus de raiſonnement, ni tout-à-fait ignorans dans les Arts, & ſurtout dans la Mécanique. Mais je les croyois ſans politeſſe, ni éducation, & j'étois perſuadé, qu'il ne falloit pas chercher chez eux la vertu.

Pendant que je m'entrétenois ainſi en moi-même, je vois entrer un arbre tenant une palette à la main. Il s'approche de moi, me déboutonne ma poïtrine, & me dépouille d'un côté, dont il me prend le bras, le rétrouſſe, & me ſaigne. Quand il m'eut tiré la quantité de ſang, qu'il vouloit avoir, il me banda le bras fort adroitement. Il examina mon ſang avec beaucoup d'attention, mêlée d'une eſpéce d'admiration, après quoi il ſe rétira.

Cette nouvelle avanture me confirma dans l'idée, que j'avois déjà de l'extravagance de cette Nation, idée, dont je ne revins, que lorſque j'eus appris la Langue du Païs, & qui ſe changea alors en étonnement & en admiration. Voici, comme tout cela me fût ex-

pli-

pliqué dans la ſuite. On avoit crû à ma figure, que j'étois un Habitant du Firmament; & on s'étoit mis en tête, que j'avois voulu violer une Matrone du prémier rang, c'eſt pourquoi on m'avoit traîné à l'Audience comme un Criminel. L'un des Avocats avoit exageré ma faute, & en avoit ſollicité le châtiment ſelon la rigueur des Loix; l'autre avoit plaidé pour moi, & avoit démandé un délai du ſupplice, juſqu'à ce qu'on fût informé, qui j'étois, d'où j'étois, & ſi j'étois brute, ou animal raiſonnable. L'élévation des branches n'étoit autre choſe, qu'un acte de Réligion, par lequel les Juges ſe préparoient à bien prononcer ſur le Différend des Parties. Les Avocats étoient couverts d'une peau de Brébis, afin de ſe reſſouvenir de l'innocence & de l'intégrité, avec laquelle ils dévoient s'aquitter de leurs fonctions; & en effet il n'y en a point là, qui ne ſoient Gens de bien & intégres; ce qui prouve, qu'on peut trouver dans un Etat bien policé des Avocats, qui ont des ſentimens & de la probité. Dans le Païs, dont je parle, les Loix ſont ſévéres contre les Prévaricateurs. Il n'y a ni ſubterfuges, ni échapatoires, qui les mettent à l'abri de leur rigueur; point d'azile, point d'intrigue, pour ſauver ceux, qui

ont

ont été condamnés, ni perſonne, qui ſollicite en faveur des Perfides.

On répéte auſſi trois fois les mêmes paroles chez cette Nation, à cauſe de ſa lenteur naturelle à concevoir les choſes, qui la diſtingue des autres Peuples. Il y a peu de gens chez celui-ci, qui comprennent d'abord ce, qu'ils n'ont lû ou entendu qu'une ſeule fois. Ceux, qui ont la conception plus vive, & qui comprennent avec plus de facilité, ſont régardés comme incapables de juger des procès, & ne ſont que fort rarement élévés aux emplois de quelque importance: car on a éprouvé, que l'Etat s'étoit trouvé en danger toutes les fois, qu'il avoit été adminiſtré par des gens, qui avoient beaucoup de pénétration, & qu'on appelle ailleurs de grands Génies: Qu'au contraire ceux, que le vulgaire appelle des hébétés, avoient toujours réparé le mal, que les autres avoient fait. Tout cela a fort l'air paradoxe, je l'avouë, mais lorſque je le péſois mûrement, je ne le trouvois pas auſſi abſurde, qu'on pourroit ſe l'imaginer.

L'Hiſtoire, qu'on me fit au ſujet d'une Femme, qui avoit exercé l'emploi de Préſident, me ſurprit encore d'avantage. Ce Préſident-fémelle étoit une Fille native de la Ville en queſtion, elle fût élévée par le Prince à la

à la dignité de *Kaki*, c'eſt-à dire de Juge ſupréme de la Ville; car telle eſt la coûtume de cette Nation, de ne mettre aucune différence de Sexe par rapport aux charges de l'Etat, & de n'avoir égard qu'au mérite, en les conférant. Mais afin de pouvoir juger des qualités d'un eſprit, & de connoître la portée d'un chacun, il y a des Séminaires établis, dont les Directeurs ſont appellés *Karattes*, ce qui ſignifie, à proprement parler, des Examinateurs ou Scrutateurs. Leur office eſt de ſonder & d'examiner le naturel & les qualités des jeunes Gens, dont ils doivent mettre à part ceux, qui ſont propres aux emplois publics, & envoyer un rôle particulier au Prince, avec une liſte générale des différens talens, par lesquels les autres peuvent ſe rendre utiles à la Patrie. Ayant reçu ce catalogue, le Prince fait écrire ſur un livre les noms de tous les Candidats, afin d'avoir toujours préſens à ſon eſprit, &, pour ainſi dire, devant ſes yeux, ceux, qu'il doit révétir des emplois vacans.

La Fille en queſtion avoit mérité, depuis quatre ans, un témoignage avantageux de la part des Karattes; le Prince y eût égard, & l'établit Préſidente du Sénat de la Ville, où elle étoit née; c'eſt un uſage ſacré & immuable chez les *Potuans* (c'eſt le nom de

ce

ce Peuple) d'être employé dans la Ville, où l'on eſt né, étant perſuadés, qu'on a toujours plus d'affection pour l'endroit, où l'on a reçu la naiſſance & l'éducation, que pour un autre. *Palmka* (c'eſt le nom de cette Fille) exerça ſon emploi avec beaucoup de gloire pendant l'eſpace de trois ans, & fut régardée comme l'arbre le plus ſage de la Ville. Elle avoit d'ailleurs la conception ſi tardive, qu'elle ne pouvoit comprendre les choſes, qu'on lui diſoit, qu'à la troiſiéme, ou quatriéme répétition; mais auſſi dès-qu'elle avoit compris une choſe, elle en connoiſſoit tous les tenans & les aboutiſſans; & elle prononçoit ſi judicieuſement ſur les affaires les plus épineuſes, que toutes ſes déciſions étoient régardées comme des Oracles.

Comme une autre Thémis dans ſa juſte balance
Elle examinoit tout au poids de l'équité:
On ne la vit jamais opprimer l'innocence,
Ni jamais s'éloigner de ſon intégrité.

Enfin on m'a aſſûré, qu'elle ne prononça jamais de ſentence, qui ne fût confirmée par le ſupréme Tribunal des Potuans, & qui ne reçût même de grands éloges. Je penſois

ſois donc, en conſidérant toutes ces choſes, que cet établiſſement en faveur du beau-ſexe n'étoit pas auſſi mal imaginé, qu'il me l'avoit paru d'abord; & je me diſois à moi-même: Quel mal y auroit-il, par exemple, quand la Femme du Bourguemaître de Berge connoîtroit des cauſes, & prononceroit les ſentences? Quel mal y auroit-il encore, quand la Fille de l'Avocat Sévérin, qui eſt une perſonne, qui ne manque ni de Savoir, ni d'éloquence, plaideroit à la place de ſon ſtupide pére? non, cela n'apporteroit aucun préjudice à nôtre jurisprudence, & peut-être Thémis ne récevroit pas les ſouflets, qu'on lui donne. Enfin il me ſembloit, vû la maniére précipitée, avec laquelle on procéde aux jugemens parmi nos Européens, que cttes ſentences hâtives & précoces ſeroient ſujètes à une terrible cenſure, ſi elles étoient tant ſoit peu examinées de plus près.

Mais pour révenir à l'explication de ce, qui m'étoit arrivé, voici, ce que j'appris au ſujet de la phlébotomie, que j'avois ſouferte. C'eſt la coûtume chez ce Peuple, que, dès-qu'il y a un Criminel, qui mérite le fouët, ou la torture, ou la mort, on lui ouvre la veine, avant que de l'exécuter, pour voir, s'il a agi par malice, ou par la diſpoſition du ſang ou des humeurs, qui ſont dans ſon

Corps,

Corps, & ſi par cette opération il y auroit moyen de le rendre plus homme de bien. De maniére, qu'à le bien prendre, les Tribunaux de ce Païs-là ſont plûtôt établis, pour corriger les gens, que pour les tourmenter. Cette maniére de corriger par la ſaignée renferme pourtant une eſpéce de châtiment, puiſq'on a attaché une note d'infamie, à ſubir cette opération par ſentence juridique. Que, ſi ceux, qui ont paſſé par cette correction, viennent à faire une rechûte, on les relégue au Firmament, où ils ſont tous reçus ſans diſtinction; je parlerai tantôt plus au long de cet exil, & de ſa nature. Quant à l'étonnement, que le Chirurgien, qui m'avoit phlébotomiſé, avoit marqué à la vuë de mon ſang, la cauſe en étoit telle: Il n'avoit jamais vû de ſang rouge; car les Habitans de ce globe n'ont dans les veines qu'un ſuc blanc, qui, plus il a de blancheur, plus il marque la pureté des moeurs.

Voilà ce, dont on m'informa, lorsque j'eus appris la Langue ſoûterraine, & qui commença à me faire juger plus favorablement de cette Nation, que je n'avois fait auparavant, l'ayant d'abord condamnée avec aſſés de témerité. Cependant, quoiq'au prémier abord j'euſſe pris ces arbres pour des foûs & des extravagans, j'avois bien rémar-

qué, qu'ils n'étoient pas destitués de tout sentiment d'humanité, & que par conséquent ma vie n'étoit point en danger. Ce qui me confirmoit dans cette espérance, c'est que je voyois, qu'on m'apportoit réglément à manger deux fois par jour. Les mêts consistoient en fruits, herbes, & légumes. La boisson étoit composée d'une certaine liqueur douce & agréable.

Le Magistrat, sous la garde duquel j'étois, donna bientôt avis au Prince de la Nation, lequel faisoit sa résidence dans une ville peu éloignée, que lui étoit tombé entre les mains, & par cas fortuit, un Animal raisonnable, mais d'une forme inouïe & particuliére. Surquoi le Prince, excité par la nouveauté du fait, ordonne, qu'on me fasse apprendre le Langage du Païs, & qu'ensuite on m'envoit à sa Cour. Aussitôt on me donne un Maître de Langue, des instructions duquel je sûs si bien profiter, que dans six mois je me trouvai en état de pouvoir converser avec les Habitans. J'avois à peine fait ce progrès dans la Langue soûterraine, qu'il vint un sécond ordre de la Cour, touchant mon établissement ultérieur; en vertu de cet ordre je fus mis dans le Séminaire, afin que les Karattes pussent examiner & scruter les forces & la portée de mon génie, observant soigneusement

ſement le genre de profeſſion, où je pourrois le mieux me diſtinguer. Tout cela fût exécuté à la lettre; & pendant tout le cours de cette épreuve on n'eût pas moins de ſoin de mon corps, que de mon eſprit. Surtout on tâchoit de me donner, autant qu'il étoit poſſible, la forme & la figure d'un arbre par le moyen des branches poſtiches, qu'on agençoit ſur mon corps.

Cependant, je revenois tous les ſoirs chez mon Hôte, qui m'exerçoit de ſon côté par des diſcours & des queſtions à perte de vuë. Il ſe plaiſoit ſurtout à m'entendre faire le récit des avantures, que j'avois euës dans mon Voyage en la Région ſoûterraine; mais ce qui le frappoit d'avantage, c'étoit la deſcription de nôtre monde, de l'immenſe étenduë du Ciel, qui l'environnoit, & de cette quantité innombrable d'étoiles, dont ce même Ciel étoit parſémé. Il écoutoit tout cela avec une avidité extréme; mais il rougiſſoit un peu, quand je lui parlois de nos arbres, que je lui repréſentois inanimés, immobiles, attachés fixément à la terre par des racines; & il ne pouvoit s'empêcher de me régarder avec quelque eſpéce d'indignation, quand je l'aſſûrois, que nous coupions ces arbres, pour en échaufer nos poëles, & pour cuire nos mêts. Néanmoins après avoir réflechi un

peu férieufement là-deffus, fa colére s'appaifoit, et il élévoit fes cinq branches (car il n'en avoit ni plus, ni moins) vers le Ciel, admirant les jugemens du Créateur, dont les deffeins lui paroiffoient impénétrables. La Fémelle, ou, fi l'on veut, l'Epoufe de cet arbre, avoit jufqu'alors évité ma préfence, à caufe du fujet, qui m'avoit fait traîner devant la juftice; mais quand elle eût appris, que c'étoit la coûtume dans mon Païs de monter fur les arbres, & que c'étoit cela, qui avoit caufé ma méprife, elle bannit fes foupçons, & s'accoûtuma à me voir; mais comme je craignois au commencement, que le fouvenir de ma faute involontaire ne lui revint dans l'efprit, & ne me privât pour jamais de fa bienvéillance, j'avois la précaution, de ne lui parler qu'en préfence de fon mari.



CHA-

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE KE'BA.

J'étois encore au Séminaire, occupé à mon épreuve, lorsqu'un jour il prit fantaiſie à mon Hôte, de me faire voir la Ville, & de me méner dans les lieux les plus dignes de ma curioſité. Nous marchames ſans aucun embaras, & ce qui me parut le plus ſurprénant, ſans qu'aucun Habitant accourût, pour me voir : ce qui eſt bien différent de ce, qui ſe pratique chez nous, où toutes les fois, qu'il paſſe quelque choſe d'un peu extraordinaire, les Hommes viennent par troupes répaître leurs yeux curieux: mais les Habitans de cette Planéte, peu avides de nouveautés, ne cherchent que le ſolide. La Ville porte le nom de *Kéba*, & tient le ſécond rang parmi les Villes des *Potuans*. Les Habitans ont tant de gravité & de rétenuë, qu'on le prendroit tous pour des Sénateurs, plûtôt que pour de ſimples Citoyens. C'eſt-là le véritable Domicile des Viéillards : je ne crois pas, qu'il y ait d'endroit, où l'on faſſe plus de cas de

 l'âge,

l'âge, ni où la viéilleſſe ſoit plus honorée; non ſeulement on reſpecte ſes déciſions, mais on régarde les moindres ſignes de ſa volonté comme des régles, qu'il faut ſuivre. Une choſe m'étonnoit, c'étoit de voir cette Nation ſi ſage & ſi modeſte ſe plaire aux Spectacles, aux Comédies, & à voir des combats ridicules. Tout cela me ſembloit peu s'accorder avec cette gravité, qu'ils affectoient. Mon Hôte, s'appercevant de mon étonnement; *ne ſoyez pas ſurpris,* me dit-il, *de ce que vous voyez; tous les Habitans de ce Païs partagent leur tems entre les choſes ſérieuſes, & les badinages:*

Nous ſavons accorder Jupiter & Saturne.

Parmi les beaux établiſſemens, qu'il y a dans la Principauté des *Potuans*, on doit particuliérement rémarquer la liberté, que chacun a de ſe procurer tous les plaiſirs, qui ne portent aucun préjudice, qui ſemblent être faits pour fortifier l'eſprit, & le rendre plus propre à s'aquitter des fonctions les plus éminentes: car qui ne ſait, que les plaiſirs honnêtes & innocens diſſipent les vápeurs bilieuſes & les nuages épais de la mélancolie, qui obſcurciſſent la ſérenité de l'Ame, & qui ſont des ſources intariſſa-

riſſables de ſéditions & de mauvais deſſeins? Les *Potuans* ont fort bien réconnu cette vérité ; c'eſt pourquoi ils ont jugé à propos de faire ſuccéder les jeux à leurs occupations ſérieuſes ; & ils ont ſi bien trouvé l'art de mêler l'urbanité à la ſévérité, que la prémiére ne dégénére jamais en pétulance, ni l'autre en triſteſſe. Il n'y avoit qu'une choſe, qui me choquât dans leurs divertiſſemens, c'étoit de les voir compter parmi leurs ſpectacles & leurs jeux ſcéniques les diſputes de l'Ecole. En effet à certains jours de l'année il ſe fait des gageures, & l'on fixe un certain prix pour les Vainqueurs. Les Diſputeurs entrent en lice comme des Gladiateurs ; on les anime à peu près, comme on fait chez nous les coqs, ou les Bêtes féroces. Les Riches de ce Païs-là nourriſſent des Diſputeurs, comme on nourrit en Europe des chiens de chaſſe : Ils les font dreſſer & inſtruire dans l'art de diſputer, que nous appellons Dialectique, afin qu'ils ſoient rendus propres aux combats, établis pour un certain jour de l'année. Il y a tels de ces Diſputeurs, dont les Victoires ont enrichi ceux, qui les ont nourris & dreſſés. Un certain *Hénoch* avoit amaſſé dans l'éſpace de trois ans quatre mille *Ricats* des triomphes d'un ſeul

 Diſ-

Diſputeur, qu'il entrétenoit; & pour lequel des gens, qui cherchoient à gagner quelque choſe par cette ſorte de profeſſion, lui ont offert plus d'une fois des ſommes exorbitantes; mais il ne vouloit point encore ſe priver de ce tréſor, qui lui rapportoit ſi bons révenus tous les ans. Ce Diſputeur avoit une admirable volubilité de Langue; quand une fois il étoit ſur les bancs, rien ne lui réſiſtoit: Il changeoit le blanc en noir, les quarrés en longs; il mettoit tout en combuſtion par le moyen de ſes ſillogiſmes & de ſes raiſonnemens captieux. Il n'y avoit point d'Oppoſant aſſés brave pour lui tenir tête; il les réduiſoit tous au ſilence, quand il vouloit, avec ſes *diſtinguo*, *ſubſumo &c.* J'aſſiſtai à ces ſpectacles ſans chagrin, & ſans me fâcher de voir changer en Comédies, ce qui fait le plus bel ornement de nos Collèges, & il me paroiſſoit indigne & impie de tourner en jeux mimiques, ce que nous avons de plus auguſte dans nos Ecoles. Certainement j'avois bien de la peine à rétenir mes larmes, quand je me rappellois, que j'avois ſoûtenu chez nous trois fois des théſes, qui m'avoient couvert de gloire, & attiré les applaudiſſemens des Savans. Mais ce qui me déplaiſoit le plus, c'étoit

c'étoit la maniére, dont on diſputoit. On aménoit certains Agaceurs, nommés *Cabolcos*, qui portoient des éguillons, avec lesquels ils piquoient les flancs des Diſputeurs, dès-qu'ils rémarquoient leur feu s'amortir, afin de les ranimer, & de rallumer en eux l'ardeur de la Diſpute. Je paſſe ſous ſilence bien d'autres choſes, que j'ai rémarquées à ce ſujet, dont le ſouvenir me fait encore rougir de honte, & que je ne pouvois m'empêcher de condamner dans une Nation ſi bien policée. Outre les combats de ces Diſputeurs, que les *Potuans* nomment *Masbakos*, c'eſt-à-dire, Brouïllons, on en voyoit encore de Quadrupédes, tant féroces, que privés, & d'oiſeaux ſauvages, pour lesquels les Spectateurs payoient quelques piéces d'argent.

Je démandois à mon Hôte, comment il ſe pouvoit faire, qu'une Nation ſi raiſonnable changeât en jeux de Cirque des exercices deſtinés à faciliter les moyens de parler en public, & à découvrir la vérité ? A cela il me répondoit, que pendant les ſiécles de la barbarie on avoit fait à la vérité beaucoup de cas de ces exercices; mais qu'enſuite l'expérience ayant fait toucher au doigt, que la diſpute ne faiſoit qu'ob-

ſcurcir & étoufer la vérité, rendre les jeunes gens arrogans, exciter des troubles, & anéantir les ſciences ſolides, on les avoit bannis des Univerſités, pour les reléguer au Cirque: qu'enfin l'événement avoit fait voir, que par le ſilence, la lecture, & la méditation, les Etudians étoient plûtôt parvenus au grade de Maître ès Arts.

Cette réponſe, toute ſpécieuſe qu'elle étoit, ne pût jamais me ſatisfaire. Il y avoit dans la Ville une Univerſité, ou Académie, où l'on enſeignoit avec décence & gravité les Arts Libéraux. Mon Hôte m'introduiſit dans l'Auditoire de cette Ecole un jour, qu'on dévoit créer un *Madic*, c'eſt-à-dire, un Docteur en Philoſophie. Cette création ſe fit ſans cérémonie, ſi ce n'eſt, que le Candidat prononça un fort beau & fort docte diſcours ſur un certain Probléme de Phiſique: dès-qu'il eût fini ſa tâche, les Préſidens de l'Univerſité ne firent autre choſe, que de l'inſcrire parmi ceux, qui jouïſſent du privilége d'enſeigner publiquement. Mon Hôte m'ayant demandé, comment cela m'avoit plû? je lui répondois ingénûment, que cet Acte m'avoit paru trop ſec & trop maigre, en égard à l'appareil, qui ſuit ordinairement nos Promotions. Je

me

me mis en même tems à lui expliquer, comment cela ſe pratiquoit chez nous, & comment ces ſortes d'Actes étoient précédés de divers genres de diſpute. A ces mots de diſputes mon Hôte, fronçant le Sourcil, me demanda, de quelle nature elles étoient, & en quoi elles différoient de celles des Univerſités ſoûterraines? Je lui répartis, qu'elles rouloient pour l'ordinaire ſur des ſujets doctes & curieux, ſurtout ſur ce, qui régardoit les mœurs, le langage, & les habillemens de deux Nations antiques, qui avoient fleuri jadis en Europe, & je l'aſſûrai bien ſérieuſement, que dans trois théſes ſavantes, que j'avois ſoûtenuës, j'avois fait une fort belle diſſertation ſur les viéilles pantoufles de ces deux Nations. Là-deſſus mon Hôte fit un ſi grand éclat de rire, que toute la maiſon en rétentit. Son Epouſe, attirée par le bruit, qu'il faiſoit en riant, accourut, pour lui en démander la cauſe. Pour moi, j'étois dans une ſi grande colére, que je ne daignai pas lui répondre; il me ſembloit vilain, & indigne de traiter les choſes ſi graves & ſi importantes avec des riſées. Mais le Mari ayant dit lui-même à ſa femme, de quoi il s'agiſſoit, celle-ci en rit de tout ſon cœur. Cette affaire étant enſuite divulguée par

la

la Ville, n'y excita pas moins de ſujets de rire; & j'ai ſû, que la Femme d'un certain Sénateur, quand on lui fit le récit, ſe prit ſi furieuſement à rire, qu'elle en penſa créver: quelque tems après, la fiévre l'ayant emportée au tombeau, on crut communément, qu'elle étoit morte des efforts, qu'elle avoit faits en riant, qui lui avoient enflé les poûmons, & cauſé la maladie, qui l'avoit rétranchée du nombre des vivans: mais tout cela n'étoit pas bien avéré, & n'étoit que des conjectures. Au reſte c'étoit une Dame de beaucoup de mérite, & une illuſtre Mére de famille; car elle avoit ſept branches, ce qui eſt fort rare dans ce Sexe. Tous les honnêtes arbres la regrêtérent. Elle fût enterrée vers la minuit au-delà des vergers de la Ville, & dans les mêmes vétemens, qu'elle avoit en mourant. C'eſt une ſage coûtume chez ces peuples, qui eſt paſſée en loi, d'enterrer les morts hors de la ville; car ils croyent, que les humeurs, qui ſortent des cadavres, corrompent l'air. Ils ne ſont pas moins aviſés, quant à l'uſage d'enſévélir les morts ſans pompe, ni ornemens; & rien ne me paroit moins prudent, que d'orner & de parer des Corps tout prêts à être rongés des vers. On fait cependant une eſpéce de

de funérailles, & l'on prononce une oraiſon funébre à l'honneur de chaque défunt, laquelle n'eſt autre choſe, qu'une exhortation à bien vivre, & un tableau de la mort, que l'on préſente, en quelque ſorte, aux yeux des Auditeurs. Des Cenſeurs gagés aſſiſtent toûjours à ces ſortes de ſermons; ils ont ordre de rémarquer attentivement, ſi l'Orateur exagére, ou exténuë le mérite de la perſonne morte. De-là vient, que les Orateurs de ce Païs-là ſont extrémement économes de loüanges, de peur d'encourir la peine portée contre ceux, qui loüent les gens au-delà de leur mérite. Me trouvant un jour à une pareille oraiſon, je m'informai de mon Hôte, quel rang avoit tenu dans le monde le Héros, dont on célébroit la mémoire, & quelle charge il avoit exercée? Il me répondit, que c'étoit un Laboureur, qui, venant des champs à la ville, étoit mort en chemin. Pour lors je crus avoir trouvé l'occaſion de me vanger des riſées de mon Hôte, & de répouſſer contre les Habitans ſoûterrains les traits, qu'ils avoient lancés à mon occaſion contre les Européens. *Et pourquoi de grace*, lui dis-je avec un ris moqueur, *ne fait-on pas auſſi une harangue à l'honneur des Boeufs & des Taureaux, qui ſont les*

les Compagnons & les camarades des Païsans? & si l'on trouve matiére à une oraison funébre dans ceux, qui ménent la charruë, les Animaux, qui la tirent, n'en fourniront-ils point?

Mais mon Hôte, sans s'émouvoir, me pria de modérer mon rire, & m'apprit, que les Laboureurs étoient infiniment estimés & honorés dans tout le Païs, à cause de la noblesse de leur profession, & qu'il n'y avoit point d'art plus honnête, que celui de l'agriculture; qu'ainsi tout honnête Païsan étoit régardé comme un bon Pére de famille, le Pére nouricier, & le Patron de tous les citoyens; & qu'enfin c'étoit pour cette raison, que, lorsque dans l'Automne ou au Printems les Païsans venoient avec un grand nombre de chariots chargés de grains, les Magistrats alloient au devant d'eux, suivis de Trompettes & de timbales, & les introduisoient triomphans dans la ville au bruit des fanfares.

J'étois dans une étrange surprise en entendant ces choses, me rappellant le triste sort de nos Laboureurs, qui gémissent sous une cruëlle servitude, & dont les occupations nous paroissent plus viles, & plus abje-

abjectes, qu'aucune autre eſpéce de profeſſion, ſurtout que celles, qui ſervent à nos plaiſirs & à notre luxe, comme les Cuiſiniers, les Tailleurs, les Danſeurs, les Muſiciens &c. Je fis part de mes réflexions à mon Hôte; mais ce ne fût que ſous le ſceau de ſilence: car je craignois, que la Nation ſoûterraine ne portât un jugement trop dèsavantageux contre le Genre Humain. Mais mon Hôte, m'ayant promis de ſe taire, me ména une ſéconde fois dans un autre auditoire, où l'on dévoit auſſi faire une oraiſon funébre. J'avouë, que je n'ai de ma vie rien entendu de plus ſolide, ni de plus éloigné de toute ſorte de flatterie. Cette oraiſon me parut un modéle, ſur lequel dévroient ſe régler tous ceux, qui ſont engagés à faire des diſcours de cette eſpéce. D'abord l'orateur nous fit enviſager le Défunt du côté de ſes vertus; enſuite il nous fit un détail de ſes vices, & de ſes foibleſſes, exhortant ſes Auditeurs à les éviter.

A nôtre rétour nous-rencontrames ſur nos pas un Criminel, que trois ſergens de juſtice conduiſoient. Il avoit auſſi ſubi la peine du bras, (c'eſt ainſi qu'ils appellent la ſaignée faite par ſentence juridique) &

on

on le ménoit dans l'Hôpital public. Je m'informai de la nature du crime, pour lequel il avoit été condamné, & l'on me répondit, que c'étoit, pour avoir disputé sur l'Essence & sur les attributs de Dieu; chose expressément défenduë dans tout le Païs, où l'on tient pour téméraires & extravagantes les disputes de cette espéce, qui ne se glissent jamais chez des créatures, qui ont l'esprit droit & bien fait. C'est pourquoi on traite de foûs ces Disputeurs subtils, on leur ouvre la veine, & on les enferme, jusqu' à ce qu'ils cessent d'extravaguer. „Hélas! me disois-je alors à moi-même „que déviendroienr ici nos Théo„logiens, eux, que nous voyons tous les „jours aux prises, & disputer comme des „Furieux sur la nature Divine, & sur ses „attributs, sur les qualités des Esprits, & „sur diverses autres espéces de semblables „mistéres? Quel seroit le sort de nos Mé„taphisiciens, qui tout orgueilleux de leurs „Etudes transscendentales, se croyent non „seulement au dessus du Vulgaire, mais „égaux aux Dieux? Certainement au lieu „des Couronnes, des Bonnets & des Bar„rétes Doctorales, dont ils sont décorés „chez nous, ils seroient condamnés ici à „la phlébotomie, aux coups de nerfs de

„bœuf

„bœuf,* aux ténébres & à la paille. Je notois tout cela pendant le tems de mon épreuve & bien d'autres choſes encore, qui ne me paroiſſoient pas moins paradoxes. Enfin le jour fixé par l'ordre du Prince pour la fin de cette épreuve, & pour m'envoyer à la Cour avec le témoignage des Examinateurs, ce jour-là, dis-je, étant arrivé, je me promettois des Eloges, & des atteſtations magnifiques, comptant beaucoup ſur mon propre mérite, ſur celui, que j'avois aquis en apprénant la langue ſoûterraine plus vîte, qu'on n'avoit penſé, ſur la faveur de mon Hôte, & ſur l'intégrité ſi vantée de mes Juges. Enfin je reçois ce témoignage ſi déſiré; je l'ouvre, en treſſaillant de joye, tout impatient de lire mes loüanges, & de connoître par-là, quelle ſeroit ma deſtinée: mais à peine j'en eus fait la lecture, que j'entrai dans une telle rage &

* Il y a dans l'original: *Iter ſibi panderent ad ergaſtula, aut noſocomiorum candidati fierent*; *Ils ſe frayeroient le chemin de la priſon, ou déviendroient des Candidats de Lazaret.* Il m'a ſemblé, que cela ſentiroit trop la traduction, & j'ai cru pouvoir ſubſtituer l'autre expreſſion, qui donne plus de force ſelon moi à la penſée de mon Auteur.

& un tel désespoir, que je ne me possédois plus. Voici, en quels termes étoient conçuës ces Lettres de récommandation:

„En vertu des ordres, que nous avons „reçus de la part de votre Sérénité, nous „vous renvoyons l'Animal soi disant Hom-„me, qui est venu ici, il y a quelque tems, „de l'autre monde; nous l'avons instruit „avec beaucoup de soin dans nôtre Collé-„ge. Après avoir examiné avec toute „l'attention possible la portée de son gé-„nie, & épié ses mœurs, nous l'avons trou-„vé assés docile, & d'une conception très-„promte, mais d'un jugement si louche, „que, vû la précipitation de son esprit, à „peine nous l'osons compter parmi les „Créatures raisonnables, bien loin de le „juger propre à exercer aucun emploi, tant „soit peu considérable. Cependant, com-„me il surpasse tous les Habitans de cette „Principauté dans la légéreté des piéds, nous „les croyons très-capable de bien s'aquit-„ter de l'Emploi de Coureur de Vôtre Sé-„rénité. Donné dans le Séminaire de Ké-„ba, au mois des Buïssons, par les très-„humbles Serviteurs de Vôtre Sérénité.

NEHEC. JOCHTAN. RAPOSI. CHILAC.

Après

Après la lecture de ces Lettres je fus trouver mon Hôte, le priant humblement & la larme à l'œil, d'interposer son autorité, pour me faire obtenir un témoignage plus favorable de la part des *Karottes*, & de leur montrer, pour les y disposer plus aisément, mes attestations Académiques, dans lesquelles il étoit parlé de moi sous le titre d'Homme d'esprit, & de Citoyen de grande espérance. A cela il me répliqua, que ces attestations pouvoient avoir leur prix dans mon Païs, où l'on prenoit peut-être l'ombre pour le Corps, l'écorce pour la moëlle; mais que dans le sien, ou l'on foüilloit jusqu'aux moindres réplis, elles ne serviroient de rien; qu'ainsi il m'exhortoit, à souffrir mon mal en patience, d'autant plus, qu'on ne pouvoit ni ajoûter, ni rétrancher, ni changer, quoi que ce fût, au témoignage, que l'on m'avoit une fois donné; puisqu'il n'y avoit pas de plus grand crime parmi eux, que de vanter des vertus fausses & imaginaires. Cependant, voulant guérir ma blessure,

Il tâche d'adoucir le chagrin, qui me ronge.
Les Dignités ne sont, me dit-il, qu'un vain songe.
Cessez de désirer des honneurs superflus,
Qui brillent le matin, & le soir ne sont plus.
Le pouvoir le plus grand, le rang le plus sublime,

 Peut-

Peut-il parer les traits, que l'envie envénime?
Tel court après les Biens, les emplois, les honneurs;
Qui forge l'instrument de ses propres malheurs.
Plus il est élévé, plus sa chûte est profonde;

Et enfin il ajoûta, que cela n'étoit point à craindre dans une fortune médiocre: Que pour ce, qui étoit du témoignage des Karattes, on ne pouvoit nier, qu'il ne fût une preuve de la sagacité & de l'intégrité de ces Juges, qui ne sauroient être corrompus par des présens, ni épouvantés par des ménaces, que rien ne seroit capable de détourner un moment du chemin de la plus exacte vérité, & qui à cause de cela ne pouvoient être soupçonnés d'avoir agi à mon égard par d'autres principes. Il m'avoüa ingenûment, qu'il avoit aussi rémarqué depuis long-tems la foiblesse de mon jugement, & qu'il avoit compris par la fécondité de ma mémoire, autant que par la vivacité de ma conception, que je n'étois pas du bois, dont on * faisoit les grands personnages; que vû la petitesse de mon esprit, il

* *Lignum me non esse, ex quo Mercurius fieri posset.* Ce sont les paroles de l'Original. Je rémarquerai, qu'on attribuë à Pythagore l'origine de cette expression métaphorique; car ce Philosophe disoit par maniére d'avis: *Non ex quolibet ligno*

il n'y avoit pas moyen de me confier aucun emploi important; Qu'enfin il avoit conclu par mes discours & les rélations, que je lui avoit faites touchant les Européens,

Que ma Patrie étoit le centre des fadaises.

Il finit en m'assûrant de son amitié, & en me conseillant de me préparer au départ sans aucun délai. Je suivis l'avis de ce sage personnage, d'autant plus que la nécessité m'y contraignoit; car enfin, ç'auroit été la plus grande des témérités, de vouloir m'opposer aux ordres du Souverain.

Je me mets donc en chemin, accompagné de divers jeunes arbres, qui, étant sortis du Séminaire comme moi, étoient envoyés à la Cour. Le Chef de la Troupe étoit un Vieillard d'entre les *Karattes* ou Directeurs du Séminaire. Il étoit monté sur un taureau, à cause de la foiblesse de son âge & de la difficulté, qu'il avoit à marcher. Car il ne faut pas croire, que dans ce Païs-là il

 soit

ligno exsculpi debere Mercurium, qu'il ne falloit pas conférer les charges publiques à toute sorte de gens. v. Apulejum in Apologia, p. 302. L'allusion est prise des statuës de bois représentant Mercure, que les Anciens plaçoient sur les Ponts & sur les chemins.

ſoit permis à un chacun de ſe faire porter, quand bon lui ſemble; il n'y a que les Vieillards & les Infirmes, qui ayent ce privilége, quoiqu'en général tous les Habitans de cette Planéte dûſſent l'avoir, à cauſe de leur lenteur naturelle à marcher. Je me ſouviens à propos de cela, que la prémiére fois, que je fis dans ce Païs-là la déſcription de nos voitures, tant chevaux, que caroſſes, & chaiſes à porteurs, où nous nous faiſons charier tout empaquetés comme des marchandiſes; ceux, à qui je parlois, ne pûrent s'empêcher de me rire au nez; ſurtout quand ils m'entendirent dire, que les voiſins ne ſe viſitoient guére chez nous qu'en caroſſe ou en chaiſe, & qu'on ſe faiſoit traîner dans les ruës par quatre Animaux des plus fougueux & des plus fringans.

La lenteur de ces Arbres raiſonnables fût cauſe, que nous mîmes trois jours à aller de Kéba à la réſidence du Prince, quoiqu'il n'y ait que quatre mille de l'une à l'autre; & ſi j'avois été ſeul, j'euſſe pû fort aiſément faire ce chemin en un jour. Je m'aplaudiſſois de l'avantage, que j'avois à cet égard au deſſus de la Nation ſoûterraine; mais j'étois mortifié, quand je ſongeois, que ce même avantage étoit cauſe, que j'étois reſervé à un emploi vil & mépriſable.

Je

Je voudrois, m'écriois-je, *avoir le même défaut de piéds, que ce Peuple, je ne ſerois point deſtiné à un office ſi ſervile, & ſi ignoble.* Là-deſſus le chef de la bande me dit: *Pauvre Homme, ſi la Nature n'avoit pas compenſé par la vertu de tes piéds la petiteſſe de ton génie, nous te régarderions tous comme un fardeau inutile à la terre; car à cauſe de la précipitation de ton eſprit tu ne vois que la coquille des choſes, & non le noyau; & comme tu n'as d'ailleurs que deux bronches, tu es de beaucoup inférieur aux Habitans de ce Païs dans les ouvrages manuëls.* Lorsque j'eus ouï les paroles de ce vénérable Vieillard, je rendis grace à Dieu, de m'avoir donné de bons piés, puisque ſans cela je n'aurois peut-être pas eu l'honneur d'être compté parmi les Créatures raiſonnables.

Pendant notre chemin je voyois, non ſans étonnement, les Païſans ſi attachés à leur travail, qu'aucun d'eux ne tournoit ſeulement la tête, pour nous voir paſſer, quoiqu'ils n'euſſent vraiſemblablement jamais vû de figure pareille à la mienne. Mais quand le jour eſt fini, & qu'ils ceſſent de travailler, ils ſe procurent mille ſortes de récréations, que le Gouvernement leur permet dans la penſée, que les divertiſſemens innocens con-

tribuënt autant à la ſanté des Créatures, que le boire & le manger. Je fis ce voyage avec beaucoup de plaiſir; j'en trouvois un infini, à voir les récréations de ces Habitans, & outre cela rien n'étoit plus riant, que la Campagne, par où nous paſſions. Il me ſembloit voir une eſpéce d'Amphithéatre, de ceux j'entens, que la nature ſeule ſait former; & dans les endroits, où elle avoit été moins prodigue, l'induſtrie des Habitans y avoit ſuplée. Le Magiſtrat deſtine des récompenſes aux Païſans, qui ſe diſtinguent dans la culture de leur champ, & met à l'amende ceux, qui négligent le leur. Nous paſſames au travers de pluſieurs Villages agréables, qui forment un fort beau point de vuë, & qui, à cauſe de la proximité de la Ville, ſont toûjours fort fréquentés. Nous fûmes néanmoins un peu incommodés dans nôtre route par certains ſinges ſauvages, qui paſſoient & répaſſoient, & qui me prénant, à cauſe de la reſſemblence, pour quelqu'un de leur Race, me harceloient continuëllement. Cela me mettoit extrémement de mauvaiſe humeur, ſurtout à cauſe des riſées des arbres, qui étoient avec moi, & qui ſe divertiſſoient de cette Scéne; car il eſt bon de rémarquer, qu'on m'envoyoit chez le Prince dans le même équipage, où j'étois, quand j'arrivai

dans



Figure d'un Botuan.

dans le Païs ; cela veut dire, que j'avois mon croc à la main, afin que ſa Sérénité pût voir, quelle étoit la parûre des Européens & avec quel appareil j'étois venu dans ſa principauté. Cependant je faiſois joüer mon croc contre Mrs. les Singes, & je tâchois, mais en vain, de les mettre en fuite ; car comme ils fondoient ſur moi par troupes, & qu'ils ſe ſuccédoient les uns aux autres, il m'étoit impoſſible de les chaſſer tous, & il falloit, que je fuſſe toûjours en défenſe.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE IV.

RE'LATION DE LA COUR DU PRINCE DES POTUANS.

Nous arrivames enfin dans la Ville Royale de Potu, qui donne ſon nom à toute la contrée. Cette Ville eſt belle & magnifique : ſes édifices ſont plus exhauſſés, que ceux de Kéba, & ſes ruës ſont plus larges, mieux pavées & plus commodes. La prémiére Place, que nous traverſames, étoit environnée de boutiques de Marchands, d'Artiſſans & d'Ouvriers de toute ſorte. Je fûs frappé de voir au milieu de cette Place

un Criminel débout, & la corde au coû. Il étoit environné d'Arbres respectables, qui formoient en cercle une espéce de Sénat autour de lui. Je m'informai de ce, que cela pouvoit signifier, & pour quel sujet ce pauvre diable d'Arbre alloit être pendu, vû qu'il étoit si rare chez cette Nation, de voir condamner quelqu'un à la mort. On me dit, que le Criminel, que je voyois, étoit un Innovateur, c'est-à-dire, un Faiseur de Projets, qui vouloit, qu'on abrogeât un certain usage fort ancien; que ceux, qui l'entouroient, étoient des Sénateurs préposés pour examiner, selon la coûtume, le nouveau projet, & que, s'ils le trouvoient bien-imaginé, & avantageux à l'Etat, le Criminel ne seroit pas seulement absoûs, mais recevroit encore une récompense considérable: Que, si au contraire le projet étoit trouvé pernicieux, & le Projeteur convaincu de n'avoir cherché, dans l'abrogation de cet ancien usage, que son intérêt particulier, il seroit étranglé sans miséricorde. Cette sévérité à l'égard des Innovateurs est cause, que peu de Gens osent se hazarder dans ce Païs-là de proposer l'abolition d'aucune loi, ou coûtume; à moins que la chose ne soit si juste & si claire, que l'on puisse être sûr du succès: Car la Nation soûterraine est si jalouse de ses anciens

anciens ſtatuts, & elle eſt ſi fort perſuadée, que les anciens ſont toûjours les meilleurs, qu'elle ne ſoufre pas impunément les innovations, de peur, que la liberté de changer & d'abolir les loix & les coûtumes n'ébranle les fondemens de l'Etat. „Hélas ! me „diſois-je alors à moi-même, que dévien„droient ici les Faiſeurs de Projets de nôtre „Païs, eux, qui ſous couleur du bien public „méditent tous les jours de nouveaux Ré„glemens, non à cauſe de l'intérêt général, „mais en faveur de leur intérêt particulier? Cependant nous arrivons devant une grande Maiſon, où l'on a coûtume de recevoir ceux, qui ſortent des Séminaires de tout le Païs, & qu'on envoit dans la Ville Capitale. C'eſt de cette Maiſon qu'on les introduit à la Cour. Le Karatte, ſous la conduite duquel nous étions venus, nous ordonna à tous, de nous préparer à paroître devant le Prince, pendant qu'il iroit lui annoncer nôtre arrivée.

A peine étoit-il ſorti, qu'un bruit extraordinaire, ſemblable aux cris d'une multitude, qui triomphe, & ſe réjouït, vint frapper nos oreilles. Ces acclamations étoient accompagnées de fanfares, qui reſonnoient de tous côtés. Surpris d'entendre

tout

tout cela, nous ſortimes pour voir, de quoi il étoit queſtion, & nous apperçumes un Arbre, qui marchoit ſuivi d'un nombreux cortége. Il portoit une couronne de fleurs ſur la tête, & ſa vuë nous offrit le même Citoyen, que nous avions rémarqué débout & la corde au coû au milieu de la place. La cauſe de ce triomphe venoit de l'approbation du projet, lequel n'eſt point venu à ma connoiſſance, non plus que les raiſons, dont l'Innovateur s'étoit ſervi, pour combattre la coûtume, ou la loi, qu'il avoit fait abroger. Ce ſont-là des choſes, qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir chez cette Nation, qui ſe pique d'un ſécret & d'un ſilence impénétrable par rapport aux choſes, qui régardent la République & qui ont été débatuës dans le Sénat; jamais il ne tranſpire rien au déhors de ce, qui a été réſolu ou agité dans cette auguſte Aſſemblée, en cela bien différente des nôtres, au ſortir deſquelles on va dans les Cafés & dans les Cabarets raconter ce, qui s'eſt paſſé dans le Conſeil, & en faire le ſujet de ſes cauſeries. Cependant au bout d'environ une heure nôtre *Karotte* arrive, & nous ordonne à tous de le ſuivre; il eſt obéï ſur le champ. Nous nous mettons à marcher par les ruës, & en paſſant j'apperçois des

Arbres

Arbres du commun, portant plusieurs livrets, qui traitoient de toute sorte de choses curieuses & mémorables. Parmi la foule de ces ouvrages j'en vois un, qui avoit pour titre : *Dissertation sur le nouveau & rare Phénoméne, qui a paru l'année derniére, ou sur le Dragon volant.*

Je me réconnus tel que j'étois, lorsqu'avec mon croc, & ma queuë de corde, je tournois autour de la Planéte ; ma figure paroissoit en taille douce ; je ne pus m'empêcher de rire en la voyant, & me dis à moi-même.

Quel bizarre portrait ! quelle figure horrible !

J'achetai pourtant le livre, & j'en payai trois *Kilacs*, ce qui revient à la valeur de deux florins de nôtre monnoye. Je continuai mon chemin avec mes camarades, & j'avois bien de la peine à m'empêcher de faire des éclats de rire, en révant à cette avanture. Nous arrivames enfin au Palais, qui me parut plus rémarquable par la propreté & le bon goût, qui y régnoit, que par la magnificence des appartemens,

Où le marbre luisant formoit cent camaïeux.

Je ne voyois que fort peu de Domestiques ; car la Sobriété du Prince est si grande, qu'elle exclut

exclut tout ce, qui eſt au-delà du ſimple néceſſaire ; & par conſéquent cet atirail de Valets & d'Officiers, qui ſervent dans les Cours de l'Europe, ſeroit fort ſuperflu dans celle-là : & d'ailleurs, comme je l'ai déjà rémarqué, autant de branches, qu'ont ces Arbres, autant de bras, de ſorte, que pour ce, qui régarde le travail des mains, ils peuvent plus en expédier en une minute, que nous en trente.

C'étoit environ l'heure du diner, lorsque nous entrâmes dans le Palais du Prince, & comme ſon Alteſſe Séréniſſime ſouhaitoit de me parler, avant que de ſe mettre à table, je fus introduit tout ſeul auprès d'Elle. Ce Monarque avoit l'abord extrémement doux & affable, mêlé d'un peu de gravité. Il étoit d'une ſi grande égalité d'ame, qu'aucune eſpéce du chagrin n'étoit pas capable d'obſcurcir la ſérénité de ſon front. Dès-que j'eus apperçu ce Prince, je me proſternai les génoux en terre, pour lui marquer mon reſpect. Tous les Aſſiſtans parurent étonnés de mon action, le Prince me démanda la raiſon de cette adoration, & après que je la lui eus expliquée, il me commanda de me relever, ajoûtant, que ce n'étoit, que par le travail & l'obéïſſance, que l'on gagnoit

gagnoit ſes bonnes graces, & non pas par des actes de reſpect, qui ne convenoient qu'à l'Etre ſupréme. Après que je me fus rédreſſé, il me fit diverſes queſtions,

Apprens-moi, me dit-il, d'un air affable & doux,
Ton nom, & le ſujet, qui t'améne chez nous,
Quel chemin as-tu pris, & quelle eſt ta Patrie?
Le Païs, d'où je ſuis, eſt plûtôt grand, que beau,
Repris-je; & j'ai pour nom Klimius ou Klimie;
Je ne ſuis point venu par terre, ni par eau,
Ni par barque, ni par batteau;
Mais au travers des airs je m'ouvris une route.

Le Prince continua à me queſtionner ſur ce, qui m'étoit arrivé en chemin, & ſur les mœurs & les coûtumes des Peuples de nôtre globe.

Alors je lui expoſai, le plus patétiquement qu'il me fût poſſible, les belles qualités des Hommes, leur génie, leur politeſſe & les autres choſes, dont le genre humain ſe glorifie. Mais il reçut ce récit fort froidement, & il bâilloit, pour ainſi dire, aux traits, que je croyois les plus capables d'exciter ſon admiration. *O Ciel!* me dis-je alors tout bas, à moi-même, *que les goûts des Mortels ſont différens; ce qui nous chatouïlle le plus, paroît fade à ces gens-ci!*

De

De tout ce, que j'avois rapporté au Prince, rien ne l'avoit tant choqué, à ce qui me parut, que nôtre maniére de procéder en justice, l'éloquence de nos Avocats, & la promtitude des Juges à prononcer les sentences. J'allois m'étendre d'avantage sur ce sujet, lorsque le Prince m'interrompant, me dit en venir au Culte, & à la Réligion des Hommes. Je lui expliquai aussitôt en abrégé les articles de nôtre Croyance, à quelques-uns desquels je voyois son front se rider, témoignant par-là, qu'il les approuvoit, & y souscriroit sans peine. Il s'étonnoit, qu'une Espéce, comme la nôtre, privée du sens commun, eût des idées si saines de la Divinité, & qu'elle eût les principes du culte, qui lui est dû. Mais lorsque j'en vins aux sectes innombrables, qui divisent les Chrétiens, & que je lui racontai, qu'à cause de la diversité de leurs opinions, ceux de cette Réligion se déchiroient les Entrailles, il me dit, „qu'il y avoit aussi parmi „ses sujets différens sentimens par rapport „au Culte divin; mais qu'on ne persécutoit „personne à cause de cela. Que toute per„sécution excitée au sujet de matiéres pure„ment spéculatives, ou d'erreurs, qui ne „partent que de différentes maniéres d'en„visager les choses, étoit l'effet de l'orgueil,

&

„& de ce que chacun ſe croit plus habile, „que ſon Compagnon, idée, qui ne ſauroit „plaire à Dieu, qui ne récommande rien „tant, que la modeſtie & l'humilité. Je „ne trouble perſonne, ajoûta-t-il, pour „s'écarter de bonne foi dans les choſes de „ſpéculation de l'opinion reçuë, pourvû „auſſi qu'on ne trouble point la pratique „extérieure du culte divin, & en cela je „ne fais que ſuivre les traces de mes Pré„déceſſeurs, qui ont toûjours penſé, que „c'étoit une choſe cruëlle, que de vouloir „lier & garotter, en quelque ſorte, les pen„ſées des Créatures raiſonnables, & domi„ner ſur les conſciences. J'obſerve ſcrupu„leuſement la même régle par apport aux af„faires politiques; de ſorte, que je me „mets peu en peine, ſi mes ſujets ont „des opinions différentes à l'égard de ma „figure, de ma maniére de vivre, de mon „économie, & de pluſieurs autres choſes „de cette nature, pourvû qu'ils réconnoiſ„ſent, que je ſuis leur légitime ſouverain, „à qui ils doivent l'obéiſſance: moyen„nant cela je les tiens tous pour bons „Citoyens.„

Seigneur, lui répondis-je alors, *ce que vôtre Alteſſe Séréniſſime vient de dire, c'eſt*

ce que nous appellons chez nous le Syncrétisme, & nos Savans se déchaînent fort contre ce systéme.

Il ne me laissa pas parler davantage ; & s'en allant un peu en colére, il m'ordonna de démeurer jusqu'après le répas.

Ce Prince se mit à table, ayant son Epouse à sa droite, le Prince son Fils de l'autre côté, ensuite le Kadoke ou Grand-Chancélier. Celui-ci s'étoit aquit une grande réputation parmi les Potuans, à cause de sa politesse & de sa prudence. Depuis vingt ans, qu'il exerçoit sa charge, il n'avoit ouvert aucun avis, qui n'eût été bien reçu de tous les Membres du Conseil ; & n'avoit rien établi dans les affaires publiques, qui n'eut été inébranlable : Ses paroles étoient autant d'axiomes pour la Nation. Mais ce Ministre avoit une conception si tardive, que, pour dresser le plus petit Edit, il lui falloit quatorze jours. C'est pourquoi je m'imagine, qu'il auroit joüé un pauvre rolle chez nous, où l'on donne volontiers au temporisement le nom de paresse & de la lâcheté. Jamais il ne concevoit la moindre chose, qu'il ne la considerât de tous les biais, & n'établissoit jamais rien, qu'au préalable il n'eût

n'eût mûrement examiné, ce qu'il alloit faire, & si pourtant on pourroit dire, qu'il a plus fait, que dix de ceux, qui expédient les affaires promtement & à la hâte, que l'on appelle vulgairement de grands génies, & dont les entreprises sont d'ordinaire réformées, changéés, rédressées après eux, de sorte, qu'ils ne sont pas plûtôt hors de charge, qu'on s'apperçoit, qu'ils ont tout essayé, & n'ont rien achevé. Aussi un apophthegme fort rémarquable à la Cour de Potu c'est celui-ci, qu'on peut comparer ceux, qui entreprennent plusieurs choses en fort peu de tems, aux gens, qui se proménent par oïsiveté, qui, allant & venant toûjours par le même chemin, se donnent beaucoup de mouvement, pour ne rien faire.

La Famille du Prince s'étant mise à table, on commença à servir le diner; je vis entrer une Fille, qui avoit huit branches, à chacune desquelles elle portoit, ou un plat, ou une assiète; de sorte, que dans un instant la table fût toute servie. Un moment après un autre Arbre parût, portant huit bouteilles pleines de moût & d'une autre espéce de liqueur douce. Cet arbre avoit neuf branches, & on faisoit

beaucoup de cas de lui, à cauſe de l'avantage, qu'il avoit ſur bien d'autres au travail, que l'on exige des domeſtiques dans une maiſon. C'eſt ainſi qu' à la Cour de Potu deux Domeſtiques ſont plus, que ne font dans nos Cours ces Cohortes de Valèts & de Pages. On deſſervit avec la même promptitude. Le répas étoit frugal, mais ſervi proprement. De tous les mêts, que l'on préſenta, le Prince ne goûta que de celui, qu'il avoit trouvé bon, fort différent en cela des Grands de nôtre monde, qui ne trouvent jamais, que le répas ait été bon, ſi les prémiers mêts n'ont été remplacés par d'autres meilleurs, & en plus grand nombre, & ſi les ſervices ne ſe ſont ſuccédés de la ſorte les uns aux autres. Durant le diner le Prince s'entretint d'affaires d'Etat, afin de toûjours mêler l'Etude avec les plaiſirs. On fit auſſi mention de moi, & l'on dit, qu'à conſidérer la célérité de mon eſprit, il y avoit apparence, que j'étois d'un bois, dont on pourroit à peine faire un Meſſager *.

Après

* C'eſt la même expreſſion de tantôt, mais priſe dans un autre ſens. *Credebant, lignum eſſe, e quo vix Mercurius fieri poſſit.* On ſait, que Mercure étoit le Meſſager des Dieux; c'eſt à quoi l'Auteur fait à préſent alluſion.

Après qu'on eut cessé de manger, & de boire;

On m'ordonna de produire le témoignage, que j'avois apporté du Séminaire, & on le lut à haute voix, après quoi le Prince, jettant les yeux sur mes piéds, dit, que les Karattes avoient parfaitement bien jugé, & que leur sentiment à mon égard seroit suivi ric-à-ric. Cette réponse fût pour moi un coup de foudre; mes larmes commencérent à couler abondamment, & je démandai révisions de piéces, alléguant, que, si on examinoit encore une fois plus attentivement les qualités de mon génie, j'osois espérer un jugement plus gracieux. Le Prince, qui étoit équitable, & rempli de clémence, ne se mit point en colére à cette démande; quoiqu'elle fût dèsagréable & inouïe; mais il ordonna un nouvel examen, & en chargea le Karatte, qui nous avoit aménés, & qui étoit présent à cette Scéne. Le Prince sortit là-dessus, & le Karatte se mit à me proposer de nouvelles questions, que je tâchois de résoudre avec ma vivacité ordinaire. *Il faut avoüer*, me dit-il, *que tu saisis le sens des choses, qu'on te dit, avec une admirable promtitude, mais elles t'echâpent aussitôt; & tes réponses montrent assés évidemment, qu'une diffi-*

culté eſt chez toi plûtôt concuë, que bien connuë.

A la fin de cet examen le Prince rentra dans l'apartement, & ayant appris ce, qui s'étoit paſſé, il prononça bientôt la ſentence ſuivante: „Qu'ayant mal à pro-„pos révoqué en doute le jugement des „Karattes, j'avois encouru le châtiment „porté contre les Calomniateurs par les eſ-„pace troiſiéme de l'eſpace majeur & qua-„triéme de la Loi, (Ils entendent par l'eſpaces majeurs & mineurs, ou Skibal & Kibal, les Livres & les Chapitres) qu'en conſéquen-„ce je méritois d'être ſaigné de mes deux „branches, ſelon la forme ordinaire, & „d'être enfermé dans un cachot. Les ter-„mes de la Loi, liv. 4. chap. 3. *des Calom-„nies*, ſont proprement ceux-ci: *Spikh. „antri. Flok. Skak. mak. Tabu Miha-„latti Silac.* Que, quoique ce paſſage fût „fort clair, la Loi expreſſe, & ne ſouffrant „aucune exception, néanmoins ſa Sérénité „Potuane avoit réſolu par une faveur parti-„culiére de me faire grace, & de me par-„donner mon crime, tant à cauſe du défaut „de mon eſprit précoce, qu' à cauſe de „l'ignorance, où j'étois par rapport à la Loi-„même, & auſſi parce qu'on pouvoit faire

„grace

„grace à un nouveau venu, un Etranger, „ſans violer la Loi. Qu'enfin, pour me „mieux témoigner ſa faveur & ſa bienveil-„lance, il m'avoit accordé une place parmi „ſes Coureurs ordinaires, dont il eſpéroit, „que je ſerois ſatisfait.„

En achevant ces mots, il manda le Kivà ou Sécrétaire d'Etat, & lui ordonna, de m'inſcrire ſur la liſte des Candidats, qui venoient d'arriver, & qui dévroient être promûs. Ce Sécrétaire étoit d'une figure avantageuſe; car il avoit onze branches, & pouvoit par conſéquent écrire onze lettres à la fois, en auſſi peu de tems, que nous en mettons à en écrire une: Cependant comme il étoit d'un jugement médiocre, il n'a jamais pû monter plus haut, & on le laiſſoit vieillir dans cet emploi, qu'il exerçoit déjà presque depuis trente ans. C'étoit lui pourtant, à qui je voyois bien, que j'aurois le plus à faire, & à qui je dévois le plus m'attacher, puiſque c'étoit lui, qui écrivoit les Edits & les dépêches.

Je me ſuis ſouvent étonné de la dexterité, avec laquelle il s'aquittoit de ſes fonctions: Ce n'étoit point une choſe rare, de le voir écrire onze copies d'une Lettre à la

fois, & les cacheter toutes onzes en même tems. L'avantage, que cela donne, fait, qu'on juge de la prosperité d'une Famille par le nombre des branches, que les Enfans ont. De-là vient, que dans ce Païs-là les Acouchées, qui se sont heureusement délivrées, en l'envoyant annoncer à leurs Voisins & Voisines, observent, de faire spécifier le nombre des branches, qu'a eu l'Enfant, qu'elles ont mis au monde. Le bruit commun etoit, que le Pére du Sécrétaire en question avoit eu douze rameaux, & que toute sa Race étoit fameuse pour la quantité de branches.

Cependant je réçois le Diplome ou la Patente de ma nouvelle dignité, & me voilà installé parmi les Coureurs de Son Altesse. Je fus me coucher dans la Chambre, qu'on m'avoit préparée; mais quoique je me sentisse fort fatigué, je passai pourtant la meilleure partie de la nuit sans pouvoir fermer l'oeil; car j'avois continuëllement dans la tête la bassesse de l'office, à quoi j'étois condamné. Il me sembloit bien honteux & bien vilain à un Candidat du Ministére, un Bachelier du grand globe, d'être obligé de joüer le vil personnage de Coureur, & de Coureur d'un

Prin-

Prince Soûterrain. Ce fût dans ces ſortes de penſées, que je paſſai une grande partie de la nuit, ſans pouvoir m'endormir: dans cette triſte Situation je liſois & réliſois mon témoignage Académique, que javois apporté avec moi (j'ai déjà dit, que les nuits de ce Païs ne différoient guére des jours, quant à la clarté). J'étois toûjours agité des mêmes réflexions, mais inſenſiblement je m'endormis tout-à-fait. Il me paſſa bientôt par l'éſprit quantité d'images diverſes. Il me ſembloit encore, que j'étois de rétour dans ma Patrie, que je racontois aux gens juſqu' à m'enroüer, tout ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage en la Région ſoûterraine. Bientôt il me ſembloit, que je naviguois encore en l'air, & que j'étois aux priſes avec un autre Oiſeau ſauvage, qui me donnoit bien de la tablature; les efforts, que je croyois de faire, m'éveillérent; mais à peine j'avois ouvert les yeux, que je vis devant moi un Singe d'une grandeur énorme, qui me frappa de crainte & d'horreur. Il étoit entré par une porte de ma chambre, qui n'étoit pas trop bien fermée, & s'étoit venu placer ſur mon lit. La vuë de ce Phénoméne imprévu me fit frémir, & m'éfraya de telle ſorte, que je me mis à crier au ſécours, & à faire un ſi terrible tin-

tamare, que toute la chambre en rétentit. Le bruit, que je fis, réveilla quelques Arbrisseaux, qui couchoient dans les lieux contigus à celui, où j'étois. Ils entrent chez moi, & me trouvent luttant contre le Singe; ils ne balancent pas à me sécourir contre ce vilain Animal, qu'ils chassent enfin déhors. J'appris quelques jours après, que le récit de cette avanture avoit beaucoup diverti le Prince, qui de peur, que pareil cas n'arrivât une séconde fois, & que je n'en fûsse mauvais marchand, ordonna, qu'on m'habillât à la Soûterraine, qu'on m'ornât avec de fausses branches. (Car j'ai déjà dit, qu'on m'avoit renvoyé du Séminaire dans le même Etat, où j'étois, quand j'arrivai dans la Principauté.) On m'ôta donc mes Habits à l'Européenne, & pour la rareté du fait on les pendit dans la Garderobe du Prince, avec cet Ecriteau: *Habillement d'une Créature Surterraine.* Là-dessus je pensois en moi-même: „Que diroit Maître „Jean André, Tailleur à Berge, lui, qui „m'a fait cet habit-là, s'il savoit, qu'il y „a de son ouvrage dans la Garderobe „d'un Prince soûterrain, & qu'il y est „conservé avec soin parmi les choses les „plus rares? Certainement il iroit tout bouffi d'or-

„d'orgueil, & cédéroit à peine les pas „aux Bourguemaîtres & aux Capitaines de la „Ville.

Depuis ce tems je dormis toûjours fort tranquillement toute la nuit, & ne me réveillai jamais, qu'au lever du Soleil.

Cependant ayant reçu, comme je l'ai déjà dit, mes lettres patentes de Coureur, on me chargea bientôt de quantité de commiſſions, & il me falloit toûjours avoir les piéds en l'air, pour porter des dépêches dans les Villes du ſécond & du prémier rang. J'eus dans ces expéditions plus d'occaſions, d'examiner de plus près le naturel de cette nation, & je rémarquai en pluſieurs de ſes Individus une admirable affabilité. Les ſeuls Habitans de la Ville de *Mabolki* en étoient exceptés; ce ne ſont que des Buiſſons, qui m'ont toûjours paru rudes & peu civils. Chaque Province a ſes propres Arbres ou Habitans; ce qu'il eſt aiſé de rémarquer chez les Païſans, qui ne ſe mêlent point avec ceux des autres diſtricts, & qui ſont tous natifs de celui, où ils démeurent: mais pour les grandes Villes, & ſurtout la Ville Royale, c'eſt un ramas de toute ſorte d'Arbres. A méſure,

ſure, que je fréquentois davantage cette nation, je ſentois croître en moi l'opinion, que j'avois conçuë de ſa prudence. Les loix & les coûtumes, que j'avois d'abord le plus blamées, me paroiſſoient loüables & remplies de juſtice & d'équité, mon mépris s'étant ainſi changé en admiration.

Il me ſeroit facile de donner ici une liſte complète de certains uſages, que j'ai condamnés, quand je les connoiſſois à peine, & que j'ai admirés, après les avoir mieux connus. De Six cens exemples je n'en veux rapporter qu'un ſeul, qui exprime au naturel le caractére intérieur de cette Nation. Un certain Etudiant en Philologie briguoit le Rectorat d'un Collége. Sa Réquête étoit accompagné d'une lettre de récommandation fort ſinguliére de la part des Habitans de la Ville de *Nabami*. Leur Lettre portoit, que le Candidat avoit vécû dans le mariage avec une femme fort laſcive durant quatre ans, que pendant ce tems-là il s'étoit comporté en Homme paiſible, qui ſait ce que c'eſt, que de porter des cornes en patience. Le témoignage étoit à peu près conçu de la maniére ſuivante:

„Le

„Le ſavant & vénérable *Jocthon Hu* „ayant démandé aux chefs de la Tribu un „témoignage de vie & de mœurs, Nous „Citoyens du diſtrict de la Ville de *Posko* „atteſtons, que le dit *Jocthon Hu* a paſſé „quatre ans entiers dans l'état de mariage „avec une Epouſe infidéle, que durant „tout ce tems il a vécu en fort bonne in- „telligence avec elle, ſupportant ainſi pa- „tiemment & avec une fermeté d'ame „merveilleuſe ſes cornes & ſon cocuage; „de ſorte que, ſi ſon Savoir répond à ſes „mœurs, nous le jugeons très-propre à „remplir l'emploi de Recteur de l'Ecole „vacante. Donné le 10 du mois de Pal- „mier 3000 après le grand Déluge.„ A ce témoignage étoit joint celui des Karattes, concernant la Science du Poſtulant, laquelle paroiſſoit être plus néceſſaire, que les cornes, dont je dévinois pourtant bien la rélation avec l'emploi de ce Maître-cocu; & voici le ſens de l'énigme renfermé dans le certificat en queſtion: Une des vertus, qui rendent ſurtout un Docteur récommandable, c'eſt la douceur; car s'il n'eſt armé d'une patience de fer, tout l'attirail, ni l'étalage de ſon érudition, ne le rendront pas plus propre à enſeigner, ni à exercer l'emploi de Régent d'une Ecole, où

la

la colére & l'emportement ne font que rétarder les progrès des jeunes gens, en leur aigrissant l'esprit par des châtimens infligés mal à propos. Or, comme on ne sauroit donner de plus belles marques de modération, qu'en supportant aussi patiemment un tel malheur domestique, que l'avoit supporté le dit Postulant, les Habitans du lieu n'avoient pas balancé d'insister sur cet argument, pour obtenir ce qu'ils démandoient en faveur d'un Maître d'Ecole, dont il se promettoient beaucoup, vû l'exemple éclatant, qu'il avoit donné d'une patience à toute épreuve. On m'a assûré, que le Prince avoit ri de tout son cœur, à la vuë de cette récommandation extraordinaire, qu'il ne crût pourtant pas si absurde, qu'elle le paroit, puisqu'il conféra l'emploi vacant au Postulant de question, qui de son côté ne démentit point l'idée, que ses Amis avoient conçuë de lui, s'étant aquité des dévoirs de sa charge avec toute l'adresse imaginable. Il régenta avec tant de douceur & de bonté, qu'il s'attira l'amitié de tous ses disciples, qui le régardoient plûtôt comme leur Pére, que comme leur Régent. Ils se portoient à l'étude avec tant d'ardeur sous un maître si patient & si débonnaire, qu'il y a peu d'écoles aujourd'hui dans toute

la

la Principauté, d'oû il sorte tous les ans autant d'Arbres savans & éclairés, qu'il en sortoit de celle-là.

Cependant ayant eu tout le tems d'étudier les propriétés du Païs, aussi bien que les mœurs & le caractére de la Nation, dans l'espace de quatre ans, que j'y ai exercé l'office de Coureur, & comme ce, qui régarde sa Police, sa Réligion, ses Loix & ses Etudes, n'a été que fort légérement touché jusqu' à présent dans cet Ouvrage, & que je n'en ai donné que quelques traits répandus çà & là, le Lecteur sera bien aisé de voir dans le chapitre suivant cette matiére traitée plus au long, & tous ces traits rassemblés comme en un faisceau.



CHA-

* *

CHAPITRE V.

DE LA NATURE DU PAÏS DES POTUANS, ET DU CARACTE´RE DE SES HABITANS.

La Principauté de Potu n'eſt pas bien grande, puiſqu'elle ne fait qu'une pétite partie du globe, où elle eſt placée. Tout ce globe s'appelle *Nazar;* il a à peine deux cens milles d'Allemagne en circuit; & on peut commodement le parcourir ſans aucun guide; car on n'y parle par tout qu'une ſeule & même Langue; quoique les Potuans ſoient fort différens des autres Peuples de ce globe dans les affaires publiques, & en tout ce, qui régarde le gouvernement, auſſi bien que dans les mœurs & les coûtumes. Ils ſont par rapport aux autres Peuples de Nazar, ce que les Européens ſont à l'égard des Nations de nôtre monde, c'eſt-à-dire, qu'ils les ſurpaſſent tous en prudence & en ſageſſe. Tous les chemins du Païs de Potu ſont diſtingués par des pierres placées à la diſtance d'un mille les unes des autres. Ces pierres ont des eſpéces de bras, ou d'autres figures, ſur lesquelles on lit le chemin, qu'il faut

faut tenir, pour aller à telle ville ou village, que l'on veut. Toute la Principauté eſt remplie de Bourgs, Villages, & Cités. Ce que je trouve de plus étonnant, c'eſt ce que je viens de rémarquer, que non obſtant la diverſité de mœurs, de coûtumes & de génie, les Habitans de ce globe s'accordent dans le langage, & parlent tous le même. Cela ſurprend agréablement un Voyageur, & le ravit, pour ainſi dire, en extaſe.

Le Païs eſt entrecoupé de riviéres & de canaux, ſur lesquels on voit voguer des batteaux à rames, qui fondent les ondes, non à force de bras comme chez nous, mais par des reſſorts, qui les font agir à la maniére des automates, & qui font aller la Barque comme par une eſpéce de vertu magique; car il n'eſt pas poſſible, à moins qu'on n'ait des yeux d'Argus & une pénétration ſurnaturelle, de découvrir le nœud de cet artifice, tant ces Arbres ſont ingénieux & ſubtils dans leurs inventions.

Le mouvement de ce Globe eſt triple, comme celui de nôtre Terre, de ſorte, qu'on y diſtingue les tems tout de même, que chez nous, par les jours, les nuits, les Etés, les Hyvers, les Printems & les Automnes.

Les lieux ſitués ſous les Poles ſont plus froids, que ceux, qui en ſont plus éloignés. Pour ce qui régarde la clarté, il y a peu de différence entre les nuits & les jouts pour les raiſons, que j'en ai données ci-deſſus. Et l'on peut même aſſûrer, que les nuits y ſont plus agréables ; car il n'eſt pas poſſible de rien imaginer de plus réſplendiſſant, que cette lumiére du Soleil, qui eſt réfléchie & réverbérée par l'Hémisphére ou le Firmament compacte, & renvoyée ſur la Planéte, où elle ſe répand au long & au large, comme ſi une Lune d'une grandeur immenſe luiſoit continuëllement autour d'elle.

Les Habitans conſiſtent en Arbres de diverſes eſpéces, comme Chênes, Tilleuls, Peupliers, Palmiers, Buiſſons &c. d'où les ſeize mois de l'Année réçoivent leurs différens noms. L'Année ſoûterraine contient ſeize mois, c'eſt l'eſpace de tems, que la Planéte de *Nazar* eſt à faire ſa révolution. Elle récommence ſon cours au bout de cet intervalle; mais comme le jour de ce récommencement n'eſt pas fixe, à cauſe du mouvement irrégulier de la Planéte, qui varie comme celui de nôtre Lune, Mrs. les Faiſeurs d'Almanachs ſe trouvent ſouvent hors de Game dans leurs Calculs. Les diffé-

différentes Epoques réçoivent leurs noms des principaux événemens. Le plus rémarquable est l'apparition d'une cométe, qui se fit voir il y a trois mille ans, & qui causa, dit-on, un déluge universel, qui submergea toute l'espéce *Arborienne*; aussi bien que toutes les autres créatures vivantes. Il y eut pourtant quelques individus, qui s'étant sauvés sur le sommèt des montagnes, échapérent à la fureur des flots. C'est de ces arbres échapés, que descendent ceux, qui habitent aujourd'hui cette Planéte. La terre y produit des herbes, des légumes, & presque les mêmes sortes de fruits, que nous avons en Europe; mais on n'y voit point d'aveine, aussi n'y est-elle point nécessaire, puisqu'il n'y a pas de chevaux. Les Mers & les Lacs fournissent des poissons exquis, & ornent le païs des plusieurs rivages agréables, sur lesquels on voit des villes & des villages. La boisson ordinaire des Habitans est faite du suc de certaines Herbes, qui sont toûjours vertes, dans quelque saison que ce soit. Ceux, qui vendent cette boisson, sont nommés vulgairement *Minbolpi*, Herbicocteurs *. Le nombre en est

* Voici encore un terme, dont je me sers pour ma commodité; je prie Mrs. les Puristes de me le passer, *Hanc petimus veniam, damusque vicissim.*

fixé dans chaque Ville, & ils ont ſeuls le privilége de cuire ou diſtiler ces herbes. Ceux, qui font ce métier, ne peuvent exerçer aucune autre profeſſion, ni faire aucune autre eſpéce de commerce, que ce ſoit. En révanche, il eſt expreſſément défendu à toutes les perſonnes, qui ont des emplois publics, ou qui ont des penſions de la Cour, de s'ingérer dans ce négoce, par la raiſon, que ces perſonnes à la faveur du crédit, quelles ont aquis dans leur charge, attireroient tous les Acheteurs à elles, & donneroient la boiſſon à meilleur prix à cauſe des autres émolumens, dont elles jouiſſent. Et c'eſt-là un inconvenient, qui n arrive que trop dans nôtre Monde, où l'on voit des Officiers & des Miniſtres négocier, trafiquer & s'enrichir en peu de tems par ces indignes Monopoles, pendant qu'ils cauſent la ruine des Ouvriers & des Marchands.

Le nombre des Habitans s'accroit merveilleuſement chaque jour, grace à un certain Edit, connu ſous le nom de *Loi en faveur de la Propagation.* En vertu de cette Loi les bienfaits & les immunités s'augmentent ou diminuent, ſelon le nombre d'Enfans, qu'on a engendrés. Quiconque eſt pére de ſix enfans, eſt exempt de tout tri-

but ordinaire & extraordinaire: car dans ce Païs-là on croit, que rien n'eſt plus avantageux à l'Etat, que la vertu prolifique des mâles & la fécondité des femmes; en cela on penſe bien différemment de la maniére, dont on penſe dans nôtre Païs, où l'on impoſe un Tribut ſur chaque Enfant, comme ſur la choſe du monde la plus inutile & la plus pernicieuſe. Perſonne dans cette Région-là ne peut exercer deux charges à la fois; car les Potuans ont pour maxime, que la moindre occupation démande une Perſonne tout entiére. Surquoi je rémarquerai, avec la permiſſion de Mrs. les Habitans de nôtre globe, que les charges ſont beaucoup mieux adminiſtrées chez cette Nation, que parmi nous; & la coûtume, de ne pas exercer deux emplois dans le même tems, eſt ſi ſacrée, qu'un Médécin n'oſe point s'étendre, ni s'ingérer dans toutes les parties de la Médécine, mais il eſt obligé de s'en tenir à un certain genre de maladie; un Muſicien à un ſeul Inſtrument; & enfin il n'en va pas là comme dans nôtre globe, où la pluralité des fonctions énerve les forces des Hommes, augmente leur mauvaiſe humeur, fait négliger les Emplois, & eſt cauſe, que nous ne ſommes nulle part, parceque nous voulons être par tout. De-là vient, qu'un Médécin élévé à la di-

gnité de Miniſtre, voulant guérir les maladies des particuliers & celles de l'Etat, aigrit les unes & les autres; & ſi un Muſicien veut joüer du luth, & faire le Magiſtrat en même tems, on ne peut attendre de lui que des diſſonances. Inſenſés que nous ſommes! nous admirons des gens, qui ont l'audace de vouloir exercer pluſieurs emplois à la fois, de s'ingérer dans les plus importantes affaires, & qui ſe croyent propres à tout. Nous ne voyons pas, que ce n'eſt-là que leffet d'un téméraire orgueil, qui aveugle les gens-là ſur leur foibleſſe: car s'ils connoiſſoient bien tout le poids des affaires, & la petiteſſe de leurs propres forces, ils réfuſeroient les faiſceaux, & trembleroient au ſeul nom de Magiſtrature. Chez les Potuans perſonne entreprend rien au-delà de ſes talens. Il me ſouvient à ce propos d'avoir ouï diſcourir ſur cette matiére un illuſtre Philoſophe, nommé *Rakboſi*, lequel diſoit: „Que chacun connoiſſe ſon propre génie; „qu'il juge ſévérement de ſes vices & de ſes „vertus, de peur que les Comédiens ne paroiſſent plus aviſés, que nous; car ils choiſiſſent toûjours les Piéces, qui ſont les plus „à leur portée, & non pas celles, qui ſont „les meilleures: Quoi donc, un Baladin ſau-

„ra

„ra sur le théatre faire un discernement, que „le Sage ne saura pas faire dans la vie?

Les Potuans ne sont pas distingués en Patriciens & en Plébéiens, ou en Nobles & en Roturiers. Cette distinction avoit bien lieu autrefois parmi eux; mais les Princes, ayant rémarqué, que cela étoit une source de discordes & de divisions, abolirent toutes les prérogatives attachées à la naissance, & voulurent, qu'on n'estimât plus que la vertu, & que l'on n'eût plus égard, qu' à elle. Si la naissance donne quelque privilége aujourd'hui, ce n'est qu' à cause de la quantité des branches, que l'on apporte en venant au monde; car l'on est estimé plus ou moins noble, à proportion de ce que l'on a de branches, par où l'on est rendu plus ou moins propre au travail des mains. Quant au génie & aux mœurs de la Nation, j'en ai déjà parlé plus haut. J'y renvois le Lecteur, & je termine ce chapitre, pour passer à d'autres choses.



* * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE VI.

DE LA RE'LIGION DES POTUANS.

Tout le ſyſtéme de la Réligion des Potuans ſe réduit à quelques articles, qui forment une confeſſion de foi abrégée, mais pourtant un peu plus étenduë, que nôtre Simbole Apoſtolique. Il eſt défendu ſur peine d'être exilé au Firmament, de faire des Commentaires ſur les Livres ſaints. Et ſi quelqu'un a la hardieſſe de diſputer ſur l'Eſſence & les attributs de la Divinité, ou ſur les propriétés des Eſprits & des Ames, il eſt condamné à la phlébotomie, & renfermé dans l'Hôpital général: car ils prétendent, qu'il faut être foû, pour vouloir définir des choſes, où nôtre entendement ſe perd & s'obſcurcit, comme la vuë d'un Hibou devant les raïons du Soleil. Ils conviennent tous, qu'il faut adorer un Etre ſupréme, dont la ſouveraine Puiſſance a créée toutes choſes, & qui les conſerve par ſa Providence. A l'exception de ce culte univerſel, on ne chagrine perſonne, pour avoir des ſentimens oppoſés à ceux de la multitude ſur les autres choſes, qu'on peut régarder com-

comme des modifications de ce même culte. Ceux, qui combattent publiquement la Réligion établie par les Loix fondamentales de l'Etat, sont punis comme perturbateurs du répos public. Pour moi, qui ne me mêlois point de faire Missionnaire, j'avois liberté entiére de suivre mes sentimens à l'égard de ma Réligion, & personne ne m'inquiétoit sur ce sujet-là.

Les Potuans font rarement des priéres; mais quand ils en viennent-là, c'est avec une telle ferveur, qu'on croiroit, qu'ils sont extasiés. Quand je leur disois, que dans mon Païs on chantoit des saints Hymnes en vacant à des occupations manuëlles, ils en paroissoient fort scandalisés, & me répondoient, qu'un Prince de la terre trouveroit très-mauvais, qu'on lui demandât une grace en se faisant friser ou en vergettant son habit. Ils n'approuvoient pas plus nos Hymnes; estimant, qu'il est ridicule, de vouloir exprimer de la douleur & du répentir par des chants. Ils ajoûtoient, que c'étoit par des soûpirs, & par des larmes, que l'on pouvoit fléchir la colére divine, & non par la musique, ou par le son des flûtes & des trompètes. J'écoutois tout cela avec indignation, quand je pensois surtout, que feu mon Pére

avoit été Chantre d'une Eglise, & avoit mis en musique divers Hymnes, qu'on chante à présent dans les Temples, & que moi-même j'avois aussi voulu briguer autrefois une place de Chantre. Mais je rétenois ma colére, sachant, que ceux de cette nation soûterraine défendent leurs opinions par tant de raisons spécieuses, qu'il n'est pas aise de les ramener de leurs erreurs, quelque évidentes qu'elles soient. Il y a encore bien d'autres vérités, qu'ils combattent avec non moins d'adresse & de vraisemblance; par exemple, quand je disois à ceux, avec qui je vivois un peu familiérement, qu'il n'y avoit point de salut à espérer pour ceux, qui croupissoient dans les ténébres de l'erreur, ils mes répondoient aussitôt, qu'il ne falloit pas être si prompt à damner les gens, de peur de se damner soi-même, par des jugemens si téméraires; & que cette facilité à damner les autres ne partoit que d'un esprit d'arrogance & de présomtion, qui ne pouvoit plaire à Dieu, qui aime l'humilité: Que de condamner les sentimens d'autrui, & de vouloir faire récevoir les nôtres par force, c'étoit déclarer, qu'on vouloit avoir seul les lumiéres de la raison en partage, & tomber par conséquent dans le défaut des Foûs, qui croyent seuls être sages. Mais lorsque j'objectois

ctois à mon Adverſaire ce, que je croyois dans ma conſcience, il loüoit mon argument, & m'exhortoit à ſuivre toûjours le témoignage de cette même conſcience, ajoûtant, qu'il tâcheroit de m'imiter en cela, puiſqu'en ſuivant chacun le dictamen de ſa conſcience, on coupoit court à la diſpute, & qu'on faiſoit ceſſer tout Différend.

Voici encore quelques erreurs, que mes Potuans défendoient avec beaucoup de chaleur. Ils ne nioient pas, que Dieu ne dût récompenſer les bonnes, & punir les mauvaiſes oeuvres; mais ils prétendoient, que cette rétribution de récompenſe & de châtiment n'auroit lieu, qu'après cette vie. Je leur apportois pourtant pluſieurs exemples de gens, qui avoient été châtiés dès cette vie à cauſe de leurs crimes; mais eux m'en alléguoient autant de contraires de pluſieurs Arbres très-ſcélerats, qui avoient joui de toute ſorte de bonheur pendant tout le tems, qu'ils avoient vécu. „Toutes les fois, diſoient-ils, „que nous diſputons contre quelqu'un, nous „tirons nos principales preuves des exemples „de la Vie ordinaire, & nous ne faiſons at„tention qu'à ceux, qui peuvent fortifier „nos raiſonnemens, ſans nous ſoucier des „autres exemples, qui pourroient les com„battre.„

„battre.„ Je voulois encore leur objecter le mien propre, leur montrant, que ceux, qui m'avoient causé du mal, avoient tous fait une fin malheureuse. A cela ils répliquoient, que c'étoit un sot amour de moi-même, qui me le persuadoit, une vanité, qui me faisoit croire, que je valois mieux, & que je méritois plus devant Dieu, que d'autres personnes, qui, après avoir souffert mille injures, sans les avoir méritées en aucune façon, avoient vû vivre leurs Persécuteurs dans une Prospérité continuëlle, jusq'à une extréme vieillesse. Enfin, lorsque je leur soûtenois, qu'il falloit prier Dieu au moins une fois par jour; ils répondoient, qu'ils ne nioient point la nécessité de la priére; mais qu'ils étoient persuadés, que la vraye piété ne consistoit pas en cela, mais dans l'exacte observance de la Loi divine. Pour preuve de ce Systéme ils se servoient de la comparaison familiére d'un Prince ou d'un Législateur. „Un Souverain, disoient-ils, a deux „sortes de sujets, les uns, soit malice, soit „foiblesse, transgressent tous les jours ses or-„donnances, & paroissent néanmoins à sa „Cour, où ils lui font continuëllement de „nouvelles priéres, & lui démandent sans „cesse le pardon de leurs fautes, où ils vont „bientôt rétomber. Les autres sujets au con-

„traire

„traire ne viennent, que rarement à la Cour, ſi
„ce n'eſt qu'on ne leur commande, & ſe tenant
„toûjours chez eux, ils obſervent fidélement,
„& exécutent avec courage les Edits du Sou-
„verain: ils ne laiſſent échaper aucune oc-
„caſion, de lui témoigner leur obéiſſance.
„Qui doute, qu'il ne juge ceux-ci plus dignes
„de ſon affection, & ne régarde les autres
„comme des ſujets lâches, méchans, à cauſe
„de leurs transgreſſions, & incommodes à
„cauſe de leurs continuëlles démandes?„

Je m'exerçois quelque fois à de pareilles diſputes avec quelques-uns de mes Amis, quoique ce fût ſans aucun ſuccès. J'obmettrai quelques autres Controverſes de même eſpéce, & je continuërai à expliquer les principaux dogmes de la Réligion de ces Peuples, laiſſant au Lecteur le ſoin de noter, ce qui lui paroitra le plus digne de ſon admiration.

Les Potuans croyent un ſeul Dieu ſouverainement puiſſant, créateur, & conſervateur de toutes choſes; ils prouvent ſon unité & ſa toute-puiſſance par la grandeur & l'harmonie, qui ſe rencontre dans les oeuvres de la création. Comme ils ſont fort verſés dans l'Aſtronomie & dans la Phiſique, ils ont des idées ſi grandes au ſujet de l'Eſſence &

des

des Attributs de Dieu, qu'ils ne peuvent ſouffrir, qu'on en raiſonne, comme ſi l'eſprit pouvoit pénétrer dans ce ſanctuaire impénétrable. L'année eſt partagée en cinq jours de fète, dont le prémier eſt célébré avec beaucoup de dévotion dans les lieux obſcurs, où la lumiére du Soleil ne peut pénétrer, pour marquer, que la Divinité, qu'ils adorent, eſt incompréhenſible. Ils paroiſſent dans ces lieux comme hors d'eux mêmes, transportés de reſpect & d'admiration pour l'Etre ſupréme. La cérémonie dure depuis le matin juſq'au ſoir, & ils ſont comme immobiles durant tout ce tems-là. Cette Fête eſt appellée *le Jour de Dieu incompréhenſible.* Elle tombe au prémier du Mois de Chêne. Les autres quatre fêtes ſe célébrent à d'autres tems de l'année, & ſont inſtituées, pour rendre des actions de graces à Dieu pour les bienfaits, qu'on en a réçus. Il y a peu de gens dans tout le Païs, qui n'aſſiſtent à ces ſolennités. Ceux, qui s'en abſentent, paſſent pour de mauvais ſujets, & ſont toûjours mépriſés, à moins qu'il n'y ait eu des raiſons légitimes, qui les ayent empêchés. Les Formules des Oraiſons publiques ſont conçuës de maniére, qu'il n'eſt pas queſtion de ceux, qui prient, mais ſeulement du ſalut du Prince & de celui de l'Etat; de ſorte, que per-

ſonne

ſonne ne peut faire en public de priére particuliére pour ſoi. La raiſon de ce réglement eſt, afin que les Potuans ſoient toûjours bien perſuadés, que le ſalut de chacun d'eux en particulier eſt ſi étroitement lié avec celui de l'Etat, que l'un ne peut être ſéparé de l'autre.

Ils ne contraignent perſonne, ni par force, ni par des amendes pécuniaires, à aſſiſter au Culte Divin. Car comme ils font conſiſter la piété dans l'amour de Dieu, & qu'on ſait d'expérience, que la violence réfroidit l'amour, bien loin de le rallumer; ils diſent, qu'il eſt non ſeulement inutile, mais même criminel, de vouloir exciter les tiédes à force des coups. Ils appuyent ce ſentiment d'une autre comparaiſon familiére. Si un Epoux, diſent-ils, voulant exiger de ſon Epouſe un amour reciproque, s'y prend par la violence, accable cette Femme de coups de poings, & la roſſe, pour l'améner à ſon but, tant s'en faut, qu'il lui inſpire par-là de l'amour, qu'au contraire il ne fait qu'accroitre ſa froideur, qui ſe change enfin en haine & en horreur.

Dans l'ancien tems les Potuans ſervoient Dieu par des Sacrifices, Comédies & autres Cérémonies. Ce même culte extérieur dura j'uſ-

jusqu'au tems du grand Philosophe *Limoli*,qui fit il y a huit cent ans une réformation chez les Potuans, & imprima un Livre sous ce titre : *Sebolac Tocsi*, c'est-à-dire, les Simboles justes d'un arbre réligieux. Je parcourus ce livre quelquefois tout entier, & ne pûs m'ennuïer de sa lecture. Il contient les régles théologiques & morales, que les Potuans apprennent par coeur. Les causes, pour lesquelles ce Docteur soûterrain a crû, que les Sacrifices & les autres Cerémonies dévoient être abolis, sont alléguées par lui-même ici jointes. Les vertus véritables, dit-il, sont celles, qui sont épineuses, difficiles & desagréables à exécuter pour des coeurs gâtés. Mais de sacrifier, chanter les Pseaumes, être paresseux, vénérer les cendres funébres, aller en Procession avec les Images des Saints, ce sont plus une sainte paresse, que des offices saints, & s'ils se peuvent aussi appeller ouvrages, ils sont pourtant tels, que les impies les font d'une bonne volonté, parce qu'ils ne sont ni pénibles, ni difficiles. Mais d'aider les pauvres de son bien, contraindre la haine & la vangeance, résister héroïquement aux voluptés, & de tels autres combats contre les passions mauvaises, puisque cela exige des dépenses & de la peine, ce sont les marques justes d'une piété véritable, & le témoignage d'une profonde obéïssance.

ſance. On diſcerne le Soldat d'un Bourgeois par ſon uniforme, ſon habit de campagne, ſon bufle & ſes armes à feu. Mais on connoît un Soldat courageux par ſon courage, par ſa vigueur à ſouffrir le travail, & à ſacrifier ſa vie, & tous ſes membres au ſalut de la patrie. Par ces argumens *Limali* prouve ſon texte: & comme les Potuans obſervent exactement ſa doctrine, les Miſſionaires Romains, qui récommandent ſi extrémement les obſervations des Cérémonies, & promettent un Paradis à ceux, qui adorent les os & les cendres des morts, ou qui dans le carême jeunent ſeulement par les délicateſſes, que les marchés, les jardins, les prés, les vignes, les riviéres, oui la mer même produiſſent comme d'eux mêmes, eux, dis-je, n'ont pû rien exécuter par leur doctrine.

Tels ſont les principaux points de la Théologie Potuane, qui paroîtra à quelques-uns la pure Réligion naturelle, comme elle me le parut d'abord à moi-même. Mais les Potuans ſoûtiennent, que tous leurs Dogmes ſont fondés ſur la révélation, & ſe trouvent contenus dans un Livre, qui leur fût envoyé du Ciel, il y a quelques ſiécles. „Autrefois, diſent-ils, nos Ancêtres ſe contentoient de „ſuivre la Réligion naturelle; mais l'expérien-

„ce a montré, que les lumiéres de la „ſeule nature ne ſuffiſoient pas, pour „régler le cœur, & que les préceptes, „qu'elles préſcrivent, s'éfacent avec le „tems par la pareſſe & la négligence des „uns, & par les ſubtilités philoſophiques des „autres, n'y ayant rien, qui puiſſe arrêter la „liberté de penſer, ou la réduire dans de juſtes „bornes, ce qui entraîne d'ordinaire la dé-„pravation; que c'étoit à cauſe de cela, que „Dieu leur avoit voulu donner une Loi écri-„te.„ Ces raiſons me faiſoient toucher au doigt l'erreur de ceux, qui prétendent, que la révélation n'eſt d'aucune néceſſité : Et je ne puis m'empêcher d'avoüer ici, que, ſi les articles de la croyance des Potuans ne me paroiſſoient pas mériter de grands éloges, je croyois du moins, qu'ils n'étoient pas tous à mépriſer, bien qu'il y en ait quelques-uns, auxquels je ne ſaurois ſouſcrire. Une choſe me ſembloit digne de loüange & d'admiration, c'eſt que dans leurs guerres, & lorſqu' ils révenoient victorieux de leurs Ennemis, au lieu de réjouïſſances & des *Te Deum*, que nous chantons chez nous, ils paſſoient pluſieurs jours dans la rétraite, & dans le Silence, comme s'ils euſſent eu honte de leur triomphe, acheté au prix du Sang de leurs ſemblables. Ce ſont ces ſentimens d'hu-

d'humanité, qui ſont cauſe, que dans les Chroniques ſoûterraines il eſt fait rarement mention d'actions militaires; mais on y voit ſeulement les Etabliſſemens, les Loix & les Fondations de l'Etat.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE VII.

DE LA POLICE.

Chez les Potuans la Souveraineté eſt héréditaire, & affectée à une ſeule Famille; Cette ſucceſſion ſe ſoûtient depuis mille ans entiers, & eſt obſervée fort réligieuſement. Ces Peuples s'en ſont néanmoins écartés une fois, comme on le peut voir dans les Annales du Païs. Le bon ſens leur avoit dicté, que ceux, qui commandent aux autres, doivent les ſurpaſſer en prudence, & dans toutes les autres vertus morales. Sur cela quelques-uns d'entre eux ſe mirent en tête, qu'il falloit plûtôt avoir égard au mérite, qu'à la naiſſance, & éléver à la ſupréme dignité celui, qui ſeroit réconnu pour le plus Sage des Citoyens. Dans cette penſée ils intervertirent l'ordre déjà établi dans le Gouvernement, & d'un commun accord ils élé-

vérent à la Souveraine Puiſſance un certain Philoſophe, nommé Rabaku. Celui-ci gouverna d'abord avec tant de douceur & ſageſſe, qu'il commença à être régardé comme le modéle des Princes. Cependant ce bonheur fût de peu de durée; les Potuans s'apperçûrent, mais trop tard, que la maxime vulgaire eſt fauſſe, qui dit, que les Etats ſont heureux, qui ſont régis par des Philoſophes Rois. Car le nouveau Monarque, tiré de la pouſſiére & élévé au plus haut rang, ne pouvoit ſuppléer par ſes ſeules Vertus à ce grand Art de régner, qui concilie le reſpect & la vénération, & qui lui manquoit abſolument. Ceux, qui s'étoient vûs autrefois ſes égaux, ou ſes ſupérieurs, ne pouvoient guére ſe réſoudre, à obéir à un perſonnage, qu'ils croyoient au-deſſous d'eux, & toutes les fois, que le nouveau Prince leur donnoit des ordres, ils ne les exécutoient, qu'en murmurant, ne réfléchiſſant point ſur ce, qu'étoit alors Rabaku, mais ſur ce, qu'il avoit été avant ſon élévation.

Le Prince eſpérant de raméner les Eſprits par la douceur, careſſoit tous ſes Courtiſans; mais ſes careſſes ne lui ſervirent de rien, & l'on commença à lui réſiſter & à le contredire ouvertement. Rabaku crut alors, qu'il fal-

loit récourir à d'autres rémédes, pour contenir ces gens inquiéts ; il cessa d'user de clémence, & donna dans la cruauté. Mais cette autre extrémité ne fit, qu'enflamer ces étincelles, qui dégénerérent bientôt en Incendie. Les sujets se révoltérent ouvertement contre lui, & la prémiére rébellion ayant été mal assoupie, alloit bientôt être suivie d'une séconde, si Rabaku, considérant enfin, qu'un Etat ne peut subsister, si n'est régi par quelqu'un, dont la naissance illustre & le souvenir de ses Ancêtres lui concilie l'amour & le respect des Peuples, n'avoit abdiqué la Souveraineté en faveur d'un Prince, que le droit de naissance y appelloit. Ainsi la Paix fût renduë à l'Etat avec son légitime Prince : & les Potuans ont toûjours observé depuis, de ne rien changer à l'ordre de la Succession ; & ils ne s'en départiront jamais, sans une nécessité pressante. On lit néanmoins dans les Annales, qu'un autre Philosophe voulut apporter un tempérament à la Loi faite en faveur de la Succession ; c'étoit non pas de rénoncer à l'ordre établi pour la Famille souveraine, mais de choisir parmi les enfans du Prince celui, qui paroîtroit le plus digne de régner, & de lui déférer le sceptre. Ce Philosophe ayant ainsi proposé le nouveau réglement, se soûmit à l'examen ac-

coûtumé dans ſa Patrie. On lui mit la corde au coû, pendant qu'on délibéroit ſur l'utilité, qu'on pourroit rétirer de ſon Projet. Le Sénat s'étoit aſſemblé à cet effet. On récueillit les voix, & le plus grand nombre ſe trouva contraire. Il fût décidé, que la nouvelle Loi étoit téméraire & pernicieuſe, & comme telle on la condamna. Les Sénateurs crurent, que ce nouveau réglement ouvriroit la porte à une infinité de troubles & de diſſenſions, donneroit occaſion aux autres jeunes Princes, d'exciter des ſéditions, & qu'ainſi il valoit mieux, s'en tenir au droit de primogéniture, & réconnoître pour légitime ſucceſſeur à la couronne l'Aîné des Princes, quoique les Cadets euſſent plus de mérite, que lui. La nouvelle Loi ayant donc été abolie, l'Innovateur fût étranglé; car les Innovateurs ou Faiſeurs de projets ſont les ſeuls, qu'on punit de mort dans ce païs-là. Les Potuans croyent, que les Réformations, quelque juſtes, & bien digérées qu'elles ſoient, ébranlent les fondemens de l'Etat, & qu'elles le renverſent de fond en comble, lorsqu'elles ſont hâtées & mal conçuës.

Quoique l'autorité du Souverain ne ſoit point bornée par les loix, on peut dire néan-

néanmoins, que les Princes Potuans gouvernent plûtôt en Péres, qu'en Souverains. Ils aiment la Justice, non pour se conformer aux Loix, mais uniquement pour l'amour d'elle même. Ils savent accorder la liberté des Peuples avec les droits de la souveraine puissance, deux choses, qui par tout ailleurs paroissent incompatibles.

Parmi les maximes de ces Princes, l'une des plus loüables est celle, qui les porte à maintenir entre leurs sujets une juste égalité, autant que la sûreté de l'Etat le peut permettre. Là on ne voit point ces différentes classes de dignités, qui sont parmi nous. Les inférieurs obéïssent à leurs supérieurs, les jeunes gens vénérent Vieillards, & puis c'est tout.

Il est vrai, que les Annales du Païs font foi, que quelques siécles auparavant les distinctions de Dignités & de rangs avoient eu lieu parmi les Potuans, & avoient été même réglées par des Ordonnances publiques; mais il paroît aussi, qu'elles occasionnérent divers troubles dans les familles; car l'Aîné ne vouloit pas céder à son frére Cadet, ni le Pére à ses Fils; de sorte qu'un Arbre fuyoit la présence

de l'autre, pour prévenir les diſputes de rang; ce qui interrompoit le commerce de la vie, les Converſations & les Sociétés. Ce n'étoit pas-là le ſeul inconvenient: car ces diſtinctions allant toûjours en augmentant, il arrivoit, que les arbres les plus récommandables par leurs qualités perſonnelles, & par la quantité de leurs branches, lorsqu'ils ſe trouvoient par hazard à quelque feſtin, ou à quelqu'autre aſſemblée, étoient toûjours aſſis ſur des tabourets aux derniéres places, parceque tout Arbre, qui avoit un mérite intérieur de la ſageſſe & de la grandeur d'ame ne pouvoit jamais ſe réſoudre, à affecter un vain caractére de primauté, qu'il mépriſoit; Mais les Arbres ſans mérite, qui n'étoient bons à rien, voulant cacher ce défaut-là ſous un clinquant propre à éblouir les foibles, fatiguoient le Prince par des ſollicitations continuëlles jusques à ce qu'ils euſſent obtenu quelque titre. De-là vint, que les titres dévinrent dans la ſuite la marque, à la quelle l'on connoiſſoit les Arbres les plus mépriſables.

C'étoit une choſe bien riſible pour les Étrangers, qui ſe trouvoient dans quelque aſſemblée des Potuans de ce tems-là, de voir les plus vils Buiſſons placés dans des fau-

fauteüils, ou ſur des Sofas, pendant que des Palmiers, des Chênes, ou des Cédres a dix ou douze branches, étoient aſſis ſur des bancs ou des tabourets; car il eſt à rémarquer, qu'il y avoit peu de Buiſſons, qui n'euſſent un Caractére. Cette marote, d'avoir des titres, avoit ſurtout ſaiſi les Fémelles des Arbres: les unes étoient Conſeilléres d'Economie, d'autres Conſeilléres d'Etat, & d'autres Conſeilléres de la Cour. Enfin l' aveuglement de quelques Arbres, cauſé par cette ſotte ambition, étoit montée à un ſi haut dégré, que, quoiqu'ils n'euſſent reçu de la nature que quelque deux, ou trois branches, ils vouloient néanmoins avoir le titre d'Arbres à dix ou douze branches; le plus petit buiſſon vouloit être appellé Palmier: ce qui eſt auſſi impertinent, que lorſqu'on donne le titre de *Bien-né* * à un homme horrible, ou celui de *noblement-né* à un autre, qui eſt iſſu de bas lieu.

 Cette

* Il y a dans l'original en parenthéſe, *Wohlgebohrn*, & *Edelgebohrn*; ce ſont des titres, par où les Allemands ont coûtume de commencer leurs Lettres, quand ils écrivent a certaines Gens: car chez eux chaque état, chaque profeſſion a ſes titres particuliers: ceux, qui voudront les apprendre, n'ont qu'à lire *Schmotter*, qui en a donné une longue Liſte.

Cette tendresse pour les titres étant devenuë parmi les Potuans une espéce de maladie épidémique, un Citoyen de Kéba osa proposer une Loi, qui abrogeât cette coûtume. Il fût aussitôt méné, selon l'usage, sur la place publique, & on lui mit la corde au coû. Le Sénat assemblé, il ne se trouva personne dans cette auguste compagnie, qui osât combatre ouvertement le nouveau projet; ainsi il fût déclaré, à la plûralité des voix, utile & avantageux à l'Etat, & celui, qui l'avoit proposé, fût couronné, & méné en triomphe par toute la Ville. On trouva même quelque tems après, qu'il avoit rendu un très-grand Service à l'Etat, & on l'éléva à la dignité de Kadoki ou de Grand-Chancélier.

Depuis lors la Loi de l'égalité entre les Citoyens a été saintement observée, & s'il y a encore de l'émulation parmi eux, c'est de se surpasser en vertus & en mérite les uns les autres. Il paroît néanmoins par l'histoire de ce Païs-là, que depuis l'abrogation de la coûtume en question il s'est trouvé un particulier, qui à la vérité n'a été imité d'aucun autre, mais qui travailla deux fois sous main à faire révivre les dignités & les titres. Ayant d'abord été découvert, on lui ouvrit la veine pour la prémiére tentative, & à la

sécon-

séconde il fût rélégué au Firmament. De sorte qu' à présent les dignités & les titres sont à jamais banis du Païs de Potu. Il est bien vrai, que les hauts Magistrats déclarent par une espéce de distinction certaines professions plus nobles, que les autres ; mais cela ne peut s'appeller ni titre, ni dignité, vû qu'on n'aquiert par-là aucun droit de primauté, ni aucun honneur de rang dans nulle assemblée. Ces distinctions se rémarquent dans les Edits ou les Ordonnances du Prince, qui sont ordinairement terminées par ces paroles: Mandons, & enjoignons à tous nos Laboureurs, Fabricans, Ouvriers, Philosophes, Artisans, & Officiers de nôtre Cour. On m'a même assûré, que dans les Archives du Souverain on trouvoit un catalogue de ceux, qu'on distinguoit du reste des Sujets, selon les Classes suivantes :

1. *Classe.* Ceux, qui ont sécouru de leur Patrimoine l'Etat dans des tems difficiles.

2. *Classe.* Les Officiers, qui servent *gratis*, & sans aucun salaire.

3. *Classe.* Les Païsans, & les Laboureurs, qui ont huit branches, ou davantage.

4. *Classe.*

4. *Classe.* Les Laboureurs à sept branches, ou moins.

5. *Classe.* Les Fabricans, ou Manufacturiers.

6. *Classe.* Les Ouvriers, qui exercent des professions nécessaires.

7. *Classe.* Les Philosophes & les Docteurs mitrés de l'un & de l'autre Sexe.

8. *Classe.* Les Artisans.

9. *Classe.* Les Marchands.

10. *Classe.* Les Officiers de la Cour, qui ont 500 *Rupats* de gages;

Et ceux enfin, qui en ont 1000.

L'arrangement de ces distinctions me parut tout-à-fait ridicule, & il n'y a personne en Europe, qui ne le trouve tel, s'il en entend jamais parler. Pour moi, je cherchois la raison de ce renversement de l'ordre reçu parmi nous, sur quel motif il pouvoit être fondé, & par quels arguments ceux du monde soûterrain le défendoient; mais j'avouë, que je n'y ai jamais rien pû comprendre, & que je le trouve encore tout aussi paradoxe, que lorsque je le vis pour la prémiére fois.

Voici quelques autres traits, qui m'ont paru dignes d'attention. Plus un Potuan réçoit de bienfaits & de gratifications de la part de l'Etat, plus il se montre humble & soû-

foûmis. Ainfi je voyois *Boſpolak*, qui paſſoit pour le plus riche de la Nation, ſaluër avec tant d'humilité ceux des Citoyens, qu'il rencontroit en ruë, qu'il baiſſoit toutes ſes branches; & lorſque je démandai la cauſe de cette étonnante ſoûmiſſion, on me répondit, que ce perſonnage étoit le plus riche des Citoyens, qu'il étoit rédévable de ſes richeſſes aux bienfaits, dont le Public l'avoit comblé, qu'ainſi il dévoit d'autant plus d'attention aux membres de la République, qu'il en avoit plus réçu de bienfaits, que perſonne. Il n'y a néanmoins aucune Loi, qui oblige à cette attention; mais comme les Potuans conſidérent chaque choſe avec un grand ſens, & beaucoup de jugement, ils ſe ſont impoſé tacitement eux-mêmes ce dévoir, qu'ils ont régardé comme l'effet naturel de la réconnoiſſance; & en cela ils penſent bien autrement, qu'on ne penſe dans nôtre monde, où ceux, que l'Etat éléve & enrichit le plus, ſont les plus orgueilleux, & ceux, qui affectent le plus de dédain envers les Pauvres. Les Citoyens, à qui les Potuans ſont obligés de marquer le plus de reſpect, ſont ceux, qui ont procréé beaucoup d'Enfans. Voilà leurs Héros, voilà ceux, dont la Poſtérité chérit le ſouvenir, & à qui ſeuls elle accorde le ſurnom de *grands*; agiſſant

agiſſant en cela bien plus ſagement, que nous, qui donnons cet Epithéte à des Déſtructeurs du genre humain. On peut auſſi juger par-là de ce, que les Potuans penſeroient d'Alexandre, & de Céſar, qui ont fait mourir des millions d'Hommes, & ſont morts eux-mêmes ſans laiſſer de ſucceſſeur. Il me ſouvient d'avoir vû à Kéba l'Epitaphe d'un Païſan, contenant les paroles ſuivantes: Ci gît Jochtan le grand, qui fût Pére de trente Enfans, & le Héros de ſon tems. Il eſt pourtant à rémarquer, que ce talent prolifique ne ſuffit pas, pour aquérir tant de gloire; & que ce n'eſt pas aſſés d'engendrer des Enfans, mais il faut encore leur donner une bonne éducation.

Quand on veut publier une Loi ou un réglement de police, on procéde avec beaucoup de lenteur à la maniére des anciens Romains. On affiche l'Edit, ou la Loi, dans les marchés de chaque Ville, chacun eſt en droit de l'examiner, & d'en rapporter ſon ſentiment au Conſeil des Prudens, aſſemblé à cette fin dans chaque Ville de la Principauté. Lorsque la Loi n'eſt point réjettée par le Peuple, on l'envoit au Prince, qui la confirme, la ſouſcrit, & la fait publier. Cette len-

lenteur paroîtra peut-être ridicule à quelques-uns; mais on doit faire attention, que l'effet naturel de ces précautions, c'est la durée éternelle de la Loi; & je sai de bonne part, qu'il y en a telle chez ce peuple, qui dans cinq cens ans n'a pas réçû le moindre changement.

Le Prince a une liste des Arbres les plus illustres de ses Etats, avec le témoignage des Karattes, à l'égard de leur savoir, & celui des Chefs de Tribu, à l'égard de leurs mœurs. Par ce moyen il y a toûjours un nombre suffisant de sujets capables, pour remplir les Charges vacantes. Personne ne peut s'aller établir dans un endroit, ou y faire quelque séjour, s'il n'est muni de bonnes attestations, touchant la vie, qu'il a ménée dans le lieu, où il a habité ci-devant; & s'il ne donne caution pour celle, qu'il veut ménerdans celui, où il vient. Il est défendu sur peine de mort de faire des commentaires, ou d'interpréter une Loi, qui a été une fois réçuë & établie par l'autorité publique. De sorte qu'on est encore plus sévére à cet égard, qu'à l'égard des Livres, qui concernent la Réligion: la raison, que les Potuans en donnent eux-mêmes, c'est, disent-ils, que, „lorsque quelqu'un erre dans les matiéres de

„la

„la Foi, il ne fait tort qu'à lui ſeul ; au lieu „que, s'il erre en donnant un faux ſens à la „Loi civile, ou en doutant de celui, qu'elle „exprime naturellement, il s'oppoſe à l'au„torité légitime, & trouble la tranquillité de „l'Etat.

J'ai déjà parlé de la Cour du Prince de Potu ; j'ai auſſi rémarqué, que le Kadoki ou Grand-Chancélier tient le prémier rang parmi les Officiers de la Cour. Après lui vient le *Sm rian*, c'eſt-à-dire, le Grand-Tréſorier. L'Arbre, qui poſſédoit alors cet emploi, étoit une Veuve à ſept branches, nommée *Rabagna*. Son intégrité, & les autres vertus, qu'on loüoit en elle, l'avoient fait éléver à ce poſte conſidérable. Il y avoit déjà quelque tems, qu'elle l'occupoit, & même on peut dire, qu'elle en avoit fait les fonctions pluſieurs années avant la mort de ſon Mari, qui ne faiſoit rien, ſans conſulter ſon Epouſe, dont il étoit plûtôt le Vicaire, que l'Epoux ; car il ne ſignoit, & ne ſcelloit aucun papier, tant ſoit peu conſidérable, que lorsque ſa Femme étoit en couches. Rahagna avoit deux Fréres, dont l'un étoit Inſpecteur des Apartements du Prince, & l'autre Boucher de la Cour, & quoiqu'ils euſſent une ſœur élévée à un ſi haut rang, ils n'ont jamais pû

pû dévenir autte chose, tant il y a d'équité & de discernement à cette Cour-là dans la distribution des charges.

Cette même Rahagna, occupée à des fonctions si rélévées, ne s'est jamais dispensée d'alaiter un Enfant postume, qu'elle avoit: & comme cela me paroissoit trop incommode, & peu digne d'une Femme si distinguée; „Et quoi, me répondit un Potuan, vous imaginez-vous, que la Nature n'ait donné de „mamelles aux Femmes, que pour orner leur „gorge, & non pas pour nourrir leurs Enfans? Le Lait influë plus, qu'on ne pense „sur les mœurs des Enfans, qui sucent souvent avec lui le génie & les inclinations de „la Nourrice. Les Méres, qui réfusent „d'alaiter leurs Fruits, rompent le lien le „plus doux de l'amour, qui doit être entre „elles & eux. C'est pourquoi toutes les „Dames de ce Païs-ci sont les seules Nourrices de leurs Enfans.„ Le Prince Héréditaire n'avoit alors que six ans. Il donnoit de grandes espérances, & on rémarquoit en lui de belles sémences de vertu, & un heureux Naturel. Il étoit déjà orné de six branches, ce qui est rare dans un âge si tendre. Personne n'en apporte autant en naissant; mais elles viennent, & croissent

avec les années. Le Précepteur du jeune Prince étoit le plus ſage de tous les Arbres. Il inſtruiſoit ſon diſciple dans la connoiſſance de Dieu, dans l'Hiſtoire, les Mathématiques & dans la Morale. J'ai vû moi-même le célébre Traité de Morale, ou l'Abrégé Politique, qu'il avoit composé à l'uſage de ſon Eléve. Cet ouvrage a pour titre: *Mahalda Libab Helil:* c'eſt-à-dire, *le Gouvernail de l'Etat.* Il renferme des préceptes très-ſalutaires; dont je me rappelle encore quelques-uns, que voici:

1. Il ne faut pas aiſément ajoûter foi à la loüange, ni au blâme; mais ſuſpendre ſon jugement, jusqu'à ce qu'on ait une connoiſſance parfaite de la choſe blâmée, ou loüée.

2. Si quelqu'un eſt accuſé, & convaincu d'un crime, on doit examiner, s'il n'auroit point fait ci-devant quelque bonne action, & comparant ainſi le bien & le mal, avoir égard à l'un & à l'autre en prononçant la ſentence.

3. Le Souverain doit ſe confier aux Conſeillers incommodes & contrediſans, comme aux plus ſages de ſes ſujets: car on ne va pas s'expoſer au danger de déplaire, pour dire la

la vérité, ſi l'on ne préfére le ſalut de l'Etat au ſien propre.

4. Que le Souverain n'admette perſonne dans ſon Conſeil, qui n'ait des fonds dans le Païs; car ces ſortes de gens ont toûjours leurs intérêts liés avec ceux du Public, au lieu que ceux, qui ne poſſédent point de biens immeubles dans l'Etat, ne le régardent pas comme leur Patrie, mais comme une eſpéce d'Auberge, où ils s'arrêtent en voyageant.

5. Le Prince peut ſe ſervir du miniſtére d'un méchant Arbre en quelques rencontres, s'il le trouve propre à certaines affaires: mais ce ſeroit une imprudence à lui, d'honorer de ſes bonnes graces un tel Arbre; car, ſi un mauvais ſujet jouït de la faveur de ſon Maître, les emplois ne ſeront plus occupés que par des Méchans, que le favori ſe fera un plaiſir d'avancer.

6. Les Souverains doivent tenir pour ſuſpects ceux, qui leur font la cour, & qui ſe proménent continuëllement dans leur Antichambre; car quiconque paroît trop ſouvent à la Cour, ſans y être appellé, a déjà commis quelque vilaine action, ou en médite quelqu'une.

7. Les gens avides d'honneurs ne méritent point l'attention du Souverain; car

comme on ne mendie, que quand on eſt pauvre, & preſſé par la faim, ainſi on n'eſt avide de titres & d'honneurs, que lorsqu'on n'eſt point en état, de s'aquérir de l'eſtime par le mérite & la vertu.

8. (Voici un précepte très utile à la vérité, mais que je ne pouvois approuver à cauſe de l'exemple odieux, dont il eſt appuyé.) Il ne faut pas croire, qu'aucun Citoyen ne ſoit abſolument bon à rien; car perſonne n'eſt ſi hébété, ni ſi ſtupide, qui, au moyen d'un bon choix, ne puiſſe rendre quelque ſervice, & qui n'excelle même en quelque choſe. Par exemple, celui-ci a du jugement, l'autre de l'eſprit; l'un a la force du génie, l'autre celle du Corps; celui-ci eſt propre à être Juge, l'autre à être Gréfier; l'un a le don d'inventer, l'autre celui de bien exécuter; & ainſi peu de Gens peuvent paſſer pour inutiles dans ce monde. Que s'il ſe trouve néanmoins des Créatures, qui nous paroiſſent telles, ce n'eſt pas la faute du Créateur, mais de ceux, qui ne conſultent point aſſés les talens & les forces d'un chacun, & ne les employent point ſelon leur portée. (Ce ſentiment étoit confirmé par mon propre exemple en ces termes.) Nous avons vû de nôtre tems un Animal ſurterrain, que cha-

chacun régardoit comme le poids le plus inutile de la terre, à cause de la promtitude de son esprit, mais qui pourtant ne nous a pas été d'un petit usage par la légéreté de ses piés. (Quand j'eus lû cet article, je me dis tout bas à moi-même; *Le commencement est d'un honnête Personnage; mais la fin est d'un fripon.*)

9. Ce n'est pas une petite affaire à un Prince, qui sait l'Art de régner, que de faire choix d'un bon Précepteur pour celui de ses Fils, qui doit lui succéder. Il ne faut confier cet emploi qu'a une personne d'une piété & d'une érudition reconnuë, vû que le salut de l'Etat dépend de l'institution ou de l'éducation de celui, qui est destiné à le gouverner ; & que ce qu'on apprend dans l'Enfance, dévient une séconde nature. Il est nécessaire, qu'un Souverain aime sa Patrie, & que cet amour se répande sur tous ses sujets: C'est vers ce but qu'il faut diriger l'esprit d'un Eléve, que sa naissance appelle au Trône, & c'est à quoi tous les soins du Précepteur doivent tendre.

10. Un Souverain doit connoître à fond le génie & le tempérament de ses sujets, & s'y conformer. S'il veut rémédier à leurs

défauts, il faut, que ſon exemple opére ce changement, & non pas ſes Edits ; car

Les exemples des Grands ont beaucoup d'influence
Sur ceux, qui ſont ſoûmis à leur obéïſſance.

11. Il ne doit pas ſouffrir, que perſonne vive dans l'oiſiveté; vû que les Gens oiſifs ſont à charge à la Patrie, & que ce n'eſt que par l'induſtrie, & le travail continuël, que les forces de l'Etat s'accroiſſent, & qu'on prévient les mauvais deſſeins, & les machinations, qui ſont les fruits ordinaires de l'oiſiveté ; ainſi il vaut mieux occuper les eſprits par des jeux & des divertiſſements, que de les laiſſer dans le répos après le travail.

12. Le Prince doit ſe faire un dévoir d'entretenir l'union & la concorde parmi ſes ſujets ; mais il ne fera pas mal de fomenter de petites diviſions entre ſes Miniſtres ; puisque par-là on découvre ſouvent bien des vérités, comme les Juges découvrent l'état d'une cauſe par les diſputes des Avocats.

13. Le Souverain agit prudemment, qui aſſemble ſon Conſeil, pour délibérer ſur des affaires importantes ; mais il agira encore mieux, s'il conſulte chaque Conſeiller en

en particulier; car dans une assemblée, où il faut dire sa pensée à haute voix, il arrive d'ordinaire, que le plus éloquent des Conseillers entraîne les autres à son avis, & le Souverain, au lieu du sentiment de plusieurs, n'entend que celui d'un seul.

14. Les châtiments ne sont pas moins nécessaires, que les récompenses; car les uns arrêtent le vice, & les autres encouragent la Vertu. Ainsi il faut récompenser jusqu'aux Méchans, lorsqu'ils font quelque chose de bon, afin d'exciter par-là un chacun, à se bien aquiter de ses dévoirs.

15. Dans les promotions aux charges publiques il faut surtout avoir égard à la capacité des gens: Car quoique la piété & l'intégrité soient des vertus infiniment plus récommandables; ce sont néanmoins celles, dont les apparences trompent le plus; & lorsqu'on sait, que la dévotion est un moyen, pour parvenir aux Dignités, il n'y a personne, qui ne l'affecte extérieurement; & qu'on ne prenne au prémier abord pour ce qu il se donne, & qu'il n'est pourtant pas. Ajoûtez à cela, qu'il n'est pas aisé de distinguer la fausse piété de la véritable, & que ce n'est que dans les fonctions d'une

d'une Charge, comme ſur un grand théatre, que l'on montre, ſi l'on eſt vertuëux. Quant à la capacité, il eſt aiſé d'en juger par un examen préalable; car il eſt plus difficile à un hébété, ou à un ignorant, de cacher ſa ſtupidité, qu'il ne l'eſt à un Hypocrite, à un ſcélerat, de cacher ſon impiété, & ſes autres vices. Mais comme la capacité & la probité ne ſont pas des vertus, qui s'excluënt tellement, qu'elles ne ſe puiſſent rencontrer dans un même ſujet, & que d'ailleurs l'imbecillité ne ſe trouve pas toûjours non plus avec la probité, on doit abſolument préférer celui, qui ſemble réünir les deux prémiéres vertus en lui-même. Un Stupide eſt bon, ou méchant; s'il eſt méchant, on ſait aſſés, de quoi eſt capable la ſtupidité jointe avec la malice; s'il eſt bon, cela ne lui ſert de guére, puiſque ſon imbecillité ne lui permet pas d'exercer ſa probité; car s'il ne peut ſe réſoudre à faire du mal, ceux, qui l'aideront dans les fonctions de ſa charge, en feront pour lui; & l'on voit d'ordinaire, que le Seigneur d'une terre, lorſqu'il eſt imbecille, a un Fermier, qui eſt ruſé, & un Juge ſtupide a ordinairement un Gréfier frauduleux & trompeur, qui exerce ſans crainte ſes pirateries à l'abri de ſon maître. D'où je conclus, que dans la diſtribution des charges

ges il faut ſurtout faire attention à la capacité.

16. Il ne faut pas toûjours condamner les Ambitieux, ni les exclure des emplois; car ſi le Prince ſuivoit trop exactement cette méthode, il donneroit lieu aux Ambitieux, de ſe couvrir du maſque de l'humilité, dans la croyance, que par ce moyen ils parviendroient mieux à leurs fins. Le Souverain fera donc ſagement, de préférer ces chaſſeurs des dignités à ces faux humbles, qui au moindre bruit d'emploi vacant feignent de prendre la fuïte, & de chercher quelque coin, pour ſe cacher, ayant grand ſoin de faire publier par leurs Amis, qu'ils ont de l'averſion pour les Emplois & les charges publiques. On cite à ce propos l'exemple d'un perſonnage, qui brûlant d'obtenir un certain emploi vacant, écrivit au Prince, qu'ayant ouï dire, que ſon Alteſſe avoit deſſein de lui conférer l'emploi en queſtion, que pluſieurs perſonnes briguoient, il le ſupplioit très-humblement de jetter les yeux ſur quelqu'un, qui en fût plus digne: que pour lui, il réconnoiſſoit, qu'il n'y étoit point propre du tout, & que d'ailleurs il étoit content de l'état, où Dieu l'avoit placé, & n'aſpiroit pas à une plus haute fortune. Le Prince n'apperçût point le piége, & tou-

ché de cette fausse humilité, il éléva ce fourbe à l'emploi, qui vaquoit, contre ce, qu'il avoit déjà résolu: mais il vit bientôt, qu'il avoit été la dupe de cette feinte humilité; car le nouveau Ministre porta le faste & l'orgueil au dernier période.

17. Donner la direction des finances à un pauvre insolvable, ce seroit rémettre la clé des provisions à un famélique. Le même inconvénient auroit lieu à l'égard d'un avare; car si l'insolvable n'a rien, l'avare n'a jamais assés.

18. Il ne faut point confirmer de leg ou de fondation faite pour l'entretien des Arbres oisifs; & qui ne tend qu'à nourrir leur fainéantise.

Par où on peut juger, que dans les Monastéres & Colléges de la Principauté de Potu on n'admet que des Arbres actifs, laborieux, capables de porter de bons fruits; des Arbres, dis-je, qui par le travail de leurs mains, ou par leur érudition, peuvent se rendre utiles à la société, dont ils sont membres. Il faut seulement excepter quelques Monastéres, où l'on nourrit des Arbres épuisés d'années & de travail, qui à cause de cela sont dispensés d'agir.

19. Quand

19. Quand les vices de l'Etat démandent une réforme, il faut y procéder à pas lens : car de vouloir tout d'un coup extirper des défauts invétérés, c'eſt comme ſi on ordonnoit des vomitifs, la ſaignée & la purgation en même tems à un malade.

20. Ceux, qui ſe mêlent témérairement de tout, & ſe chargent des diverſes affaires à la fois, ſont ou des extravagans, qui ne connoiſſent pas leurs propres forces, ou de méchans Citoyens, qui cherchent leur intérêt, & non pas celui de l'Etat. Le Sage éprouve ſes Epaules, avant que de ſe charger d'un fardeau, & celui, qui a le ſalut de Patrie véritablement à cœur, ne ſe fait point un jeu des affaires de l'Etat.



* * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE VIII.

DES UNIVERSITÉS DES POTUANS.

Il y a trois Ecoles Supérieures, ou trois Universités dans le Païs des Potuans. La prémiére est à Potu, la séconde à Kéba, & la troisiéme à Nahami. Les Sciences, qu'on y enseigne, sont l'Histoire, l'Economie, les Mathématiques, & la Jurisprudence. Quant à la Théologie des Potuans, elle est si concise & si abrégée, qu'on pourroit facilement l'exposer toute en deux pages, puisqu'elle ne contient que deux ou trois Préceptes, savoir qu'il faut aimer un Dieu Créateur & Conservateur de toutes choses; que ce même Dieu récompensera la Vertu & punira le Vice. On comprend bien, que pour si peu de Dogmes il ne vaut pas la peine d'établir une Faculté de Théologie; aussi les Potuans n'en ont-ils point, & vont même, comme je l'ai déjà rémarqué, jusqu' à défendre sur peine de punition corporelle les disputes de Réligion. Ils ne comptent pas non plus la Médécine pour une étude d'Université; car comme les Arbres sont fort sobres, ils con-

connoiſſent peu les maladies internes. Je ne parle point de la Métaphiſique, ni des autres Sciences tranſcendentales, j'ai déjà rapporté ce, que cette Nation penſe à cet égard.

Les exercices de l'Univerſité conſiſtent à propoſer des queſtions curieuſes, & à les réſoudre. Il y a de tems deſtinés à cela, & des prix pour ceux des Etudians, qui réüſſiſſent le mieux à donner ces ſortes de ſolutions. C'eſt par-là qu'on éguiſe les Eſprits, & que les Profeſſeurs peuvent juger de la capacité de leurs Diſciples, & dans quel genre chacun d'eux en particulier pourra ſe ſignaler. Perſonne n'oſe s'adonner à pluſieurs ſortes de Sciences; mais chacun eſt obligé de s'en tenir à une ſeule; Car la Polymathie * eſt régardée dans ce Païs-là comme la marque d'un génie vague & flottant. De-là vient, que les Sciences, renfermées dans des bornes ſi étroites, parviennent dans peu à leur maturité. Les Docteurs eux-mêmes ſont obligés tous les ans de donner des preuves de leur ſavoir. On charge ceux, qui ſe ſont appliqués à la Philoſophie morale, de

* Tous mes Lecteurs n'entendront peut-être pas ce mot-là; il ſignifie une multiplication de Sciences, Πολυμαθία, *multiplex eruditio.*

de résoudre certains problémes difficiles. Ceux, qui ont étudié l'Histoire, doivent traiter quelques points de cette Science. Les Mathématiciens sont tenus de découvrir les vérités cachées, & de répandre un plus grand jour sur les Sciences par des nouvelles Hypothéses. Les Jurisconsultes ont pour leur tâche, de faire quelques discours éloquens : car ils sont les seuls, qui étudient la Rhétorique, comme les seuls, à qui elle pourra un jour être avantageuse, lorsqu'ils seront appellés à être Avocats. Quand je racontois aux Potuans, que toutes nos épreuves académiques ne consistoient, qu'à composer des discours oratoires, ils desapprouvoient hautement cette coûtume. „Si „tous les Artissans, disoient-ils, étoient „obligés de faire un soulier pour leur chef „d'œuvre, certainement les Cordonniers „remporteroient le prix.„ Cette réponse me fermoit la bouche, & je n'avois garde de parler de nos disputes d'Ecole, vû que cette Nation les met au rang de spectacles comiques. Les Savans de ce Païs-là proposent doucement les choses, qu'il est avantageux de connoître & de croire. Ils ne font pas comme nos Philosophes, * qui pren-

* C'est un effet de l'orgueil humain, & un défaut, qu'on peut réprocher au plus grand Philosophe de nos jours, ou qu'on croit du moins tel.

prennent le ton aigre, impérieux & févére, pour perfuader ceux, qu'ils ne peuvent même convaincre. Ils foûtiennent leurs fyftémes d'une maniére enjoüée & agréable fans infulte, fans invective, de forte, qu'il y a de plaifir à les entendre difcourir fur des vérités falutaires.

C'eft une chofe admirable de voir, avec quelle décence & quelle gravité on procéde aux promotions, qui fe font dans les Univerfités. On a grand foin d'éviter dans ces occafions tout ce, qui pourroit donner matiére à rire, ou qui pourroit avoir l'air de comédie; car on a pour maxime, que la fimplicité & la gravité doivent diftinguer les ufages de l'Univerfité d'avec les jeux de Théatre, de peur, que les Arts libéraux ne tombent dans le mépris & l'aviliffement. Cela m'empêchoit de faire mention de la maniére, dont on confére les grades, & dont on célébre les promotions dans nos Univerfités; & ce que j'avois vû & ouï à Kéba à la promotion du Docteur en Philofophie, m'avoit affés fait connoître, que je dévois me taire fur cet article.

Outre les trois Univerfités, dont je viens de parler, chaque Ville a fon propre Collége, où l'on enfeigne les baffes claffes, & où l'on examine de bonne heure les talens de chaque Eco-

Ecolier, le genre d'étude, * où il promet le plus, & la Science, dans laquelle il pourra exceller. Dans le tems, que j'étois au Séminaire de Kéba, à faire mon épreuve, j'avois pour condiſciples quatre Fils du Grand-Prêtre de la Nation, qui apprenoient l'Art militaire, quatre autres Fils de Sénateurs étoient inſtruits dans divers métiers, & deux Filles apprenoient la Navigation. J'ai déjà dit, qu'on n'a point d'égard aux différences de Sexe, & qu'au ſortir des Séminaires on réçoit un témoignage de la part des Examinateurs. Ces témoignages, je le répéte encore, ſont extrémement ſincéres & impartiaux, quoiqu'à l'égard du mien j'en jugeaſſe autrement, parceque je

* *Quænam ſit Rhodus, in qua quisque ſaltabit.* C'eſt l'expreſſion de mon Auteur ; & elle eſt priſe du proverbe Latin : *Hic Rhodus, Hic ſalta.* La III Fable d'Eſope a donné lieu à ce proverbe : il y eſt dit, qu'un certain voyageur, étant de rétour chez lui, ſe vanta d'avoir danſé la danſe de Rhodes, que perſonne de ſon païs ne ſavoit danſer, & qu'il pouvoit produire de témoins de ſon habileté à cet égard, ſurquoi quelqu'un lui répondit, que, s'il ſavoit cette danſe, les témoins étoient inutiles ; *Heus tu,* inquit, *ſi verum hoc eſt, haud tibi opus eſt teſtibus.* L'Isle de Rhodes eſt célébre dans l'antiquité & dans l'Hiſtoire des Chevaliers de St. Jean de Jeruſalem. La danſe de Rhodes ſignifie chez les Anciens, ce que nous appellons *Gaſconnade.*

je le trouvois extravagant, abſurde & injuſte.

Aucun ſavant ne peut écrire de livre, s'il n'a atteint l'âge de trente ans accomplis, & qu'il n'ait été trouvé capable d'écrire par les Profeſſeurs. De-là vient, qu'il paroît peu d'ouvrages au jour; mais en révanche on n'en voit que de bons & de bien digérés. Quand je me rappellois à ce propos, qu'avant l'âge de puberté j'avois déjà écrit cinq à ſix Diſſertations, j'étois tout confus, & je n'avois garde d'en dire mot à perſonne, de peur de m'expoſer à de nouvelles riſées.

Mais en voilà aſſés ſur cette matiére, il me reſte encore à parler de quelques autres choſes rémarquables & particuliéres à cette Nation. Si un Arbre en appelle un autre en Duël, on interdit l'uſage des Armes à l'Agreſſeur, & on le condamne à vivre ſous tutéle, comme un Enfant, qui ne ſait pas commander à ſes paſſions, ce qui eſt bien différent de chez nous, où les ſortes de défis ſont régardées comme des marques d'un courage héroïque, ſurtout dans nôtre Nord, où cette abominable coûtume a pris naiſſance; car les Grécs, ni les Romains n'ont jamais ſû ce, que c'étoit que duëls.

Voici un parodoxe, que j'ai rémarqué dans la maniére, dont les Potuans administrent la Justice. Dans les procès civils les noms des Plaideurs restent inconnus aux Juges, & les différends ne sont point terminés dans les lieux, où ils naissent, mais on les envoit à des Tribunaux éloignés. L'expérience apprend, que les Juges se laissent, ou corrompre par des présens, ou prévenir par leurs liaisons avec les Parties. Or pour obvier à tant de sujets de tentation, on trouve à propos de cacher le nom des parties litigantes, & celui des fonds & terres, qui sont en litige. On envoit seulement l'état de la cause, & les raisons de part & d'autre à un Tribunal arbitraire, & que le Prince nomme selon son bon plaisir: tout cela se fait sous certains caractéres; par exemple, on démande, si *A*, *qui est en possession d'un certain Bien, doit le restituer à la réquisition de B*.

Quelque extraordinaire que me paroisse cette maniére de plaider, je voudrois pourtant, qu'elle eût lieu chez nous, où l'on n'éprouve que trop souvent les tristes effets de la corruption, & de la partialité des Juges.

Au reste la Justice s'administre avec beaucoup de liberté dans le Potuan; le Prince est le seul, contre qui on ne puisse intenter

action

action pendant sa vie ; mais dèsqu'il est mort, les Accusateurs publics, ou les Avocats du Païs, le citent en jugement. Le Sénat s'assemble, on y examine à loisir les actions du défunt, & on prononce sa sentence, laquelle contient certains termes particuliers, qui expriment la conduite, qu'il a tenuë. Ces termes réviennent à peu près à ceux-ci : *Loüablement*, *non inloüablement* ; *Bien*, *pas mal* ; *Tolérablement*, *Médiocrement*. Le Crieur public va répéter ces mots au lieu de la place ; & on les grave ensuite sur le tombeau du Prince défunt.

Les Potuans donnent pour raison de cet usage, que pendant la vie du Prince il n'y a pas moyen de l'appeller en justice, sans troubler l'Etat : qu'on lui doit d'ailleurs une obéïssance aveugle, & un respect inviolable, sur lequel est fondé le répos de la République ; mais que sa mort rompant ce lien, donnoit à ses sujets la liberté de juger de ses actions, & de procéder librement contre lui. Ainsi par cet usage salutaire, quoique paradoxe, on a égard à la sûreté du Prince, on ne porte aucune atteinte à son autorité, & l'on pourvoit en même tems au salut de l'Etat. En effet, quoique ces caractéres ne conviennent qu'au Prince, qui est décédé, ils servent

néanmoins d'éguillon à ſon Succeſſeur, & à toute ſa Poſtérité, pour les animer à la vertu. On apprend par l'hiſtoire de ce Païs-là, que pendant quatre cens ans entiers il n'y a eu que deux Princes, qui aient reçû le dernier caractére, qui eſt celui de *Médiocre*. Preſque tous les autres ont eu celui de *Loüable*, ou de *non inloüable*: comme il eſt aiſé de s'en convaincre par les inſcriptions, qui ſont ſur leurs tombeaux, & qui ont échapé aux injures des tems. Le caractére de *Médiocre*, que les Potuans expriment par *Ripſac-ſi*, cauſe tant de douleur à la Famille du Souverain, que ſon Succeſſeur & tous ceux de ſon ſang en portent le deüil ſix mois durant. Et tant s'en faut, que le Succeſſeur s'oppoſe à la publication de ces ſortes de Jugemens, ou qu'il ſéviſſe contre les Juges, qu'au contraire il les régarde comme un motif pour lui, de ſe diſtinguer par ſa ſageſſe, & d'éfacer par une conduite vertuëuſe, pleine de juſtice, & de douceur, la tâche faite à toute la Maiſon ſouveraine.

Mais pour révenir aux deux Princes, qui avoient reçû le caractére de *Médiocres*, l'un d'eux s'appelloit *Mèklèta*: voici ce, qui lui attira ce titre honteux.

Quoique les Potuans ſoient fort bons ſoldats, & fort entendus dans l'art militaire, néan-

néanmoins ils ne déclarent jamais la guerre à personne ; mais quand on la leur déclare, ils la font avec vigueur. Cette sage conduite les a fait choisir presque toûjours pour arbitres des différends, qu'ont eu entre eux les Habitans de ce Globe. Mais le Prince Méklèta, peu content du personnage de médiateur, voulut dévenir Conquérant ; dans cette vuë il fit la guerre à ses voisins, & les subjugua. Cet accroissement de puissance ne servit, qu'à faire décheoir les Potuans de leur ancien lustre : l'amour, que leurs voisins avoient eu pour eux jusqu'alors, se changea en crainte, & en jalousie ; & l'idée, qu'on s'étoit faite de leur équité, commença dès-lors à s'évanouïr. Mais Méklèta ne fût pas plûtôt mort, que les Potuans, plus jaloux de leur réputation, que de leurs conquêtes, s'en dessaisirent, & notérent le Conquérant de cette marque d'infamie.

Les Docteurs publics sont ceux, qui ont atteint le troisiéme âge. Pour bien comprendre ceci, il faut observer, que la vie des Arbres est divisée en trois âges différens. Le prémier âge est celui, où ils sont instruits dans les affaires publiques ; le second est celui, où ils exercent ce qu'ils ont appris, & le troisiéme c'est, lorsqu'étant hônnête-

 ment

ment démis de leur emplois, ils inſtruiſſent les autres, & leur ſont part des lumiéres, qu'ils ont acquiſes. Ainſi perſonne ne peut enſeigner publiquement, s'il n'a viéilli lui-même dans l'adminiſtration des affaires publiques; & cela eſt d'autant plus ſenſé, que perſonne n'eſt en état de donner des leçons ſur une Science, ſi une longue pratique ne lui en a donné à lui-même une connoiſſance parfaite.

Si quelqu'un perdu d'honneur & de réputation ouvre un avis ſalutaire à l'Etat, on en fait un décrèt, ſous le nom de quelque perſonnage de probité, de peur, que celui de l'Auteur ne ſouïlle le décrèt; à cela près l'avis eſt ſuivi; on ne fait que changer le nom honteux de celui, qui l'a donné.

J'ai appris, qu'au ſujet de la Réligion il n'étoit défendu de diſputer que ſur les Articles fondamentaux, & particuliérement ſur l'Eſſence & les Attributs de Dieu. A cela près il eſt permis d'agiter des queſtions, & de propoſer des ſentimens particuliers ſur des points de moindre importance; car les Potuans prétendent, que le mal, qui naît de ces ſortes de diſputes peu conſidérables, doit être comparé aux orages, qui renverſent les Arbres & les toits, mais qui ſervent à purifier l'air, & empêchent, qu'il ne ſe corrompe par un trop long calme. La raiſon, pourquoi

quoi ils ont si peu de fêtes, c'est de peur, que l'oïsiveté ne s'introduise chez eux; d'ailleurs ils croyent, que Dieu n'est pas moins honoré par un travail utile, que par des voeux & des priéres.

Les Potuans ne s'adonnent guére à l'étude de la Poësie, quoiqu'ils ne manquent pas de bons Poëtes. Leurs vers ne différent de la prose, que par la diction, & par la sublimité du stile. C'est pourquoi on se moquoit de moi, quand je leur parlois de nos rimes, & de nos syllabes *.

Parmi les Docteurs de cette Nation il y en a, qu'on nomme *Professeurs du bon goût.* Leur emploi est de prendre garde, qu'on n'occupe pas l'esprit des jeunes gens à des fadaises; qu'on ne publie point d'ouvrage trivial, qui sente ** la polissonerie, & dont la lecture gâte le goût; & qu'on supprime ceux, qui sont écrits en dépit du bon sens. C'est dans cette vuë qu'on a établi des censures, &

* L'Auteur parle de piés; mais j'ai cru dévoir m'accommoder au génie de la Poësie Françoise, qui ne connoît que les rimes & les nombres de syllabes.

** De tels Professeurs seroient fort bons en France, où l'on imprime quantité de sottises, *comme les mille & une faveurs*, & diverses autres polissoneries pareilles, qui gâtent le cœur & l'esprit.

& des révisions de livres, lesquelles s'exerçent un peu plus judicieusement, que dans nôtre Monde, où nos Censeurs n'ordonnent la suppression d'un Ouvrage, d'ailleurs excellent, que parcequ'il s'écarte de quelque opinion en vogue, ou de quelque façon de parler réçuë; ou parcequ'il attaque avec un peu trop de sincerité & de vivacité les vices des Hommes. De-là vient, que les Etudes languissent chez nous, & que les Ecrits marqués au bon coin pourrissent,& sont rongés des vers dans le fond d'un Cabinet. Le Commerce libre, que les Potuans accordent chez eux à leurs Voisins, fait, que parmi plusieurs marchandises il se glisse quelquefois de mauvais livres dans leur Païs. Pour obvier à cet inconvenient, on a établi des Censeurs, qui visitent de tems en tems les Librairies. On les appelle *Syla-Macati*, c'est-à-dire, Purgeurs de Bibliothéques: car comme dans nôtre monde il y a des Ramoneurs, pour netteïer tous les ans les fourneaux & les chéminées, de même ces Censeurs examinent les livres, que l'on vend, confisquent ceux, qui leur paroissent bas, rampans, capables de corrompre le bon goût, & les font jetter dans des cloaques. *Hélas*, me disois-je quelque fois à moi-même, *s'il y avoit un pareil établissement chez nous, quelle déconfiture de Livres!*

Il

Il me ſemble, qu'on ne ſauroit aſſés loüer les ſoins de ceux des Potuans prépoſés, pour ſonder le génie des jeunes gens, & le genre de vie, qui convient le mieux à chacun d'eux; car tout comme dans la muſique les oreilles diſtinguent les moindres faux tons, de même ces ſcrutateurs de vices & de vertus jugent des grandes choſes par les moindres: les régards, la maniére de froncer, ou de baiſſer les ſourcils, la triſteſſe, la gaïeté, le rire, la loquacité, le ſilence, tout cela ſont des préjugés favorables, ou deſavantageux; & c'eſt par-là, que l'on peut connoître aiſément, à quoi chacun eſt propre, & ce qui eſt contraire à ſon tempérament.

Je réviens à preſent à ce, qui me régarde. Il faut avoüer, que je paſſois mon tems bien peu agréablement avec ces Arbres, à qui j'étois un ſujet de mépris & de riſée à cauſe de la précipitation d'eſprit, qu'ils m'imputoient; & je ſupportois impatiemment le ſobriquet, qu'ils m'avoient donné à cette occaſion; car ils ne m'appelloient pas autrement que *Skabba*, c'eſt-à-dire, l'Etourdi. Il n'y avoit pas juſqu'à ma Blanchiſſeuſe, qui ne s'émancipât juſqu'à me donner ce titre, quoique ce ne fût qu'une miſérable Gourgandine du plus bas étage, un tilleul, qui ne valoit pas deux liards, & c'eſt ce qui me fâchoit le plus.

CHAPITRE IX.

VOYAGE DE KLIMIUS AU TOUR DE LA PLANETE DE NAZAR.

Après que j'eus exercé deux ans le fatiguant emploi de Coureur, & parcouru toute la Principauté de Potu, chargé des plus importantes dépêches de l'Etat, je commençai à m'ennuyer d'un Office si bas & si desagréable; & je résolus de démander, qu'on m'en déchargêat, pour être employé d'une façon plus digne de moi. J'en parlai plusieurs fois au Prince, mais sans aucun succès, il me répondit toûjours, que toute autre chose plus importante étoit au-dessus de mes forces. Il m'alléguoit aussi les Loix, & les coûtumes du païs, qui ne permettent pas, qu'on emploit les gens au-delà de leur capacité. Il faut donc, me dit-il un jour, te contenter de l'emploi, qu'on t'a donné, jusqu'à ce que par ton mérite tu te frayes la route à des charges plus considérables. Il termina son discours par les avis suivans:

Il faut se consulter, & rentrer en soi-même,
Avant que de briguer les emplois, les honneurs.
Cet oracle important vient de l'Etre Suprême,
Et je voudrois, qu'il fût gravé dans tous les Cœurs.

Ces

Ces réfus continuëls me firent venir dans l'eſprit un deſſein hardi & déſeſpéré. Je tâchois d'imaginer quelque choſe de nouveau, capable de faire connoître la ſupériorité de mon Génie, & de laver la tâche, qu'on avoit faite à mon honneur. Depuis près d'un an j'étudiois les loix, & les coûtumes de cette nation, & je m'y appliquois avec tout le ſoin poſſible, pour voir, ſi je ne découvrirois point par hazard quelque défaut, qui démandât une réforme, Je fis part de mes méditations à un Buiſſon, avec qui j'étois lié d'une étroite amitié, mêlant dans nos converſations le ſérieux avec le badin. Celui-ci ne trouva pas, que mon deſſein fût tout-à-fait abſurde; mais il doutoit fort, qu'il pût être d'aucune utilité à l'Etat, „Il faut, me „diſoit-il, qu'un Réformateur connoiſſe à „fond le naturel de ceux, qu'il veut réfor„mer; car une même choſe produit divers „effets, ſelon les différens génies des Peu„ples, comme il arrive aux médicamens, „qui ſont bons pour certains Malades, & „dangereux pour d'autres. „ Enſuite il me fit ſouvenir, qu'il y alloit de ma tête; que je dévois prendre garde à moi; que le Sénat décideroit de ma Vie, ou de ma mort, & que, ſi par malheur mes projets étoient condamnés, on me feroit périr ſans rémiſ-

rémiſſion. Enfin il me pria ardemment de ne rien hâter, & de péſer toutes choſes à loiſir. Je convins, qu'il avoit raiſon; mais je ne rénonçai point à mon deſſein, & je n'attendis plus qu'une occaſion favorable, qui me découvrit quelque choſe d'utile à l' Etat, pour le mettre en exécution. En attendant, je continuai mon emploi de Coureur, allant de ville en ville, de Province en Province, ſelon ma coûtume. Ces courſes continuëlles me mirent à même d'examiner toute la Principauté, & les Païs circonvoiſins; & de peur, que mes rémarques ne m'échapaſſent, je m'étois muni d'un crayon, avec lequel j'écrivois tout ce, que je trouvois de rémarquable. Dès-que j'eus formé un volume raiſonnable, je le préſentai au Prince. Il en fût ſi ſatisfait, qu'il loüa mon travail en plein Conſeil, & bientôt après il me donna la commiſſion de parcourir toute la Planéte de Nazar, & de découvrir les Païs inconnus aux Potuans. J'avouë, que je m'étois attendu à une autre récompenſe de mes peines; mais enfin il me fallut dire avec le Poëte,

Le mérite eſt loüé, mais chacun le néglige.

Mais comme j'étois avide de nouveautés, & que je me flattois, qu'à mon rétour j'éprou-

prouverois de plus doux effets de la bonté du Prince, je ne fus pas fâché de ma nouvelle commiſſion, & je me mis en dévoir de l'exécuter.

Le Globe, ou la Planéte de Nazar n'a qu'à peine deux cens milles d' Allemagne de circuit ; mais à cauſe de la lenteur des nations, qui l'habitent, il paroît d'une étenduë immenſe. De-là vient, que les contrées un peu éloignées ſont inconnuës aux Habitans ſoûterrains placés d'un côté oppoſé ; car deux ans ne ſuffiroient point à un Potuan, pour parcourir tout ce globe à piéd ; mais moi, je pouvois faire cela en un mois à la faveur de la légéreté de mes jambes. Ce qui m'embaraſſoit le plus, c'étoit la difficulté de me faire entendre ; car je m'imaginois, que la diverſité de langues avoit lieu dans ces païs-là, tout comme dans nôtre monde ; mais on me déſabuſa, & l'on m'aſſûra, que, quoique les Habitans de la Planéte fuſſent extrémement différens entre eux quant aux mœurs, ils n'avoient néanmoins qu'un même dialecte ; & ce qui acheva de me réhauſſer le cœur, c'eſt que l'on me dit, que toute l'éſpéce Arborienne étoit douce, affable, ſociable & bienfaiſante, de ſorte que je pourrois parcourir tout le Globe habité par les Arbres, ſans corrir le moindre

indre riſque de la part de ces Peuples. Là-deſſus je ſentis rédoubler ma curioſité, & je me mis en chemin au commencement du Mois de Peuplier.

Les choſes, que je raconterai dans la ſuite de cette rélation, vont paroître inventées à plaiſir; on les prendra pour des fictions poëtiques, ou pour des jeux d'eſprit; ſurtout par rapport à la diverſité des corps & des génies, que j'ai rencontrés dans ce Voyage, qui eſt telle, qu'à peine on pourroit le croire des Nations les plus réculées les unes des autres, & qui vivroient ſous un ſoleil différent. Il faut d'abord rémarquer, que la plûpart de celles de ce Globe ſont ſéparées par des bras de mer, & que le Globe lui-même reſſemble à un Archipel. Ces bras de mer ſont peu fréquentés, & les Battéliers, qui ſe tiennent ſur le rivage, n'y ſont placés qu'en faveur des Voyageurs; car les Naturels du Païs ne paſſent guére les limites de leur Province, & s'ils ſont obligés de traverſer un bras de mer dans certaines occaſions, ils réviennent le plûtôt, qu'ils peuvent, n'aimant point à s'arrêter long-tems ſous un autre climat. De-là vient, qu'autant de Nations, autant de différens mondes. La principale cauſe de cette diſſemblance vient de la nature

même

même des terres, dont on réconnoit la différence par les diverſes couleurs, qu'elles ont, par celles des plantes, des fruits, & des légumés. De ſorte que, quand on conſidére, combien ces choſes-là différent dans une Province de celles d'une autre, on n'eſt plus ſi ſurpris, de voir tant de diverſité parmi les Habitans. Dans nôtre monde le tempérament, les mœurs, les inclinations des Nations même les plus réculées, ne différent que légérement, & cela n'eſt point étonnant, vû que les qualités du Soleil, qui l'éclaire, ſont preſque par tout les mêmes, excepté, qu'en certains lieux la terre eſt plus fertile, qu'en d'autres; néanmoins la nature des fruits, des herbes & des eaux y eſt par tout ſemblable, & de-là vient encore, que nôtre globe ne peut pas produire tant de Créatures hétérogénes, comme on en voit ſur la Planéte de Nazar, où chaque portion de terre a ſes qualités particuliéres. Les Etrangers peuvent paſſer d'une Province à l'autre; mais on ne leur permèt pas, de s'établir hors de leur Patrie; & cette permiſſion ne peut guére être accordée, eu égard aux diverſes natures des terres. C'eſt pour cela, que les Etrangers, qu'on rencontre, ne ſont que des Voyageurs, ou des Marchands. Les Païs limitrophes à la Principauté de Potu lui reſſem-

reſſemblent aſſés. Leurs Habitans ont eu autrefois de grandes guerres avec les Potuans; mais aujourd' hui, ou ils ſont leurs Alliés, ou ayant été domtés, ils ſont aſſujètis à leur douce domination. Mais dès-qu'on a traverſé le Canal, ou le bras de Mer, qui coupe toute la Planéte par le milieu, on rencontre de nouveaux Animaux, & de nouveaux mondes. Tout ce, qu'ils ont de commun avec le Païs de Potu, c'eſt qu'ils ſont tous habités par des Arbres raiſonnables, qui parlent tous le même langage; ce qui eſt fort commode en voyage, ſurtout à cauſe, que la fréquentation des Marchands, & des voyageurs, à accoûtumée ces Peuples à voir chez eux des Créatures fort différentes d'eux-mêmes. Il m'a ſemblé néceſſaire de faire ce petit préambule, pour prévenir toute chicane à l'égard des choſes merveilleuſes, que je vais rapporter.

Il ſeroit trop long & trop ennuyeux de raconter dans un ordre hiſtorique toutes les particularités, que j'ai rémarquées: il ſuffira de s'arrêter ſur ce, que j'ai vû de plus conſidérable chez les Nations principales, dont le caractére eſt ſi paradoxe, & ſi extraordinaire, qu'on peut à cet égard compter la Planéte de Nazar parmi les merveilles du monde.

Après

Après qu'on a traversé le grand Canal, on entre dans la Province de Quamſo, dont les limites s'étendent jusques ſur les bords du rivage oppoſé à celui de Potu. Les Habitans du Païs de Quamſo ne ſont ſujets à aucune maladie, & jouiſſent tous d'une parfaite ſanté jusqu'à une extréme viéilleſſe. Cela me les fit régarder comme les plus heureux Peuples du monde: mais dèsque j'eus ſéjourné quelque tems parmi eux, je m'aperçus, que je m'étois infiniment trompé. En effet, ſi perſonne d'entre eux ne m'a jamais paru triſte, je n'y ai non plus jamais vû perſonne, qui fût parfaitement content, ou qui eût ſeulement la moindre apparence de gaïeté: Car comme nous ne goûtons la ſérénité du Ciel, & la tempérie de l'air, qu'après que nous avons éprouvé l'épaiſſeur des brouïllards; de même ces Arbres ne ſentent point leur bonheur, parcequ'il eſt continuël, & ſans mêlange: Ils ignorent, qu'ils ſont en Santé, parcequ'ils ne ſont jamais malades. Ainſi ils paſſent leur vie dans une continuëlle indifférence; car les biens continuëls languiſſent, parcequ'ils raſſaſient, & il n'y a que ceux, dont les plaiſirs ſont mêlés de quelque amertume, qui goûtent véritablement les agrémens de la Vie. Je puis proteſter ici, que je n'ai jamais vû de nation, qui eût moins

d'enjoüement, ni d'une converſation plus froide, & plus inſipide. C'eſt une nation à la verité ſans malice, mais qui n'eſt digne ni d'amour, ni de haine, dont il ne faut eſpérer ni faveur, ni injure; une nation, en un mot, qui n'a rien, qui plaiſe, ni qui déplaiſe. Comme elle n'a jamais devant les yeux l'image de la mort, & qu'elle n'eſt point touchée de compaſſion, parcequ'elle ne voit ſouffrir perſonne, elle paſſe ſes jours dans la ſécurité, & dans l'indolence, ignorant ce, que c'eſt que le Zéle, & la pitié: car les maladies nous font ſouvenir de nôtre mortalité, nous excitent à bien mourir, & ſont comme des eſpéces d'avant-coureurs, qui nous viennent avertir, de nous préparer à ce voyage, dont on ne révient point; enfin les maladies, en nous affligeant, nous enſeignent à compatir aux ſoufrances d'autrui. Sur ce pié-là il m'étoit aiſé de comprendre, combien les maux nous portent à la Charité, & contribuënt à nous rendre ſociables; & combien injuſtement nous nous plaignons du Créateur, quand nous nous voyons deſtinés à ſoufrir certaines afflictions, qui au fond nous ſont ſalutaires & avantageuſes. Il eſt bon de rémarquer en paſſant, que toutes les fois, que ces Arbres ſe transportent dans quelqu'autre Province, ils ſont ſujets aux maladies, tout comme les autres,

tres, ce qui me perſuade, qu'ils ſont rédévables à leur climat, ou à leur nourriture, du bénéfice, dont ils jouïſſent, ſi toutefois on peut appeller cela un bénéfice.

La Province de *Lalac*, qui eſt ſurnommée *Maſcatta*, c'eſt-à-dire, fortunée, me parut mériter cet épithéte:

De lait, & de Nectar y coulent cent riviéres;
On y voit des forêts entiéres
Toutes diſtilantes de Miel;
Et, par une faveur du Ciel,
La terre y produit tout ſans être cultivée.

Cependant malgré cet avantage extraordinaire, les Lalaciens ne ſont pas plus heureux, que ceux de Quamſo; car comme ils n'ont pas béſoin de s'adonner au travail, pour avoir de quoi vivre, ils paſſent leurs jours dans une molle oiſiveté, & dans une lâche pareſſe, qui eſt pour eux une ſource inépuiſable de maladies. De-là vient, qu'il y a peu de gens parmi eux, qui ne ſoient emportés par une mort prématurée, tant ils ſont ſujets à la cangréne & à la pourriture. La nature de ce Païs ne fournit pas moins matiére à réflexion, & elle m'a du moins convaincu, que les Domeſtiques, & tous ceux, qui travaillent pour gagner leur pain, ſont bien plus heureux, que ceux, qui, vivant du travail d'autrui, s'endorment dans le ſein de la pareſſe, & de la volupté.

La molle oisiveté, fille de l'abondance,
Ruïne la santé du corps:
La bonne-chére & la bombance
Enervent les plus forts.

De-là naissent tant de mauvais desseins, tant de résolutions désespérées, & tant de morts violentes, qui ont lieu chez ce Peuple. Car l'abondance, où chacun y vit, leur ôtant le goût des plaisirs, les dégoûte de la vie, & les porte souvent à s'en délivrer, dès-qu'ils en sont las. Ainsi cette Région, que j'avois prise pour le séjour des Bien-heureux, ne me parut plus, que le siége de la tristesse, plus digne de compassion, que d'envie.

Sans régrêt, ni délai, j'abandonnai ces lieux.

Je passai dans la Province la plus proche. Elle s'appelle Mardak. Ses Habitans sont tous Ciprès de même forme, & de même stature; ils ne sont distingués entre eux que par la diversité de leurs yeux. Quelques-uns les ont longs, d'autres quarrés; il y en a, qui les ont très-petits, d'autres en ont de si larges, qu'ils occupent presque tout le front. Quelques-uns naissent avec deux, d'autres avec trois, & même avec quatre. Il y en a aussi, qui n'en ont qu'un, & on les prendroit pour des Descendans de Poliphéme, excepté, qu'au lieu, que ce Géant avoit son oeil au milieu du front, ceux-ci l'ont derriére la tête. Cette différence d'yeux a donné lieu à ce

Peuple de ſe diviſer en Tribus, dont voici les noms:

1. Les *Nogires*, c'eſt-à-dire ceux, qui ont les yeux longs; & à qui par conſéquent les objets paroiſſent longs.

2. Les *Naquires*, qui ont les yeux de figure quarrée.

3. Les *Talampes*, qui ont de petits yeux.

4. Les *Jarakes*, qui en ont deux, dont l'un eſt un peu plus louche, que l'autre.

5. Les *Mébankes*, qui en ont trois.

6. Les *Tarraſukes*, qui en ont quatre.

7. Les *Harrambes*, dont les yeux occupent tout le front.

8. Les *Skadolkes*, qui n'ont qu'un oeil placé ſur le derriére de la tête.

La plus nombreuſe, & par conſéquent la plus puiſſante de toutes ces Tribus, eſt celle des Nagires, qui ont les yeux longs, & à qui tous les objets paroiſſent longs. C'eſt de cette Tribu, que l'on tire les Sénateurs, les Prêtres, & autres, qui compoſent la Régence de la République. Ils ſont les ſeuls, qui ayent part au Gouvernement, & aucun particulier des autres Tribus n'eſt admis aux Charges publiques, à moins qu'il ne confeſſe, qu'une certaine table, conſacrée au Soleil, & placée ſur le lieu le plus élévé d'un Temple, lui paroît longue, comme aux Nagires, &

 qu'il

qu'il ne confirme cet aveu par un ferment. Cette Table eft le principal objet du culte des Mardakans. De-là vient, que les Citoyens, qui ont quelque fentiment de Réligion, ne veulent pas fouïller leur confcience d'un parjure, & aiment mieux être exclus de tout emploi public: mais ce n'eft pas-là le plus grand inconvenient, où ils s'expofent; ils font encore obligés de fouffrir mille railleries amères, & mille perfécutions. Ils ont beau en appeller au témoignage de leurs yeux, on n'y fait nulle attention, & on leur impute à malice, ou à caprice, ce qui n'eft qu'un défaut de nature.

Voici à peu près quelle eft la formule du ferment, que chacun doit prêter, avant que de pouvoir être élévé à aucune charge:

Kaki manafca qui bompu miriac Jacku mefimbrii Copbani Crukkia Manaskar Quebriac Krufundora.

C'eft-à-dire, je jure, que la fainte Table du Soleil me paroît longue, & je promets de démeurer ferme dans cette opinion jufqu'au dernier foufle de ma vie.

Ceux, qui prêtent ce ferment, font déclarés habiles à exercer des emplois publics, & font incorporés dans la Tribu des Nagires.

Le lendemain de mon arrivée je fus me proméner fûr la place publique. A peine

j'y

j'y étois arrivé, que je vis paroître un Viéillard, à qui on alloit donner le foüet, & qui étoit ſuivi d'une foule des Ciprès, qui le maudiſſoient, & le chargeoient d'injures. Je m'informai de ce, que ce miſérable avoit fait, & j'appris, qu'il avoit été convaincu d'héréſie, pour avoir enſeigné publiquement, que la table du Soleil lui ſembloit quarrée, & avoir perſiſté dans cette opinion diabolique, malgré les avertiſſements fréquens, qu'on lui avoit donnés de ce, qu'il s'attireroit, s'il ne changeoit de ſentiment. Là-deſſus il me prit envie, d'aller au Temple du Soleil, pour éprouver, ſi j'avois des yeux orthodoxes. J'examinai la Table ſacrée, & elle me parut quarrée. Je m'en ouvris le ſoir même à mon Hôte, qui exerçoit alors la charge d'Edile. Celui-ci pouſſa un grand ſoûpir, & me dit, que cette Table lui paroiſſoit auſſi quarrée, mais qu'il n'oſoit en parler à perſonne, de peur de ſe faire des affaires avec la Tribu régnante, & d'être dépoſſédé de ſon emploi. Sur cela je jugeai à propos, de ſortir de la Ville, craignant, que mon dos ne payât le crime de mes yeux, & qu'on ne me chaſſât honteuſement comme un Hérétique. Je n'ai jamais rien vû, qui m'ait ſemblé plus barbare, ni plus injuſte, que cette Loi, qui exclut des dignités tous ceux, qui n'y veulent point

monter par le parjure & la diſſimulation. Et lorſque je fus de rétour chez les Potuans, je ne ceſſai d'invectiver contre cette cruëlle République de Mardak. J'en parlois un jour à un Génévre, avec qui j'étois fort lié; & comme je m'échaufois furieuſement contre les Mardakans, il me répondit en ces termes: „Il eſt certain, dit-il, que la conduite des Nagires paroîtra toûjours à nos Potuans extravagante & injuſte; mais pour toi, tu ne dois pas être ſurpris, que cette diverſité d'yeux faſſe exercer tant de cruautés; puisque tu m'as aſſuré autrefois, que parmi tes Européens il y avoit auſſi des Tribus dominantes, qui à cauſe du défaut, non pas de leurs yeux, mais de leur Raiſon, ſe ruöient ſur les autres, la flamme & le fer à la main, choſe, que tu trouvois fort piéuſe, & fort avantageuſe à chaque Gouvernement.„ Je voyois bien, où mon Génévre en vouloit venir, & j'en rougiſſois de honte; mais auſſi depuis ce tems-là j'ai toûjours prêché la tolérance, & ai porté des jugemens plus doux ſur ceux, qui ſont dans l'erreur.

La Principauté de Kimal paſſe pour trés-puiſſante, à cauſe des richeſſes, dont elle abonde; car outre les mines d'argent, qui y ſont en quantité, on tire un profit immenſe de l'or, que les riviéres y roulent à foiſon

ſon avec leur gravier; & la mer y fournit beaucoup de perles. Mais cette Nation me convainquit, après que je l'eus examinée, que le vrai bonheur ne conſiſtoit pas dans les ſeules richeſſes: car autant d'Habitans, autant de Mineurs, ou de Plongeurs, qui amorcés par l'apât du lucre, paroiſſent être condamnés à un continuël eſclavage, & à un travail, qui ſemble être réſervé pour les Criminels. Ceux des Kimaliens, qui ont aquis aſſés de richeſſes, pour ſe diſpenſer du ſoin d'en chercher, ſont occupés à garder celles, qu'ils poſſédent. Tout le Païs eſt infeſté de Voleurs; de ſorte qu'il n'y a pas moyen de ſe hazarder ſur les chemins ſans eſcorte.

Chaque jour voit groſſir le nombre des Larrons.
Qui s'écarte un inſtant, s'expoſe à leur furie.
Alte-là, *vous dit-on*, ou la bourſe, ou la vie.
Raiſonnez un inſtant; ces inſignes fripons
Vous aſſomment de coups, pour avoir vos richeſſes;
Nul n'eſt en ſûreté contre leurs mains traitreſſes.
Il faut toûjours veiller, de peur d'être ſurpris.
La, le fils ſcélérat aſſaſſine ſon Pére;
Et le Pére indigent aſſaſſine ſon Fils.
La Fille s'enrichit en étoufant ſa Mére.
L'horrible ſoif de l'or a bani de ces lieux
Tout ſentiment humain, toute crainte des Dieux;
Et cet affreux ſéjour n'eſt pas celui d'Aſtrée.

Ainſi cette Nation, que ſes voiſins envient, ne me parut mériter que de la com-

 paſſion.

paſſion. En effet y a-t-il des gens plus à plaindre, que ceux, qui paſſent leur vie dans des ſoupçons & des défiances continuëlles? Tel eſt pourtant le ſort des Habitans de la Principauté de Kimal. Ils ſont toûjours en crainte uns contre les autres: chacun y régarde l'autre comme un ennemi, qui lui tend des piéges, pour avoir ſes Biens, & perſonne n'y dort tranquillement. Ce ne fût pas ſans peine, que je me tirai de ce païs-là; car comme il y a des gardes ſur tous les chemins, il me falloit à tout moment décliner mon nom, dire le ſujet de mon voyage, & eſſuyer enfin toutes ces queſtions, que l'on a coûtume de faire aux Voyageurs chez les Nations ſoupçonneuſes. Il y a une Montagne dans cette région, qui peut paſſer pour un Volcan; car elle vomit continuëllement des tourbillons de flammes.

Après avoir parcouru toute la Principauté, avec plus de peine, que je n'en avois encore rencontré, je pourſuivis mon chemin en tirant toûjours vers l'Orient; & je paſſai à travers pluſieurs nations ſociables & civiliſées, mais qui me ſembloient pourtant fort étranges. Rien ne me ſurprit tant, que ce que je vis dans le petit Royaume de Quamboïa, où l'ordre de la nature eſt renverſé ſans deſſus deſſous: car plus

les

les Habitans avancent en âge, plus y ſont frétillans, voluptuëux & laſcifs, Ils ont, en un mot, tous les défauts, qu'on rémarque ailleurs dans la verte jeuneſſe. De-là vient, que perſonne n'eſt élévé aux emplois, s'il n'eſt au deſſous de l'âge de quarante ans; que s'il excéde ce terme, il eſt

Comme un Enfant fougueux, que l'on garde avec ſoin.

Je voyois des Viéillards chénus ſautant & gambadant par les ruës comme des Enfans, qui cherchent à tuer le tems.

Ils joüoient des marionettes,
Ou bâtiſſoient des maiſonnettes,
Atteloient des rats à des chars;
Ou bien on les voyoit courir de toutes parts,
Comme l'on fait ailleurs, quand on eſt dans l'Enfance,
Montés ſur des foibles roſeaux,
Qu'ils diſent être leurs chevaux;
Et commettre en un mot mainte autre extravagance.

Je voyois ces mêmes Viéillards rabroüés par de jeunes gens, qui les raménoient au Logis le fouët à la main. J'apperçûs au milieu de la place un Viéillard tout décrépit, qui faiſoit tourner une toupie, ou un ſabot, avec une courroye. Ce même Viéillard avoit été dans ſes jeunes ans un des plus graves perſonnages de la nation, & s'étoit

toit vû élévé à la charge du Préſident du grand Conſeil. Ce renverſement a auſſi lieu chez le ſexe féminin. De-là vient, que tout Adoleſcent, qui épouſe une Viéille, s'expoſe au ſort d'Actéon *. Ce qui eſt diamétralement opposé à ce, qui arrive chez nous, où les Viéillards, qui épouſent de jeunes Filles, ſont les ſeuls, qui ayent ſujet de craindre les cornes. Je rencontrai un jour deux perſonnages tout pélés de viéilleſſe, qui ferrailloient au milieu du Marché. Surpris de voir tant d'emportement dans des perſonnes ſi âgées, je démandai la cauſe de ce duël, & j'appris, que ces deux Viéillards ſe battoient pour une Fille de joye, qu'ils avoient trouvée dans un lieu de débauche, & qui leur avoit ** plû à tous deux. Ceux, qui me racontoient cela, ajoûtérent, que, ſi les Tuteurs de ces viéux pêcheurs étoient informés de leur différend, ils les viendroient étriller d'importance. Le même

* On ſait l'avanture de cet infortuné Chaſſeur, qui eût l'audace de jetter les yeux ſur Diane, qui ſe baignoit toute nuë. La Déeſſe, pour le punir, lui fit venir des cornes ſur le front; & aujourd'hui le nom d'Actéon ſignifie un Co - -

** J'ai un peu adouci dans cette période les expreſſions de l'original, qui m'ont paru trop libres, pour pouvoir être renduës mot pour mot en François.

me ſoir le bruit courut, qu'une Dame fort âgée s'étoit penduë de déſeſpoir, pour avoir eſſuyé un réfus de la part d'un jeune Hêtre, à qui elle avoit démandé la courtoiſie.

Un tel renverſement de l'ordre naturel en attire un autre dans les Loix civiles. Ainſi dans le chapitre du réglement, fait au ſujet de la tutelle, il eſt ordonné, que toute perſonne, qui aura plus de 39 ans, ne pourra être chargée d'aucune adminiſtration de Biens. Enfin les contracts y ſont déclarés nuls, ſi quelqu'une des parties a paſſé l'âge de quarante ans, à moins qu'ils ne ſoient ſignés par leurs Tuteurs, ou par leurs Enfans. Et dans le chapitre de la ſubordination on lit ces paroles, *que les Viéillards & les Viéilles obéïſſent aux ordres de leurs Enfans.* Toute perſonne en charge eſt dépoſée avant l'âge de quarante ans:

Sous ſes jeunes Parens on la met en tutelle.

Je crus, qu'il ne me convenoit pas de ſéjourner plus long-tems dans un païs, où, ſi j'euſſe vécu encore dix ans, j'aurois été forcé par les loix à rédévenir Enfant.

Mais après avoir fini ce voyage, & comparé la condition de ce peuple avec la maniére & la vie de mes compatriotes, voyant, qu'ils dans leur âge virile font toutes les choſes avec une profonde conſidération, mais en leur

leur viéillesse déviennent lascifs, comme une génisse, s'approfondissent dans les voluptés, & cherchent les vains caractéres, mon étonnement s'évanouït, & je jugeai plus favorablement de cette Nation.

Je passai dans le Païs de Cokléku, où je fus frapé d'une coûtume, que nos Européens condamneront à coup sûr. C'est un nouveau renversement d'ordre, qui ne prend point sa source dans la nature, mais dans les loix. Tous les Habitans sont Génévres de l'un & de l'autre sexe; mais les Màles sont les seuls, qui font la cuisine, & les autres fonctions viles & pénibles. Ils servent aussi en tems de guerre, mais rarement ils obtiennent d'autre rang, que celui de simple Soldat. Quelques-uns déviennent Enseignes; & c'est le plus haut dégré, où les Arbres masculins puissent prétendre; les Fémelles sont en possession de toutes les autres Dignités, tant civiles, que militaires & réligieuses. Je m'étois moqué ci-devant des Potuans, qui dans la distribution des charges n'observent aucune différence de sexe; mais je crus sérieusement, que ce Peuple-ci étoit enragé: car je ne pouvois comprendre l'indolence des Mâles, qui, ayant l'avantage des forces, se laissoient imposer un joug si indigne, & avoient pû digérer

cette ignominie depuis tant de ſiécles, pendant qu'il leur auroit été facile de ſe délivrer d'une tyrannie ſi honteuſe. Mais la coûtume les aveugle ſi fort, qu'aucun d'eux n'a la penſée de tenter cette entrepriſe, & ils s'imaginent tous, que l'ordre de la nature le veut ainſi, que les Femmes doivent gouverner, battre leurs Maris, les envoyer moudre le grain, leur faire balayer la maiſon, coudre, tiſſer &c. La raiſon, dont les Fémelles ſe ſervent, pour juſtifier cette coûtume, eſt, que la nature, ayant donné aux Mâles la force du Corps, a voulu par-là les deſtiner aux fonctions les plus pénibles & les plus baſſes. Les Etrangers, qui vont dans ce Païs-là, ſont fort étonnés de voir les Femmes écrivant dans leurs cabinets, & les Maris occupés dans la cuiſine à laver la Vaiſſelle. Pour moi, toutes les fois, que j'entrois dans une maiſon, pour parler au Maître, j'étois tout ébaudi de m'entendre dire, que je le trouverois dans la cuiſine, & en effet je l'y trouvois,

Faiſant les fonctions d'une vile ſervante;
Et craignant ſa Moitié, dont la voix l'épouvante.

Je rémarquois d'horribles effets de cette vilaine coûtume: car comme on voit ail-

leurs des Femmes éfrontées & lascives, qui prêtent leur corps au public, ou qui se prostituënt pour de l'argent, ici les Mâles vendent leurs faveurs, & se tiennent dans des maisons de débauche, qu'on réconnoit à des enseignes, ou à des Ecritaux placés sur la porte. Mais lorsque ces Arbres mâles sont un peu trop éfrontés, & agissent un peu trop ouvertement dans ce trafic, on les met en prison, & on les fait foüeter, ni plus, ni moins, que les Filles de joye chez nous. Au contraire les Femmes & les Filles marchent sans crainte, régardent les Mâles en face, leur font des signes, les agacent, les appellent, les importunent, écrivent des vers amoureux sur leurs portes, elles parlent avec emphase de leurs lubricités, & comptent les galans, qu'elles ont eus, avec autant de satisfaction, que nos Petits-Maîtres en font paroître dans le récit de leurs bonnes fortunes. Enfin, ce n'est point une honte aux Filles de ce Païs-là d'envoyer des poulets à leurs Amans, de leur donner des Cadeaux; mais c'en seroit une aux Adolescens, de se rendre à la prémiére sémonce; ils doivent savoir garder le decorum, & faire un peu les renchéris. Pendant que j'étois encore chez cette Nation, il arriva un cas qui causa beaucoup de rumeur.

meur. Il s'agiſſoit du Fils d'un Sénateur, qui avoit été violé par une fille. J'entendois de tous côtés les jeunes Garçons, Amis de celui, qui avoit été violé, qui complotoient ſourdement entre eux de citer la Fille en juſtice, & de l'obliger dans la prochaine Aſſemblée du Clergé, à réparer l'honneur du Garçon en l'épouſant; cela étoit d'autant plus juſte, que celui-ci avoit de bons témoignages d'une vie ſans réproche.

O! que l'Europe eſt donc heureuſe, penſois-je à moi-même, & ſurtout la France & l'Angleterre, où le ſexe répond à ſon nom, & où les femmes ſuivent les ordres & la volonté du mari ſi exactement, qu'il paroît plûtôt, qu'elles ſont des machines, que des créatures vivantes, qui ayent une volonté libre.

Je n'oſois pas blâmer ouvertement les uſages de ces Génévres, lorsque j'étois encore parmi eux; mais dès-que j'en fûs parti, j'en dis mon ſentiment à d'autres Arbres, & je leur témoignai, combien j'avois été choqué de voir chez cette Nation les Femmes aſſiſes au timon des affaires, vû que par le Droit général & le conſentement de tous les Peuples le ſexe viril eſt ſeul propre aux grandes choſes. A cela on me répondoit, que je confondois mal à propos la coûtume & l'uſage avec la nature; vû

que la foibleſſe, que je réprochois aux Femmes, ne venoit que de l'éducation, ce qui ſe prouvoit aſſés par la forme du Gouvernement de Cockléku; où l'on voyoit briller chez les Femmes toutes les bonnes qualités de l'eſprit, que les mâles s'arrogent ailleurs à eux ſeuls; car les Cocklékuanes, ajoûtoit-on, ſont graves, prudentes, conſtantes & taciturnes, au lieu que les Mâles y ſont légers, étourdis & grands parleurs; d'où eſt venu le proverbe chez ce Peuple, quand on raconte quelque choſe d'extravagant, *ce ſont des bagatelles viriles*; & lorsqu'on a fait quelque choſe à l'étourdie, les Cocklékuanes diſent, *qu'il faut paſſer quelque choſe à la foibleſſe virile.*

Mais jamais je n'ai pû me rendre à de pareils Argumens, & j'ai toûjours été perſuadé, que la coûtume de ce Peuple étoit abominable & contraire à la nature. L'indignation, que je conçus cependant contre l'orgueil de ces Femmes, me fit naître enſuite un deſſein, qui m'attira bien des malheurs, comme je le dirai en ſon lieu.

Parmi les Edifices ſomptueux, qui ſont dans la Ville de Cockléku, on rémarque le Serrail royal, qui eſt rempli de trois cens jeunes Garçons d'une beauté extraordinaire. Ces Garçons ſont entretenus aux dépens de

la

la Reine, qui s'en sert pour ses plaisirs, à peu près comme les Rois d'Orient se servent de leurs Concubines. Comme j'appris, que plusieurs Génévres s'avisoient de vanter ma figure, je craignis, qu'il ne prît fantaisie à cette Reine de vouloir avoir de ma race, & qu'elle n'ordonnât à ses chasseurs de beaux Garçons de m'enlever & de m'enfermer dans son Serrail, c'est pourquoi je pris le parti de décamper au plus vîte.

La crainte me donna des aîles.

Je passai dans le Païs des Philosophes. On lui a donné ce nom à cause de ses Habitans, qui sont continuëllement ensévelis dans des Spéculations profondes, & qui s'adonnent fort aux études subtiles de la Philosophie. J'avois un désir extréme de voir cette région, que je me figurois comme le centre des Sciences, & le véritable séjour des Muses. Je ne croyois pas d'y trouver des champs, ni des prés,

Mais des jardins sémés des plus brillantes fleurs.

Dans cette idée je hâtois le pas, comptant par mes doigts les momens & les heures.

Cependant les chemins, par où je passois, étoient pierreux, entrecoupés de fossés & de trous, de sorte que j'allois tantôt par un terrain raboteux, tantôt il me falloit traverser des bourbiers, d'où je sortois tout mouil-

lé & tout croté. Mais je me consolois de ces accidens, sachant bien, qu'on ne va au Ciel, que par les traverses. Après avoir lutté environ une heure contre ces difficultés, je rencontrai un Païsan, à qui je démandai, combien j'étois éloigné de *Mascattia*, c'est-à-dire du Païs des Philosophes. *Démandez moi plûtôt*, me répondit-il, *combien il vous reste de chemin à faire pour en sortir; car vous étes au milieu même du païs.* Surpris de cette réponse, *comment se peut-il*, poursuivis-je, *qu'un païs, qui n'est habité que par des Philosophes, paroisse plûtôt une étable à cochons, que le séjour de Créatures raisonnables?* Il me répartit, que le païs seroit bientôt en meilleur état, si les Habitans avoient le loisir de s'appliquer à de pareilles fadaises. Main„tenant, ajoûta-t-il, ils ont leur esprit vers „les astres, & ne sont occupés qu'à décou„vrir un chemin, pour aller au soleil; ainsi „on doit leur pardonner, s'ils négligent „ceux de leur Païs: il n'est pas aisé de „soufler, & d'avaler en même tems.„

Je compris bientôt, où tendoit le discours du rusé Villageois; & poursuivant ma route, j'arrivai près de Caska, qui est la Capitale. Je vis aux portes de cette ville, au lieu de sentinelles, des Oyes, & je rémar-

quai dans les murailles des nids de poules & des toiles d'araignées. Les Philoſophes & les Porcs ſe promenoient pêle & mêle dans les ruës. Ils n'étoient diſtingués que par la figure du Corps; car pour la crote & la bouë ils en avoient également. Les Philoſophes étoient couverts de manteaux; mais je n'en pus jamais diſtinguer la couleur, tant ils étoient craſſeux & crotés. J'en vis un, qui venoit droit à moi, & je lui adreſſai ces paroles: *Maître, dites moi, je vous prie, quel eſt le nom de cette Ville-ci?* A ces mots s'arrêtant tout court, & démeurant immobile, comme ſi ſon ame avoit été ſéparée de ſon Corps, il léva les yeux au Ciel, & s'écria; *Il n'eſt pas loin de midi.* Cette réponſe inſenſée, qui marquoit un étrange dérangement d'eſprit, me perſuada, qu'il vaut mieux étudier peu, que d'extravaguer à force d'études.

Le Marché de la ville étoit vaſte, orné de ſtatuës, & de Colonnes chargées d'inſcriptions. Je m'aprochai, pour voir, ſi je n'en pourrois pas déchifrer quelqu'une; mais dans le tems, que je tâchois d'en venir à bout, je ſentis ſubitement couler ſur mon dos quelque choſe de chaud & d'humide. Je me tourne, pour voir, d'où pouvoit venir cette pluye chaude, & je vis un Philo-

 ſophe,

ſophe, qui piſſoit contre moi. Ce Perſonnage étoit ſi enſéveli dans ſes méditations, qu'il m'avoit pris pour une ſtatuë, près de laquelle il avoit accoûtumé de faire ces ſortes de néceſſités. Pour moi, piqué de cette injure, & de voir encore le Philoſophe me rire au nez, je lui ſanglai un ſouflèt à tour de bras, qui le fit bien révenir de ſa diſtraction. Auſſitôt il me ſaiſit par les cheveux, & me traîna en écumant de rage, & criant de toute ſa force, par tout le Marché. Comme je voyois, que ſa colére ne pouvoit s'aſſouvir, je tàchai de l'adoucir, lui repréſentant, que nous étions à deux de jeu; que, ſi je l'avois ſoufleté, il m'avoit arraché les cheveux, & qu'ainſi toute compenſation faite, il dévoit me laiſſer aller. Tout cela étoit inutile; mais enfin, après un rude combat, nous tombâmes l'un ſur l'autre. A ce ſpectacle les Philoſophes accourent de tous côtés, & ſe jettant ſur moi, comme des enragés, ils me frappent à tour de rolle avec de gros bâtons, me traînant de nouveau autour du Marché. J'étois ſur le point de rendre l'Ame. Enfin laſſés plûtôt, que raſiaſiés, ils me ménent vers une grande Maiſon. Arrivé ſur le ſeuil de la porte, je réfuſai de paſſer outre; mais Mrs. les Philoſophes, me paſſant une corde au

au coû, me traînérent dedans, comme un Veau meuglant, & me laiſſérent étendu ſur mon dos au milieu du plancher. Tout étoit dans un deſordre extréme dans cette maiſon. Elle me parut dans le même état, où l'on voit les nôtres vers Pâques, ou la St. Michel, lorsqu'on déménage. Cependant je conjurois ces Sages de mettre fin à leur colére, & de ſe laiſſer toucher de compaſſion, leur réprésentant, combien il étoit peu glorieux pour des Gens, qui s'adonnoient à l'étude de la Philoſophie & de la ſageſſe, de ſevir comme des Bêtes féroces, & de s'abandonner à des mouvemens, contre lesquels ils déclamoient ſans ceſſe eux-mémes. Mais je parlois à des ſourds: Car le Philoſophe, qui m'avoit ſi bien arroſé le dos, récommençoit le combat à chaque inſtant, & me frappoit comme un enclume, avec tant d'opiniatreté, qu'il ſembloit, qu'il n'y eût que ma mort, qui pût l'apaiſer. Je compris, qu'il n'eſt point de haine pareille à celle des Philoſophes *, & que ces Gens, qui étalent dans la ſpéculation toutes les beautés de la vertu, ſe mettent peu en peine de la pratiquer.

* Quand l'Hiſtoire Ancienne & Moderne ne fourniroient pas une infinité de preuves de cette vérité, l'expérience journaliére nous en convaincroit de reſte.

Le courroux, la fureur bouillonnent dans leur Ame,
Au travers de leurs yeux on voit ſortir la flamme.

Quatre Philoſophes arrivent cependant ; la forme de leurs manteaux déſignoit une ſecte particuliére. Ils apaiſent, du geſte & de la voix, ce tumulte horrible, & paroiſſent compatir au triſte état, où ils me voyent. Après avoir parlé à chacun de ces furieux en particulier, ils me firent tranſporter dans une autre maiſon. Je me réjouïſſois d'être ſorti des mains de ces enragés, & d'être tombé parmi d'honnêtes gens. Je racontai à ceux-ci la cauſe de tout ce tintamare ; & mon récit les fit rire. Ils me dirent, que les Philoſophes vuidoient d'ordinaire leur veſſie ſur le Marché, lorſqu'ils s'y promenoient, & qu'il étoit croyable, que mon agreſſeur, plongé & abſorbé dans de profondes méditations, m'avoit pris pour une ſtatuë. Ils ajoûtérent, que ce même perſonnage étoit un Aſtronome de grande réputation, & que ceux, qui m'avoient épouſſeté le dos avec tant de rage, étoient des Profeſſeus de Philoſophie morale. J'écoutois tout cela avec plaiſir, me croyant hors de danger, & en ſûreté contre la fureur Philoſophique. Toutefois j'étois allarmé de l'attention, avec laquelle mes bienfaiteurs me conſidéroient, & de queſtions

réitérées, qu'ils me faiſoient, touchant ma Patrie, mon Genre de vie, & le ſujet de mon voyage. Enfin les entretiens particuliers, que ces Gens-là avoient entre eux ſur mes réponſes, achevérent de me remplir l'eſprit de ſoupçons. Mais ce fût bien autre choſe, lorſque je me vis conduire dans une chambre d'Anatomie, où j'aperçus d'abord des tas d'oſſemens, qui répandoient une odeur empoiſonnée. Je crus pour lors, d'être dans une caverne de Brigands: mais les Inſtrumens Anatomiques, que je voyois pendus aux murailles, me firent révenir de cette idée, & je compris, que mon Hôte étoit un Médécin, ou un Chirurgien. Il y avoit environ demi-heure, que j'étois ſeul dans cet horrible cachot, lorſque je vis entrer une Dame, qui m'apportoit un diner, qu'elle m'avoit préparé elle même. Elle paroiſſoit extrémement bonne & compatiſſante. Elle ne m'eût pas plûtôt conſidéré avec quelque attention, qu'elle commença à pouſſer de profonds ſoûpirs, qu'elle rénouvelloit de tems en tems. Je ne pus m'empècher de lui démander la cauſe de ſa douleur. „Hélas, me répondit-„elle, c'eſt le ſort, qui vous attend, qui m'ar-„rache ces ſoûpirs. Vous étes à la vérité „dans un lieu honnête; car mon mari, à qui „cette maiſon apartient, eſt Phiſicien gagé de

 „la

„la Ville, & Docteur en Médécine: Ceux, „que vous avez vûs avec lui, ſont ſes Collé- „gues. Ils ont été frappés de la figure ex- „traordinaire de vôtre corps, & ils ont réſo- „lu d'en examiner les reſſorts cachés, & „d'éplucher vos entrailles, en un mot, de „vous diſſéquer, pour voir, s'ils ne feront pas „ſur vous quelque découverte utile à l'Ana- „tomie.„ Cette nouvelle m'étourdit, & mon cœur commença à palpiter d'une étrange maniére. *Quoi? Madame*, m'écriai-je, *vous oſez appeller d'honnêtes gens des ſcélerats, qui ne ſe font point ſcrupule de fendre le Ventre à un innocent, qui ne leur a jamais fait le moindre mal!* A quoi elle répondit:

Oubliez-vous ſi tôt, dans quel païs vous êtes?

Certainement vous avez à faire à d'honnêtes Gens, qui n'agiſſent point dans de mauvaiſes vuës, mais pour l'amour du bien public, pour enrichir l'Anatomie par de nouvelles découvertes. Je lui répartis, qu'elle ſe moquoit de moi, & que j'aimerois bien mieux tomber entre les mains d'une troupe de voleurs, qui m'auroient bientôt dépêché, que d'être diſſéqué par les plus honnêtes Gens du monde. Là-deſſus, je me jettai aux piéds de la bonne Dame, la ſupliant, avec des torrens de larmes, de vouloir bien intercéder pour moi. Elle me répliqua, que ſon inter-

interceſſion me ſerviroit de fort peu de choſe contre les Décrèts de la Faculté, qui d'ordinaire étoient irrévocables; mais qu'elle tâcheroit de me ſouſtraire à la mort par une autre voye. En diſant cela, elle me prit par la main, & me fit deſcendre par un eſcalier dérobé, d'où elle m'accompagna tout tremblant, que j'étois, juſqu'aux portes de la Ville. Alors je voulus prendre congé de ma bienfaitrice, & je tâchois de lui exprimer toute l'étenduë de ma réconnoiſſance; mais elle interrompit mes rémercìmens, pour me dire, qu'elle ne me quitteroit pas, que je ne fuſſe tout-à-fait en ſûreté, & continua à m'accompagner, ſans que je m'y oppoſaſſe. Pendant que nous marchions enſemble, nous nous mìmes à diſcourir ſur le compte des Philoſophes, & ce fût à cette occaſion, que la bonne Dame me fit un compliment, qui ne me plût guére; car je compris, qu'elle exigeoit de moi pour le ſervice, qu'elle m'avoit rendu, des choſes, qui étoient alors au deſſus de mes forces. Elle m'expoſa, le plus patétiquement, qu'elle put, le triſte ſort des Dames de ſon Païs, qui n'avoient pour Maris que des Pédans de Philoſophes, qui étant toujours enſévelis dans les Etudes négligeoient le dévoir conjugal, „Je puis „vous proteſter, continua-t-elle avec ſer-

„ment,

„ment, qu'il feroit fait de nous, fi quelque „honnête & compatiffant voyageur ne fou-„lageoit en paffant nos maux, & n'apportoit „de tems en tems quelque réméde à nos „fouffrances.„ Je faifois la fourde oreille à toute cette harangue, feignant de n'en pas comprendre le but; & je tâchois de doubler le pas. Ma froideur ne fit que l'enflammer davantage.

Voyant enfin, que fes inftances
Ne pouvoient point fléchir mon cœur,
Elle fe livre a la fureur,
Et commet mille extravagances.

Elle me réprocha mon ingratitude; mais comme j'allois toûjours mon train, fans daigner lui répondre, elle me faifit par le bout de ma robe, & s'éforca de me rétenir. Alors je me fervis du peu de force, qui me reftoit, & me dépétrai enfin de cette femme. L'avantàge, que l'avois fur elle du côté de l'agilité, m'emporta bientôt hors de fa vuë. Elle étoit dans une rage extréme, & elle l'exprimoit par ces mots: *Kaki Spolaki*, c'eft-à-dire, Chien ingrat. Je gobai ces injures avec un fang froid de Spartiate, m'eftimant fort heureux d'en être quitte à fi bon marché, & de me voir hors du Païs de ces Sages, dont le fouvenir me fait encore dreffer les cheveux à la tête. J'arrivai dans la Province de

de Nakir, dont la Capitale est une Ville, ou plûtôt un grand Village de même nom. Je n'en puis pas dire grand' chose; car je passois rapidement par les endroits trop voisins du Païs des Philosophes, me hâtant d'arriver chez des nations moins curieuses de Philosophie, & surtout d'Anatomie; car tel étoit l'excès de ma crainte, que toutes les fois, que je rencontrois quelqu'un en chemin, je lui démandois, s'il étoit Philosophe? Les Cadavres & les instrumens d'Anatomie me révenoient aussi fort souvent dans l'imagination. Les Habitans du Village de Nakir me parurent extrémement affables; car tous ceux, que je trouvai sur mes pas, me vinrent offrir leurs services, m'assûrant fort au long de leur probité. Cela me paroissoit pourtant ridicule; car je n'avois témoigné aucun soupçon contre personne, & n'avois révoqué en doute la probité de nul d'entre eux. J'en témoignai mon étonnement à quelques-uns de ces Complimenteurs, leur démandant, à quoi bon tant d'assûrances d'une chose, dont je ne doutois aucunement? ce fût encore des protestations à perte de vuë, accompagnées de mille sermens. Lorsque je fus sorti de ce Village, je rencontrai un Voyageur, qui portoit sur son dos une grosse malle pleine de hardes. Il s'arrêta en me voyant, & me dé-

démanda, d'où je venois. Comme je lui eus dit, que j'avois traversé le Village de Nakir, il me félicita d'en être sorti sain & sauf, m'assûrant, que les Habitans étoient des maîtres-fripons, des fourbes, qui savoient l'art de plumer les Passans & de les renvoyer ensuite. Je lui répondis, que, si les effets répondoient aux paroles, ce dévoient êtres les plus honnêtes Gens du monde, vû que chacun d'eux s'empressoit de faire connoître sa probité, & d'en assûrer un chacun avec des fermens exécrables. Le Voyageur soûriant à ces mots; *Gardez-vous*, me dit-il, *de toute personne, qui vante sa propre vertu, & surtout de ceux, qui se donnent au Diable, pour vous en convaincre.* Cet avis est resté gravé bien avant dans mon esprit, & j'ai éprouvé maintefois, que ce Voyageur avoit raison; de-là vient, qu'aujourd' hui, lorsque mes Débiteurs m'assûrent de leur probité en jurant, je déchire le contract, & je réprens mon bien.

Après avoir traversé toute la Province de Nakir, j'arrivai sur le bord d'un Lac, dont l'eau étoit d'un rouge foncé. Il y avoit sur le rivage un navire à trois rangs de rames, sur lequel les Voyageurs passoient pour un prix modique, pour aller dans le Païs de la Raison. Etant convenu du prix

de

de mon paſſage, j'entrai dans le vaiſſeau, & j'eus beaucoup de plaiſir à traverſer ce Lac; car, comme je l'ai déjà rémarqué ailleurs, les navires du monde ſoûterrain voguent ſans le ſécours de perſonne; les rames agiſſent par le moyen des reſſorts, & fendent les ondes avec une rapidité étonnante. Dèsque j'eus abordé de l'autre côté, je pris un de ces Gens, qui ſe tiennent ſur les ports, pour ſervir les Voyageurs, & je me fis conduire par lui à la Ville de la Raiſon. Pendant le chemin il me mit au fait de ce, qui régardoit cette Ville, & les mœurs de ſes Habitans. J'appris, qu'ils étoient tous Logiciens ſans exception, & que la Ville étoit le véritable ſiége de la Raiſon, d'où elle avoit auſſi tiré ſon nom. Quand j'y fus arrivé, je compris, que tout ce, qu'on m'en avoit dit, étoit vrai; car chaque Citoyen me parut un Sénateur, tant à cauſe de ſa pénétration, que de la régularité de ſes mœurs, & de ſa gravité. Je ne pus m'empêcher alors d'éléver les mains au Ciel, & de m'écrier à diverſes répriſes: O trois fois heureuſe terre, qui ne produis que des Catons! Cependant quand j'eus examiné de près l'état de cette Ville, je m'apperçus, qu'il y régnoit beaucoup de nonchalance, & que faute de foûs tout y languiſſoit: Car comme les Habitans péſent tout au poids du

bon

bon ſens, qu'ils ne ſe laiſſent point éblouir par de belles promeſſes, ni par des diſcours étudiés, ni par des colifichets, ces moyens ſalutaires, dont on ſe ſert ailleurs, pour exciter les Sujets à des entrepriſes avantageuſes à l'Etat, ſans qu'il en coûte rien au tréſor public, n'ont point lieu dans cette république.

Les défauts inſéparables de cette exacte attention à péſer toutes choſes, me furent très-bien expliqués par un certain Miniſtre des Finances. „Les Arbres, me dit-il, ne „ſont ici diſtingués entre eux, que par le nom „& par la figure. Il n'y a point d'émulation „parmi nos Citoyens, parcequ'il n'y a point „de caractéres, qui les diſtinguent; & per„ſonne ne paroît être ſage, parcequ'un cha„cun l'eſt. J'avoüe, que la folie eſt un dé„faut; mais il ne faut pas ſouhaiter, qu'il „n'y en ait point du tout. Il ſuffit à chaque „Ville, d'avoir autant de Sages, qu'il y a „d'emplois publics. Il faut des Gens pour „gouverner, & d'autres pour ſe laiſſer gou„verner. Ce que les Régens des autres „Etats font avec des bagatelles & des coli„fichets, nôtre Magiſtrat eſt obligé de faire „par des récompenſes ſolides, qui épuiſent „ſouvent ſes finances; car, pour un ſervice „rendu à l'Etat, les ſages veulent avoir des

noyaux,

„noyaux, & les foûs ſe contentent de pélû-„res. Ainſi, par exemple, les honneurs & „les titres ſont ailleurs des hameçons, où „l'on prend les foûs, & par leſquels on les „anime aux travaux les plus difficiles; mais „ils ne ſervent guére chez des Gens, qui ne „croyent pas, qu'on puiſſe aquérir l'eſtime „publique, & les honneurs ſolides autrement, „que par la vertu & le mérite intérieur, & „qui par conſéquent ne veulent pas ſouffrir, „qu'on les leurre par de ſpécieuſes promeſ-„ſes. Enfin il ſe peut, que l'idée, qu'ont vos „Guerriers, qu'il ſera parlé d'eux dans l'Hi-„ſtoire, les excite à courir les plus grands „riſques pour le ſalut de leur patrie: mais les „nôtres régardent cela comme un Galbanon, „& ces phraſes, *mourir pour la patrie*, *vi-„vre dans l'hiſtoire*, *ne leur ſemblent pas „plus compréhenſibles*, parcequ'ils croyent, „qu'il eſt vain & inutile de donner des loü-„anges à des Gens, qui ne peuvent les en-„tendre. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres „inconveniens, qui réſultent de cette atten-„tion à tout éplucher, & qui font aſſés voir, „que dans un Etat bien conſtitué il eſt néceſ-„ſaire, que la moitié des Citoyens extrava-„gue. La Folie eſt à l'egard de la ſociété ce, „qu'eſt le ferment à l'égard de l'eſtomac: Le „trop, ou le trop peu de ferment nous cauſe „des maladies.„

J'entendois tout cela avec un grand étonnement; & le Sénat m'ayant fait offrir, quelques jours après, une demeure dans la Ville, si je voulois m'y fixer, & faisant même réitérer ses instances, je me trouvai dans une étrange confusion, soupçonnant, que ce compliment ne procédoit que de l'opinion, qu'on avoit de ma folie, & qu'on me régardoit comme un ferment utile à l'Etat, lequel languissoit pour trop de sagesse. Ce qui me confirma dans mes soupçons, ce fût un certain bruit, qui courut alors, que la République envoyoit un grand nombre de Citoyens dans les Colonies, & que pour les remplacer, on avoit dessein de ramasser autant de foûs des nations voisines. Il ne m'en fallut pas d'avantage, pour me faire sortir de cette Ville raisonnable. J'eus long-tems dans l'esprit l'axiome de ce Peuple, *que dans un Etat bien réglé il est nécessaire, que la moitié des Citoyens extravague*; Axiome, qui est inconnu à nos Politiques, & je m'étonnois, que nos Philosophes ne l'eussent point encore trouvé. Peut-être qu'il n'a pas été caché à quelques-uns de ces derniers; mais aparemment ils n'ont pas cru, qu'il valût la peine de le mettre au rang des axiomes politiques, vû que les foûs abondent par tout chez nous, & qu'il n'y a point de Ville, ni de

Villa-

Village, qui n'ait bonne provifion de ce ferment fi falutaire.

Etant donc parti du Païs de la Raifon, je me rémis en chemin, & parcourus plufieurs Régions, que je pafferai fous filence, n'y ayant rien trouvé de rémarquable. Je penfois avoir vû toutes les merveilles de la Planéte de Nazar; mais étant arrivé dans le Province de Cabac, je découvris de nouveaux prodiges, qui furpaffent toute croyance. Parmi les Habitans de ce païs-là il y en a plufieurs, qui font Acéphales, c'eft-à-dire, fans téte. Ceux-ci parlent par une bouche, qu'ils ont au milieu de l'eftomac; ce défaut naturel les exclut de tout emploi important, où il faut avoir de la cervelle. Les charges, auxquelles ils peuvent prétendre à la Cour, font celles de Chambélans, de Maîtres d'Hôtel, de Grand-Maitre de cuifine; & on en tire auffi quantité, pour en faire des Valets de pié, des Bédeaux, des Cuiftres, en un mot, pour exercer toutes les charges, où il n'eft pas befoin de tête. Quelques-uns néanmoins font reçus aux emplois du Sénat à caufe du mérite de leurs Parens, & par la faveur du Magiftrat, ce qui peut fe faire quelquefois, fans que l'Etat en fouffre: car on fait d'expérience, que toute l'autorité Magiftrale réfide entiérement dans quelques Sénateurs particu-

 liers,

liers, que les uns ne ſont dans le Sénat, que pour completter l'aſſemblée, & pour ſigner les réſolutions des autres. Ainſi il y avoit de mon tems dans le Sénat de Cabac deux Aſſeſſeurs nés ſans tête, qui tiroient les Gages de Sénateurs; car quoiqu'ils fuſſent deſtitués de jugement à cauſe de leur défaut naturel, ils donnoient pourtant leur conſentement, & ils étoient plus heureux, que leurs collégues, contre qui, dans certains cas, le peuple déchargeoit ſa bile, ſans faire mention de ceux, qui étoient Acéphales; ce qui montre, qu'il eſt quelque fois bon à un Sénateur, de n'avoir point de tête. Au reſte la Ville de Cabac ne le céde à aucune de ce Globe-là. Elle a une Cour, une Univerſité & des Temples magnifiques.

Je paſſai, au ſortir de-là, dans deux autres Régions, dont l'une a le nom de Cambare, l'autre de Spélek. Les Habitans ſont tous Tilleuls. Ils différent entre eux en ce, que les uns ne vivent pas au-delà de l'âge de quatre ans, les autres au contraire vivent longtems, & atteignent même l'âge de quatre cens ans. Quand on vient chez ceux-ci, on ne voit que Péres, Grands-Péres, Ayeux, Bisayeux &c. On ne les entend parler que de leurs avantures, ils récitent mille fables, & on a ſi ſouvent les oreilles rébattués de ces

viéilles

viéilles ſornettes, qu'on s'imagine être né depuis pluſieurs ſiécles, ſurtout quand on voit tant de viéilles Gens devant ſes yeux. Voilà quel étoit l'état des Habitans du Païs de Spélek. Il me parut d'abord plus heureux, que celui des Peuples de Cambare; mais je m'apperçus quelque tems après, que je me trompois. En effet les Cambariens aquiérent la maturité de l'eſprit & du Corps quelques mois après leur naiſſance, en ſorte qu'une année ſuffit pour les former, & les perfectionner. Ils employent le tems, qu'ils ont encore à vivre, à ſe préparer à la mort. La vuë de ce peuple rappelle dans l'eſprit la République de Platon, où les vertus étoient d'abord portées au plus haut dégré de perfection. Les Cambares ont continuëllement devant les yeux la briéveté de la vie, & étant toûjours occupés de cette idée, ils régardent ce monde comme la porte, par où l'on paſſe à l'autre vie, ainſi l'image de l'avenir banit de leur eſprit l'idée du préſent; en ſorte donc, que chacun d'eux peut être régardé comme un Philoſophe, qui indifférent pour les biens terreſtres, ne tâche que de s'aſſûrer ce tréſor durable & éternel, qui eſt la récompenſe de la vertu, de la piété, & de la bonne réputation. En un mot, ce Païs ſembloit être habité par les Anges, ou le domicile des

Saints, ou l'Ecole véritable, où la ſageſſe & la piété étoient enſeignées excellemment bien. De-là on peut juger, combien ſont injuſtes les murmures de ceux, qui ſe plaignent de la briéveté de la vie, & qui font à ce ſujet une eſpéce de procès à Dieu: car nôtre vie n'eſt courte, que parceque nous en paſſons la meilleure partie dans les plaiſirs; mais elle ſeroit aſſés lôngue, ſi on en faiſoit un meilleur uſage.

Dans l'autre Province, où j'aï dit, qu'on vivoit juſqu'au-delà de quatre cens ans, je rémarquai tous les Vices, que l'on voit régner parmi les Hommes. Les Habitans ne penſoient qu'aux choſes préſentes, comme ſi elles euſſent été éternelles, & qu'ils ne les euſſent jamais dû quitter.

La Piété ſincére eſt banie à jamais
De ce Peuple trompeur, qui ſe plait aux forfaits.

Une autre eſpéce d'inconvenient, qui réſultoit de cette longue vie, c'eſt, que ceux, qui avoient malheureuſement perdu leurs biens, ou qui étoient perclus de leurs membres, ou qui tomboient dans les maladies douloureuſes & longues, ſe donnoient eux-mêmes la mort; ne voyant pas d'autre moyen de ſe délivrer de leurs miſéres, ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi leur vie eût dû être de peu de durée. L'un & l'autre Peuple fût pour moi un ſujet d'éton-

d'étonnement; & je ſortis de ces lieux la tête pleine de réflexions philoſophiques.

Je continuai ma route par des lieux raboteux & déſerts, par où l'on paſſe, pour aller au Païs des Innocens, qu'on nomme en langue vulgaire Spalank. Ce nom vient de l'innocence, & de l'humeur pacifique des Habitans de cette Province. Ils ſont tous Nêfliers & les plus heureux des Mortels, n'étant ſujets à aucune paſſion, & conſéquemment à aucun défaut.

Il n'eſt queſtion chez eux de loi, ni de ſuplice,
Ils n'ont ni Juges, ni procès,
Ils pratiquent pourtant la vertu, la juſtice,
Avec un merveilleux ſuccès.
L'innocence les met à l'abri des allarmes:
Ils ont autant d'Amis, qu'ils comptent de Voiſins.
On n'entend point chez eux le bruit affreux des Armes.
Soldats, Arſénaux, Magazins,
Sont à ce Peuple heureux des choſes inconnuës.

Je trouvai, que tout ce, qu'on m'avoit dit de ces Nêfliers, étoit véritable, & qu'en effet ils ne ſe gouvernoient point par des loix; mais par leur propre génie. L'envie, la haine, la colére, l'orgueil, l'amour de la fauſſe gloire, les diviſions, & tous les autres vices, qu'on rémarque dans l'eſpéce humaine, n'ont point lieu chez cette Nation. On ne trouve pas non plus chez elle pluſieurs autres choſes, qu'on prétend faire l'ornement des Créatures raiſon-

raiſonnables, & les diſtinguer des Brutes; car excepté la Théologie, la Phiſique & l'Aſtronomie, toutes les autres Sciences lui ſont inconnuës, de même que les Arts. Elle n'a aucune idée de Juriſprudence, de Politique, d'Hiſtoire, de Morale, de Mathématiques, d'Eloquence &c. L'amour de la gloire lui étant auſſi inconnu, l'émulation, qui anime les ſujets aux grandes choſes, y eſt tout-à-fait ignorée. Je ne voyois dans ce Païs-là aucun Palais, nul édifice, tant ſoit peu conſidérable, point d'Hôtel-de-Ville, point de Tribunaux, point de richeſſes, point de Magiſtrat, & par conſéquent point de procès, ni d'envie d'en avoir; & pour tout dire en deux mots, s'il n'y avoit point de Vices, auſſi n'y avoit-il point de politeſſe, point d'Arts, point de magnificence, & une infinité d'autres choſes pareilles, à qui nous donnons le nom de vertus, qui rendent les ſociétés civiles récommandables & font paſſer les Hommes pour polis & civiliſés. A dire le vrai, il me ſembloit d'être plûtôt dans une forêt, que dans une ſociété, & je ne ſavois, quel jugement porter ſur cette Nation, ni ſi cet état naturel ſeroit à ſouhaiter aux Hommes; mais enfin, quand je faiſois réflexion, que la vertu étoit préférable au Vice, & que l'ignorance de certains Arts éloignoit les vols, les meurtres, les rapines, & pluſieurs

autres

autres crimes, qui perdent l'Ame avec le Corps, je ne pouvois m'empêcher de réconnoitre le bonheur de ces Néfliers. Pendant que j'étois encore parmi eux, je marchois un jour ſans attention, & je chopai ſi rudement contre une pierre, que je me fracaſſai la jambe gauche, qui s'enfla auſſitôt. Un Païſan, me voyant dans cet état, accourut incontinent, avec une certaine herbe, qu'il appliqua ſur la partie offenſée, il me guérit ſur le champ. Je conjecturai alors, que ces gens-là excelloient dans les cures, & je ne me trompois pas; car comme le nombre de leurs Etudes eſt extrémement borné, ils ne ſe contentent pas d'éfleurer les Sciences, comme font nos Savans, qui veulent tout apprendre,* mais ils s'adonnent à une ſeule, & l'aprofondiſſent autant, qu'il eſt poſſible. Cependant je rémerciai mon Médécin du ſervice, qu'il m'avoit rendu, priant Dieu de l'en récompenſer. Ce Païſan me parla avec tant de ſolidité, de ſavoir, & de piété, quoiqu'en des termes un peu champêtres, que je crus, que c'étoit un Ange, qui m'etoit apparu ſous la figure d'un Arbre. Je compris par-là, avec combien peu de raiſon nous nous déchaînons contre ces Stoïciens, ** qui ne déſirant

* *Polyhiſtores noſtri*, nos Prodiges d'érudition.

** *Apathiæ Sectatores*, les Partiſans de l'impaſſibilité.

firant rien, ne s'afligent, ne ſe réjouïſſent de rien, & ne ſe fâchent contre perſonne, s'étant défaits de paſſions impétuëuſes de l'ame, & que nous accuſons à cauſe de cela de mener une vie lâche & pareſſeuſe. Je compris auſſi, & plus clairement encore, combien ſe trompent ceux, qui admettent la néceſſité de certains vices parmi les Mortels, qui croyent, que la colére éguiſe la force, que l'émulation produit l'induſtrie, & que la défiance eſt la mére de la prudence; car qui ne ſait, que d'un mauvais œuf il ne peut naître qu'un mauvais corbeau, & que pluſieurs qualités, dont les Humains s'énorgueilliſſent, & que nous célébrons dans nos Vers, ſont plûtôt des ſujets de honte, que de gloire, ſi on les régarde avec les yeux d'un Philoſophe.

Je ſortis du Païs des Innocens & me rendis dans la Province de Kiliac, où les Habitans naiſſent avec de certaines marques au front, qui déſignent le nombre de leurs années, & le tems, qu'ils ont encore à vivre. Je les croyois les plus fortunés des Mortels, vû que la mort ne pouvoit les ſurprendre en flagrant délit; mais, comme ils connoiſſoient tous le jour de leur mort, ils prolongeoient auſſi leur pénitence juſq'à ce dernier jour; en ſorte que, ſi on trouvoit quelque honnête perſonnage parmi eux, ce ne pou-

pouvoit être, que quelqu'un, à qui les marques de la mort ne venoient que dans une extrême Viëïlleſſe. Je voyois quantité de ces Arbres, qui marchoient la tête panchée, comptant avec leurs doigts les jours & les momens, qu'ils avoient encore à vivre & ſe déſeſpérant, lorſque cette heure fatale approchoit; ce qui me fit conclure, que le Créateur avoit ſagement fait, de cacher au reſte des Mortels l'heure de leur mort.

Après avoir parcouru ce Païs, j'arrivai au bord d'un Canal, dont l'eau étoit noire; je le traverſai dans un eſquif, & j'abordai dans la Province d'Askarac. C'eſt-là que je vis d'horribles monſtres; car ſi parmi les Cabaques il y a des Gens ſans tête, on voit en révanche des Askaraques, qui en ont ſept. Ces Heptacéphales, ou Gens à ſept têtes, ſont des prodiges de Science. Le Peuple leur portoit autrèfois une telle vénération, que peu s'en falloit, qu'il ne les adoràt. Tous ceux, qui gouvernoient l'Etat, étoient tirés de cette Tribu; mais comme ces Régens avoient autant d'idées, que de têtes, il n'y avoit ſorte de choſes, dont ils n'eſſaïaſſent; mais cette quantité d'entrepriſes, & ces diverſes idées dans une ſeule perſonne, embrouïllerent extrémement les affaires, & dans la ſuite la confuſion monta

à un

à un si haut point, qu'il fallut des siécles entiers, pour débrouiller le cahos, que ces trop habiles Magistrats avoient répandu dans les affaires de l'Etat. Il ne se peut rien de plus avisé, que le decrèt, que l'on fit alors, pour exclure les Heptacéphales du Gouvernement, & pour le restraindre aux Simples, c'est-à-dire aux Citoyens, qui n'avoient qu'une tête. Depuis ce tems-là ces Gens, qui avoient été révérés comme des Dieux, sont aussi déchûs, & aussi peu estimés, que les Acéphales parmi les Cabaques : car comme ceux-ci ne peuvent rien faire faute de tête, ceux-là font tout de travers, pour en avoir trop. C'est pourquoi on les éloigne de toute sorte de charge, & on les laisse croupir dans l'obscurité. Ils sont pourtant une espéce d'ornement à leur païs ; car on les méne d'un côté & de l'autre, pour servir de spectacle, & pour montrer, combien la Nature a été liberale en leur endroit; mais on peut dire, qu'elle auroit mieux fait de n'être pas si prodigue, & de se contenter de leur donner une seule & bonne tête. De toute cette race d'Heptacéphales il n'y en avoit que trois, qui fussent employés de mon tems; encore ne les avoit-on admis aux emplois, qu'après leur avoir coupé six têtes: car par-là on leur avoit ôté ces idées con-

confuſes, qui les brouïlloient, & on les avoit réduits au ſens commun ; à peu près comme on émonde les Arbres chez nous, pour les faire pouſſer plus haut. Mais il y a peu d'Heptacéphales, qui veuïllent ſoufrir cette opération, à cauſe de la douleur, qu'elle cauſe, & du dangèr, où ils ſont expoſés de mourir bientôt après. Tout cela me fit conclure, qu'il n'y a point d'excès, qui ne ſoit nuiſible, & que la véritable prudence ne ſe trouve que dans un cerveau ſimple, mais ſolide & judicieux.

Pour aller de ce païs-là dans la Principauté de Boſtanki, il faut paſſer par des déſerts. Les Boſtankis diffèrent peu des Potuans, quant à la figure extérieure; mais intérieurement il y a une différence rémarquable, qui conſiſte en ce, que les Boſtankis ont le cœur placé dans la cuiſſe droite, de ſorte qu'on peut dire avec vérité, qu'ils portent leurs cœurs dans leurs culottes. De-là vient, qu'ils ſont régardés comme les plus poltrons de tous les Habitans du globe. En arrivant dans la Ville, j'entrai dans un cabaret tout près de la porte, & comme les fatigues du Voyage m'avoient mis de mauvaiſe humeur, je commençai à quéreller l'Hôte, dont la lenteur me choquoit. Celui-ci tout éfrayé, ſe jetta à mes génoux, me démandant

dant pardon les larmes aux yeux. Il me fit toucher sa cuisse droite, pour que je jugeasse de sa frayeur par la palpitation de son cœur. Je n'eus pas plûtôt senti ce mouvement, que ma colére se changea en risée, je lui dis de se rassûrer & d'essuyer ses larmes. A ces mots il se léva, & m'ayant baisé la main, il s'en fût aprêter à manger. Un moment après j'entendis des cris & des gémissemens, qui venoient du côté de la cuisine. J'y courus, & je ne fus pas peu surpris, de voir ma poule mouïllée d'Hôte, qui se rüoit à coup des piéds & de fouët sur sa Femme & sur les servantes. Dès qu'il m'apperçut, il se jetta à mes piéds. „Qu'est-ceci, dis-je à „ces Femmes, quel crime avez-vous commis, „qui aît pû mettre cet Agneau si fort en co-„lére?„ Elles me régardoient, sans rien dire, n'osant pas me découvrir le sujet de leur affliction; mais leur ayant ordonné avec ménaces de s'expliquer, l'Hôtesse me parla en ces termes: „Les Habitans de cette Principauté, dit-„elle, ne peuvent soûtenir les régards d'un „ennemi armé, & dès-qu'ils sont hors de leurs „maisons, ils tremblent au moindre bruit; „mais au logis ils font le diable à quatre. Ils „parlent avec hauteur dans leur cuisine, & se „jettent avec fureur sur leur Famille timide; „mais ils n'osent pas se montrer contre des

„Gens

„Gens armés, & ils ne ſont vaillans, que „contre ceux, qui n'ont ni armes, ni forces. „De-là vient, que nôtre République eſt ex-„poſée aux inſultes & aux déprédations de ſes „Voiſins. Mais une Nation voiſine, à qui „nous payons tribut, eſt d'un naturel bien dif-„férent; car elle ne ſe bat que contre des En-„nemis armés. Là les Mâles commandent au „déhors, & ſervent au dédans.

J'admirai la ſageſſe de cette Femme, que je jugeois digne d'un meilleur ſort: & lors-que j'ai un peu mieux connu le genre hu-main, j'ai trouvé, qu'elle m'avoit bien dit vrai, & qu' Hercule* n'avoit pas été le ſeul, qui eût cédé aux charmes d'une Femme; mais que c'étoit même le ſort des vaillans Hom-mes,

* *Non ſolum eſſe Herculem, quem palla uxoris ſubegit.* Pour rendre cette Métaphore par une autre, il auroit fallu dire, *qu'Hercule n'avoit pas été le ſeul, qui eût été ſoumis a une coïfe*; mais comme il n'y auroit point de telle parûre du tems d'Hercule, il m'a fallu parler au propre. *Palla* étoit une robe traînante chez les Anciens, affectée aux Femmes. Virgile en donne une pareille à Héléne le jour de ſes nôces. On ſait, qu'Hercule, ce domteur de monſtres, dévint l'eſclave d'Omphale, Reine de Lydie, & que cette Princeſſe, abuſant de l'amour du Héros Gréc, le faiſoit filer, coudre &c. & le maltraitoit ſouvent à coups de pantoufle; *ſæpius ſandalio ab ea pulſatus* V. *Ovid.* Faſt. 2. 305. & ſuiv.

mes, de ſubir le joug des Femmes, pendant que les Poltrons, & ceux, qui, comme les Boſtankis, portent le cœur dans la culote, ſont des Héros dans leur maiſon, & font trembler leurs Domeſtiques. Au reſte les Boſtankis ſont ſous la protection d'un Peuple voiſin, auquel ils payent un tribut annuël. Je partis de ce païs-là, & me tranſportai par eau dans la Province de Mikolac. Avant que de ſortir du Batteau, je m'apperçus, qu'on m'avoit dérobé ma béſace. J'en accuſai le Battélier, je lui ſoûtins long-tems, qu'il étoit l'auteur du vol. Comme il ſe tenoit obſtinément ſur la négative, j'eus récours au Magiſtrat, & lui expoſai le fait, prétendant, qu'on obligeât le Battélier à la reſtitution ſimple de la choſe volée, s'il s'opiniâtroit à nier. Le coquin ne ſe contenta pas, de perſéverer dans la négative, mais il voulut encore m'accuſer moi-même de calomnie. Le cas paroiſſant douteux, le Sénat ordonna de produire des témoins; c'étoit me réduire à l'impoſſible: Mais j'eus récours à un autre moyen, ce fût de démander, que le Battélier ſe purgeât par ſerment du Crime en queſtion. A cette propoſition le Juge ſoûrit, „Mon „Ami, me dit-il, nous ne ſommes génés par „aucune Réligion, & nous n'avons d'autres „Dieux, que les Loix de la Patrie. Les accuſa-

„cuſations ſe prouvent chez nous par des „voyes légitimes, telles que la conſignation „des fraix, l'ajournement des Parties, l'ex-„hibition des papiers ou des ſeings, & l'in-„terpellation des témoins. Les Procès de-„ſtitués de ces formalités ſont non ſeulement „nuls ; mais attirent encore à ceux, qui les „intentent, une accuſation de calomnie. „Rend ta cauſe claire par des témoins, & l'on „te féra reſtituer ce, que tu dis, qu'on t'a pris.„

Ainſi le défaut de témoins rendant ma plainte inutile, je commencai à déplorer, non pas mon ſort, mais celui de cette République; car quoi de plus foible & de plus chancélant, qu'une ſociété, qui n'eſt pas apuyée que ſur des loix humaines, & quoi de plus fragile, que ces édifices politiques, qui ne ſont point cimentés par la Réligion!

Je ne reſtai que trois jours dans ce païs-là, & je les paſſai même dans une crainte continuëlle; car quoique les loix du Sénat fuſſent très-bonnes, & qu'on ne fit point de grace au crime, il me ſembloit, qu'il n'y avoit point, ou qu'il ne falloit point eſpérer de ſûreté chez une nation athée, qui n'eſt liée par aucun ſentiment de Réligion, vû que chez une telle Nation les crimes ne coûtent rien, pourvû qu'ils ſoient cachés.

Je ſortis donc de cette Province, & après avoir paſſé par une montagne fort roide, je

gagnai la ville de Bracmat, ſituée dans une plaine au piéd de cette même montagne. Le prémier, que je rencontrai ſur ma route, ſe roula ſur moi, & me renverſa ſur mon dos, par la péſanteur de ſon corps. Je ne comprenois rien à cette avanture, & j'en démandois la cauſe à cet Arbre, qui ſe contenta de me faire des excuſes. A cent pas de-là, un autre me lança un piéu, qui penſa me caſſer les reins. Auſſitôt il s'excuſa par un long verbiage. Je compris, qu'il falloit, que cette Nation fût ou entiérement aveugle, ou qu'elle eût la vuë bien foible, & j'évitois avec ſoin la rencontre des Paſſans. Cependant tout cela ne venoit que de viſiéres trop perçantes de quelques-uns de ce Peuple, lesquels on nommoit vulgairement *Maskattes*, & dont la plûpart s'adonnent à l'Aſtronomie & à d'autres Sciences abſtraites. Ces gens-là ne ſont d'aucune utilité en ce monde; car s'ils ont les yeux perçans, pour découvrir des minucies, ils ſont aveugles, & ne voyent point du tout dans les choſes ſolides. Cependant l'Etat en tire quelque avantage dans les mines, où il les emploit, pour découvrir les métaux; car tel ne voit pas la ſuperficie de la terre, qui perce avec ſes régards jusques aux cavités. Je jugeai de-là, qu'il y a des gens, qui ſont aveugles, pour avoir la vuë trop perçante, & que peut-être ils ver-

roient

roient mieux, s'ils avoient les yeux moins fins & moins aigus.

Je paſſai encore une montagne fort eſcarpée, & j'entrai dans le Païs de Mutak, dont la Capitale reſſemble à une forêt de Saules, à cauſe que ſes Habitans ſont tous Arbres de cette eſpéce. Comme je traverſois le marché, je vis un grand garçon fort robuſte, qui étoit aſſis ſur une chaiſe percée, & qui imploroit la miſéricorde du Sénat. Je m'informai de ſon crime, & l'on me dit, que c'étoit un malfaiteur, à qui on alloit donner la quinziéme doze. Frappé de cette réponſe, je priai l'Hôte, chez qui je vins loger, de m'expliquer cet énigme. Là-deſſus il me parla en ces termes: „Les Nations voiſines, dit-il, „châtient le vice par le foüet, par la potence, „ou en marquant d'un fer rouge; mais ces ſortes de ſupplice n'ont point lieu ici, parceque „l'on y cherche moins à punir, qu'à corriger. „Le Coupable, que vous avez vû au marché, ſur „la chaiſe percée de la ville, eſt un auteur extravagant, qui a une violente démangeaiſon „d'écrire, que ni les loix, ni les avertiſſemens „n'ont pû éteindre en lui. Cela lui a attiré l'indignation des Magiſtrats, qui l'ont condamné „à la peine publique, & l'ont livré entre les „mains des Médécins, qui ſont les Cenſeurs de „la ville, & qui ont ſoin de le macérer par de „fréquentes purgations, juſqu'à ce que le feu de

„sa passion soit entiérement éteint, & qu'il cesse „lui-même d'écrire.„ A peine avoit-il achevé de parler, que l'envie me prit d'aller voir l'Apoticairerie publique, & je m'y fis méner sur le champ. J'y vis avec étonnement des boëtes placées par ordre avec les étiquetes suivantes: *Poudre pour l'avarice*, *Pillules d'amour*, *Teinture pour la colére. Lénitif ou Infusion anodine contre l'ambition. Encorce contre la volupté &c.* Tout cela me paroissoit autant de visions, & je ne saurois exprimer, combien j'en eus esprit troublé. Mais je pensai tomber de mon haut, quand je vis des liasses de manuscrits avec ces titres: (*) *Sermon du Maitre és arts Pisage, dont la lecture prise le matin vaut six doses de tartre émétique. Méditations du Docteur Jukesius, qui guérissent de l'insomnie &c.* Cela me fit croire, que cette Nation avoit tout-à-fait perdu le jugement; cependant je voulus essaïer, si ces livres avoient les vertus, qu'on leur attribuoit, & je jettai les yeux sur le prémier. Il étoit si pitoyablement écrit, & si rempli d'imperti-

* Il y a des titres de Livres encore plus bizares dans nôtre globe, & qui font faire de plaisantes bévuës. Je démandois l'autre jour â un Homme, qui se pique d'avoir tout lû, s'il connoissoit la belle Wolfienne? *Si je la connois*, me répondit-il, *& c'est ma Blanchisseuse*!

pertinences, que dès le prémier chapitre je commencai à bâiller, & continuant de lire, je ſentis bientôt des tranchées. Comme je me portois parfaitement bien, & que je n'avois pas beſoin de Laxatif, je jettai le livre au diantre. Je tirai néanmoins de-là cette réflexion, qu'il n'eſt rien dans le monde, qui n'ait ſon utilité, vû que les livres les plus inſipides étoient bons à quelque choſe; & je compris auſſi, que les Mutaques, quoique très-paradoxes, n'étoient point tout-à-fait foûs. En effet mon Hôte m'aſſùra, qu'ayant été long-tems affligé de facheuſes inſomnies, une ſeule lecture des Méditations du Docteur Jukeſius l'avoit entiérement guéri, & que la vertu de ce livre étoit telle, qu'il feroit ronfler l'Inſomnie même.

Cependant de peur, qu'un plus long ſéjour chez les Mutaques ne fit évanouïr les réflexions philoſophiques, que j'avois faites auparavant, je partis, & j'eus bientôt occaſion d'oublier heureuſement ce, que j'avois vû chez cette nation, ayant rencontré de nouveaux monſtres, & de nouveaux Phénoménes. Je rémarquerai en paſſant, qu'ayant enſuite fini mes courſes autour de la Planéte de Nazar, & répaſſant dans mon eſprit la Philoſophie des Mutaques, leur maniére de guérir les Malades ne me paroiſſoit pas à réjetter; car j'avois ſouvent rémarqué dans nôtre Europe des livres capables de don-

ner la diarrée aux plus constipés, & endormir les plus éveillés. Mais pour la maniére, dont les Mutaques prétendent guérir les Maladies de l'esprit, je n'ai jamais pû la goûter; quoique je convienne, qu'il y a des maladies corporelles, que l'on confond avec les spirituëlles; comme nous l'apprend fort à propos un certain Poëte de notre glôbe dans l'Epigramme suivant:

Sextus, nous sommes vous & moi
Travaillés d'une maladie,
Qui ne vient, à ce que je croi,
Que des noires humeurs de la mélancolie.
Vous en avés la goûte, & je sens par malheur,
Qu'elles me corrodent le cœur.
Je passe pour un Homme étrange,
Parcequ'on ne voit point ce, qui me fait souffrir;
Et Vous, vous passez pour un Ange,
Parcequ'on vous entend soûpirer & gémir.
Chacun vous plaint & vous régrète;
On n'est point étonné de vous voir réfuser
D'aller au bal, & de danser;
Mais si quelqu'un me dit, en sécouant la tête:
Entonnez une chansonnette;
J'ai beau jurer sur mon honneur,
Et protester cent fois, que je suis asmatique,
On me traite de Lunatique,
Et d'Homme de bizare humeur.
Il est pourtant certain, soit dit sans vous déplaire,
Que ce n'est point pour vous une aussi rude affaire,
De gambader & de sauter,
Qu'à moi de frédonner, Sextus, ou de chanter.

Au

Au sortir du Païs de Mutak, il me fallut encore traverser un Lac, dont l'eau étoit rouge, & j'abordai dans la Province de Mikrok, dont la Capitale porte le même nom. Les portes de cette ville étoient encore fermées, quand j'y arrivai. Je fus obligé d'attendre, qu'on les ouvrît. J'entrai enfin, & je rémarquai une grande tranquillité dans les ruës, excepté que mes oreilles étoient frappées du bruit, que faisoient ceux, qui ronfloient en dormant. Je crus être dans ce païs consacré au someil, que les Poëtes nous vantent. O plût à Dieu, me dis-je à moi-même, que les Bourguemaîtres, quelques-uns des Sénateurs, & plusieurs autres citoyens de ma Patrie, qui sont grands partisans du répos, pussent passer leur vie dans cette bien-heureuse Cité! Cependant à la vuë des enseignes; qui pendoient aux Maisons, je compris, que les Arts & les professions n'étoient point éteintes dans cette ville. A la faveur de ces enseignes je découvris une Hôtélerie, dont les portes étoient toutes fermées, parcequ'il étoit encore nuit pour les Habitans, quoiqu'il fût midi passé. Enfin après avoir beaucoup heurté, l'on m'ouvrit, & j'entrai dans l'Hôtélerie. Chez cette Nation le jour est divisé en vingt-trois heures, dont dix-neuf sont consacrées au someil, les autres quatres se passent en veillant. Cela me fit soupçonner, qu'il y dévoit régner une

 terri-

terrible négligence dans les affaires publiques & particuliéres ; c'eſt pourquoi j'ordonnai, qu'on me donnât ſur le champ à manger, ce qu'il y auroit de prêt ; car je craignois, que la nuit ne ſurprît le Cuiſinier en préparant le diner, & que je n'euſſe à crouſtiller de long-tems. Mais j'ignorois, que cette Nation ſe pique d'abréger en toutes choſes, qu'elle évite avec ſoin tout embaras, tout détour, & que par-là ſes petits jours ſont aſſés longs, & ſuffiſent pour faire toutes ſortes de travail. Le diner me fût apporté plûtôt, que je ne m'y étois attendu, & lorsque j'eus mangé, je priai mon Hôte de me faire un peu voire la ville, ce qu'il m'accorda fort obligeamment. Nous entrames, en paſſant, dans une Egliſe, où j'entendis un ſermon fort court, eu égard au tems, mais aſſés long par l'importance de la matiére. Le Prédicateur en vint d'abord au fait ; il écarta tout verbiage, toute tautologie (*) ; il ne dit rien de ſuperflu, rien d'inutile, de ſorte que, quand je comparois ſon ſermon à ceux du Maitre és arts *Petri*, qui m'ont ſouvent fait venir l'envie de vomir, je trouvois ces derniers d'une longueur éfroyable. Les Procédures s'expedient avec la même briéveté. Les Avocats diſent beaucoup en peu de mots. On produit les témoins,
&

* Mot admirablement commode & energique, il ſignifie, une *répétition des paroles inutiles.*

& on les entend. Je me ſouviens d'avoir vû la copie d'un traité d'Alliance conçu en ces termes : *Il y aura amitié perpétuëlle entre les* MIKROKANS *& les* SPLENDIKANS. *Les limites des deux Etats ſeront le fleuve* KLIMAC, *& la croupe du Mont* ZABOR, *ſigné &c. &c.* C'eſt ainſi que trois lignes ſuffiſent à ce Peuple, pour exprimer ce, qui démande chez nous des Volumes entiers. Cela me fit croire, qu'on pourroit venir au but, avec moins de bruit, & moins de perte de tems, ſi l'on rétranchoit les inutilités, comme un voyageur arriveroit plutôt au gîte, s'il marchoit toûjours par un chemin droit. Tous les Habitans de cette Ville ſont Ciprès. Ils ont des tumeurs, ou des Loupes ſur le front, qui les diſtinguent des autres Arbres. Ces Loupes croiſſent & diminuent à certaines heures marquées. Lorsqu'elles ſont bien enflées, il en découle des humeurs, qui tombant dans les yeux, les ferment, excitent au ſomeil, & en un mot marquent, qu'il eſt nuit.

A une journée de-là eſt le Païs des *Makrokans*, c'eſt-à-dire des Eveillés, qui ne dorment jamais. En entrant dans la Ville de Makrok, je rencontrai un garçon, qui paroiſſoit fort preſſé, & je le ſuppliai de m'indiquer une Auberge, où je puſſe loger: mais ce ma-

raud me répondit, qu'il avoit à faire, & passa outre. Tout ce Peuple se hâtoit d'une si terrible maniére, qu'on ne voyoit qu'aller & venir, ou plutôt courir & voler dans les ruës, comme si chacun eût crain d'arriver trop tard. Je crus d'abord, que le feu étoit aux quatre coins de la ville, ou qu'il étoit arrivé quelque autre desastre, qui avoit épouvanté & troublé les Citoyens. J'errois d'un côté, & de l'autre; ne sachant, à qui parler, enfin j'apperçus une enseigne devant une maison, qui marquoit, que c'etoit une Auberge. Je m'en aprochai, & je n'y vis que des gens, qui sortoient, qui montoient, qui descendoient, se heurtant les uns les autres, à force de se hâter. Je fus plus d'un quart d'heure dans la cour du logis, avant que de pouvoir entrer. Chacun me faisoit des questions en passant; l'un me démandoit, d'où j'étois, où j'allois, si je m'arrêterois long-tems dans la ville, si je mangerois seul, ou en compagnie, dans quelle chambre je mangerois, si ce seroit dans la rouge, dans la verte, dans la blanche, ou dans la noire, au rez-de-chaussée, ou en haut? & enfin mille impertinences pareilles. L'Hôte, qui étoit en même tems Gréfier d'un Tribunal subalterne, entra dans la cuisine, & révint un moment après, pour m'accabler de ses verbiages. Il me parla d'un procès, qui du-

roit

roit depuis quatorze ans, & qui avoit passé par dix tribunaux différens. „J'espére, me „dit-il, qu'il sera pourtant terminé dans deux „ans d'ici; car il ne reste plus, que deux „Tribunaux, après quoi il n'y a plus d'apel.„ Là-dessus mon Hôte me laissa fort étonné de son discours, & convaincu, que toute cette nation étoit très-occupée â faire des riens. Après qu'il m'eut quitté, je me mis à parcourir la Maison, & je tombai par hazard dans une Bibliothéque, assés considérable par rapport au nombre des livres, mais fort petite & fort pauvre, quant aux choses, que ces livres contenoient. Parmi ceux, qui étoient le plus proprement réliés, je rémarquai les suivans:

1. *Description de l'Eglise Cath.* 24. Voll.
2. *Rélation du Siége de la Citadelle de Pehunc,* 26. Voll.
3. *De l'usage de l'herbe de Slac.* 13. Voll.
4. *Oraison funébre du feu Sénateur Jacksi.* 18 Voll.

Mon Hôte étant rétourné, me mit au fait de tout ce, qui concernoit l'état de la ville, & je jugeai par ce, qu'il m'en dit, que les Dormeurs de Mikrok faisoient plus de bésogne, que les Eveillés de Makrok, & que les prémiers vont droit au dedans des choses, & ces derniers s'arrêtent à la superficie. Les Makrokans sont aussi tous Ciprès, & différent peu des Mikrokans, si ce n'est, qu'ils n'ont

pas

pas de loupes ſur le front. Ils n'ont pas non plus le même ſang, ou le même ſuc, qu'ont les autres Arbres animés de ce globe, mais au lieu de cela il coule dans leurs veines une liqueur plus épaiſſe, qui reſſemble fort à du vif-argent. Et il y a même des gens, qui prétendent, que c'en eſt véritablemeut, vû qu'il fait le même effet, que le Mercure, qnand on l'emploit dans les thermométres. A deux journées de Makrok eſt la petite République de Siklok, qui eſt diviſée en deux Provinces alliées, mais qui vivent ſous des Loix différentes & fort oppoſées. La prémiére de ces Provinces s'appelle Miho, & a été fondée par Mihac, célébre Législateur, & le Licurgue des Soûterrains. Celui-ci fit des réglemens contre les dépenſes ſuperfluës, & défendit ſévérement toute ſorte de luxe : en ſorte que ce petit Etat, par la tempérance & l'économie de ſes Habitans, peut être régardé comme une autre Lacédemone. J'étois pourtant ſurpris de voir dans un Etat ſi bien réglé, & qui ſe glorifie tant de l'excellence de ſes Loix, une ſi grande quantité de Mendians ; car quelque part, où je portaſſe la vuë, je voyois des Arbres, qui tendoient le bras aux paſſans, pour leur démander l'aumône, ce qui me paroiſſoit fort incommode pour les Voyageurs. Mais lorſque j'eus un peu mieux

mieux connu ce Païs, je m'apperçus, que cela ne venoit que de l'économie même des Habitans; car comme tout luxe eſt banni de chez eux, & que les richards ſe réfuſent même les choſes néceſſaires, il s'enſuit, que le petit peuple n'a point les occaſions de gagner ſa vie, & qu'il faut qu'il mendie, s'il ne veut mourir de faim. Je conclus de-là, que l'épargne & l'avarice cauſent les mêmes inconveniens dans les Etats, que les obſtructions du ſang dans le corps humain. Dans l'autre Province, qui porte le nom de *Liho*, on vit ſplendidement & dans la bombance; rien n'eſt épargné pour la magnificence. Cela fait fleurir toute ſorte d'arts & de profeſſions. Le Peuple eſt animé au travail par l'apas du gain, & il n'y a nul des Citoyens, qui n'ait l'occaſion non ſeulement d'éviter la miſére, mais même de s'enrichir; en ſorte que, ſi quelqu'un ſe trouve dans l'indigence, il ne peut s'en prendre qu'à ſa propre pareſſe, ou à ſa fainéantiſe. Ainſi la profuſion des Riches donne l'ame à tout le Corps de l'Etat, tout comme la circulation du ſang fortifie les membres, & les fait végeter.

Le territoire de la ville de Lama eſt contigu à celui de Liho. Lama eſt une Ecole célébre de médécine. Cet Art y eſt ſi cultivé,

tivé, qu'un Médécin ne ſauroit paſſer pour habile, s'il n'a fréquenté les leçons, qui ſe font à Lama. La Ville eſt ſi remplie de Médécins, qu'on y voit plus de Docteurs, que d'autres perſonnes. Il y a des ruës entiéres, où l'on ne voit que des boutiques d'Apoticaires, & des magazins d'inſtrumens anatomiques. Un jour, que je me promenois par la ville, je rencontrai un petit Arbre, qui vendoit des catalogues, contenant le nombre des gens morts cette année-là à Lama. J'en pris un, & j'y vis avec ſurpriſe, qu'il n'étoit né l'année d'auparavant que cent cinquante Arbres, & qu'il en étoit mort ſix cens. Je ne pouvois pas comprendre, comment dans un lieu, où Apollon (*) ſembloit avoir fixé ſa réſidence, il pouvoit arriver tous les ans une ſi terrible mortalité. J'entrai chez un Libraire; apprenez-moi de grace, lui dis-je, quelle peſte a pû ſi fort ravager cette Ville l'année derniére? Il me répondit, que deux ans auparavant il étoit bien mort d'avantage de monde, & que ce, qui m'etonnoit, n'étoit que la taxe ordinaire, & la proportion accoûtumée entre ceux, qui naiſſent, & ceux, qui meurent. Il ajoûta, que les Habitans de Lama étoient continuëllement affligés par des maladies, qui hâtoient leur mort, & que cette

* Dieu de la Médécine.

cette ville ſeroit entiérement déſerte, ſi on n'y envoyoit des récruës des autres endroits de la Province. Cela me perſuada, que je ferois bien de quitter ce ſéjour, d'autant plus que j'avois encore dans l'eſprit ce, qui m'étoit arrivé dans le Païs des Philoſophes, & les Inſtrumens d'Anatomie, que j'y avois vûs. Je marchai donc, ſans m'arrêter, juſqu'à un village diſtant de quatre mille pas, où l'on ne connoit point de Médécin, ni par conſéquent de maladie.

En deux jours de tems je gagnai le Païs libre. Tous les habitans y ſont leurs propres Juges. Ils conſiſtent en Familles diſtinguées les unes des autres, qui ne réconnoiſſent aucune domination, ni aucune Loi, & qui cependant forment entre elles une eſpéce de Société, dont les Viéillards conſultent enſemble ſur les affaires communes, & exhortent un chacun à la concorde, & à l'obſervance de ce prémier précepte de la nature, *ne faites pas à autrui ce, que vous ne voudriez point, qu'on vous fit.*

Sur toutes les portes des Villes & des Villages l'image de la Liberté paroiſſoit en bas-rélief, foulant aux piés des ceps & des chaînes, avec cette inſcription; *La Liberté vaut plus, que l'or.* Dans la prémiere ville, où j'entrai, tout me parût aſſés tranquille: mais je

je rémarquai, que chaque Citoyen portoit des rubans ſur l'épaule de diverſes couleurs. J'appris, que ces rubans étoient la marque des différentes factions, qui partageoient alors la Ville. Les Avenuës des maiſons des Grands étoient gardées par des Soldats armés, qui ſe tenoient prêts à combattre; car la tréve n'avoit pas plûtôt ceſſé, que la guerre récommençoit. Je partis tout tremblant de ce païs-là: & je ne me crus en liberté, que lorſque je me vis loin de cette terre libre.

J'arrivai dans la Province de Jochtan, dont j'avois ouï faire une deſcription, qui m'avoit fort allarmé; & je m'imaginois, qu'il y avoit moins d'ordre, moins de ſûreté, & plus de confuſion, que dans la terre libre: Car à Jochtan il y a une ſi grande diverſité de réligions, qu'on croiroit, que c'eſt l'égoût & le Cloaque de toutes les Sectes du monde. Tous les dogmes répandus chez les divers Peuples de la Planéte s'y enſeignent publiquement: & lorſque je penſois aux troubles excités en Europe par la diverſité des Réligions, j'oſois à peine entrer dans cette Capitale, dont les ruës & les places ſont remplies de Temples des Sectes différentes & oppoſées, qui habitent dans la Ville. Mais ma crainte fût bientôt diſſipée, quand je vis de tous côtés régner l'union & la concorde, ſans

être

être interrompuës par aucune division. Dans les affaires politiques c'étoit la même forme; on ne voyoit qu'un même sentiment, une même tranquillité, & un même soin. Comme il étoit défendu sur peine de la vie, de ne pas troubler la dévotion, ou les cérémonies religieuses, les uns des autres, la diversité des dogmes ne portoit personne à se fâcher contre un autre; Les dissensions y régnoient sans hostilité; on y disputoit sans altercation, & sans invectives, & il n'y avoit point de haine, parcequ'il n'y avoint point de persécution. On voyoit une certaine émulation loüable parmi ces gens divisés, ils s'animoient à l'envi à se surpasser les uns les autres par la pureté de leurs mœurs, & par leur régularité de vie, s'efforcant de prouver par cette voye la préexcellence de leur réligion. Ainsi la sagesse des Magistrats avoit tellement réglé toutes choses, que cette diversité de dogmes n'excitoit pas plus de troubles dans l'Etat, que les diverses boutiques des Marchands en excitent sur une place, quand par la seule bonté des Marchandises ils attirent les Chalands, sans user ni de violence, ni de ruse, ni de ces autres moyens, que l'envie dicte. De-là vient, que la moindre sémence de discorde est étoufée dès sa naissance, & on ne fomente que cette honnête émulation, que tend à l'avanta-

vantage de l'Etat. Un ſavant de ce païs-là m'expliqua encore plus au long les mœurs de la nation, la nature du gouvernement, & les cauſes de cette tranquillité; & ce qu'il me dit à ce ſujet, fût ſi fort de mon goût, que je l'ai toûjours eu gravé dans l'eſprit. A la vérité je lui fis des objections; mais il y ſatisfit ſi bien, que je fus obligé d'avoüer ma défaite, d'autant plus qu'il étaïoit toutes ſes preuves d'exemples tirés de l'expérience. Je fus donc obligé de me rendre, & de réconnoître, que la liberté de penſer étoit la ſource de cette concorde & de cette tranquillité; mais je dreſſai une autre eſpéce d'attaque, en témoignant à mon Adverſaire, que le dévoir des Législateurs, en fondant des Républiques, étoit d'enviſager plûtôt le bonheur à venir des Peuples, que le préſent, & qu'ils ne dévoient pas tant chercher à flatter le goût des Mortels, qu'à ſe conformer aux vuës du Créateur. Alors mon Jochtanien me régardant; „Pauvre Homme, me dit-il, que „vous vous trompez, ſi vous croyez, que Di-„eu, qui eſt la vérité même, puiſſe ſe plaire „à un culte feint, maſqué & hypocrite! Les „autres nations forcent un chacun par l'au-„torité ſouveraine à ſe ſoûmettre à une cer-„taine régle de foi, & nous voyons, que cet-„te conduite ouvre la porte à l'ignorance &

à la

„à la diſſimulation; car perſonne n'oſant dé-
„ployer ſes véritables ſentimens, il arrive,
„qu'on profeſſe extérieurement, ce qu'on ne
„croit point dans l'intérieur. De-là vient
„cette froide indolence des Théologiens
„dans la récherche de la vérité; de-là vient
„encore, que l'on ſe jette dans les Etudes
„profanes; car les Prêtres eux-mêmes, pour
„ne point s'attirer le titre infame d'Héréti-
„ques, abandonnent l'étude des choſes ſain-
„tes, & ſe tournent entiérement à une autre,
„qui n'eſt pas ſujette aux mêmes inconveni-
„ens, & dans laquelle on ne court pas riſque
„de perdre ni la vie, ni la liberté. Le vul-
„gaire condamne quiconque s'écarte de l'opi-
„nion dominante; mais Dieu réprouve les
„Hypocrites, & les Diſſimulateurs; & une
„foi erronée, mais ſincére, lui déplait infi-
„niment moins, qu'une foi orthodoxe, mais
„ſimulée.„ Ces raiſons me fermérent la bou-
che: je perdis l'envie de diſputer avec une
nation ſi ſubtile. Il y avoit déjà deux mois,
que j'étois en voyage, lorſque j'arrivai enfin
au Païs de Tumbac, qui confine à la Princi-
pauté de Potu. Il me ſembloit être dans ma
Patrie, me voyant preſqu'à la fin d'une cour-
ſe ſi deſagréable. Les Tumbaques ſont la
plûpart Oliviers. C'eſt une Nation dévote,
mais rude, & brutale. Je fus deux heures

dans l'Auberge, où j'étois venu loger, sans pouvoir obtenir à manger, quoique j'eusse démandé plusieurs fois à déjeûner. La cause de ce rétardement venoit de la dévotion déplacée de l'Hôte, qui ne mettoit jamais la main à aucun ouvrage, s'il n'avoit fini sa priére du matin. Quand il eût achevé,

Il vint, palissant de courroux,
Et murmurant tout bas des injures grossiéres,
M'aporter quelques mauvais choux,
Et du pain de ses chambriéres.

Je payai cher ce vilain déjeûné, & je puis dire, que je n'ai jamais rencontré d'Hôte ni plus dévot, ni plus brutal. Il vaudroit bien mieux, disois-je alors à moi-même, se répandre un peu moins en oraisons, & exercer un peu mieux les dévoirs de l'Hospitalité. Je dissimulai cependant mon ressentiment, sachant, combien il est dangereux d'exciter la bile des Dévots. Autant qu'on voyoit de Citoyens dans la Ville, autant on voyoit de Catons, & de rigides censeurs des mœurs. Ils vont tous par les ruës la tête panchée, & leurs rameaux baissés; ils déclament sans cesse contre les vanités du Siécle, & condamnent jusqu'aux plaisirs les plus innocens: Ils se font une fausse réputation de sainteté par leurs perpétuëlles censures, & leurs réprimandes aigres & atroces. Pour moi, comme j'étois fort épuisé de fatigue, je tâchois de me réfaire

faire par des récréations innocentes; mais je m'apperçus bientôt, que mes Dévots n'approuvoient point cela, & chaque maison étoit à mes yeux un tribunal, où les Pêcheurs venoient faire l'aveu de leurs crimes. Plusieurs de ces Dêvots, voyant, que les réprimandes, ni les châtimens ne faisoient que blanchir sur moi, commencérent à me fuïr comme la peste ou quelqu'autre mal contagieux. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail sur la bizarerie de cette nation; j'acheverai de la dépeindre par un seul exemple, qui exprime parfaitement son caractére. Dans le tems, que j'étois à Potu, j'avois lié amitié avec un Tumbaque, & ayant passé par hazard ensemble devant un Cabarèt, il m'invita à y entrer. Je ne me fis pas presser. Le Tumbaque savoit, que j'aimois un peu mes plaisirs. Il me fit là-dessus un long prêche, & me lava la tête en des termes, qui me faisoient frémir d'horreur. Pendant que cet autre Caton lançoit les foudres de sa censure, nous vuidions nos verres, & nous les vuidâmes si bien, que nous tombâmes tous deux par terre gris comme des Cordéliers, en sorte qu'on fût obligé de nous porter chez nous demi-morts. Après que les vapeurs de la boisson se fûrent dissipées, & que m'étant éveillé je fus révenu à moi-même, je ne pouvois assés admi-

rer la dévotion des Tumbaques; la conclusion de mes réflexions fût, que leur grand zéle étoit plûtôt l'effet de leurs humeurs noires, & de leur bile, qu'un véritable mouvement de piété. Je ne voulus pas dire tout haut, ce que j'en pensois, pendant que j'étois chez cette nation; & je partis, sans m'expliquer à personne sur ce sujet.

J'arrivai enfin à Potu fort fatigué, & avec des jarrets si afoiblis par cette longue marche, qu'ils pouvoient à peine porter mon Corps. Ce fût le 10. du Mois de Néflier, que je rentrai dans cette Capitale. J'eus d'abord l'honneur de présenter mes éphémérides au Prince, qui en ordonna aussitôt l'impression; car il est bon de rémarquer, que l'art de l'Imprimerie, que les Européens & les Asiatiques se vantent d'avoir inventé, est connu des Potuans depuis beaucoup plus de tems. Ceux-ci fûrent si satisfaits de la rélation de mon voyage, qu'ils ne pouvoient se lasser de la lire. Je voyois courir par les ruës des Arbrisseaux portant des exemplaires de mon Journal, & criant de toutes leurs forces: *Rélation exacte d'un Voyage fait autour de toute la terre par le Coureur de la Cour Scabba (l'Etourdi).*

Enflé de ce succès, je me crus en droit d'aspirer à quelque emploi important, me flattant même, que l'on préviendroit ma démande;

de; mais comme je vis, que je me trompois dans mon calcul, je fis une nouvelle tentative auprès du Prince, lui insinuant, quelles étoient mes vües, & le priant de récompenser mes peines, que j'exagerai le plus qu'il me fût possible. Le Prince, qui étoit la bonté même, fût touché de mes priéres, & me promit de la maniére du monde la plus afable, qu'il auroit soin de moi; il me tint à la vérité parole; mais toute la faveur, que je reçûs, se borna à une augmentation de gages. Je m'étois attendu à une autre récompense de mes peines, & je ne pouvois goûter la grace, que l'on croyoit de m'avoir faite. Mais comme je n'osois plus fatiguer le Prince de mes importunités, je m'adressai au Grand Chancélier, & lui découvris, ce qui me tenoit au cœur. Il reçût mes plaintes avec sa bonté accoûtumée, & me promit sa protection; mais il m'avertit en même tems, de me désister de mes prétentions absurdes; & m'exhorta à mieux connoître mes talens & la foiblesse de ma caboche. „La Nature, „ajoûta-t-il, a été pour toi une vraye Marâtre, „& t'a réfusé les qualités de l'Ame, qui frayent „le chemin aux grands emplois. Tu ne dois „pas viser, où tu ne saurois atteindre. Imite le „Naturel des autres, & défais-toi du tien. Pour „obtenir ce, que tu démandes, il faudroit, que „le Prince fût mal informé, ou qu'il eût ré-

„solu d'enfreindre les loix de l'Etat. Conten-„te-toi de la situation, où le sort t'a mis, & „rénonce à des espérances, auxquelles la „nature a mis obstacle.„ Il finit en loüant les peines, que je m'étois données dans mon dernier voyage: mais il ajoûta encore, que ce n'étoit point-là un mérite, qui dût m'élever aux honneurs, puisque par la même raison il faudroit faire des Sénateurs de tous les Peintres, Sculpteurs & autres, parcequ'ils réüssiroient bien dans leurs professions; ce qui ne sauroit se faire, sans causer un grand préjudice a l'Etat, & sans l'exposer au mépris de ses voisins, vû que, s'il falloit récompenser le mérite, il falloit aussi, que les récompenses fussent convenables aux différentes espéces de mérite.

Touché de ces raisons, je me tins pendant quelque tems en répos; mais bientôt je révins à mon prémier dégoût pour mon emploi, & il me sembloit trop dur de viéillir dans des fonctions si basses. Je répris donc le dessein désespéré, que j'avois eu ci-devant, de chercher quelque chose dans les affaires politiques, qui eût bésoin de réformation, & de me rendre utile à l'Etat par quelque projèt, qui me fût en même tems avantageux à moi-même. On a vû, qu'avant mon dernier voyage j'avois sérieusement pensé à cela; & que j'en avois été détourné par un Ami. Toutefois j'avois exa-

miné

miné le fort & le foible de la République Potuane, & j'avois appris chez les Coclékuans, qu'un Etat eſt en danger, lorsque les Femmes ſont admiſes aux Charges publiques, parceque ce Sexe impérieux & ambitieux cherche toûjours à étendre ſon autorité & ſa puiſſance, & peu-à-peu à s'arroger la Souveraineté. Sur cela je réſolus de démander, que les Femmes fuſſent expulſées de l'adminiſtration des charges, & qu'elles en fuſſent excluës pour jamais. Je me flattois d'avoir bientôt force partiſans, m'aſſûrant, qu'il ne me ſeroit pas difficile, de prouver les maux inſéparables de l'autorité des femmes, le danger, où le Sexe maſculin ſeroit, ſi on n'y mettoit ordre. Que s'il arrivoit, que l'abolition entiére de la coûtume en queſtion parût trop difficile, & trop délicate, j'étois réſolu, de démander au moins, que la puiſſance féminine fût réfrénée, & renfermée dans des bornes plus étroites. Mon projèt avoit trois buts: 1. De rémédier à l'inconvenient, auquel l'Etat étoit ſujet; 2. D'améliorer ma condition, en rendant un ſervice ſi ſignalé; 3. De vanger le tort, que les Femmes m'avoient fait, & d'éfacer la tâche, qu'elles m'avoient tant de fois imprimée. J'avouë franchement ici, que mon interêt & ma vangeance furent le principal mobile de mon deſſein: Mais je diſſimulois adroitement ces vuës, de peur, que

ſous le prétexte du Bien public je ne paruſſe vouloir cacher le mien, comme ces autres Innovateurs, dont les projèts annoncent toûjours l'utilité publique, & paroiſſent pourtant n'avoir pour but, que l'interêt particulier, à ceux, qui les examinent de plus près.

Cepèndant je dreſſai mon projèt, & je l'étaïai des meilleures raiſons, que je pûs trouver: après quoi j'eus l'honneur de le préſenter au Prince. Son Alteſſe m'avoit toûjours témoigné beaucoup d'affection. Elle fût frappée à la vuë d'une entrepriſe ſi hardie & ſi extravagante, qu'Elle prévoyoit bien, qu'elle ſeroit la cauſe de ma perte. Elle tâcha de m'en détourner,

- - - - *par priéres & par ménaces.*

Mais moi, ne comptant pas moins ſur l'utilité de mon projèt, que ſur les ſufrages du ſexe maſculin, me flatant, qu'il n'abandonneroit pas la cauſe commune, je ne fus point ému des ménâces, ni des priéres du Prince, & il ne pût ébranler ma conſtante réſolution. Enſuite de cela, je fus méné ſur le marché, la corde au coû, attendant le réſultat des délibérations du Sénat, Enfin, pour abréger, ma ſentence fût prononcée & envoyée au Prince pour être confirmée: cela fait, elle fût publiée à ſon de trompe dans les termes ſuivans:

„Ayant examiné mûrement la Loi du Sieur „l'Etourdi, prémier Coureur de la Cour, con-

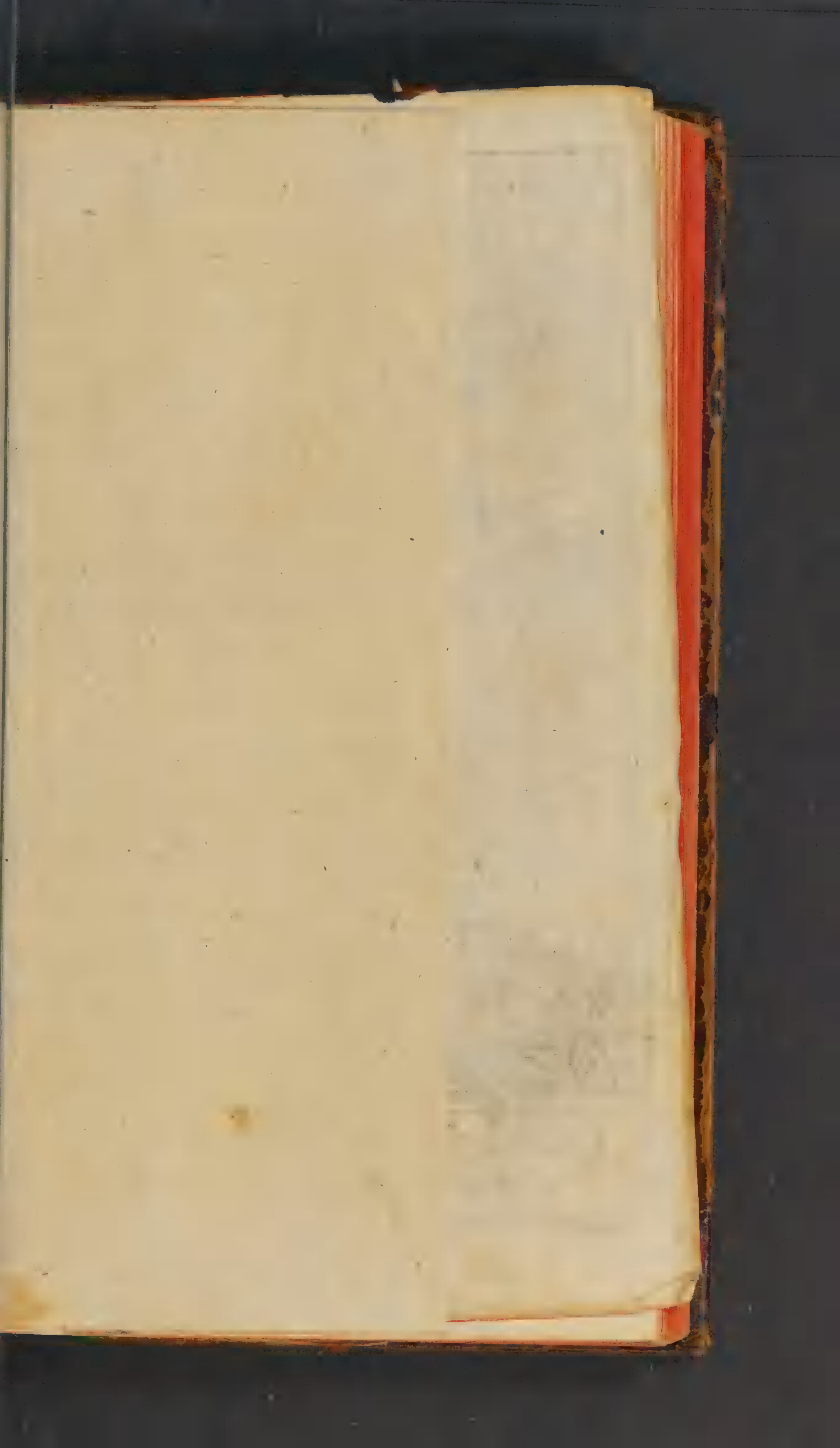
„tenant

„tenant un projèt d'exclure le Sexe féminin des „charges de l'Etat, nous avons jugé, qu'elle ne „pouvoit être réçuë ſans un grand préjudice „pour la République, qui eſt composée en par- „tie de Femmes, lesquelles ne ſouffriront pas „patiemment cette excluſion, d'où il pourroit „ſuivre divers troubles dans l'Etat. D'ailleurs „nous eſtimons, que ce ſeroit une injuſtice, „d'exclure des honneurs des Arbres, qui en ſont „dignes par leurs talens, puisque la Nature n'a- „giſſant point aveuglément, il eſt à croire, que „ce n'eſt pas pour rien, qu'elle les a comblés de „ſes dons. Nous croyons, que dans la diſtribu- „tion des charges on doit plus avoir égard au „mérite, qu'aux noms, & que, puisque l'Etat „manque ſouvent de bons ſujets mâles, il ſeroit „ridicule & extravagant, de déclarer par un „Décrèt du Sénat la moitié de la République „inhabile à exercer des charges & indigne d'y „parvenir, pour la ſeule raiſon du ſexe, qui „n'eſt qu'un hazard de la naiſſance. C'eſt „pourquoi, tout bien compté & rabatu, nous „condamnons le dit Sieur l'Etourdi à la pu- „nition accoûtumée, pour avoir propoſé un „projèt ſi foû & ſi téméraire.„

Le Prince étoit fort affligé de cette affaire. Ce n'étoit point la coûtume, que le Souverain révoquât le Décrèt du Senat, lorsqu'une fois il l'avoit ſigné, confirmé, & livré, pour être publié

publié ; mais celui-ci avoit inféré une claufe, portant, que, puisque j'étois étranger, né dans un monde nouveau & inconnu, où l'on comptoit parmi les heureux talens la hâtiveté de l'efprit, je ferois exemt de la peine de mort ; mais qu'auffi, pour que les loix ne fuffent point infirmées par une impunite entiére, je ferois détenu en prifon jufqu'au commencement du Mois de Bouleau, au quel tems je ferois envoyé en exil avec les autres Violateurs des Loix. Cela étant ainfi conclu, je fus jetté dans un cachot. Plufieurs de mes Amis tàchoient de me perfuader, de protefter contre cette fentence, vû que parmi mes Juges il y avoit eu beaucoup de Dames, qui avoient jugé dans leur propre caufe. D'autres prétendoient, qu'il étoit plus fûr, de réconnoitre ma faute & d'en réjetter la caufe fur le Païs, où j'avois pris naiffance ; mais je rejettai conftamment ce dernier avis, pour l'honneur des Hommes, à la réputation defquels un pareil aveu ne pouvoit que faire une grande bréche.

J'appris quelques jours après, que le Prince étoit réfolu, de me pardonner tout-à-fait, pourvû que j'imploraffe fa miféricorde, & que je démandaffe pardon de ma faute, quoique la grande Tréforiére *Rabagna* fit tout fon poffible, pour détourner ce coup. Mais, à dire vrai, je n'étois point fàché de ma fentence ; car la mort





Guide des prisonniers au Firmament.

mort me sembloit moins dure, que l'emploi, que j'exerçois, & j'étois las d'être parmi ces Arbres trop enflés de leur sagesse outrée. Je m'attendois à un meilleur sort dans le Firmament, où l'on m'avoit dit, que les Etrangers étoient tous bien reçûs sans aucune distinction.

* * * * * * * * * * * *

CHAPITRE X.

VOYAGE AU FIRMAMENT.

J'ai différé jusqu' à présent de parler de cet exil singulier au Firmament, parcequ'il m'a semblé, que c'étoit à ce Chapitre qu'apartenoit ce, que j'ai à en dire.

Deux fois par an on voit arriver sur la Planéte des oiseaux d'une grandeur déméşurée, appellés Cupac, c'est-à-dire, Oiseaux de poste, qui viennent à certains tems marqués, & qui s'en rétournent ensuite. La régularité de ces Oiseaux à venir, & à s'en aller, a beaucoup exercé les Phisiciens soûterrains. Les uns croyent, qu'alléchés par certains insectes, ou par une quantité prodigieuse de mouches, qui tombent dans certaines saisons sur la Planéte, & dont ces oiseaux sont extrémement friands, ils descendent du Firmament, pour s'en répaître: ils disent, qu'une preuve évidente de cela c'est, que, lorsqu'il n'y a plus de mouches, ces Oiseaux s'en rétournent aussitôt vers le Firmament,

ment, & ce Sentiment eſt aſſés conforme au mien. Que cela puiſſe arriver par une direction particuliére de la nature, on en a une preuve dans l'exemple de pluſieurs autres Oiſeaux, qui paroiſſent à des tems préfix dans d'autres Païs, attirés ſans doute par le même ſujèt. D'autres croyent auſſi, que les Oiſeaux en queſtion ſont dreſſés comme des Gerfauts ou autres Oiſeaux de rapine, par les Habitans du Firmament, qui les lâchent dans la vuë de leur faire rapporter quelque proye, dont ils puiſſent profiter. Cette Hypothéſe eſt appuyée ſur le ſoin, & ſur l'adreſſe, avec laquelle ces Oiſeaux ont coûtume de poſer doucement, lorsqu'ils ſont de rétour ce, dont on les a chargées. On ajoûte à cela d'autres circonſtances, qui marquent, ou qu'ils ſont dreſſés & inſtruits, ou qu'ils ſont doués de quelque eſpéce de jugement; car lorsque le tems de leur départ de la Planéte approche, ils ſont ſi doux & ſi aprivoiſés, qu'ils ſouffrent, qu'on les enferme dans des filèts, où ils reſtent cachés & immobiles, vivant des inſectes, qu'on a déjà ramaſſés, & qu'on leur donne, pour ainſi dire, avec la main. On les nourrit ainſi, jusqu'à ce, qu'on ait préparé ce, qui eſt néceſſaire à ceux, qu'on envoit en exil. Voici, quel eſt l'apareil de ce départ. On attache avec des cordes une cage ou un cofre capable de contenir un Homme, ou un Arbre, au filet, où l'Oi-

l'Oiseau est enfermé, & on accommode ce filet de façon, que l'Animal a les ailes libres. Cela fait, on cesse de lui fournir des insectes, & alors l'Oiseau comprenant, qu'il est tems de partir, prend son effort, & traverse les airs. Telle etoit la voiture, qui me dévoit porter moi & les autres Exilés dans un autre monde. Ceux, qui dévoient m'accompagner dans ce Voyage, étoient deux Potuans, condamnés pour différens crimes. L'un étoit Métaphisicien : il avoit disputé sur l'Essence de Dieu, & sur la nature des Esprits. Son audace avoit d'abord été punie par la Saignée; mais ayant persisté à vouloir disputer, on l'avoit condamné, à être exilé au Firmament. L'autre étoit un Fanatique, qui, ayant conçû des doutes sur la Réligion, & sur les droits de l'autorité civile, avoit paru vouloir bouleverser l'Etat. Il avoit résusé d'obéir aux Loix de la République, sous prétexte, que cette obéïssance étoit contraire aux mouvemens de sa conscience. Ses Amis avoient tâché de fléchir son opiniâtreté par les raisons les plus éficaces; lui réprésentant, combien les mouvemens de la conscience & les inspirations imaginaires étoient sujètes aux illusions : Souvent, lui disoient-ils, on confond le zéle, la conscience, & les inspirations, avec la mélancolie & les vapeurs d'un cerveau égaré ; ils ajoûtoient, que rien n'étoit plus ridicule, que d'en appeller au témoi-

témoignage de ſa propre conſcience, ni de plus injuſte, que de prétendre, que les mouvemens de nôtre Ame fuſſent une régle de foi pour les autres, qui peuvent ſe ſervir des mêmes argumens contre nous, & oppoſer conſcience à conſcience. Enfin, ils lui faiſoient voir, que, quiconque s'attachoit obſtinément à ce Principe, couvrant ſon opiniâtreté du voile de ſa conſcience, ne dévoit point jouïr du droit de Citoyen, vû que c'eſt le dévoir d'un bon Citoyen, d'obéir aveuglément aux Loix de l'Etat; & que de ne vouloir pas, ou de dire, qu'on ne peut pas rendre une telle obéiſſance, c'étoit donner dans la folie des Fanatiques, qui veulent, qu'il n'y ait point d'autre régle dans l'Etat, que le dictamen de la conſcience. Mais comme les raiſons, ni les preuves ne font aucun effet ſur l'eſprit des Fanatiques, celui-ci ne voulût point démordre de ces ſentimens; c'eſt pourquoi il fut condamné à l'exil. Ainſi la troupe des Exilés fut cette fois-là de trois, d'un Innovateur, d'un Métaphiſicien, & d'un Fanatique. Vers le commencement du mois de Bouleau on nous tira des priſons, & on nous conduiſit en des lieux ſéparés. Je ne ſaurois dire, ce qui arriva à mes Collégues; J'étois trop occupé de mes propres affaires, pour prendre garde à celles des autres. Ce que je ſai de ſûr, c'eſt, qu'ayant été conduit au lieu accoûtumé, je fus enfer-

enfermé dans le cofre avec les vivres néceſſaires pour un voyage de quelques jours. Peu de tems après les oiſeaux, voyant, qu'on ne leur donnoit plus à manger, pour les avertir en quelque ſorte, qu'ils dévoient partir, prirent leur vol, fendant les airs avec une rapidité merveilleuſe. Les Habitans de la Région ſoûterraine croyent communément, que l'eſpace entre la Planéte de Nazar & le Firmament eſt de cent milles: le ne ſaurois dire, ſi cette ſupputation eſt juſte, ou non; mais ſeulement, qu'il me ſembla, que cette eſpéce de navigation aërienne avoit duré vingt-quatre heures. Un long ſilence avoit régné pendant ce voyage; mais enfin un bruit confus commença à frapper mes oreilles, & me fit juger, que j'approchois de quelque terre habitée. Je compris un moment après, que les Oiſeaux étoient dreſſés & exercés avec ſoin; car ils poſérent leurs cofres avec tant d'adreſſe & d'habileté, que rien ne ſouffrit le moindre dommage. Alors je me vis environné d'une multitude extraordinaire de ſinges, dont la vuë ne m'éfraya pas peu, me ſouvenant de ce, que j'avois ſouffert de la part de ces Animaux ſur la Planéte de Nazar. Mais ma frayeur rédoubla, lorsque j'entendis ces ſinges diſcourir entre eux, & que je les vis ſe proméner vétus d'habits de différentes couleurs. Je compris cependant, que ce

dévoient être les Habitans de la terre, où je venois d'aborder; & comme j'étois accoûtumé à voir des monstres, je commençai à réprendre courage, surtout lorsque je vis ces singes s'approcher de moi d'un air d'afabilité, me tirant doucement de ma cage, & me récevant avec humanité comme un nouvel hôte. Ils venoient tour à tour auprès de moi, m'adressant ces mots: *Pul Asser.* Comme ils répetoient souvent cette bien-venuë, je la répetai aussi, & cela excita de grands éclats de rire parmi eux, marquant par leurs gestes, qu'ils se plaisoient à m'entendre proférer ces paroles. Cela me fit juger, que ce Peuple étoit léger, babillard, & amateur de nouveautés. Vous auriez dit d'un tambour à les entendre parler. Leurs paroles partoient tout d'une haleine, avec une volubilité semblable à un torrent. En un mot, ils étoient dans l'habillement, les mœurs, le langage & la figure du Corps diamétralement opposés aux Potuans.

D'abord ils parurent étonnés à l'aspect de ma figure, & cela parcequ'ils ne me voyoient point de queuë: Car comme de toutes les Brutes il n'y en a point, qui ayent plus la forme du Corps humain, que les Singes, si j'avois eu une queuë, ils m'auroient pris pour un Animal de leur espéce, d'autant plus, que tous ceux, qui avoient été apportés chez eux de la Planéte de Nazar,

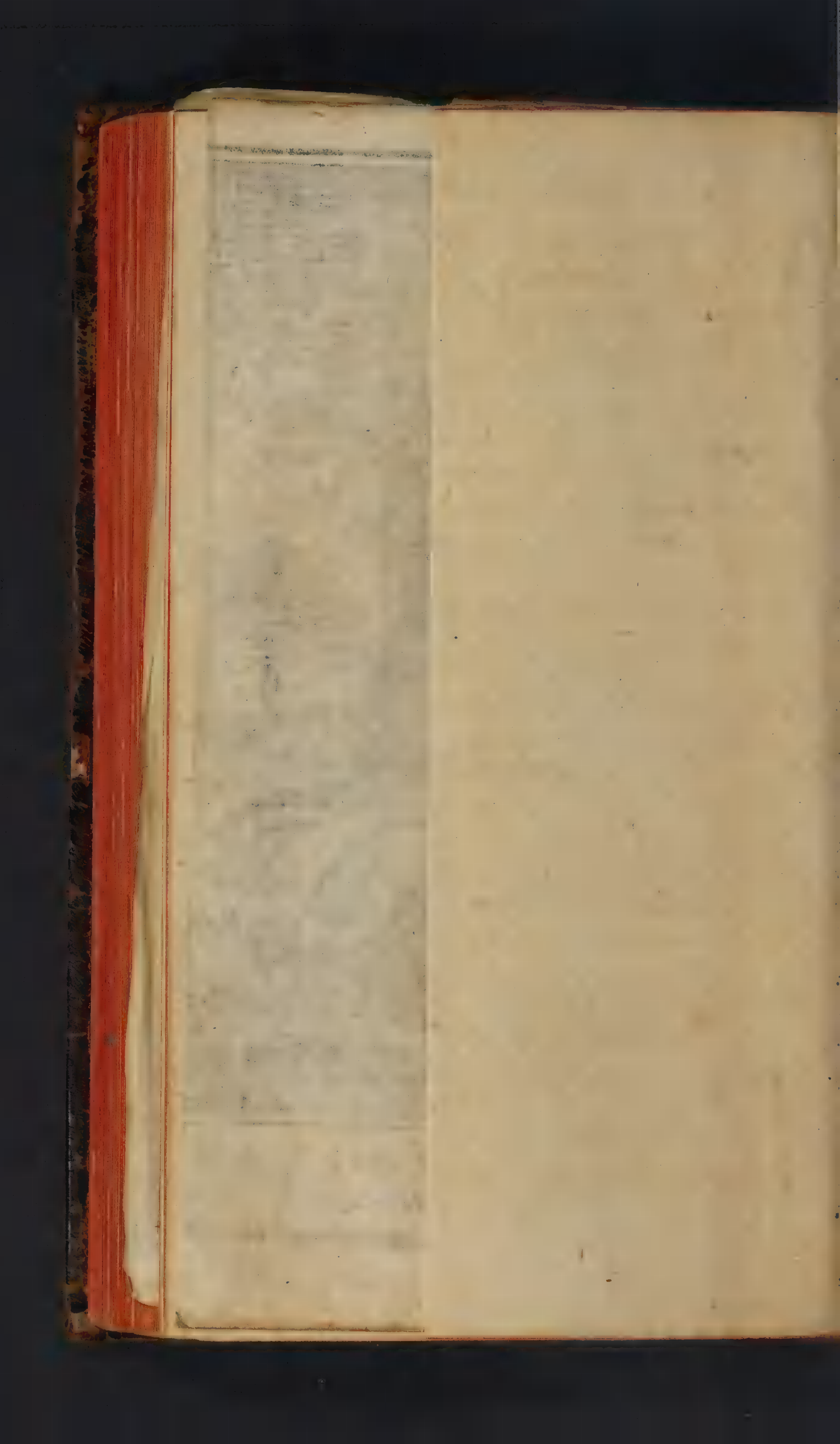
zar, leur avoit paru d'une figure fort différente. Dans le tems de mon arrivée la mer étoit extrémement enflée à cause du voisinage de la Planête de Nazar; car de même que sur nôtre globe le mouvement de l'Océan s'accorde avec le cours de la Lune, ainsi la Mer de ce Firmament croît & decroît selon le cours ou le décours de la Planéte de Nazar.

Je fus d'abord conduit dans une grande maison toute brillante de pierreries, de miroirs, de marbre, de vases prétieux & de tapisseries. Il y avoit des sentinelles à la porte, ce qui me fit comprendre, que ce logis n'étoit pas celui d'un Singe du commun. En effet j'appris bientôt, que c'etoit l'Hôtel du Consul. Celui-ci, curieux de pouvoir s'entretenir avec moi, fit venir des Maîtres de langue, pour m'apprendre celle du Païs. Au bout de trois mois j'en sûs assés, pour pouvoir soûtenir une conversation, & je croyois d'avoir mérité l'admiration publique par la promtitude de mon génie, & la force de ma mémoire: mais je me trompois, & j'avois paru d'un esprit si tardif & si hébété à mes Maîtres, qu'ils avoient pensé plusieurs fois perdre patience, & abandonner le Disciple, C'est pour cela, que, comme j'avois été surnommé Scabba, ou l'Etourdi, chez les Potuans, à cause de la hâtiveté de mon esprit, ces Singes-ci, à cause de ma stupidité & de ma len-

te conception, me nommérent par ſobriquet *Kakidoran*, c'eſt-à-dire, le Nigaud: car il eſt bon de rémarquer, qu'ils n'eſtiment que ceux, qui conçoivent d'abord les choſes, qui ſe répandent en verbiages, & qui parlent avec rapidité. Dans le tems, que j'apprenois la Langue de ces Singes, mon Hôte me ména plusieurs fois par la Ville, qui me parût abonder en toute ſorte de luxe & de magnificence; car nous étions ſouvent obligés de nous faire place par la force, au travers des Chaiſes, des Caroſſes, des Valets & d'une foule de Peuple, qui rempliſſoit les ruës; mais tout cela n'étoit pourtant rien, ſi on le compare avec le luxe, qui régne dans la Capitale, ou l'on voit en racourci tout ce, que la vanité des Hommes peut inventer.

Dès-que j'eus appris la Langue, mon Hôte me ména à cette ville, dans le deſſein, de me donner en préſent à un Sénateur, dont il eſpéroit de captiver les bonnes graces par un don ſi extraordinaire. Le deſſein étoit d'un Singe, qui entend ſes interêts; car il faut ſavoir, que le gouvernement du Païs eſt ariſtocratique, en ſorte que l'autorité ſouveraine réſide dans le Sénat, dont les Membres ſont tous Patriciens depuis le prémier juſqu'au dernier, & tout ce, qui eſt de famille plébeïenne, ne peut prétendre qu'a la charge de Capitaine, ou de Juge de quelque ville médiocre. Quelques-uns parvien-


ad Cap. 10.
Martinien
en Perruque
Brühl sc Lips.



viennent pourtant au Conſulat ; mais il faut qu'ils ayent quelque mérite éclatant, comme mon Hôte, qui n'étoit parvenu que par cette voye : car il avoit un génie ſi fécond, que dans l'eſpace d'un Mois il avoit forgé vingt-huit Projèts ; & quoiqu'ils ne s'accordaſſent pas avec utilité publique, ils étoient pourtant des preuves de la fécondité de ſon eſprit, propres à le rendre récommandable ; car dans tout le monde ſoûterrain il n'y a point de païs, où les Innovateurs ſoient plus eſtimés, que dans cette République. La Ville Capitale s'appelle Martinie ; elle donne ſon nom à tout le Païs, & eſt fameuſe par l'avantage de ſa Situation, par la beauté des Ouvrages, qu'on y fabrique, par ſon commerce, ſa navigation, & les Vaiſſeaux de guerre, qu'on y équipe. Je ne la crois pas inférieure à Paris, quant au nombre de Maiſons & d'Habitans. Les rües y fourmilloient de tant de monde, quand j'y arrivai, que nous étions obligés de frapper à droite & à gauche, pour pouvoir paſſer, & nous rendre au quartier, où le Syndic du grand Sénat étoit logé: car c'etoit lui, à qui le Conſul avoit réſolu me donner.

Quand nous fumes proche de l'Hôtel de Mr. le Syndic, mon Hôte s'arrêta pour s'atifer, ne jugeant pas à propos, de paroître devant ſon ſupérieur ſans être un peu paré. Là-deſſus je vis accourir par troupes certains Domeſtiques, ap-

 pellés

pellés vulgairement Maskattes, ou Atifeurs, dont on ſe ſert, avant que d'entrer chez les Sénateurs. Ces Gens-la ſe tiennent aux environs des Palais des Magiſtrats, & dèsqu'ils voyent quelqu'un, qui veut entrer, ils volent à lui, vergètent ſes habits, en ôtent les tâches & rédreſſent juſq'aux moindres plis, qu'il peut y avoir. L'un deux s'empara d'abord de l'épée du Conſul, la frotta, & la rendit luiſante; l'autre lui attacha des rubans de diverſes couleurs à la queuë: car ces Singes n'ont rien de plus à cœur, que la parure de leurs queuës. J'ai vû des Sénateurs, & ſurtout des Femmes de Sénateurs, qui à certains jours de fêtes paroient leurs queuës, & y mettoient des Ornemens pour plus de mille écus de nôtre monnoye. Mais pour révenir au Conſul, un troiſiéme Atifeur vint avec un inſtrument géométrique, pour examiner les dimenſions de l'Habit, & pour voir, s'il étoit fait ſelon les régles de proportion & de ſymmétrie. Un quatriéme vint avec une bouteille de fard, dont il lui barboüilla le viſage. Un cinquiéme examinoit ſes piéds, dont il rognoit les ongles avec une dextérité admirable. Un ſixiéme apporta de l'eau de ſenteur, dont il lui donna à laver. Enfin, pour couper court, l'un prit un linge, pour le ſécher; l'autre un peigne, pour le peigner, & un miroir, pour le faire mirer; le tout ſe fit avec autant

de ſoin & d'exactitude, que nos Géométres ont coûtume d'en apporter en méſurant, & en enluminant leurs cartes géographiques.„Quels „attiraîls, me diſois - je alors tout bas, ne fau„dra-t-il pas aux Dames, pour ſe parer, s'il „en faut tant aux Meſſieurs!„ Et en effet les Femmes de Martinie donnent dans un excès, qui n'eſt pas croyable, & elles cachent leur laideur ſous une ſi grande quantité de fard,qu'à force de vouloir briller, elles ſe rendent dégoûtantes. La ſuëur ne ſe mêle pas plûtôt avec ce fard, que ces Dames ſentent le rélant: à peu près comme pluſieurs ſauces mêlées enſemble par un Cuiſinier, on ne ſait pas bien, ce qu'elles ſentent, mais on ſait, qu'elles ne ſentent pas bon.

Cependant mon hôte netteïé, peint & poncé, comme je viens de le dire, entra dans l'Hôtel de Mr. le Syndic, ſuivi ſeulement de trois valets de piéd. Arrivé dans la Cour, il quitta ſes ſouliers,de peur de ſallir le pavé,qui étoit de marbre. On le laiſſa une heure dans le veſtibule, en attendant qu'on allât avertir Mr. le Syndic de ſon arrivée, & il ne fût introduit qu'après avoir fait les préſens, par lesquels on achéte dans ce Païs-là la faveur des gardes. Le Syndic étoit aſſis ſur une ſiége doré. Dès-qu'il nous vit, il fit de grands éclats de rire, & nous adreſſa mille queſtions triviales & puériles.

Le Consul répondoit à toutes;
Et moi, l'on me voyoit suër a grosses goûtes.

A chaque réponse

Nôtre Syndic rioit, & rétroussant sont nez,
Poussoit des éclats forcenés.

Je croyois, qu'on avoit voulu joüer une farce, en élévant ce Personnage à la Magistrature, & je ne pouvois pas comprendre, comment la République avoit pû donner la charge de Syndic, qui est la séconde du Sénat, à un pareil Baladin. Je ne laissai pas passer long-tems, sans en dire mon sentiment à mon Hôte; mais celui-ci m'assûra, que Mr. le Syndic étoit un Homme de mérite, qui avoit beaucoup d'aquis, & il m'en donnoit pour preuve les différens emplois, qu'il avoit exercés dans le même tems, lorsqu'il étoit encore tout jeune; ajoûtant, qu'il avoit une conception si aisée & si vive, qu'il traitoit les plus grandes affaires parmi les pots & les verres; & que même à ses répas il forgeoit un Edit toutes les fois, qu'on desservoit, & en dressoit la minute, avant que le Maître d'Hôtel eût changé les services. Je lui démandai là-dessus, si des ordonnances concuës en si peu de tems étoient de longue durée; & il me répondit, qu'elles duroient jusqu'à ce qu'il plût au Sénat, de les abolir. Cependant Monseigneur le Syndic s'entretint une demi-heure avec moi, discourant avec cette loquacité, qu'on rémarque en Europe

chez

chez les Fratres. Après quoi il se tourna vers mon Hôte, & lui dit, que je pourrois être reçu parmi ses Domestiques, quoiqu'il comprît bien à mon génie tardif,

Que j'étois né dans le Païs des Sots,

& que par conséquent je fusse à peine bon à quelque chose. *J'ai aussi rémarqué*, répartit mon Hôte, *une espéce d'engourdissement d'esprit en lui; mais lorsqu'on lui laisse le tems de réfléchir, il porte un jugement assés solide sur les sujets, qu'on lui propose.* „Tout cela ne „sert de rien ici, poursuivit le Syndic; la quanti-„te d'affaires n'y souffre point de délai.„ Ayant dit cela, il voluit connoître, si j'étois bien fort & bien robuste, & m'ordonna de léver de terre un fardeau, qu'il fit apporter. Comme il vit, que je m'en aquittois sans peine; „La Nature, me „dit-il, t'a refusé les qualités de l'esprit, & t'a „pourvû de celles du corps.„ En achevant ces mots, il me fit passer dans un autre apartement, où je trouvai quantité d'Officiers & de Domestiques, qui me reçûrent avec beaucoup de civilité, mais qui me rompirent la tête par leurs jaseries & par leurs gesticulations. Ils me firent mille questions sur nôtre Monde; & comme je leur disois tout ce, que je pouvois m'en rappeller, & qu'ils ne paroissoient pas encore satisfaits, j'étois obligé de mêler le fabuleux avec le vrai; encore n'étoient-ils pas las

de me queſtionner. Enfin mon Hôte ſortit d'auprès du Syndic, & m'annonça, que ſon Excellence me faiſoit l'honneur de me rétenir à ſa Cour. Le diſcours du Syndic m'avoit fait juger déjà, que l'emploi, qu'il me deſtinoit, n'étoit pas des plus brillans: je m'imaginois, qu'il m'avoit placé parmi ſes gardes, ou parmi les officiers de ſa bouche. Pour m'en éclaircir, je m'en informai du Conſul, qui me répondit, que ſon Excellence avoit eu la bonté de me nommer ſon prémier Porteur-de-Chaiſe, avec vingt-cinq *Stalates* de gage. La Stalate de Martinie révient à deux écus de nôtre monnoye. Le Conſul ajoûta, que ſon Excellence avoit promis, de ne m'employer, qu'à la porter Elle & Madame ſon illuſtre Epouſe.

Je fus frappé de cette réponſe, comme d'un coup de foudre: je repréſentai, combien il étoit indigne d'un Homme de famille d'être employé à des fonctions ſi baſſes; mais je fus bientôt interrompu par les Officiers & les Domeſtiques, qui venoient par troupes m'aſſommer de leurs impertinentes félicitations. Enfin je fus conduit dans une chambre, où l'on m'avoit ſervi un ſouper, auquel je ne fis pas grand mal; car dès-que j'eus un peu mangé, je me couchai dans le lit, qu'on m'avoit préparé.

J'avois l'eſprit ſi agité, qu'il m'étoit impoſſible de fermer l'oeil. L'accueil, que ces Singes,

ges m'avoient fait, me révenoit toûjours dans la tête, & certainement il falloit avoir une patience Spartaine, pour digérer l'affront, qu'on m'avoit fait, Je déplorois le ſort, où j'étois réduit dans ce païs, & je le trouvois plus dur, que celui, que j'avois eu ſur la Planéte de Nazar.. „Hélas, me diſois-je, que déviendroit „ici le grand Chancélier de Potu, ce Perſonna-„ge ſi rare, à qui il faut un mois entier pour „dreſſer un Edit? Quel ſeroit le ſort de la Pré-„ſidente Palmka dans ce Païs, où les Sénateurs „font des Ordonnances parmi les pots & les „verres? Certainement ils ſeroient l'un & l'au-„tre dans une très-petite conſidération.„ Delà je conjecturois, que j'avois quitté le Païs des Sages, pour venir dans celui des Foûs. Fatigué de toutes ces idées, je m'endormis enfin. Je ne ſaurois dire au juſte, combien de tems mon ſomeil dura; car dans la Martinie il n'y a point de différence entre le jour & la nuit. On n'y voit jamais d'obſcurité, ſi ce n'eſt à certains tems réglés, lorsque par l'interpoſition de la Planéte de Nazar le ſoleil ſoûterrain eſt éclipſé. Cette Eclipſe eſt ſurtout rémarquable, lorsque la Planéte, laquelle nâge aſſés près du Firmament, offusque totalement le Soleil par ſon Ombre. Mais comme cela n'arrive qu'après de longs intervalles de tems, & que le Soleil à cela près donne toûjours perpendiculairement

ſur

ſur ce païs, on n'y diſtingue ni nuits, ni ſaiſons. De-là vient, que les Habitans ont pratiqué des Bois, des Allées, & des Caves, pour ſe garantir des ardeurs du Soleil.

A peine je m'étois réveillé, que je vis entrer dans ma chambre un Sapajou, qui ſe diſoit mon camarade, & qui avoit ordre, de m'attacher avec de la ficelle une queuë poſtiche au derriére, pour me rendre ſemblable aux autres Singes du Païs. Ce Sapajou m'avertit en même tems, de me tenir prêt pour porter Mgr. le Syndic à l'Académie, où il dévoit ſe rendre dans une heure, ayant été invité avec les autres Sénateurs, à venir aſſiſter à un Programme public, qui dévoit ſe faire à l'occaſion d'une promotion au Doctorat, vers les quatorze heures après midi; car il eſt bon de rémarquer, que, quoiqu'on ne puiſſe diſtinguer les jours des nuits à cauſe de la clartè continuëlle du Soleil, on diſtingue cependant les tems par heures, demi-heures, & quarts d'heures, & cela par les moyens des Clepſydres, ou Horloges, de ſorte que les jours de la Martinie ſont diviſés en vingt-deux heures. Si cependant les Horloges d'une Ville venoient malheureuſement à être dérangées, il faudroit avoir récours à celles d'un autre endroit, pour les régler, parceque le Soleil lançant toujours ſes raïons verticalement ſur cette région, il ne peut y avoir d'om-

d'ombre, ni par conſéquent de montre ſolaire; & quelque part, que l'on faſſe un trou, pour profond qu'il ſoit, s'il n'eſt couvert, le ſoleil y donne de tous côtés. Quant à l'année, elle eſt réglée ſur le cours de la Planéte de Nazar, qui fait ſon Période autour du Soleil une fois plus vîte, que le Firmament ſoûterrain. A quatorze heures je commençai à entrer en exercice de ma charge, & nouveau Porteur, j'endoſſai la bricole, & la paſſant dans les battans de la chaiſe dorée, j'eus l'honneur de porter ſon Excellence à l'Académie. Arrivés dans l'Auditoire, nous vimes deux files de Docteurs, & de Maitres ès arts aſſis ſelon leur rang. Dès que ces Meſſieurs apperçurent le Syndic, ils ſe lévérent tous, & lui tournérent le dos, le ſaluant chacun de la queuë; car c'eſt-là leur maniére de faire la révérence, & ç'eſt pour cela, que Mrs. les Singes prennent tant de peine à orner leur queuë. Pour moi, j'avouë, que je trouvai cette coûtume fort ridicule; car chez nous c'eſt une marque d'indifférence, ou de mépris, que de tourner le dos à quelqu'un; & voilà comme chaque païs a ſa guiſe.

Celui, qui dévoit étre grandué, paroiſſoit dans une chaire placée à l'extrémité de l'Auditoire. L'Acte de la promotion fut précédé d'une Théſe, dont le Sujet étoit tel: *Diſſertation Phiſique d'inauguration, dans laquelle l'on*

l'on examine & l'on discute avec soin ce Probléme très-important, savoir, si le son, que rendent les mouches & quelques autres insectes, vient de la bouche, ou du derriére. Le Président des Théses entreprit de défendre le prémier de ces deux sentimens. Il fût attaqué avec vigueur par les opposans, & se défendit en lion; mais enfin la dispute s'échaufa si fort, qu'elle étoit sur le point de dégénérer en combat sanglant; & assûrément on en fût venu aux mains, si le Sénat n'avoit arrêté cette fougue impétueuse par son autorité. Pendant la dispute il y avoit des joueürs d'instrumens, qui par leurs concerts animent les Ergoteurs, quand ils laissent languir le discours, & qui les adoucissent, lorsqu'ils s'èchaufent trop: mais c'est dans ce dernier point, qu'ils réüssissent le moins; car il est bien difficile d'obliger les Esprits, à tenir un juste milieu, quand on dispute sur les choses les plus importantes du monde; on en a tous les jours des Exemples sur nôtre globe, où l'on voit d'étranges agitations, quand il s'agit de quelque question creuse & susceptible de démêlés. Cependant cette querelle, qui sembloit ne devoir se terminer que par le sang & le carnage, finit par des Eloges & des félicitations comme dans nos Universités, où selon la coûtume générale le Président descend de chaire toûjours victorieux & triomphant. Ces Thé-

Théſes, qui avoient penſé dévenir tragiques, furent ſuivies d'une Farce, qui fut jouée ainſi: Celui, qui dévoit être promû, s'aſſit au milieu de l'auditoire, auſſitôt trois Bédeaux de l'Univerſité s'avancérent gravement & à pas comptés, & lui jettérent un muid d'eau ſur la tête, après quoi ils le parfumérent d'encens, & lui firent avaler un vomitif. Cela fait, ils ſe rétirérent, en inclinant trois fois la tête, & en déclarant à haute voix, qu'il étoit duëment & légitimement créé Docteur. Etonné à la vuë de ces cérémonies merveilleuſes & inconnuës, je démandai à un Sapajou Homme de Lettres, qui ſe trouvoit près de moi, ce que tout cela ſignifioit. Celui-ci, déplorant mon ignorance, me dit, que l'encens & le vomitif marquoient, que le Candidat dévoit ſe défaire de ſes anciens vices, révêtir de nouvelles mœurs, & ſe diſtinguer par-là du Vulgaire. Cette explication me fit révenir de mon étonnement, & raſſaſié d'admiration, je ne fis plus de queſtion, de peur de paſſer pour un Homme, qui n'avoit vécu qu'avec des Bêtes.

Enfin le nouveau Docteur, envélopé dans une robe verte & ceint d'une écharpe, fût réconduit à ſon Logis par tout le Parnaſſe Martinien, aux fanfares des timbales, des flûtes & des trompêtes. Comme il étoit de famille plébeienne ou roturiére, il ne fût point porté en chai-

chaiſe, mais traîné ſur une brouëtte, qui étoit précédée de Coureurs en habit de cérémonie. Tout cela fût terminé, ſelon la loüable coûtume, par un feſtin ſuperbe, où tous les Conviés ſe griſérent de façon à ne pouvoir ſe ſoûtenir, de ſorte qu'il fallut les porter juſques dans leurs lits, dont ils ne ſe rélévérent que par le moyen des remédes, qu'ils prirent, pour ſe rétablir. Cette promotion fût très-ſolennelle, comme il eſt facile d'en juger par ces derniers traits, & je puis dire, que je n'en ai jamais vû, où l'on ait mieux bû, & qui ait été par conſéquent plus académique; je ne crois pas non plus, que ſur nôtre globe il y ait de Docteur plus légitiment gradué, que celui, dont il s'agit.

Les Procès ſe jugent dans ce païs-là avec une vîteſſe étonnante, & je ne puis qu'admirer la facilité de cette nation à concevoir & à décider les choſes ſur le champ & ſans aucune réflexion. Souvent avant-que les Avocats ayent fini leurs Plaidoyés, les juges ſe lévent & prononcent la Sentence avec autant de vîteſſe, que d'élégance. J'ai ſouvent été voir les Tribunaux dans le tems de l'audience, pour ſavoir, de quelle maniére on procédoit aux jugemens. D'abord je trouvai, que les Sentences étoient fondées ſur la juſtice & ſur l'équité; mais lorsque je vins à les examiner

de

de près, elles me parurent folles, iniques, & contradictoires, en ſorte qu'il me ſembloit plus raiſonnable de rémettre un différend à la *déciſion* d'un coup de dez, qu'à celle des Juges de ce païs-là. Je ne ſaurois rien dire des Loix, à cauſe des changemens perpétuëls, qu'on y fait, & qui égale celui des habits, dont les modes changent d'un an à l'autre. De-là vient, qu'on punit aujourd'hui des actions, qui n'étoient point criminelles, lorſqu'elles furent commiſes, mais qui le ſont dévenuës dans la ſuite par l'établiſſement d'une nouvelle Loi. C'eſt ce qui fait auſſi, que les Coupables appellent d'un Tribunal ſubalterne à un Tribunal Supérieur, eſpérant de pouvoir ſe tirer d'affaire par ces délais, ce qui ne manque pas d'arriver, pour peu que le procès dure; car il ſurvient une nouvelle Loi, contraire à la précédente, qui juſtifie l'action, pour laquelle on eſt en litige. L'inconſtance & la légéreté de ce Peuple ſont inconcevables. Les Loix & les coûtumes les plus utiles ceſſent d'être de leur goût, dès qu'elles ceſſent d'être nouvelles. Les Avocats ſont fort eſtimés dans ce païs-là pour leur ſubtilité. Il y en a, qui ſavent ſi bien faire tourner la rouë, (pour me ſervir de leurs expreſſions) qu'ils affectent de ne vouloir ſe charger que de cauſes douteuſes ou même injuſtes, afin de pouvoir

montrer leur adresse dans la dispute, & avec quel art ils savent changer le noir en blanc. Souvent les Juges favorisent ces Avocats, lorsqu'ils ont montré beaucoup de subtilité, pourvû seulement que la cause ait été un peu débatuë. „Nous avons bien rémarqué, disent ces „Juges, l'injustice de cette cause; mais il a fallu donner quelque chose à l'adresse, avec laquellé elle a été défenduë.„

Les Docteurs de ce Païs-là enseignent le Droit pour différent prix, selon la nature des procès. Par exemple, ceux, qui instruisent dans la maniére de défendre une cause mauvaise & injuste, ou comme on dit communement, dans l'art d'éblouïr par de belles paroles, exigent vingt Stercolates; mais ceux, qui enseignent à défendre les bonnes causes, n'en tirent que dix. Les formes du droit sont en si grand nombre, qu'il n'est pas possible d'en voir le fonds, envélopées comme elles le sont dans ce cahos de Loix entassées les unes sur les autres: car les Martiniens ayant le génie haut & vif, ne peuvent soufrir ce, qui est simple & dépoüillé d'embaras; ils ne font cas que de ce, qui est subtil, embroüillé, confus & obscur. Ils portent ce goût jusques dans les matiéres de Réligion. Celle, qu'ils professent, ne consiste point dans la pratique, mais dans de vaines spéculations. Ainsi il y a dans

dans leur Théologie deux cens trente opinions différentes, touchant la figure, ſous laquelle il faut concevoir la Divinité; trois cens quatre vingt ſeize ſur la nature & la qualité des Ames. S'ils fréquentent les Ecoles de Théologie, ce n'eſt pas pour y apprendre à bien vivre, & à bien mourir; mais pour s'inſtruire dans l'art & la ſubtilité, avec laquelle les Orateurs ſacrés s'expriment: car plus il y a d'obſcurité dans leurs diſcours, plus ils ſont applaudis, tant il eſt vrai, que ce Peuple ne trouve beau que ce, qu'il ne comprend pas. Les Prédicateurs s'attachent plus aux paroles, qu'aux choſes, & s'appliquent davantage au choix des mots, au tour des phraſes, & des périodes, qu'à la force du raiſonnement; ne ſe ſouciant pas de perſuader leurs Auditeurs, mais de flatter leurs oreilles, & de les amuſer par l'arangement étudié de leurs diſcours, Tout cela m'empêcha de parler de la Réligion Chrétienne, qui eſt dépoüillée de tout fard & de toute pompe, & dont la ſimplicité ne prouve pas peu la vérité.

J'ai déjà dit, qu'il n'y avoit point de Païs au monde, où les Innovateurs fuſſent plus eſtimés, que chez les Martiniens, qui en effet ſont plus ou moins cas d'un projet, ſelon qu'il eſt plus ou moins abſurde. Un jour

j'expliquois à un certain Sapajou la nature de la terre, lui prouvant, qu'elle étoit habitée sous sa superficie. Sur cela mon Homme se mit en tète de faire creuser, pour s'ouvrir un passage chez les Nations, qui étoient soûterraines à l'égard des Martiniens. Son projèt fut reçû avec de grands applaudissemens, & l'on établit aussitôt une Compagnie *du Commerce Soûterrain*, dont les Actions furent bientôt remplies, les Martiniens accourant en foule, pour porter leur argent à la Banque. Mais tout le projèt s'en alla en fumée, & ne servit qu'à troubler l'Etat & à ruïner les Particuliers, On ne fit pourtant aucun mal à l'Innovateur; au contraire on le loüa d'avoir eu une idée si rélévée & si hardie, en sorte que les Martiniens disoient hautement, que, si leur entrêprise n'avoit pas réüssi, ils avoient du moins

- - - - *La gloire de l'avoir tentée.*

Cependant cette affaire m'ayant parfaitement instruit du caractére de cette Nation, je formai aussi le dessein de méritet son estime, & d'améliorer l'état de ma fortune par quelque invention singuliére. Je m'appliquai à réchercher ce, qu'il y avoit de défectueux dans l'Etat, & je crus y avoit réüssi. En effet je m'apperçus, que le Païs abondoit en Artisans inventifs & subtils, mais qu'il manquoit d'ouvrages

vrages

vrages utiles. Sur cela je proposai de faire une Loi pour l'établissement de quelques Ouvrages, qui pussent être avantageux à la République. Mais ce projèt étoit trop sage & trop solide, pour être goûté par une nation, qui n'aime que les folies & les bagatelles, aussi n'en rétirai-je que du mépris & des railleries. Je m'emportai alors contre ma stupidité. *Tu n'es qu'un sot, un lâche, & tu mérites de passer tes jours dans le digne emploi de Porteur;* c'est ainsi que je m'apostrophois moi-même. Je ne perdis pourtant pas courage, & ayant éprouvé, que je n'avancerois rien à proposer des choses solides, je résolus de tenter, si je ne pourrois point surmonter la malignité de mon étoile par quelque projèt extravagant & foû. Je m'en ouvris à un Sapajou, qui m'excita, en m'adressant les Vers suivans:

Si tu veus te tirer de cet état si vil,
Et te donner un nom insigne,
Fais quelque chose, qui soit digne
De la potence, ou de l'exil.

Et comme il me raconta, que plusieurs avoient fait fortune par des fadaises, & des niaiseries d'Enfans, surtout en inventant quelque nouvelle parûre, ou quelque nouvelle mode d'habit, je compris, qu'il me falloit absolument faire le foû avec des gens, qui étoient en délire. J'appellai donc à mon sécours

les inventions les plus extravagantes de nos Européens, & les ayant paſſées en revuë dans mon imagination, je m'arrêtai aux ornemens de tête, vulgairement nommés Perruques, & je réſolus d'en introduire l'uſage chez les Martiniens. Une choſe pouvoit beaucoup faciliter mon deſſein, c'étoit la quantité de chévres, que le Païs nourriſſoit, & dont les poils étoient tout-a-fait propres à être trécés & friſés; d'ailleurs je n'étois point ignorant dans cette profeſſion, mon bienheureux Tuteur l'ayant exercée, j'avois eu l'occaſion d'en apprendre quelque choſe. J'achéte donc des poils de chévres, & je me fais une perruque, que je me mets ſur la tête. Dans cet équipage je me préſente à Mgr. le Syndic, qui fut étonné à la vuë de ce Phénoméne. Il me démanda, ce qui c'étoit que cela, & ſans me donner le tems de lui répondre, il m'ôte la perruque de deſſus ma tête, la met ſur la ſienne, & court au miroir, pour ſe voir ſous cette coëffure. Il fût ſi ſatisfait de ſa figure, que treſſaillant de joye, il s'écria: *Jupiter n'eſt point mon Couſin!* Il paſſa ſur le champ dans l'apartement de ſa Femme, pour la rendre témoin du ſujet de ſa joye. Cette Dame agréablement ſurpriſe à cette vuë, ne pût rétenir ſes transports; elle ſe jetta au coû de ſon Mari, l'aſſûrant, qu'elle

pag. 247.



Le Senàt á Martinien.

qu'elle n'avoit jamais rien vû de plus joli, que cette nouvelle coëffure, & toute la Famille fût de cet avis. Alors le Syndic se tournant vers moi „mon Pauvre Kakidoran, „me dit-il, si ce, que tu viens d'inventer, „agrée autant au Sénat, qu'à moi, tu peus te „promettre une brillante fortune dans nôtre „République.„

Je rémerciai trés-humblement son Excellence de la bonne volonté, qu'elle me témoignoit, & la suppliai de se charger d'une Requête, que j'avois dessein de présenter au Sénat sur ce sujet, ce qu'il me promit; & voici comme étoit conçuë cette Requête:

Excellentissimes, Illustrissimes, Très-Généreux, Très-Nobles & Très-Sages Sénateurs & Seigneurs,

Le Penchant naturel, qui me porte à avancer le Bien public, m'a engagé à imaginer cette Coëffure nouvelle & inconnuë jusqu'a ce jour, que j'ai l'honneur de présenter à Vos Excellences, & que je soûmets à l'examen de Vôtre très-grave Tribunal, ne doutant pas, qu'elle n'ait le bonheur de lui plaire; vû que cette nouvelle invention tend à la gloire & à l'ornement de la Nation, & qu'elle servira à faire connoître au monde entier, que l'illustre Nation Martinienne est aussi distinguée du reste des Mortels par les ornemens, qui rendent la figure extérieure respectable & majestuëuse, qu'elle leur est supérieure par les qualités de l'esprit. Je

puis protester sur ma conscience, que je n'ai point en vuë mon interêt particulier, & que je ne prétens a aucune récompense, m'estimant trop heureux, si je puis avoir contribué a l'utilité publique, & à la gloire de la Nation. Si toutefois Vos Excellences jugeoient à propos de récompenser mon Ouvrage, j'y souscrirois de bon cœur, pour faire connoitre a toute la terre, jusqu'où s'étend leur munificence, & pour animer les autres à inventer des choses aussi utiles, & même d'avantage, s'il étoit possible. C'est dans cette seule vuë, que je ne m'opposerai point aux Bienfaits, dont il plaira au Sénat & au Peuple de Martinie de me gratifier. Du reste je me récommande aux bonnes graces de Vos Excellences, & j'ai l'honneur d'être,

Illustrissimes Seigneurs,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur

A Martinie le Septiéme du Mois d'Astral.

KAKIDORAN.

Le Syndic ne manqua pas de produire en plein Sénat & la Requête & la Perruque. J'appris, que le même jour toutes les affaires avoient cessé, & qu'il n'avoit été question que d'examiner la Perruque, tant elle avoit frappé les Esprits de cette grave Compagnie. Cependant on en vint aux opinions; l'ouvrage fut loüé, on accepta les offres de dévoüement de l'ouvrier, & on lui fixa une récompense. Il n'y eût que trois Sénateurs, qui s'opposérent à cette résolution; mais on

se

ſe moqua d'eux, & on les traita de gens groſſiers, & peu dignes des charges, qu'ils occupoient.

L'Arrêt du Sénat ayant été dreſſé, je fus mandé, pour comparoître dans la ſalle de l'Aſſemblée. Dès-que je fus entré, un Sapajou des plus âgés ſe léva, & me rémercia au nom de l'Etat, m'aſſûrant, qu'on pourvoiroit à ce, que j'euſſe une récompenſe proportionnée au mérite de mon invention; après quoi il me démanda, combien il me faudroit de tems, pour faire une ſéconde coëffure pareille à celle-là. Je répondis ſur le prémier point, que j'étois aſſés récompenſé par les applaudiſſemens, que tant de grands Perſonnages donnoient à mon travail, & par les éloges d'un Sénat auſſi illuſtre. Sur le ſécond point, je promis une autre Perruque dans l'eſpace de deux jours, & que, pourvû que j'euſſe quelques ſinges adroits, à qui je puſſe montrer mon art, je me faiſois fort de fournir dans l'eſpace d'un Mois toute la Ville de Perruques. A ces mots le Syndic me parla ainſi: „A Dieu ne plaiſe, „Kakidoran, dit-il, que cet ornement ſoit com„mun à toute la Ville, & s'aviliſſe ainſi par un „uſage trop répandu. C'eſt par cette parûre „qu'il faut, que les Nobles ſoient diſtingués „des Roturiers.„ Cet avis fût applaudi de tous les Sénateurs, & l'on chargea les Cenſeurs de

prendre bien garde, que l'Arrêt du Sénat ne fût pas violé, & que personne ne s'avisât de porter Perruque, à moins qu'il ne fût du Corps de la Noblesse, de peur que les Roturiers ne souïllassent un ornement réservé aux têtes des Patriciens. Mais cette ordonnance eût le sort, qu'ont toutes les Loix concernant le Luxe, lorsqu'on y énonce des exceptions : elle ne fit qu'exciter d'avantage le Peuple à la transgresser ; car comme la mode des Perruques plût à tout le monde, ceux des Citoyens, qui avoient de l'argent, ou des Amis, achetérent des titres de noblesse, de sorte qu'en fort peu de tems une partie de la Ville fût ennoblie. Enfin comme ce feu-là se répandit dans les Provinces, qu'on accouroit de tous les côtés, pour présenter des suppliques au Sénat, & comme on en étoit fatigué, on résolut de léver l'Arrêt prohibitif, & de permettre à un chacun l'usage des tignasses, de maniére, qu'avant mon départ de Martinie j'eus le plaisir de voir toute la nation entignassée. (*) Ce fût un spectacle bien plaisant, de voir tout un Peuple de Singes enterré dans de vastes Perruques. Le projèt plût néanmoins si fort, qu'il donna lieu à l'établissement d'une nouvelle Epoque, qui fût nommée dans les Annales Martiniennes l'an des Tignasses.

Pour

* J'abandonne cette expression à tous les Chiens-Couchans, qui vont à la chasse des mots.

Pour révenir à ce, qui me régarde, je dirai, que je me vis comblé d'éloges, couvert d'un manteau de pourpre, & réporté au Logis dans la chaiſe de Mgr. le Syndic, en ſorte que le Porteur, qui étoit mon collégue autrefois, me ſervit ce jour-là de cheval. Le même jour je fus admis à la table du Syndic, ce qui continua ſur ce pié-là. Cependant cet heureux prélude de bonheur ne me parût pas dévoir être négligé; je réſolus de pourſuivre ma pointe, & comme on m'avoit donné des gens, pour m'aider à travailler, j'eus bientôt fait autant de Perruques, qu'il en falloit à tout le Sénat; & après-qu'un Mois ſe fût écoulé dans cette occupation, on m'accorda des Lettres de Nobleſſe conçuës en ces termes:

„Le Sr. Kakidoran, natif d'une certaine Ville, qu'on appelle Europe, ayant ſi bien mérité „de la République, par une invention auſſi noble, que ſalutaire, & s'étant rendu par-là toute la Nation Martinienne rédevable, nous „avons réſolu, de l'agréger au Corps de la Nobleſſe, en ſorte que lui & tous ſes Deſcendans ſoient tenus dès aujourd'hui pour bons „& vrais Nobles, & qu'ils jouïſſent des droits, „priviléges & immunités attachées à cette qualité. Nous ordonnons auſſi, que le dit Sieur „ne ſoit plus nommé Kakidoran, mais Kikidorian. Enfin comme ce nouvel état démande quel-

„quelque éclat, nous lui avons aſſigné une pen-
„ſion de deux cens Patars par an, afin qu'il ait,
„de quoi ſoûtenir ſa nouvelle dignité. Donné
„dans la Salle du Sénat de Martinie le 4éme du
„Mois de Mérian. *Scellé du grand Sceau du Sénat.* „

C'eſt ainſi que de vil Porteur je fus élévé à la Dignité deNoble. Je vécus quelque tems dans une grande gloire & une proſpérité parfaite. Les Martiniens rémarquant, que j'étois bien avant dans les bonnes graces du Syndic, me faiſoient beaucoup la cour. Ils pouſſérent la baſſe flaterie juſqu'à m'attribuër dans des Vers, faits a ma loüange, des vertus, que je n'avois certainement point. Quelques-uns ne balancérent pas de faire une longue liſte de mes Ancêtres, & de me faire deſcendre en droite ligne des Héros, qui avoient ſervi la République dans les prémiers ſiécles : ils ſavoient pourtant bien, que j'etois né dans un Monde inconnu. Mais je ne me ſouciois guére d'une pareille Généalogie, & je n'étois nullement curieux, de me donner des Singes pour Ancêtres.

Comme c'eſt auſſi l'ordinaire chez les Martiniens, de célébrer les Queuës des grands Seigneurs, à peu près comme nos Poëtes célébrent les apas de leurs Maitreſſes, bientôt je vis venir des Rimeurs à foiſon, qui m'apportoient des Poëmes, faits à la loüange de ma queuë, quoiqu'ils ſuſſent bien, les fripons, que je n'en avois qu'une

qu'une postiche. Enfin leur adulation alla si loin, qu'un Personnage, qui n'étoit pas de la lie du Peuple à beaucoup près, mais dont je veus taire le nom par considération pour sa Famille, n'eût pas honte, de venir m'offrir la jouïssance de sa Femme, moyennant que je voulusse le récommander à Mgr. le Syndic. Ce vil penchant, que tous les Martiniens ont à la flatterie, fait, que leurs Annales ne valent pas la peine d'être luës quant à la matiére, qui n'est qu'un vain fatras d'éloges ; mais le stile en est vif, poli & élégant. Aussi peut-on assûrer, que le Païs produit de meilleurs Poëtes, que d'Historiens ; & que dans le genre sublime les Martiniens l'emportent sur toutes les autres nations. J'avois joui d'une parfaite santé, depuis que j'étois dans ce païs-là ; quoique je fusse fort incommodé de la chaleur causée par cette présence continuëlle du soleil. Cela fût cause, que je tombai enfin malade d'une fiévre violente, mais qui ne dura pas long-tems. Cependant j'eus besoin d'un Médécin. Celui, qu'on fit venir, m'incommoda par son habil plus, que ma fiévre. J'eus de la peine à m'empêcher de rire, dès que je le vis, l'ayant aussitôt réconnu pour un Barbier, qui m'avoit rasé autrefois. Je lui démandai ; comment il avoit pû se transformer en si peu de tems de Barbier en Docteur en Médecine? Il me répondit, qu'il exerçoit l'une

l'une & l'autre profeſſion. Cela me fit balancer, ſi je me fiérois à ce Singe univerſel, & comme je lui témoignai, que l'étenduë de ſon ſavoir m'éfrayoit, & que j'aimerois mieux être entre les mains de quelqu'un, qui ne fit profeſſion uniquement, que de la médécine, il me jura bien ſaintement, qu'on ne trouveroit point un tel Médécin dans toute la Ville; ainſi je fus obligé, de m'en rémettre à lui. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fût la promtitude du Barbier-Docteur, qui, après m'avoir ordonné de prendre une certaine potion, s'en alla auſſitôt, alléguant, qu'il avoit beaucoup d'autres affaires, qui ne lui permettoient pas, de s'arrêter long-tems auprès de moi. Lui ayant démandé, quelles étoient ces affaires ſi preſſantes; il me répondit, que l'heure approchoit, où il dévoit ſe rendre dans une petite ville du voiſinage, pour y faire ſes fonctions ordinaires de Gréfier.

Cette Polymathie eſt fort du goût des Martiniens, en ſorte, qu'ils ne ſe font point de ſcrupule, d'exercer dans le même tems pluſieurs Offices oppoſés. Ce qui leur donne cette confiance, c'eſt cette vivacité d'eſprit, avec laquelle ils expédient tout: Mais les fautes & les bévuës, que je leur ai vû faire, m'ont convaincu, que les génies fougueux & pleins de feu ſervoient plûtôt à l'ornement, qu'a l'utilité de la République.

Après avoir paſſé deux ans dans ce Pais-là, tantôt porteur, tantôt Noble, il m'arriva une avanture, qui penſa être cauſe de ma perte. Je jouïſſois de la faveur de ſon Excellence, & Madame ſon Epouſe me témoignoit tant d'affection, que j'étois régardé comme le prémier de ceux, qui partageoient ſes bonnes graces. Elle m'honoroit ſouvent de ſon entretien particulier, & elle ſembloit ſe plaire beaucoup avec moi; néanmoins elle m'avoit toûjours parlé avec rétenuë, & je n'avois point ſujet d'interpréter mal ſes démarches, étant bien éloigné de ſoupçonner, qu'une Femme de ce rang, ſi diſtinguée par ſa vertu, & par ſa naiſſance, cachât ſous le voile de l'amitié une paſſion impure. Mais avec le tems ſes diſcours équivoques me firent naître quelques ſoupçons, qui furent conſidérablement augmentés,

Par ſes airs affectés, ſes geſtes enfantins,
Ses ſanglots, ſes ſoûpirs, ſoûvent même ſes larmes.

Enfin j'ouvris entiérement les yeux, quand je vis entrer chez moi une Fille de chambre de la Dame, qui me rémit de la part de ſa Maîtreſſe la Lettre ſuivante:

Très-cher Kikidorian,

Ma naiſſance, & la pudeur, qui eſt le partage de nôtre Sexe, ont empêché juſqu'à préſent les étincelles de mon amour, renfermées dans mon cœur, d'éclater au dehors & de dégénérer en incendie; mais

mais enfin je suis trop pressée de ma passion, pour que j'en puisse cacher plus long-tems la violence.

Pardonne cet indigne aveu

Que l'excès de l'amour m'arrache.

PTARNUSE.

Je ne saurois exprimer, combien je fus frappé à la vuë de cette déclaration inattenduë. Mais comme j'aimois mieux m'exposer à la vangeance d'une Femme méprisée, qne de troubler les droits de la nature, en mêlant mon sang avec une Créature hétérogéne, je repondis en ces termes:

Madame,

La bienveillance, dont Mr. le Syndic m'a toûjours honoré, & les bienfaits, dout il m'a comblé, quelque peu digne que j'en fusse, tout cela, dis-je, me met dans une impossibilité morale de satisfaire vos désirs; sans compter une infinité d'autres motifs, que j'omets, & qui me déterminent à m'exposer plûtôt, Madame, à vôtre colére, que de consentir à une chose si criminelle parmi les Créatures raisonnables. Vous exigez de moi ce, qui me paroît plus dur, que la mort, & vous me chargez d'un office, dont je ne puis m'aquitter, sans couvrir de honte & d'ignominie toute vôtre illustre Famille, un office, dont le préjudice réjaillit principalement sur la personne de mon Maître. Je vous proteste donc, Madame, que je ne saurois consentir à vôtre désir, quoiqu'en toute autre occasion je me fisse un bonneur, de vous marquer mon entiére obéïssance.

KIKIDORIAN.

J'ajoû-

J'ajoûtai au bout de la Lettre les vers ſuivans, par maniére d'avis :

Conſiderez l'ignominie,
L'opprobre & la honte infinie,
Où vous allez vous plonger ſans rétour,
Si vous ne combattez cet impudique amour,
Dans la rétraite & le ſilence;
Il en eſt tems encore; repaſſez à loiſir,
Quel eſt le ſolide plaiſir,
Que l'on goûte dans l'innocence!
Enfin rappellez bien a vôtre ſouvenir,
Pour achever de vous guérir,
Ce que c'eſt que l'honneur, la pudeur, la décence.

Je cachetai cette Lettre de mon cachet, & la rémis à la Fille, pour qu'elle la rendit à ſa Maîtreſſe. Elle eût l'effet, que j'avois prévu; c'eſt-à-dire, que l'amour de la Dame ſe changea en haine.

Elle tâche d'abord d'éxprimer ſa douleur,
Et le chagrin, qui la déſole;
Mais la colére & la fureur
L'empêchent tour à tour, en lui preſſant le cœur,
De pouvoir proférer une ſeule parole.

Cette Dame ſi irritée diſſimula quelque tems avec moi, juſqu'à ce qu'elle eûr ratrapé le Poulet, qu'elle m'avoit écrit. Alors elle ne garda plus de méſures. Elle ſuborna de faux témoins, qui aſſurérent avec ſerment, qu'en l'abſence de Mgr. le Syndic j'avois voulu ſouïller ſa couche. Tout cela fût conduit avec tant d'adreſſe & de vraiſemblance, que

le Syndic, ne doutant nullement de mon prétendu crime, me fit jetter dans un cul de basses fosses. Dans cette extrémité il ne me restoit, qu'un moyen, de me tirer d'affaires, c'étoit d'avouër un crime, que je n'avois point commis, & de démander grace & miséricorde à Mgr. le Syndic. Cette démarche pouvoit fléchir sa colére, ou du moins l'adoucir, & faire diminuer mon supplice. Je résolus de prendre cette voye, sachant, combien il est extravagant, de vouloir plaider contre les Grands, surtout dans ce païs-là, où on ne fait pas attention à la justice d'une cause, mais au rang des Parties litigantes. Ainsi je rénonçai à toute défense, & j'eus récours aux priéres & aux larmes, suppliant, non pas qu'on me rémît entiérement la peine, mais qu'on voulût bien la diminuer.

Ce fût par cet aveu d'un crime, auquel je n'avois jamais songé, que j'échapai à la mort; mais je fus, en révanche, condamné à une perpétuëlle captivité. On m'ôta mes Lettres de Noblesse, & on les fit brûler par la main du Bourreau. Je fus moi-même mis à la chaîne, & condamné à passer mes jours à ramer sur une Galére. Cette Galére appartenoit à la République, qui l'envoyoit aux Mézendores, ou Terres étranges. Ce voyage se fait une fois par an, & l'on part au commencement du

du mois de Radir. On va quérir dans ce païs des Marchandises, que la Martinie ne produit pas ; en sorte que les Mézendores sont à l'égard de cette République, ce que les Indes sont à l'égard de nous. La Compagnie du Commerce Mézendorique est composée de Marchands nobles & roturiers. Les Marchandises des Navires se partagent aussitôt, qu'ils sont de rétour, entre les intéressés, selon le nombre d'actions, qu'ils ont dans la Banque. Les navires, qui sont, comme je l'ai déjà insinué, des espéces de Galéres, vont à voiles & à rames, chaque rame a deux Forçats, qui la font agir, & c'est à quoi j'étois condamné. On conçoit bien, que ce n'étoit pas sans répugnance, que je me voyois réduit à une si dure extrémité, d'autant plus, que je n'avois rien fait, qui eût pû mériter, qu'on me mît avec des gens de sac & de corde. Les Martiniens jugeoient diversement de mon affaire, ils en parloient selon les différentes passions, qui les animoient. Les uns croyoient, que j'étois coupable ; mais si mon crime paroissoit atroce, la démi-grace, qu'on m'avoit faite, sembloit aussi parler en ma faveur. D'autres disoient, que, quand je serois criminel, on devoit avoir égard à mes services. Les plus honnêtes des Singes murmuroient entre eux & se disoient à l'oreille, que j'avois été faussement accusé ; mais personne n'osoit

prendre ma défenſe, de peur de s'attirer à dos mes accuſateurs, qui étoient puiſſans. Je réſolus cependant de m'armer de patience. Une choſe me conſoloit, c'étoit ma navigation prochaine; car comme j'étois toûjours très-avide de nouveautés, je me réjouïſſois d'avance, eſpérant de voir dans ce voyage des choſes étonnantes, bienque je ne vouluſſe pourtant pas ajouter foi à tout ce, que les Mariniers me racontoient, & qu'il ne pût m'entrer dans l'eſprit, qu'il y eût tant & de ſi étonnans prodiges dans la Nature. La Galére, ſur laquelle j'étois, avoit divers Interprétes, qui étoient aux gages de la Compagnie des Mézendores, & c'étoit par leur ſécours, que le trafic ſe faiſoit entre les deux nations.

* * * * * * * * * * * *

CHAPITRE XI.

NAVIGATION DE KLIMIUS AUX TERRES ETRANGES.

Avant que j'entre en matiére, il eſt bon d'avertir les Cenſeurs rigides & de mauvaiſe humeur, de ne pas trop froncer le ſourcil aux choſes, que je vais raconter, parcequ'elles leur paroîtront contraires à la Nature, & par-là mêmes incroyables:

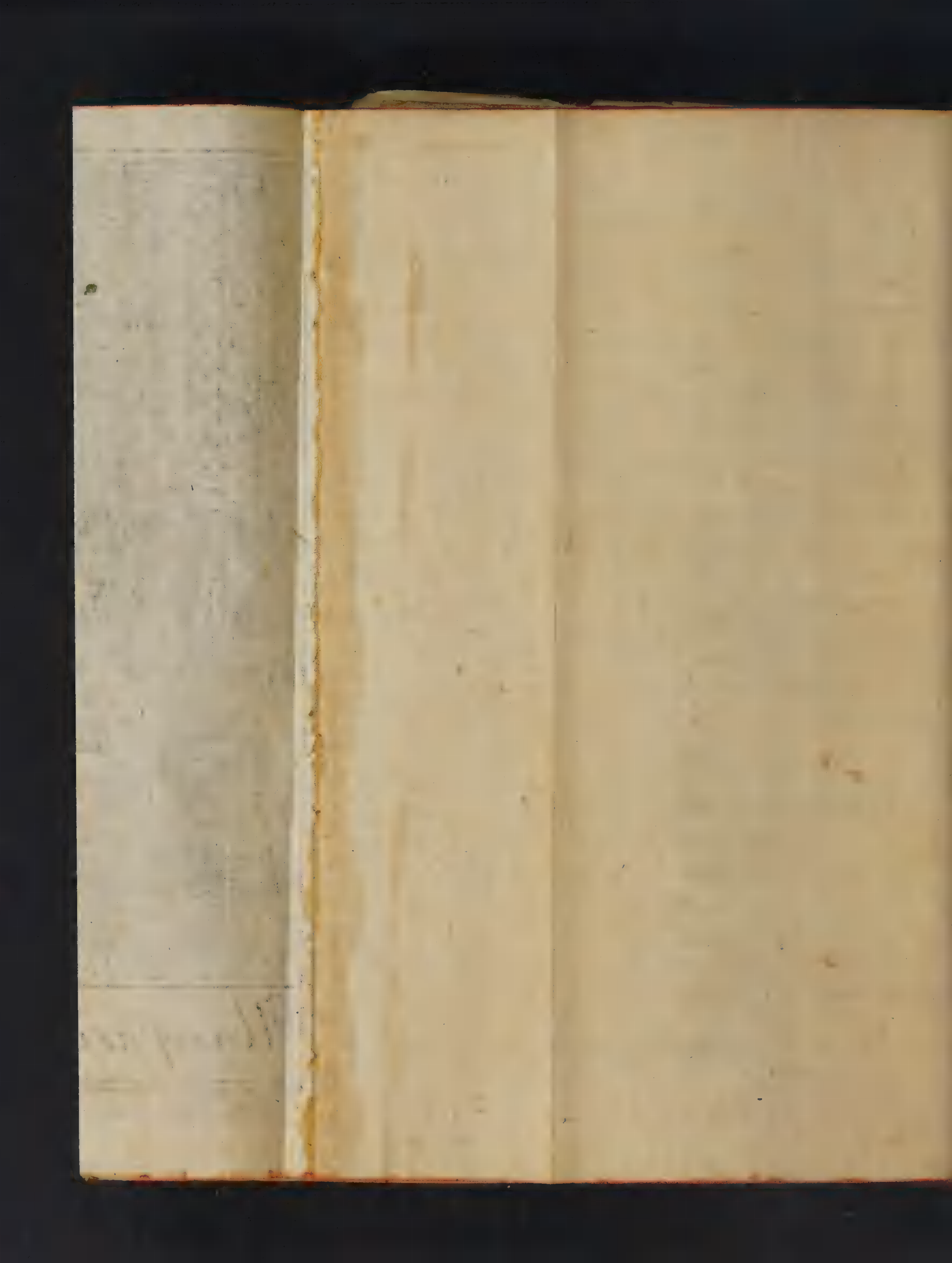
Chacun à ſon gré peut gloſer;
Mais je n'en veus point impoſer,

Par



Un repas à Mezendore.

Brühl Sc. Lips.



Par un pompeux amas de brillantes paroles:
Je raconte des faits, & non des fariboles.

Il eſt certain, que ce, que je vais dire, eſt incroyable, mais très-vrai, & j'en ai été le témoin oculaire. Les gens rudes & ignorans, qui n'ont jamais mis le piéd hors de leur porte, comptent pour Fable tout ce, qui eſt au-delà de leur portée. Mais les Savans, ſurtout ceux, qui ſont verſés dans la Phiſique, & qui ont appris par l'expérience, combien la Nature eſt féconde, & combien elle varie dans ſes productions, portent des jugemens plus équitables ſur les choſes, que les voyageurs racontent, quelques étranges qu'elles ſoient.

Eſt-on plus étonné dans les Alpes cruëlles,
De voir de tous côtés des coûs longs & pendans?
*L'eſt-on dans Meroë, * pour y voir des mamelles*
Plus groſſes la moitié, que les plus gros Enfans?
Que dis-je! eſt-on ſurpris, quand on voit la nature
Prodiguer aux Germains la taille & la figure,
Leur donner un tein blanc, des cheveux blonds, crépus,
Des yeux bleus, un air fier, des bras longs & charnus?
Mais que dirons-nous des Pigmées,
Et de leurs nombreuſes Armées,
Dont le plus grand Soldat n'a pas deux piéds de haut?
Cela nous paroît un défaut,

R 3 Dont

* Isle d'Egipte: les Géographes varient fort ſur ſa Situation.

Dont la seule pensée à rire nous excite,
Et nous frappe d'étonnement ;
Mais pour la Gent courte & petite,
Chez qui nul n'est fait autrement,
Ce spectacle n'a rien que de fort ordinaire.

On a vû autrefois dans la Scythie des Hommes, nommés Arimaspes, qui n'avoient qu'un oeil au milieu du front; d'autres, qui avoient la plante des piéds tournée devant derriére. On en a vû en Albanie, qui avoient des cheveux blancs dès leur Enfance. Les Sarmates ne mangeoient, que de trois en trois jours. En Afrique on célébre encore la mémoire de certains personnages, qui faisoient mille enchantemens en prononçant seulemeut quelques paroles. On a vû des gens chez les Illiriens, dont la vuë tuoit ceux, qui les régardoient trop long-tems, quand ils étoient en colére. Ils avoient chacun deux prunelles à chaque oeil. Dans les montagnes des Indes on a trouvé des Hommes, qui avoient des têtes de chiens, qui japoient comme ces Animaux, & on en a vû d'autres, qui avoient leurs yeux derriére les épaules. On en a découvert d'autres aux extrémités des Indes, qui avoient le corps tout hérissé de poils, ou chatgé de plumes comme des oiseaux, ne prenant aucune nourriture, & ne vivant que de l'odeur des fleurs, qu'ils vont humer. Qui est-ce qui croiroit ces choses & plusieurs autres

autres ſemblables, ſi Pline, Auteur* très-grave, n'aſſûroit, non pas qu'il les a entendu raconter à quelqu'un, ou qu'il les a luës dans quelque livre, mais qu'il les a vuës de ſes propres yeux? Qui croiroit enfin, que la terre eſt concave, qu'elle renferme dans ſes entrailles un Soleil & des Planétes, ſi ce miſtére n'avoit été découvert par mon expérience? Qui croiroit, dis-je, qu'il y a un païs habité par des Arbres animés & raiſonnables, ſi cette même expérience n'avoit ôté tout ſujet de doute? Cependant, je ne ferai de procès à perſonne, pour en douter encore; car j'avouë, que j'ai eu moi-même des ſcrupules à cet égard, avant que je fiſſe ce voyage, & je traitois tout cela de contes à dormir débout.

Au commencement du Mois de Radir,
Nous faiſons voile enfin, & nos fendons les vagues.

Pendant quelques jours nous eumes le vent ſi favorable, qu'il ne fût point beſoin du tout de faire agir nos rames, vû que les voiles ſuffiſoient pour nous faire voguer, ce qui m'accommodoit fort; mais quatre jours après,

Le vent tombe, & ſoudain la voile eſt inutile:
Allons! Forçats, courage, & d'une main agile
Exercez ſur les flots vos trenchans avirons.

 Le

* Pline le Naturaliſte étoit un bonne homme, fort crédule, fort amateur du merveilleux, & qui a écrit beaucoup de choſes, qu'il ne ſavoit que par des gens peu dignes de foi.

Le Patron du Navire, ou si l'on aime mieux, le Capitaine de la Galére, voyant, combien ce travail m'étoit dur, permit, que je me réposasse de tems en tems; & m'exemta enfin tout à fait de cet office d'esclave. Je ne saurois dire, d'où lui vint cette compassion envers moi, si ce fût parcequ'il étoit persuadé de mon innocence, ou parcequ'il me jugeoit digne d'un meilleur sort à cause de la fameuse invention des Perruques. Il en avoit trois lui-même qu'il me chargea de lui friser & accommoder; de sorte que me voilà dévenu de Forçat Friseur de Perruques. La bonté du Capitaine alla toûjours en augmentant, & lorsqu'il envoyoit un nombre de Personnes à terre, il me mettoit toûjours de la partie, ce qui me donnoit lieu de satisfaire ma curiosité naturelle.

Nous fumes quelque tems sans rien voir de fort rémarquable; mais bientôt

Au milieu de la mer nous vimes des objets,
Qui nous parurent fort étranges.

C'étoient des Sirénes, qui, dés-que la Mer étoit un moment tranquille, accouroient en nàgeant vers nôtre navire, & nous démandoient l'aumône.

Elles étoient de forme humaine;
Charmantes & pleines d'apas
De la ceinture en haut; mais de-là jusqu'en bas
Elles n'offroient aux yeux qu'une horrible baleine.

La Langue, qu'elles parloient, étoit assés semblable à celle des Martiniens, aussi s'entretin-

rent

rent-elles avec plusieurs personnes de l'équipage sans le sécours d'aucun Interpréte. Une d'entre elles me démanda un morceau de chair salée, & le lui ayant donné, elle s'écria :

Tu feras un Héros puissant & glorieux.

Cette prophétie me fit rire, la régardant comme vaine & extravagante, quoique les Mariniers m'assûrassent, que rarement les prédictions des Sirénes tomboient à faux. Après huit Jours de navigation nous découvrimes les Païs, que les Pilotes nomment Picardanie. En entrant dans le prémier Port, j'appercus une Pie, qui voloit autour de nôtre navire, & l'on m'assûra, que cette Pie étoit l'Inspecteur Général des Doüanes & des Gabelles. J'eus de la peine à m'empêcher de rire, en entendant cela, & en voyant un si grave personnage

S'élever dans les airs sur des aîles de plumes.

Je jugeois par la figure de l'Inspecteur Général de celle des Gardes de la Doüane, que je croyois dévoir être des Mouches, puisque leur Général étoit une Pie. Celui-ci ayant assés voltigé autour du navire, prit son vol vers la terre, & révint bientôt après avec trois autres Pies de moindre condition ; & toutes ensemble elles se perchérent sur la Poupe de la Galére. Je crus, que je créverois de rire, quand je vis quelques-uns de nos Interprétes s'aprocher avec respect de ces Pies, & s'entretenir avec elles. La cause de leur venuë étoit, pour s'informer, selon

lon la coûtume, s'Il n'y avoit point de contrebande dans nôtre navire, & ſurtout de ces herbes, qu'on nomme vulgairement *Slac*. On viſite ordinairement tous les coins & récoins du navire, toutes les malles, coffres & hardes mêmes, pour découvrir, s'il n'y a point de cette herbe, qui eſt très-ſévérement défenduë. La raiſon de cette défenſe vient de ce, que les Habitans ont accoûtumé de donner des choſes très-utiles en échange de ces herbes étrangéres, qui diminuent auſſi le prix de celles du Païs, lesquelles ſervent néanmoins au même uſage: De ſorte, qu'en cela les Picardans reſſemblent aux Européens, qui n'eſtiment les choſes qu'à proportion de l'éloignement des lieux, d'où on les tire, & où elles ſont produites. L'Inſpecteur Général des doüanes deſcendit avec les autres Pies dans nôtre Navire; & en ſortant il nous régarda de travers, témoignant par-là, que le commerce avec les Picardans nous ſeroit défendu, parce que nous avions de la contrebande. Mais le Capitaine de la Galére, ſachant déjà par expérience, de quels moyens il faut uſer, pour apaiſer Mrs. les Inſpecteurs des Doüanes, fit préſent de quelques livres de l'Herbe de Slac à celui-ci, qui faiſoit tant de bruit, & il le rendit plus ſouple qu'un gant, de ſorte qu'il nous permit de décharger nôtre navire, & de vendre toutes nos marchandiſes. Là-deſ-

ſus

ſus nous vimes arriver une troupe de Pies. C'étoient des Marchands, qui venoient faire des emplettes ſur nôtre bord. Le Capitaine ayant réſolu, de débarquer ſon monde, deſcendit d'abord à terre lui quatriéme, ordonnant au reſte de le ſuivre. Je fus du nombre des quatre, qui l'accompagnérent; l'autre étoit un Conſeiller du Commerce & le troiſiéme un Interpréte. Nous fumes invités à diner par l'Inſpecteur Général: le répas ſe fit ſur le plancher, parce que les Picardans, ne pouvant ſe tenir aſſis, n'ont point l'uſage des tables. Les Services furent brillans & ſplendides. La cuiſine étant placée au plus haut étage de la maiſon, chaque ſervice deſcendoit au travers d'une eſpéce de gargoüille, ſur un petit chariot tiré par des Pies. Le répas étant fini, l'Inſpecteur nous voulut montrer ſa Bibliothéque. Elle étoit remplie d'une quantité conſidérable de livres fort petits; car les plus gros Volumes & les in folio étoient à peine de la groſſeur de nos étrennes mignonnes. Je pouvois à peine m'empêcher de rire, lorſque je vis le Bibliothécaire voler au plus haut rang des livres, pour en tirer les in douze, & les in octavo. Quant aux maiſons des Picardans, elles différent peu des nôtres pour la ſtructure & les meubles; mais il eſt à rémarquer, que cette nation couche dans des lits ſuſpendus près du toit, où ils ſont placés comme des nids d'oiſeaux. Quel-

Quelqu'un me démandera peut-être, comment des Pies, qui ſont une des moindres eſpéces d'oiſeaux, peuvent conſtruire des édifices de cette importance: mais cette difficulté eſt entiérement anéantie par mon témoignage; car j'ai vû bâtir de fond en comble une Maiſon, à laquelle on employoit à la vérité quelques milliers d'Ouvriers, qui par leur nombre & leur facilité à voler ſuppléoient au manque de forces. Et c'eſt pourquoi les Edifices ſe bâtiſſent avec preſqu'autant de vîteſſe, que chez nous. La Femme de l'Inſpecteur ne parût point; elle n'étoit pas encóre rélévée de couches: car les Accouchées ne ſortent point dans ce païs-là, tant que leurs Petits ſont hors d'état de voler; mais le mari nous dit, que, dès-que lès ſiens auroient des plumes, ſa Femme ſortiroit.

Nous ne fimes pas un fort long ſéjour chez les Picardans: ainſi je ne ſaurois mieux les faire connoître, ni donner de plus grandes lumiéres ſur la nature de leur Païs. Tout ce que je ſai, c'eſt, que la nation étoit en guerre avec ſes voiſins, les Tourdes, ou Grives, & qu'elle étoit dans de grands embaras à cauſe d'une bataille livrée dans les airs, où les Picardans avoient été battus. Leur Général ayant été accuſé, d'avoir donné lieu à la perte de cette bataille, fût mis en arrêt, & par ordre du Conſeil de Guerre on lui rogna les aîles, qui eſt un ſupplice guére moins

pag. 259



Un Habitant du païs de Musique.

moins dur, que la mort, chez cette nation. Après que nous eumes laiſſé nos marchandiſes, & fait nôtre cargaiſon de celles, qu'on nous avoit livrées en échange, nous rémimes à la voile. Nous étions à peine à quelque mille pas du rivage, que la Mer nous parût couverte de plumes ; ce qui nous fit juger, que c'étoit au deſſus de cet endroit, que la bataille avoit été livrée entre les Pies & les Grives.

Après trois jours d'une heureuſe navigation nous abordâmes au Païs de la Muſique. Nous jettames l'ancre, & nous deſcendimes à terre, faiſant marcher devant nous un de nos Interprétes avec une Baſſe. Cela me parût ridicule, à moi, qui ne ſavois pas, à quoi pouvoit ſervir cet inſtrument ; d'autant que nous étions dans des déſerts, où je ne voyois aucune trace de créature. Cependant notre Capitaine fit ſonner de la trompette, pour avertir les Habitans de nôtre arrivée. A ce bruit je vis accourir trente Baſſes, ou environ, qui marchoient ſur un piéd, qui étoit le ſeul, qu'elles euſſent. Tout cela me ſembloit un enchantement, n'ayant rien encore vû, qui m'étonnât d'avantage. Ces Baſſes, ou ces Violons, comme on voudra les appeller, que je compris être les Habitans de ce païs-là, étoient faites ainſi : En haut elles avoient un coû, au bout duquel étoit une tête fort petite ; le Corps étoit lui-même étroit & ſerré.

ſerré. Il étoit couvert d'une certaine écorce polie, & placée de maniére, qu'entre elle & le corps il y avoit encore une eſpace vuide. Au milieu du ventre & ſur le nombril la nature avoit mis un chevalet avec quatre cordes. Toute la machine n'étoit ſoûtenuë que ſur un piéd; de ſorte que chacun de ces violons, ſautant ſur une ſeule jambe, parcouroit en peu de tems des champs de grande étenduë. Enfin, pour couper court, on les eût pris pour de véritables inſtrumens à cauſe de la reſſemblance, ſi ce n'eſt, qu'ils avoient deux mains & deux bras. D'une main ils tenoient l'archèt, & de l'autre ils touchoient les cordes. Notre Interpréte les provoqua à un entretien: il prend l'inſtrument, qu'il avoit apporté, &

D'une main adroite & légére
Il en tire de doux accens.

Bientôt on lui répondit, & enfin ils commencérent à ſe communiquer mutuëllement leurs penſées par la Simphonie. Il nous parût au commencement, qu'ils joüoient *adagio*, & avec aſſés d'harmonie; mais un moment après ce furent des diſſonances, qui écorchoient les oreilles. Enfin le tout ſe termina par un doux & agréable *Preſto*, qui fit pouſſer des cris de joye à nôtre équipage, qui diſoit, que cela marquoit, qu'on étoit convenu du prix de nôtre cargaiſon. Nous apprimes en effet, que les prémiers

airs,

airs, qui étoient ſur le ton grave, avoient marqué le prélude de l'entretien, qui avoit tenu lieu de révérences, & de complimens : Que pendant les diſſonances il avoit été queſtion du prix des marchandiſes : Et qu'enfin le doux *Preſto* ſignifioit, que l'on étoit d'accord ſur l'achat, & ſur la vente ; & peu de tems après nous baclâmes nôtre Navire, & en tirâmes nos marchandiſes. Celle, qui eſt de meilleur débit dans ce païs-là, c'eſt la colofone, dont les Habitans frottent le crin des archèts & les cordes, qui ſont les inſtrumens de leur langage. De-là vient, que ceux, qui ſont convaincus de quelque crime, ſont punis par la privation de l'archèt, & cette privation eſt à l'inſtar du dernier ſupplice, lorſqu'elle eſt perpétuëlle. Ayant appris, qu'on alloit juger un procès dans un Tribunal du voiſinage, j'y courus, pour voir, comment on procédoit au droit en Muſique. Je vis, que les Avocats, au lieu de déclamation, rémüoient leur archèt, pour faire réſonner les cordes de leur ventre. Durant le plaidoyer on n'entendoit que des diſſonances, & toute l'éloquence ſe bornoit à des rémuëmens de doigts & de bras. Dès-qu'on eut ceſſé de plaider, le Juge ſe léva, prit un archèt & joüa *adágio* un air, qui contenoit la ſentence, à la fin de laquelle les Exécuteurs s'avancérent & arrachérent l'archèt au Coupable. Les Enfans de ce Païs-là reſſemblent à des Poches

ches de Maître à danſer. On ne leur permet point l'uſage de l'archèt avant l'âge de trois ans complèts. Dèsqu'ils ſont dans leur quatriéme annnée, on les envoit à l'Ecole, où ils apprennent à tirer des ſons accordans de leurs cordes, & c'eſt-là ce qui s'appelle chez nous apprendre à lire & à écrire. Ils reſtent ſous la férule, juſqu'à ce qu'ils ſachent parfaitement mettre leurs cordes à l'Uniſſon. Nous étions fort incommodés de cesEnfans,qui nous étourdiſſoient avec leurs accens plaintifs. Nôtre Interpréte, ſavant dans le langage muſical, nous aſſûroit, que ces Enfans nous démandoient la charité d'un peu de colofone. Quand ils mendioient,ils rendoient un ſon grave ou *adagio*, & quand ils avoient obtenu, leur ſon dévenoit vif, ou *Preſto*; car c'étoit ainſi qu'ils rendoient graces. Mais un réfus dérangeoit toute cette Orqueſtre. Ayant achevé heureuſement les affaires, qui nous avoient rétenus au Païs de laMuſique,nous rémimes à la voile vers la fin du Mois de Caſan, & dans peu de jours nous découvrimes des terres,dont l'odeur puante nous fit juger, que c'étoit la Pygloſſie,dont les Habitans différent peu des Hommes, excepté que, n'ayant point de bouche, ils parlent du derriére. Le prémier, qui vint ſur nôtre bord, étoit un riche Marchand, qui commençoit déjà à vouloir traiter du prix de nos Mar-

chan-

chandiſes. Malheureuſement pour moi, nôtre Barbier tomba malade, auſſitôt que nous eumes abordé & jetté l'ancre au port; de ſorte que je fus obligé de me faire raſer par un Frater Pygloſſe, & comme ces ſortes de gens ont encore plus de babil dans ce païs-là, qu'en Europe, celui-ci empeſta ſi fort la chambre, où il me raſoit, que nous fumes obligés d'y brûler bien de l'encens, pour en chaſſer la mauvaiſe odeur. J'étois déjà ſi accoûtumé aux choſes merveilleuſes, que je ne trouvois plus rien de trop étrange. Mais le défaut des Pygloſſes nous étant un peu trop dur à ſupporter dans leurs converſations, nous ne démeurâmes pas au-delà du tems néceſſaire à nos affaires, & nous partimes incontinent, de peur de nous trouver à un répas, où un richard du Païs nous avoit invités. Son invitation nous fit frémir, ne pouvant y aquieſcer, ſans nous condamner à un continuël ſilence, pendant que nous ſerions à table. Lorsque nous levâmes l'ancre pour ſortir du port, les Pygloſſes, rangés ſur le rivage, nous ſouhaitoient du derriére une heureuſe navigation; mais comme le vent venoit juſtement de ce côté-là, nous leur faiſions ſigne de rengainer leurs complimens; & je compris alors, qu'on peut être incommode à force d'être poli. Les Marchandiſes, que les Martiniens apportent chez les Pygloſſes, ſont des eaux de ſenteur, & diverſes eſpéces d'aromates.

J'ai dit, que cette nation ne différe des hommes par rapport à la figure du corps, qu'ils parlent du derriére, quoiqu'il y ait dans nôtre monde des hommes, qui ressemblent aux Pyglosses aussi bien du côté de la langue, que de la figure du corps. Je pensois donc en moi-même: Quoi? si Jens Sörensen, Ole Petersen, Andrés Lauritzen & d'autres braves gens y arrivoient, qui proférent avec sincérité tout ce, qui leur tient à coeur, ils pourroient trés-facilement récevoir le droit de Bourgeoisie chez les Pyglosses & s'incorporer à celle nation: car cela ne fait rien, en quelque part du corps la bouche soit posée, quand elle a seulement la même force & la même prononciation; oui quand c'est le même canal, qui évapore la même senteur.

Nous cinglâmes vers la terre glaciale, dont l'aspect fait frémir; & aucun païs ne m'a jamais parû plus malheureux & plus digne de compassion, que celui-là, qui n'offre aux yeux que de montagnes toutes couvertes de neige. Sur le sommèt de ces montagnes, où le soleil ne porte jamais ses raïons, on voit çà & là des Habitans de glace; car tout ce, qui est sur la cime des rochers, souffre un froid continuël. De-là vient, qu'on n'apperçoit qu'un broüillard éternel, & s'il paroît quelque luëur, ce ne peut être que la gélée blanche. Les Vallons au-des-

sous

ſous de ces montagnes ſont au contraire brûlés du feu, qu'ils exalent, lorsque le ſoleil éclaire: c'eſt pourquoi les Habitans n'oſent pas deſcendre des montagnes, à moins que le Ciel ne ſoit entiérement couvert,& dés-quils voient le moindre raïon du ſoleil, ou ils rétournent ſur leurs montagnes, ou ils ſe précipitent dans d'obſcures cavernes. Il arrive ſouvent, que le ſoleil les ſurprend en chemin, & qu'il les fond, ou leur fait éprouver quelqu'autre mal. Les Criminels ſont aménés dans la plaine, quand le tems eſt bien couvert; on les attache à un piéu, & on les laiſſe-là expoſés aux raïons du ſoleil, lorſqu'il réparoîtra. Les Marchands emportent les Minéraux de ce Païs-là tout cruds; car les Naturels du Païs, ne pouvant ſoufrir le feu, ne ſauroient non plus forger les métaux. On voit toutefois, que le commerce de la terre glaciale vaut plus, qu'aucun autre des Mézendores. Tous ces Païs, dont je viens de parler, ſont ſous la domination de l'Empereur de la contrée, dite proprement Mézendore: car les autres Provinces ne réçoivent ce nom que par abus, & parcequ'il plait aux Voyageurs de le leur donner; elles ſont neanmoins diſtinguées entre elles, comme on l'a déja pû rémarquer par ce, que j'en ai dit dans ce Journal. La contrée, où l'Empereur réſide, eſt comme le centre de ſes vaſtes Etats. Nous arrivâmes à

la vuë de la Capitale après huit jours de navigation. Nous y trouvâmes tout ce, que les Poëtes nous ont chanté des ſociétés des Bêtes, des Arbres, & des Plantes, doüées de raiſon. Là tout Animal, tout Arbre, qui obéït aux Loix de l'Etat, peut avoir droit de Bourgeoiſie. On croiroit peut-être, qu'un ſi grand mêlange de créatures de diverſes formes & de diverſes eſpéces dévroit cauſer des troubles dans l'Etat; point du tout, & c'eſt cette même diverſité, qui produit un très-bon effet par la maniére ſage, dont les loix y ont reglé toutes choſes à l'égard des affaires & des emplois, dont on ne charge perſonne, à qui ils ne ſoient convenables. Ainſi les Lions commandent, à cauſe de leur courage naturel. Les Eléfans compoſent le Sénat à cauſe de leur pénétration. Les Caméleons ſervent à la Cour, parcequ'ils ſont inconſtans & ſujets au Changement. Les Troupes de terre ſont compoſées d'Ours, de Tigres, & d'autres ſemblables Animaux guerriers. Celles de mer ſont mêlées de Boeufs & de Taureaux; parcequ'il faut des gens ſimples, mais rudes, durs, & inflexibles pour la mer. Il y a une Ecole de Marine, où l'on inſtruit de jeunes Veaux, qui ſont dans ce Païs-là comme nos gardes marines, ou nos gardes de l'Etendart, d'où l'on tire les Officiers de Vaiſſeaux. Les Arbres ont les emplois de Juges, à cauſe de leur modération

tion naturelle. Les Oyes ſont les Avocats des Tribunaux Supérieurs, & les Pies le ſont des inférieurs. Les Rénards déviennent Ambaſſadeurs, Légats, Plénipotentiaires, Agens, & Sécrétaires d'Ambaſſade, Les Corbeaux ſont chargés de l'adminiſtration des Héritages, qu'on laiſſe. Les Boucs ſont tous Philoſophes, & le plus ſouvent Grammairiens, tant à cauſe des cornes, dont la nature les a armés, pour luter contre leurs Adverſaires ſur les moindres niaiſeries, qu'à cauſe de leurs barbes vénérables, qui les font diſtinguer des autres créatures. Les Chevaux ſont Conſuls ou Sénateurs. Les Propriétaires des fonds & des champs ſont les Serpens, les Taupes, les Loires, les Rats. Les Oiſeaux ſont Couriers & Meſſagers. Les Anes ſont Diacres, parcequ'ils ſavent braire. Les Roſſignols ſont Chantres & Muſiciens. Les Coqs ſont chargés de la garde des villes, & font le gué. Les Chiens font ſentinelle aux portes. Les Loups ſont Partiſans, Traitans, Fermiers-Généraux, Commis &c. & les Oiſeaux de proye ſont leurs Officiers.

Cette attention à donner à un chacun ce, qui lui convient, fait, que tout eſt adminiſtré ſelon l'ordre des choſes ; & cet Empire doit ſervir de modéle à tous les Législateurs : car ſi nous voyons ailleurs des miſérables ſans mérite exercer des emplois, ce n'eſt pas la faute du païs,

qui produit de telles gens, mais de ceux, qui ne ſavent pas faire un bon choix; & ſi l'on n'a égard qu'aux talens & aux choſes, à quoi l'on eſt propre, tout ira à merveilles, & l'Etat ſera parfaitement bien gouverné.

Les Annales de ce Païs-là fourniſſent une preuve de la juſteſſe de cette maxime. On y lit, que ſous l'Empereur Liſako l'Inſtitut, dont j'ai parlé, ayant été aboli, les charges fûrent conférées indifféremment à quiconque avoit de bonnes qualités; mais cela cauſa tant de brouillamini, qu'il ſembloit, que c'étoit fait de l'Empire. En effet le Loup, par exemple, s'étant bien aquitté de ſes fonctions dans les Fermes, prétendoit à quelque choſe de plus, & on le faiſoit Sénateur. Un Arbre s'étoit-il rendu récommandable dans un office de Judicature, on le faiſoit Surintendant des finances. Enfin un Bouc, ou un Philoſophe, que ſes Diſciples élévoient juſqu'aux nuës, a cauſe de ſon opiniâtreté invincible à défendre ſes ſentimens, enflé des loüanges, qu'on lui prodiguoit, guettoit quelque charge importante, & obtenoit le prémier emploi vaçant à la Cour. Le Caméleon, qui fait feindre & céder au tems, vouloit dévenir Profeſſeur, alléché par l'eſpoir du gain, & obtenoit ſa démande. Qu'arriva-t-il de tout cela? Pas autre choſe, ſi non que le Bouc fût auſſi mauvais Courtiſan, qu'il avoit été brave Philo-

Philoſophe : car cette fermeté à ſoûtenir des opinions, qui avoit ſignalé le Philoſophe, ſe trouvoit déplacée dans le Courtiſan, qui cherche moins la vérité, que ſon avantage, & qui change de ſentiment ſelon les circonſtances ; car la légereté & l'inconſtance conſtituent l'esſence du Courtiſan. Mais ce qui ſeroit un défaut chez ces Mrs. eſt une vertu dans lesEcoles, où l'opiniâtreté & la conſtance à défendre ſes opinions ſont régardées comme les marques d'un grand courage, & d'une grande habileté. Enfin, pour abréger, cette conduite rendant les talens inutiles, l'Etat étoit ſur le point de tomber dans une afreuſe décadence, lorſqu'un ſage Eléfant, nommé Baccari, repréſenta vivement le danger à l'Empereur, qui réſolut de mettre enfin une digue à ce torrent. La Réformation commença peu à peu avec beaucoup de ſageſſe ; car ſi on eût voulu d'abord dépoſer tout le monde à la fois, le réméde eût été pire, que le mal : on alloit piéd à piéd ; dès-qu'il vaquoit un emploi, on écartoit tous ceux, à qui il ne convenoit pas, & on le conféroit à celui, qui y étoit propre. Le ſervice important, que Baccari avoit rendu à l'Etat dans cette occaſion, lui valût une Statuë, qui fût érigée en ſon honneur dans la grand'Place de la Capitale, où l'on peut encore la voir. Depuis ce tems-là les anciennes coûtumes ſont réligiéuſement obſervées.

Je tiens cette anecdote de la bouche de nôtre Interpréte, qui l'avoit apprise d'une Oye, avec qui il étoit fort lié, & qui passoit pour un des prémiers Avocats de l'Empire Mézendorique. On voit dans cet Empire une Quantité prodigieuse de choses merveilleuses & étonnantes, qui attirent la curiosité des Etrangers. Le seul spectacle de ces Animaux de différente espéce, Ours, Loups, Oyes, Pies &c. qui vont & viennent, parlent & raisonnent entre eux, n'est pas un petit sujet de surprise & de joye pour des yeux, qui n'y sont point accoûtumés.

Le prémier de la Ville, qui vint sur nôtre bord, fût un Loup maigre, ou un Inspecteur : il étoit accompagné de quatre Oiseaux, qui étoient ce, que nous appellons des Visiteurs. Ces Mrs. firent enléver de nos marchandises celles, qu'ils trouvérent le plus à leur goût, & nous comprimes, qu'ils n'étoient pas novices dans leur emploi, & qu'ils en savoient assés bien tous les principes. Le Capitaine me fit cependant la grace de me méner avec lui, lorsqu'il fût à terre pour la prémiére fois. En entrant aux portes de la Ville, un Coq nous vint démander, d'où nous étions, où nous allions &c. & ayant rapporté nos réponses au Directeur gênéral de la doüane, celui-ci nous pria à souper. Sa Femme, qui passoit pour une des plus belles Louves du Païs, n'étoit point de la partie. Nous fûmes,

que le mari étoit fort jaloux, & qu'il ne laiſſoit pas volontiers voir ſon Epouſe aux Etrangers, ſurtout à des gens de Mer, qui afamés par une longue continence, ſont fort friands de femmes & de filles, & ſe jettent volontiers ſur la prémiére, qu'ils trouvent, lorſqu'ils ont abordé quelque part. Néanmoins il y avoit pluſieurs Dames à ce répas, entre autres la Femme d'un Chef d'Eſcadre, qui étoit une Vache blanche tâchetée de noir. A côté de celle-là étoit une Fouïne de Province, mariée à un Véneur de la Cour. Pour moi, j'étois à côté d'une Truye, Femme d'un Inſpecteur des Cloaques; car ceux, à qui l'on donne cet emploi, doivent être de race de Porcs. Cette Dame étoit fort ſalope, elle mangeoit ſans ſe laver les mains, ce qui eſt auſſi fort ordinaire dans ce païs-là: Mais Mdme la Truye me paroiſſoit extrémement officieuſe; car elle me ſervoit toûjours de tout. Chacun étoit d'autant plus étonné de cette attention, que les Porcs ne ſont naturellement pas fort polis: mais j'aurois volontiers diſpenſé ma voiſine de tant de ſoins; car je n'aimois point à récevoir à manger de ſes mains. Il faut rémarquer ici, que, quoique tous les Habitans de l'Empire Mézendorique ſoient brutes, ils ont neanmoins des mains, qui s'avancent hors des piéds de devant, & c'eſt en cela ſeulement, qu'ils différent de nos Quadrupédes quant à

la figure extérieure. Comme ils ſont tous vélus & couverts de poils, ou de plumes, ils ne portent aucun habit. Seulement les riches ſe diſtinguent des Pauvres par des ornemens, comme des coliers d'or ou de perles, ou par des rubans, qu'ils entrelacent dans leurs cornes. La Femme du Chef d'Eſcadre en avoit les ſiennes ſi chargées, qu'à peine on les appercevoit. Elle diſoit, pour excuſer ſon Mari, de n'avoir pû ſe trouver au répas, qu'il avoit été rétenu au Logis, pour parler avec deux Pies, qui dévoient plaider pour lui au prémier jour dans un procès, qu'on lui avoit intenté.

Le répas fini, je rémarquai, que la Truye avoit de grandes conférences avec nôtre Interpréte. Elle lui faiſoit confidence de l'amour, qu'elle diſoit ſentir pour moi. L'Inpréte lui avoit promis de m'en parler, & de me diſpoſer à ſatisfaire ſa paſſion. Il m'en parla en effet; mais voyant bien, qu'il n'y avoit aucun ſuccès à eſpérer, il me conſeilla de fuïr, m'aſſûrant, que la Truye rémuëroit Ciel & Terre, pour obtenir ce, qu'elle ſouhaitoit de moi. Dès-lors je me tapis dans le Navire, n'oſant pas en ſortir, ſurtout depuis que j'eus appris, qu'un ancien Amant de la Dame en queſtion, lequel étoit un Etudiant de Philoſophie, enflammé de jalouſie, me cherchoit partout, pour me tuer. Le Vaiſſeau même, où je me cachois, n'étoit

n'étoit pas un aſſés fort rempart, pour me mettre à couvert des ſollicitations de la Dame, qui m'accabloit de Meſſages, de Lettres & de Vers tendres. C'eſt dommage, que dans le naufrage de nôtre navire j'aye perdu tous ces papiers ; j'aurois pû enrichir ces mémoires de quelques piéces cochonnes. Mais de tout cela je ne puis me rappeller que les Vers ſuivans :

Non ce ne fût jamais un ſujet de réproche,
D'avoir beaucoup de poils & d'être né vélu :
Mais on fait peu de cas, lorſque l'hiver approche,
D'un Arbre, que l'on voit de feüilles dépourvu.
On veut dans les Courſiers une longue criniére :
La Barbe donne à l'Homme une mine guerriére :
La plume eſt des Oiſeaux, la laine eſt des Brébis
Le plus bel ornement, les plus riches habits.

Nous étant cependant bientôt défaits de nos Marchandiſes, nous aurions pû rémettre à la voile ; mais un diable de différend ſurvenu entre un des Matelots de nôtre équipage & un Habitant de la Ville nous en empêcha. Ce différend venoit de ce, qu'un Coucou appella *Péripom* un Martinîen, qui paſſoit par hazard dans la ruë: Péripom eſt un terme de mépris, qui ſignifie Baladin, Danſeur de Théatre. Or il n'y a que des Singes, qui exercent ces profeſſions viles chez les Mézendores ; c'eſt pourquoi le Coucou s'étoit imaginé, que ce Matelot étoit un Comédien : mais il ſe trompoit, & le Marin

Marin, qui n'entendoit pas raillerie, ſe vangea par une volée de coups de bâton, qui penſa éreiner le Coucou. Celui-ci ſe mit a crier au ſécours; il prend les Aſſiſtans à témoins. Il intente un procès; les Témoins examinés, l'affaire eſt portée au Sénat. Le Martinien, ne ſachant ni la Langue, ni le Droit des Mézendores, fût obligé de s'adreſſer à une Pie, qui plàida ſa cauſe. Elle ne dura qu'une heure; les Juges convaincus, que le Coucou étoit l'agreſſeur, le condamnérent à garder les coups, qu'il avoit reçûs, & à payer les dépens du procès, ce qui fût exécuté; & les Avocats en'eurent la meilleure portion, comme cela arrive d'ordinaire. Les Sénateurs, qui décidérent cette cauſe, étoient des chevaux, dont deux avoient le titre de Conſeillers; les quatre autres étoient ſeulement Sénateurs. Ils étoient aſſiſtés d'autant de Poulins, qui n'avoient pas encore voix déciſive, mais ſeulement déliberative. On les admettoit à ces ſortes d'occaſions, pour qu'ils appriſſent à juger les procès, & l'on m'a aſſûré, que dans les autres Tribunaux il y avoit auſſi des eſpéces de Séminaires, d'où l'on tiroit les meilleurs ſujets pour leur conférer les places vacantes.

Dèsque cette affaire eût été terminée, nous lévâmes l'ancre, & partimes, faiſant route vers la Martinie, où nous voulions rétourner. Une

bonace

bonace survint, lorsque nous étions bien avant dans la Mer, & nous obligea de ferler nos voiles. Pendant ce tems-là nos Gens se divertissoient : L'un pêchoit au trident, l'autre à la ligne. Bientôt après il se léva un petit vent,

Qui nous fit démarer, & déferler nos voîles.

Nous apperçûmes en passant de nouvelles Sirénes,

Qui se baignoient au beau milieu des eaux;

elles poussoient de tems en tems de tristes lamentations. Ce qui épouvanta fort nôtre équipage, qui savoit, que les plaintes de Sirénes présageoient des orages. Aussitôt on ferla les voiles; & chacun se rendit, où son dévoir l'appelloit. A peine on avoit fait ces dispositions, que le Ciel se couvrit d'épais nuages, la mer s'enfla horriblement & la tempête commença avec une si terrible violence, que nôtre Pilote, qui parcouroit ces Mers depuis quarante ans, nous jura, qu'il n'avoit jamais rien vû de pareil. Nôtre navire commença à faire eau de tous cotés, tant par les flots, qui y pénétroient, que par l'eau de la pluye, qui y tomboit à seaux, & qui étoit suivi d'éclairs & de tonnerres épouvantables; de sorte que tous les Elemens sembloient être conjurés contre nous:

Nous voila donc battus d'une affreuse tempête,
Nous entendons le Ciel gronder sur nôtre tête.
Et nous voyons déjà ses foudres, ses carreaux,
Prèts à nous submerger dans l'abîme des Eaux.

Un

Un coup de tonnerre nous caſſa nôtre Màt de mizaine; les vagues ou les vents rompirent celui d'artimon; celui de trinquet eût le même ſort. Alors chacun commença à enviſager la mort. L'un appelloit à haute voix ſa Femme, ſes Enfans, l'autre ſes Amis & ſes Proches; enfin on n'entendit bientôt que cris & que lamentations. Le Pilote, abandonnant le Gouvernail, accourut pour encourager tout le monde, quoiqu'il eût perdu courage lui-même; il repréſente, que les pleurs & les gémiſſemens ne ſauveront perſonne, qu'il faut s'armer de patience & avoir bonne eſpérance; comme il diſoit cela, un coup de vent l'emporta dans l'abîme; trois autres eurent le même ſort. L'un étoit le Conſeiller de Commerce,& les autres étoient deux Matelots. Je fus le ſeul, qui parus inébranlable au milieu de tous ces révers; parcequ'il m'étoit indifférent de mourir ou de vivre, & que je n'avois nulle envie de rétourner à la Martinie, où je ſavois bien, que le mépris & les fers m'attendoient; ainſi j'étois du nombre de ceux,

Que, ni la mort, ni la miſére
Ne peuvent ébranler, ni troubler un inſtant.

Si quelque choſe me faiſoit de la peine, c'étoit de voir le déſeſpoir du Capitaine, à qui j'avois tant d'obligations. Je tâchois de relever ſon cœur abattu par les meilleures raiſons, que je pouvois imaginer; mais j'y perdis mon latin, la peur

peur l'avoit ſaiſi, & il continuoit à ſe lamenter comme une Femme, lorſqu'une vague l'enléva, & le fit diſparoître à mes yeux. Cependant la tempête ſe renforçoit ; déjà le navire alloit au gré des vents, les cables étoient rompus, le Gouvernail abandonné, les mâts renverſés, en un mot, ce n'étoit plus qu'un corps informe de poutres & de planches. Nous ſervimes trois jours de joüet aux vents, accablés de l'idée de la mort, & travaillés d'une faim canine. De tems en tems le Ciel paroiſſoit vouloir ſe mettre au beau ; mais la tempête continuoit toûjours. Le peu, qui reſtoit encore de matelots, ſe réjouit à la vuë d'une terre, que nous découvrimes bientôt, & qui paroiſſoit couverte de rochers & de montagnes. Comme le vent ſoufloit de ce côté-là, chacun eſpéroit de pouvoir aborder dans peu. Il étoit pourtant viſible, que nous ne pouvions aprocher de ce rivage, ſans que nôtre vaiſſeau ne ſe briſât contre les écueils ; mais il y avoit auſſi apparence, que, ſi tous n'échapoient pas, au moins quelques-uns pourroient ſe ſauver par le moyen des planches & des autres débris du Navire. Dans le tems, que nous nous bercions de ces eſpérances, nôtre Vaiſſeau heurta contre un rocher caché au milieu des eaux, & fût briſé en mille piéces. Dans cette extrémité je me ſaiſis d'une planche : j'étois fort tranquille ſur le compte de mes camarades ; mais

mais fort en doute de ce, que je déviendrois, aussi je ne saurois dire, ce que les autres dévinrent; car je ne m'en embarassai point; il est à croire, qu'ils périrent tous: du moins je n'en entendis plus parler. Pour moi, je fus d'abord poussé sur le rivage par les vagues, ce qui me sauva la vie; car si j'eusse encore lutté longtems, extenué, comme je l'étois déjà, de faim & de fatigue, j'aurois péri indubitablement. Je me trouvois sur une espéce de pointe de terre avançant dans la mer; Les flots commençoient à s'apaiser; ils ne faisoient plus entendre qu'un bruissement foible, languissant, & qui étoit sur le point de cesser.

Tout le païs, où je me trouvois alors, est montuëux: Ses croupes & ses côteaux nombreux forment plusieurs valées profondes & tortuëuses, qui jointes aux sinuosités des côtes font rétentir la voix en divers endroits. Avant que d'avoir fait ces réflexions, me voyant sur le rivage, je crus devoir crier, me flattant, que quelqu'un m'entendroit & viendroit à mon sécours. Au prémier cri je n'entendis pas d'éco: Mais ayant réitéré, j'entendis un son, qui venoit du côté du rivage, & tout d'un coup je vis lesHabitans du païs accourir des forêts voisines, & venir vers moi sur une espéce de Chaloupe, qui étoit faite de branches d'arboisier, d'osier & de chêne, ce qui montroit assés, que

la

la nation n'étoit pas des plus civilisées. Toutefois la vuë des Rameurs me fit tressaillir de joye ; car quant à la figure extérieure, ils n'étoient pas différens des Hommes, & c'étoient les seuls de mon espéce, que j'eusse encore vûs dans tous mes voyages dans le monde soûterrain. Ils ressembloient aux Hommes de nôtre globe, qui habitent sous la Zone torride ; car ils avoient des barbes noires, des cheveux crépus très-courts, & s'il arrive, que quelqu'un les ait blonds & pendans, c'est une merveille. Cependant ils s'aprochent, & me réçoivent dans leur chaloupe :

Mes membres abattus vont bientôt se réfaire.

Ces gens-là eurent soin de me rédonner un peu de force, en me faisant manger de quelque mêt simple & grossier, dont ils usoient. Ils me firent aussi boire un coup ; ce qui acheva de me rémettre : car il y avoit trois jours, que je luttois contre le faim & contre la soif.

* * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE XII.

KLIMIUS ABORDE DANS LE PAÏS DES QUAMITES.

Cependant je me vis bientôt environné d'une foules de gens, qui me parloient, & que je n'entendois pas Ils répetoient souvent ce mot, *Dank, Dank*, & comme il a fort le son Allemand, ou Danois, je parlai l'une & l'autre

de ces deux Langues à ces Hommes, que je compris à mon tour, qu'elles leur étoient inconnuës de même, que la Langue Latine, que je leur parlai aussi. Ils n'entendoient pas plus la Martinienne, ni la Langue Nazarique, par où j'espérois, que je me ferois comprendre. Cela me fit croire, que cette Nation étoit insociable, & n'avoit ni commerce, ni alliance avec aucun des Peuples soûterrains; j'en eus une véritable douleur, prévoyant, qu'il me faudroit rédévenir enfant, & aller de nouveau à l'école.

Après-qu'on fût las de parler, sans s'entendre, on me ména dans une cabane faite de branches entrelacées. Il n'y avoit ni siéges, ni bancs, ni tables; & on se mettoit à terre pour manger. Ils n'ont pas non plus de lits pour se coucher; mais ils étendent un peu de paille sur le pavé, & y dorment: Ce n'est pourtant pas, qu'ils manquent de bois pour en faire. Car le païs abonde en forêts. Leurs mêts étoient du lait, du fromage, du pain d'orge, & de la viande, qu'ils mettoient ordinairement sur de la braise, pour en faire des grillades; & c'étoit jusque-là que s'étendoit leur savoir en matiére de cuisine. Ils n'en savoient pas d'avantage. En un mot, ils étoient

Tels, qu'on nous dit, que furent autrefois
Les prémiers Citoyens du monde,
Dans une ignorance profonde;
Sans mœurs, sans art, sans culture, sans loix.

Il me

Il me fallut vivre en Philoſophe Cynique parmi ce Peuple, juſques à ce que j'euſſe appris la Langue, qu'il parloit, & que je puſſe corriger ſon ignorance. Et certainement, lorsque j'en fus venu-là, tous mes ordres furent régardés comme des Oracles. Ma réputation dévint ſi grande parmi eux, qu'on accouroit de toutes parts vers moi, comme vers un Docteur illuſtre, que le Ciel leur avoit envoyé. J'appris même, que pluſieurs mettoient au nombre de leurs époques les plus rémarquables le tems, auquel j'avois abordé parmi eux. Cela me paroiſſoit plus flatteur, que ce, que j'avois éprouvé à Nazar & dans la Martinie, où j'avois été le jouët d'un chacun, tantôt par ma trop grande vivacité d'eſprit, tantôt par ma ſtupidité, tant eſt vrai ce proverbe uſé, que dans le Royaume des Aveugles les Borgnes ſont les Rois : Car j'étois dans un païs, où avec fort peu de ſavoir, & une adreſſe médiocre, je pouvois m'illuſtrer, & monter aux plus grands honneurs ; & l'occaſion ne me manquoit pas non plus d'étaler ce, que je ſavois faire : la terre y produit de tout, & elle rend avec uſure ce, qu'on lui confie. Les Habitans n'étoient ni indociles, ni entiérement dépourvus d'eſprit ; mais n'ayant rien appris, ils ne ſavoient rien, & étoient enſévelis dans d'épaiſſes ténébres. J'eus beau leur raconter ce, qui étoit de mon origine, de ma Patrie, de mon

naufrage, & des autres révers, que j'avois éprouvés dans mon voyage, ils n'en voulurent jamais rien croire. Ils s'imaginoient plûtôt, que j'étois un Habitant du Soleil, & que j'étois descendû chez eux de cet Aſtre : auſſi m'avoient-ils donné le nom de *Pikil-Su*, c'eſt-à-dire, d'Envoyé du Soleil. Ils nenioient pourtant point l'exiſtence de Dieu ; mais ils ſe mettoient peu en peine de prouver un dogme ſi grand ; & ils penſoient, qu'il leur ſuffiſoit de ſavoir, que leurs Péres l'avoient vû. Ils ne ſavoient de la Morale, que le ſeul précepte, de ne point faire à autrui ce, que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Ils ne réconnoiſſoient d'autre loi, que la volonté de leur Empereur. A cela près, ſi quelqu'un commettoit quelque vilaine action, tous les autres le fuyoient, & les méchans étoient ſi ſenſibles à ce mépris, que pluſieurs mouroient de chagrin, ou ennuyés de la vie, s'en délivroient eux-mêmes. Ils n'avoient aucune idée de Chronologie, & ne ſavoient ce, que c'étoit que de ſupputer les tems, ſe contentant de marquer un certain nombre d'années par l'éclipſe du Soleil, qui arrivoit auſſi par l'interpoſition de la Planéte de Nazar ; ainſi, quand ils vouloient déſigner l'âge de quelqu'un, ils diſoient, qu'il avoit vécu tant d'éclipſes. Leur Phiſique n'étoit ni moins ſéche, ni moins abſurde. Ils diſoient, que le Soleil étoit une Table

ble d'or, & le globe de Nazar un fromage; & lorsque je leur démandois la cause du cours & du décours de ce Globe, ils répondoient, qu'ils n'en savoient rien. Leurs biens & leurs richesses consistoient surtout en cochons, qu'ils envoyoient avec certaines marques paître dans les bois. Ils fuëtoient avec des verges tout arbre, qui ne portoit pas de fruit, prétendant follement, que sa sterilité n'étoit qu'un effet de sa malice & de sa jalousie.

Tel étoit l'état, où se trouvoit cette nation. Je désespérois de l'en pouvoir rétirer; mais je répris courage, considérant,

Qu'il n'est point de Mortel si rude, si barbare,
Qu'on ne puisse civiliser;
Dès-qu'il veut bien favoriser
Les Leçons, que l'on lui prépare,

Je mis donc toute mon application à tirer ce Peuple de son ignorance, & le succès, que j'eus d'abord, me fit régarder comme un Homme divin. Ils s'imaginoient tous, que rien ne m'étoit impossible.

S'il s'égaroit une brébis,
Ou s'ils voyoient une chévre mourante,
Ou bien si la moisson démentoit leur attente,
Ils venoient m'adresser leurs plaintes & leurs cris.

Je vis un jour devant ma porte un Païsan tendant les bras avec tant de force, qu'on auroit crû, qu'il alloit se les disloquer, le tout pour implorer mon sécours, se plaignant de la stérilité opiniâtre de ses Arbres, & me suppliant

humblement, d'interposer mon autorité, pour-qu'ils portassent du fruit à l'avenir.

J'appris cependant, que l'Empereur, à qui tout ce païs obéïssoit, faisoit alors sa résidence dans un endroit, qui étoit éloigné de huit journées du Village, où je me trouvois: je dis alors; parceque la Ville Capitale étoit ambulante, & il n'avoit pour palais que de tentes, qu'on transportoit avec la Famille Impériale & toute la Cour d'un bout de province à l'autre. Le Monarque, qui régnoit dans ce tems-là, se nommoit *Casba*, ce qui veut dire grand Empereur. Ce Prince étoit fort âgé. Ses Etats méritoient bien le nom d'Empire en égard à leur étenduë; mais l'ignorance des Habitans, qui ne savoient point se servir de leurs forces, ne lui permettoit pas de figurer dans le monde, & son Païs étoit exposé aux insultes de ses voisins, & même souvent obligé de payer des tributs aux Nations les plus méprisables.

Le bruit de mon nom & de mes Vertus se répandit bientôt dans toutes les Provinces. Les Habitans n'entreprenoient rien, sans m'avoir consulté comme un Oracle, & lorsque leurs entreprises ne réüssissoient pas, ils croyoient, que c'étoit, parceque je ne voulois pas les favoriser: c'est pourquoi il y en avoit, qui tâchoient de m'apaiser par des sacrifices. J'omets plusieurs autres traits d'extravagance de ce Peu-ple:

ple : il ſuffira d'en raporter encore un ou deux, pour juger de tout le reſte. Une Femme enceinte me fit prier de lui accorder un Garçon ; un Homme me conjuroit de rajeunir ſon Pére & ſa Mére, qui étoient caſſés de viéilleſſe ; un autre, de le faire monter au Soleil, pour en tirer tout l'or, dont il auroit beſoin, & s'en rétourner enſuite. Souvent laſſé de ces extravagantes priéres, je tâchois de corriger leur folie ; craignant d'ailleurs, qu'au bout du compte cette haute opinion, qu'ils avoient de moi, ne dégénérât en un culte idolâtre. Enfin

Le bruit parvint aux tentes du Monarque,
Qu'il venoit d'arriver un Homme tout divin,

qui ſe diſoit Envoyé du Soleil, & qui avoit donné des préceptes très-ſages, qui ſembloient presque venir d'un Dieu à quelques Quamites, (c'eſt le nom de cette nation, dont l'Empire s'appelle Quama). Auſſitôt l'Empereur m'envoya des Députés, pour m'inviter à ſa Cour. Ces Députés étoient au nombre de trente, ils portoient tous des peaux de Tigres ſur leur corps, & c'eſt l'ornement le plus glorieux de ce Païs ; car il n'eſt permis qu'à ceux, qui ſe ſont fort diſtingués dans la guerre contre les Tanaquites, qui ſont des Tigres raiſonnables, & ennemis déclarés des Quamites. J'avois fait bâtir dans le Village, où j'étois, une Maiſon de pierre à la façon des Européens : elle étoit a deux éta-

ges, ſans le rez de chauſſée. Les Députés la prirent pour une Machine extraordinaire, qui étoit au-deſſus des forces humaines. Ils y entrérent avec reſpect comme dans un Sanctuaire, pour me ſignifier les ordres de Sa Majeſté Impériale. Voici à peu près le diſcours, qu'ils me firent;

„Le Grand Empereur Casba, nôtre très-„clément Seigneur & Maître, qui tire ſon ori-„gine de Spynko, fils du Soleil, & le prémier „Monarque de Quama, nous a chargé de te di-„re, que rien ne lui étoit plus agréable, que ton „ambaſſade, laquelle ne peut qu'être très-avan-„tageuſe à ſes Etats par l'aquiſition d'un Do-„cteur ſi rénommé, & ſi capable de les faire „changer à leur avantage. Il eſpére, que tu vi-„endras d'autant plus volontiers à ſa Capitale, „qu'il te faut, pour étaler ton mérite, un plus „grand théâtre, que celui, ou tu es préſen-„tement.„

La Harangue étant finie, je rendis de très-humbles graces à Sa Maj. Imp. de ſes bontés, & & je me diſpoſai à partir avec les Députés. Ces Mrs. avoient mis quatorze jours à venir; mais nous eſpérions de pouvoir rétourner en quatre; & cela par un effet de mon adreſſe. En effet j'avois rémarqué, que le Païs nourriſſoit quantité de Chevaux, qui faute d'être dreſſés lui étoient à charge: on les voyoit courir çà & là dans les bois, comme des Bêtes ſauvages. J'en fis prendre

dre quelques-uns, & j'en montrai l'uſage à mes Quamites. Il y en avoit déjà pluſieurs de domtés, lorsque les Deputés arrivérent, & j'en faiſois tenir prêts autant, qu'il en falloit, pour porter tous ces Mrs. à leur rétour.

A la vuë de ces Animaux les Députés étonnés balancérent long-tems, avant-que de pouvoir ſe déterminer à les monter: Mais quand ils me virent avec quelques Quamites les enjamber hardiment, les faire caracoler, tourner, les pouſſer, & les rétenir ſans péril, par le moyen des brides, ils ſe raſſûrérent & ſe hazardérent à nous imiter. Voilà ce qui abrégea du triple le tems, qu'il nous auroit fallu mettre à nous rendre auprès du Monarque. Cependant nous étions déjà près de l'endroit, où l'on penſoit qu'étoit encore la dille Impériale, lorſqu on nous dit, qu'elle avoit été transportée dans une autre Province: il nous fallut rébrouſſer, & tourner d'un autre côté. Je ne ſaurois exprimer l'étonnement des Habitans des lieux, par où nous paſſions. Nôtre eſcadron les épouvantoit, & le bruit, qui en vint à la Capitale, y cauſa tant de terreur, que pluſieurs étoient ſur le point de s'enfuïr. L'Empereur même ſe tenoit tout tremblant dans ſa tente, & il n'oſa en ſortir, que lorsqu'un des Députés arrivant mit piéd à terre, & fût expliquer à ce Prince, de quoi il étoit queſtion. Quelques heures enſuite

ſuite je fus introduit auprès de ſa Maj. Imp. ſuivi d'une foule extraordinaire. Casba me réçût aſſis ſur un Tapis, & environné de tous les Officiers de ſa Cour, Dèsque je lui eus fait mon compliment, il ſe léva, & me démanda des nouvelles du Roi du Soleil, fondateur de la famille Impériale de Quama. Cette queſtion me fit comprendre, qu'il falloit me conformer aux idées des Quamites, quelque fauſſes & erronées qu'elles fuſſent; ainſi je répondis, que le Monarque du Soleil m'avoit envoyé ſur la terre, pour adoucir, par des préceptes ſalutaires, les moeurs ſauvages des Quamites, & pour leur enſeigner les moyens, non ſeulement de répouſſer l'audace de leurs Voiſins, mais auſſi d'étendre les bornes de leur propre Empire, ajoûtant, que j'avois ordre de finir mes jours chez eux.

Mon diſcours plût infiniment à l'Empereur: il ordonna ſur le champ, que l'on me préparât une tente tout près de la Sienne; il m'aſſigna quinze Domeſtiques, pour me ſervir, & dans tout le reſte, non ſeulement il n'affecta point d'air de fierté, mais il tâcha de gagner mon amitié, par ſes bontés.

CHAPI-

* * * * * * * * * * *

CHAPITRE XIII.

ORIGINE DE LA CINQUIEME MONARCHIE.

Depuis mon arrivée à la Cour je m'appliqua à donner une forme toute nouvelle à ce Païs-là, & à exercer la Jeunesse aux Armes.

Bientôt les jeunes Gens pour leurs prémiers travaux,
S'occupent a domter les plus fougueux chevaux;
A fournir sur un char une longue carriére,
A lancer promtement leurs dars, leurs javelots,
D'une main sûre & meurtriére.

Je commençai en effet mon projèt par enseigner à domter les chevaux, à les dresser aux mouvemens militaires, espérant par le seul sécours de la cavallerie de pouvoir contenir les Peuples voisins dans le dévoir. Je pris tant de soins & de peines, que je me vis dans peu en état de présenter six mille cavaliers à l'Empereur. On eût avis, environ ce tems-là, que les Tanaquites méditoient une nouvelle invasion dans l'Empire Quamitique pour un certain tribut, qu'on avoit différé de leur payer, quoiqu'ils en eussent vivement sollicité le payement. Là-dessus l'Empereur me chargea de marcher contre eux avec ma nouvelle Cavallerie, à laquelle se dévoit joindre l'Infanterie. J'avois armé cette Infanterie de piques & de javelots, pour qu'elle pût combattre de loin contre les Tanaquites.

naquites. Avant moi l'Infanterie Quamite ne se servoit que d'épées fort courtes & de poignards, ce qui étoit toûjours la cause de leurs défaites; car comme ils avoient à faire à des ennemis beaucoup plus forts & plus robustes, qu'eux, ils étoient d'abord enfoncés dans ces occasions, où, par le défaut des armes, il falloit combattre corps à corps.

Me voilà cependant Général d'Armée. J'appris par mes Espions, que les Tanaquites s'avançoient vers les frontiéres de Quama, & n'en étoient même pas bien éloignés; aussitôt je me mis en marche, résolu de les combattre par tout, où je les trouverois. A la vuë de mon Armée les Tanaquites étonnés s'arrtêérent; mais ayant continué à marcher, nous arrivâmes sur eux à la portée du trait, alors je fis avancer mes Piquiers & mes Arbalétriers, qui lancérent une gréle de fléches & de javelots, qui tua une quantité terrible d'ennemis. Ceux-ci ne perdirent pourtant pas courage: ils se jettérent avec fureur sur mon Infanterie, qu'ils eussent entiérement défaite, si la nouvelle Cavallerie ne fût accouruë, & n'eût chargé les Tanaquites en flanc; ils furent enfoncés dès le premier choc, mis en fuïte, ou massacrés, & cette charge décida tout-à-fait l'affaire. Pendant la déroute on fit prisonnier le Général des Tanaquites, avec vingt Tigres de la prémiére qualité. Ils furent

tous

tous ménés en triomphe à Quama. Ils feroit difficile d'exprimer la joye, que cette victoire causa dans tout l'Empire; car dans les guerres précédentes les Quamites avoient toûjours été battus, & n'avoient obtenu la paix qu'à des conditions très-honteuses. L'Empereur voulut d'abord, que l'on fît mourir les prisonniers selon la coûtume; mais moi, qui détestois cet usage, je lui persuadai, de se contenter de les faire garder à vuë, jugeant bien, que les Tanaquites ne rémuëroient pas, & qu'il se feroit une espéce de suspension d'armes, jusqu'à ce qu'ils fussent assûrés du sort des prisonniers, qu'on leur avoit enlévés. Ce délai m'étoit nécessaire pour la réüssite des projèts, que je roulois dans ma tête. J'avois rémarqué, que le Salpêtre étoit en abondance dans le païs, j'en ramassai une grande quantité, pour en faire de la poudre à canon. Je n'en parlai néanmoins à personne, si ce n'est à l'Empereur, de l'autorité duquel j'avois besoin pour établir des Atteliers, où je pusse faire fabriquer des tuïaux de fer pour des mousquets & autres choses pareilles. Je me flattois, que par le moyen de ces nouvelles armes nous viendrions bientôt à bout de nos ennemis.

Après que j'eus fait fabriquer quelques centaines de fuzils avec les balles nécessaires, je fis la prémiére épreuve de mon invention, au

grand

grand étonnement de tous les Aſſiſtans. Un certain nombre de ſoldats fût deſtiné à ſervir dans la nouvelle Milice, que je voulois établir, & je commençai à les exercer avec ſoin. Lorſqu'ils furent bien dreſſés dans le manîment de ces nouvelles Armes, l'Empereur me déclara Jachal, c'eſt-à-dire, Général en chef de ſes Armées, à qui dévoient obéïr tous les Lieutenans-Généraux, Maréchaux de Camp, Brigadiers & Colonels.

Cependant j'avois ſouvent des conférenres avec Tomopolke, (c'eſt le nom du Général Tanaquite, que nous avions fait priſonnier) dont la vertu avoit captivé mon eſtime. Je m'informois de lui du caractére, de l'humeur, & de l'état de ſa Nation. Je m'apperçus avec étonnement, que ce Perſonnage avoit, avec beaucoup de vertus, un eſprit nourri de connoiſſances ſolides. Il m'apprit, que les Sciences étoient traitées à fond chez les Tanaquites; & que du côté de l'Orient il y avoit un Peuple très-belliqueux, qui obligeoit les Tanaquites à être toûjours ſur leurs gardes. Ce Peuple, ſelon lui, étoit, à la vérité, de fort petite taille, & fort inférieur aux Tanaquites dans les forces du corps: mais pour le jugement, la prudence, & l'adreſſe à lancer des traits, il ne le cédoit à perſonne, & c'eſt pour cela qu'il avoit ſouvent obligé les Tanaquites à lui demander

mander la Paix. J'appris enfin, que cette Nation étoit composée de Chats, & qu'elle étoit récommandable chez tous les Peuples du Firmament pour sa politique, sa prudence, & sa pénétration. Ce n'étoit certainement pas sans chagrin, que je rémarquois, que la Sagesse, le Savoir & la Politesse se trouvoient chez toutes les Créatures du monde soûterrain, excepté chez les Quamites, c'est-à-dire, chez les seuls Hommes, qu'il y eût. J'espérois neanmoins, que cet opprobre finiroit bientôt, & que les Quamites récouvreroient l'empire, que la nature a donné à l'Homme sur tous les autres Animaux. Cependant les Tanaquites depuis leur derniére défaite étoient démeurés tranquilles: mais ayant appris par leurs émissaires l'état de la nouvelle Cavallerie, & convaincus, que ces Céntaures, qui les avoient tant éfrayés, n'étoient autre chose que des Chevaux domtés & dressés, ils réprirent coeur, lévérent de nouvelles Troupes, à la tête desquelles leur Roi même se mit, & marchérent contre les Quamites. Leur Armée étoit forte de vingt mille Tigres, tous vieux Soldats, excepté deux Régimens de nouvelle lévée, qui n'avoient que le nom de Soldats.

Enflés de l'espoir de la Victoire, ils réviennent faire une irruption dans l'Empire des Quamites. Je leur allai au devant avec douze mille Fantas-

Fantaſſins, parmi leſquels étoient ſix cens Fuziliers, & avec quatre mille Chevaux; comme je ne doutois pas de la Victoire, je voulus en céder l'honneur à l'Empereur, & le priai de ſe mettre à la tête des Troupes un peu avant le combat. Cette feinte modération ne dérogeoit point à ma gloire, & toute l'Armée ſavoit aſſés, que, ſi elle remportoit quelque avantage, j'en étois l'auteur & le prémier mobile. Cependant je fis les diſpoſitions néceſſaires pour vaincre. J'ordonnai à mes Fuziliers, de ne charger qu'après le prémier choc, voulant eſſayer, ſi je ne pouvois point battre l'ennemi avec ma Cavallerie ſeule; mais cet arangement penſa me coûter cher; car les Tanaquites ſe jettérent avec tant de fureur ſur nôtre Infanterie, qu'ils la rompirent, & la contraignirent à prendre la fuïte. Nôtre Cavallerie les chargea en vain; ils en ſoûtinrent le choc avec toute la vigueur imaginable, de ſorte que le combat s'opiniâtra & dévint très-ſanglant.

Entre les deux partis la victoire en balance
De ces fiers Combattans excite la vaillance.

Mais enfin je fais avancer mes Fuſiliers, & leur ordonne de faire leur décharge: Elle produiſit un effet merveilleux. Les Tanaquites étourdis ne ſavoient, d'où partoient ces coups de tonnerre; & quand ils virent ce, que cela produiſoit, ils furent preſque

tranſis

transſis de frayeur. En effet cette prémiére ſalve avoit étendu par terre deux cens Tigres, parmi leſquels ſe trouvoient deux Aumôniers, qui furent arquebuzés en animant les autres par les diſcours les plus perſuaſifs. Ces deux Prêtres furent fort régrêtés de tous les Tanaquites, chez qui ils paſſoient pour les plus excellens Prêcheurs, que l'on pût trouver.

Je n'eus plas plûtôt rémarqué l'effet de cette décharge, que j'ordonnai de réitérer. Les Tanaquites furent foudroyés cette fois-là d'une façon plus terrible encore. Pluſieurs d'entre eux furent atteints de balles mortelles, & leur Roi lui-même fut laiſſé pour mort. Alors l'ennemi, perdant toute eſpérance de Victoire, tourna le dos, & moi je lâchai après lui ma Cavallerie, qui en fit un ſi grand carnage, que les chemins furent tout couverts de corps morts, de ſorte qu'on avoit de la peine à paſſer. La perte des Tanaquites après la bataille ſe trouva de treize mille ſoldats tués durant le combat, ou dans la déroute.

Nôtre Armée victorieuſe entra dans le Pais de Tanaquit, & après quelques jours de marche elle vint camper aux portes de la Capitale. Quoique cette Ville fût avantageuſement ſituée, aſſés bien fortifiée, & munie de vivres en abondance, le Magiſtrat ne laiſſa pas de ſortir en proceſſion au devant de nous, pour nous en

apporter les clés, tant la terreur avoit saisi les Esprits, La Ville me parût grande, bâtie avec beaucoup de goût & de magnificence, de sorte que je m'étonnois, quand je pensois, que les Quamites, environnés de tant de Nations polies & civilisées, avoient pû rester dans de si épaisses ténébres: mais je crois, qu'il leur étoit arrivé, ce qui arrive à certains Peuples, qui tout-à-fait indifférens pour ce, qui se passe chez leurs Voisins, ne font cas que de ce, qui se fait chez eux-mêmes, & ainsi éloignés du commerce des autres, croupissent toûjours dans la crasse de leur ignorance, ce qu'il ne seroit pas difficile de prouver par l'exemple de quelques Nations de l'Europe.

Les Tanaquites mirent le jour de cette bataille décisive au rang de leurs principales époques, & comme elle s'étoit donnée, selon leur maniére de compter, le troisiéme du Mois de *Torul*, ce jour fût mis parmi les jours funestes & malheureux. Durant ce même mois de Torul la Planéte de Nazar est fort éloigné de cette partie du Firmament. Le cours de cette Planéte autour du Soleil régle les tems, & marque les Saisons de l'année par rapport aux Tanaquites. Tout le Firmament tourne autour du Soleil: mais comme le mouvement de la Planéte est plus promt, elle paroît croître ou décroître, selon qu'elle est plus proche de l'un

ou

ou de l'autre Hémisphére, C'est sur l'accroissement ou sur la diminution de cette Planéte, de même que sur les éclipses du Soleil, que se prennent les observations astronomiques. Les Almanachs des Tanaquites me parurent fort justes & fort bien digérés, un jour que j'eus le loisir d'en examiner quelques-uns.

Cependant la prise de la Capitale de Tanaquit entraîna celle de tout le Royaume, & le mépris, dans lequel les Quamites avoient toûjours vécu, se changea en estime, & en vénération; sans compter, que par l'aquisition de ce Royaume leur puissance s'accrût au double de ce, qu'elle étoit auparavant. L'idée, où chacun étoit, que tout ce bonheur n'étoit dû, qu'à ma sagesse & à mon industrie, pensa se changer en culte réligieux. Pour moi, sans m'arrêter aux mouvemens de l'amour propre, je poursuivis le dessein, que j'avois formé, de civiliser les Quamites; mais comme il falloit n'être pas troublé par de nouveaux mouvemens au dehors, je mis de bonnes garnisons dans les places fortes de la Nation subjuguée, pour la contenir dans le dévoir, & refréner son audace & son humeur entreprenante & guerriére.

Cependant il me paroissoit trop difficile d'introduire d'abord les Arts libéraux chez mes Quamites, & je ne voyois pas, de quel

 usage

ufage pourroient être à ce Peuple le peu de Latin, & quelques lieux communs, que j'avois appris du Gréc. Je jugeai plus à propos de tirer d'entre les Tanaquites douze Tigres Savans, d'en faire des Profeſſeurs & de fonder une Univerſité, où ils puſſent enſeigner. Je fis enſuite transporter à Quama la Bibliothéque du Roi des Tanaquites: & j'avois réſolu dès-que les Quamites auroient aquis quelque teinture de Lettres, de renvoyer les douze Profeſſeurs dans leur Païs.

J'étois impatient de fouïller dans la Bibliothéque Tanaquite, parceque j'avois ouï dire au Général Tomopolke, que parmi les Manuſcrits on y voyoit un livre composé par un Auteur, qui avoit voyagé ſur nôtre Globe, & avoit donné une rélation des différentes Régions, qu'il contient, & en particulier de l'Europe. Cet Ouvrage tomba entre les mains des Tanaquites dans une irruption, qu'ils firent chez un Peuple fort éloigné L'Auteur n'y avoit pas mis ſon nom, & l'on ignoroit, d'où il étoit, & dans quel canton du monde ſoûterrain il s'étoit transporté. Lorsque j'eus examiné la Bibliothéque, je trouvai, que ce, que Tomopolke m'avoit raconté touchant cet Ouvrage, étoit vrai, & alors je découvris à ce Général Tanaquite ma véritable Origine & ma Patrie, l'aſſûrant, que j'en avois déjà parlé autrefois

trefois aux Quamites ; mais qu'ils n'en avoient rien voulu croire du tout, & s'étoient mis en tête, que j'étois Envoyé du Soleil, par un erreur grossiére, dans laquelle ils persistoient encore obstinément. J'ajoûtai enfin, qu'étant persuadé, que c'étoit un crime à moi, de rétenir plùs tong-tems ce vain titre, j'étois résolu de le déposer, & de découvrir à un chacun le véritable destin de ma naissance, bien assûré, que ma dignité & l'estime, que je m'étois aquise, ne souffriroient point de cet aveu, d'autant plus, que j'espérois, que par la lecture de l'Ouvrage en question tout le monde connoîtroit, combien les Européens l'emportoient sur tous les autres Mortels du côté de la Vertu & de la prudence. Mais ce dessein déplût au sage Tanaquite, qui me dit son avis en ces mots :

„Très-illustre Héros, me dit-il, il est à pro-„pos, que vous examiniez le livre en question, „avant que d'en venir-là. Peut-être sa lectu-„re vous fera-t-elle changer de résolution ; „car de deux choses l'une, ou l'Auteur est „un menteur, ou les Moeurs des Européens „sont extravagantes & ridicules, fondées sur „des loix & des coûtumes plus dignes de risée, „que de vénération. Attendez donc, que „vous soyez au fait du contenu du livre, & „alors vous verrez, ce que vous aurez à faire.

„Je vous conſeille encore un coup, de ne pas „vous dépouïller témérairement d'un titre, qui „a imprimé tant de reſpect pour vous dans l'eſ- „prit des Quamites : Car pour contenir les Mor- „tels dans ces ſentimens de vénération, il n'eſt „rien de tel, que l'opinion vulgaire touchant la „nobleſſe, & l'éclat de la naiſſance :

C'eſt par des titres vains, des parchemins pourris,
Qu'il faut en impoſer aux vulgaires eſprits.

Je ſuivis l'avis de ce ſage Conſeiller, & je réſolus de lire le livre, dès-qu'il en auroit fait la traduction. Voici comment il étoit intitulé :

VOYAGE DE TANIEN (on croit ce nom ſuppoſé) SUR LA TERRE, OU DESCRIPTION DES REGIONS SURTERRAINES, ET EN PARTICULIER DE L'EUROPE. Cet ouvrage avoit été ſi long-tems dans la pouſſiére, & il en étoit ſi gâté, que je ne pus ſatisfaire le déſir, que j'avois, d'apprendre, par quel chemin l'Auteur étoit monté chez nous, & comment il étoit rétourné ſous terre. Je vai rapporter ce, que j'y trouvai de plus rémarquable.

Fragmens du Voyage de Tanien ſur la Terre, traduits par le noble & vaillant Tomopolke, Généraliſſime des Tanaquites.

*** Ce Païs (l'Allemagne) porte le nom d'Empire Romain ; mais ce n'eſt qu'un titre ; vû que la Monarchie Romaine eſt éteinte depuis pluſieurs ſiécles. Il n'eſt pas facile d'entendre

la Langue, que parlent les Allemands, à cauſe de ſa conſtruction renverſée ; car ce qui eſt au commencement dans les autres Langages, eſt à la fin dans celui des Allemands, de ſorte qu'on n'entend le ſens de ce, qu'on lit, que lorſqu'on eſt au bout de la page. Les Allemands croyent avoir un Roi, & ils n'en ont pourtant point : ils diſent, que l'Allemagne forme un ſeul Empire, & néanmoins elle eſt diviſée en quantité d'Etats indépendans les uns des autres, qui ſe font ſouvent la guerre mutuëllement. L'Empire eſt nommé toujours auguſte, quoique de tems en tems on en écorne quelque morceau ; on l'appelle ſaint, ſans qu'il ait aucune ſainteté ; & invincible, quoique ſouvent expoſé aux vexations de ſes voiſins, Les droits & les immunités de cette Nation ne ſont pas un moindre ſujet d'étonnement : pluſieurs y ont des priviléges, dont on leur interdit l'exercice. On a écrit une infinité de commentaires, pour éclaircir l'état de cet Empire ; mais les Commentateurs n'ont rien avancé dans une choſe ſi embroüillée : car - - - - -

** La Capitale de ce Royaume (de France) eſt très-grande : on la nomme Paris, & elle peut paſſer pour la Métropole de toute l'Europe ; car elle exerce une certaine juriſdiction ſur les autres Nations Européennes : par exemple, elle a le droit de leur préſcrire la ma-

niére de vivre & de ſe vétir, en ſorte qu'un habillement, quelque incommode & ridicule qu'il ſoit, pourvû qu'il ait plû aux Habitans de Paris, doit d'abord être reçû & imité chez les autres Nations; de dire, comment & en quel tems les Pariſiens ont obtenu ce droit, c'eſt ce qui n'eſt pas en mon pouvoir. Je ſai ſeulement, que leur ſouveraineté ne s'étend pas au-delà à l'égard des autres nations de l'Europe, qui ſouvent font la guerre aux François, & les obligent à des conditions de paix fort dures: il n'y a que l'eſclavage des vétémens & des façons de vivre, qui ne finit point; en telle ſorte, que tout ce, qui s'invente à Paris en ce genre, doit être ponctuëllement & réligieuſement obſervé par toute l'Europe. Au reſte les Pariſiens reſſemblent aſſés aux Martiniens par la Vivacité de leur conception, leur goût pour la nouveauté, & la fertilité de leur génie.

*** Après avoir quitté Bologne, nous nous rendimes à Rome. Cette Ville eſt ſous la domination d'un Prêtre, qui, malgré la petiteſſe de ſes Etats, paſſe pour le plus puiſſant Prince de l'Europe: car les autres Potentats n'ont de pouvoir que ſur les Corps & ſur les Biens de leurs ſujets; mais celui-ci peut auſſi perdre les Ames. Les Européens croyent en général, que les Clés du Ciel ont été confiées à ce Prêtre. Je fus curieux de voir une choſe ſi extra-

extraordinaire ; mais je perdis mes peines & je cherche encore, de quelle figure sont ces clés,& dans quel coffre on les serre. Les principaux droits, que ce Prêtre exerce sur le genre humain, sont, d'absoudre ceux, que Dieu condamne, & de condamner ceux, qu'il absout; autorité énorme, que nos Soûterrains jureróient ne pouvoir se trouver dans un foible Mortel. Mais rien n'est plus aisé,que d'en imposer à son gré aux Européens, & de leur faire récevoir les imaginations les plus plates & les plus absurdes ; quoiqu'ils pensent être les seuls, qui ayent le bon sens en partage, & qu'ils régardent, par une suite de cet orgueil, les autres Mortels avec dédain, & comme des Barbares. Je ne prétens pas ici faire le panégirique des mœurs, ni des coûtumes de nos Soûterrains ; je ne veus qu'en rapporter quelques-unes de celles des Européens, pour montrer, combien est injuste & mal fondée la censure, que cette Nation exerce sur les autres.

C'est un usage généralement reçû en Europe, de répandre sur les cheveux & sur les habits une farine faite de certains fruits de la terre, que la nature fait croître pour la nourriture des Hommes. Cette Farine est communement appellée Poudre. Tous les soirs on la sécoue, pour en sémer de nouvelle le lendemain. Une autre coûtume, qui ne le céde point

à celle-là pour le ridicule, c'est celle de certaines couvertures, qu'ils nomment chapeaux, & qui sont faites, pour garantir la tête de la rigueur du froid; mais qu'on porte d'ordinaire sous le bras, même dans le coeur de l'hiver: ce qui me paroissoit aussi peu sensé, que si j'eusse vû quelqu'un porter par la Ville sa chemise, ou ses culottes à la main, exposant ainsi aux injures de l'air son pauvre corps, pour la conservation duquel ces choses ont été faites. Les Dogmes réligieux des Européens sont sensés & conformes à la droite raison: on ordonne de lire nuit & jour les livres, où sont contenuës les choses, qu'il faut croire & pratiquer, de les bien méditer, pour en comprendre le véritable sens, & l'on récommande la patience & la tolérance à l'égard des Errans & des Foibles: néanmoins si quelqu'un entend un passage autrement, que la plus grande partie des Citoyens, il est châtié par la prison, par les coups de foüet, & quelquefois par le feu, à cause de cette foiblesse de jugement. Cela me paroissoit, comme si j'avois vû assommer un borgne ou un Louche, parceque les objets, qui me semblent quarrés, lui auroient parû ronds. J'appris, que pour cette seule raison le Magistrat faisoit égorger & brûler tout vifs des milliers d'Hommes.

Dans plusieurs Villes & Bourgs on voit des Hommes placés en des lieux élévés, d'où ils décla-

clament contre des pêchés, qu'ils commettent eux-mêmes tous les jours; c'eſt comme ſi je voyois un Homme Yvre ſe déchainer contre l'Yvreſſe.

Ceux, qui naiſſent boſſus, voutés, ou boiteux, veulent avoir le titre de *bien-nés*; ceux, qui ſont d'une naiſſance obſcure, veulent le titre de ***noblement-nés***. Ce qui eſt auſſi abſurde, que ſi un Nain vouloit être appellé Géant, & une Viëille tendron. Dans la plûpart des grandes Villes c'eſt la coûtume, d'abord après le diner de ſe convier entre Amis à boire un bouïllon noir fait du jus de féves grillées, vulgairement nommé Café. Quand on ſort, pour aller prendre cette liqueur, on eſt enfermé dans une boëte, poſée ſur quatre rouës & tirée par deux puiſſans Animaux; car c'eſt une choſe peu honorable parmi les Européens, que de marcher ſur ſes jambes.

Le prémier jour de l'année les mêmes Peuples ſont tout d'un coup ſaiſis d'une maladie, qui eſt inconnuë à nos Soûterrains. Les ſymtômes de cette maladie ſont des troubles & des agitations d'eſprit extraordinaires, qui font, que ce jour-là perſonne ne peut reſter longtems dans le même endroit. Ils courent comme des Frénétiques d'une maiſon dans l'autre, ſans trop ſavoir, à quel deſſein. Cette maladie dure quelquefois quinze jours à quelques-uns.

Enfin

Enfin fatigués & épuisés de tant de courses, ils révienment à eux-mêmes, & récouvrent leur prémiére santé. Comme les maladies, dont les Européens sont travaillés, sont innombrables, ils ont aussi des réméedes sans nombre. Plusieurs ont la manie horrible de marcher de façon, que leur côté gauche régarde toûjours le côté droit des autres. Plus on avance dans le Nord, plus on s'apperçoit de la violence de cette maladie; ce qui prouve, qu'elle ne procéde que de l'intemperie de l'air. On guérit de ce mal par le moyen de certains papiers sellés, où il a des caractéres peints ou imprimés. Pendant que les Malades portent ces espéces de Talismans, on les voit peu à peu récouvrer leur santé.

On chasse une autre sorte de rage par le son des cloches: au bruit, qu'elles font, les esprits échaufés se modérent; mais le réméde ne produit pas un long effet, & deux heures après le mal révient & accroît de plus belle. En Italie, en France, & en Espagne on voit régner dans l'Hiver une fureur, que rien ne peut réfréner pendant quelques sémaines: Mais au bout de ce tems-là on guérit le Malade, en lui frottant le front avec une pincée de cendre. Toutefois dans le Nord la cendre n'a aucune vertu, & ainsi les Septentrionaux ne guérissent de ce mal-là, que par le bénéfice de la nature.

Plu-

Plusieurs Européens font trois à quatre fois par an, en présence de témoins, une alliance solennelle avec Dieu, qu'ils appellent Communion, & qu'ils rompent avec tant de facilité, qu'ils sémblent n'avoir d'autre vuë en contractant, que de montrer, qu'ils sont résolus de violer continuëllement les engagemens, où ils entrent trois ou quatre fois l'année.

Lorsqu'ils confessent leurs pêchés, & qu'ils implorent la miséricorde de Dieu, ils se servent communément de périodes coupées, cadencées, & mises en musique; on y ajoûte aussi quelquefois le son des flutes, des trompettes & des timbales, selon la grandeur du crime, dont ils démandent le pardon en chantant mélodiéusement.

Presque toutes les Nations de l'Europe sont obligées de confesser la doctrine contenuë dans un certain livre sacré: mais la lecture de ce livre est absolument interdite dans les régions méridionales; en sorte que dans ces Païs-là on est contraint de croire ce, qu'on ne sauroit examiner, ni même lire sans crime.

Dans ces mêmes Païs il est défendu de servir Dieu & de l'adorer, si ce n'est dans une Langue inconnuë; de maniére, que les priéres ne sont réputées légitimes & agréables à Dieu, que lorsqu'elles sont faites par des gens, qui ne savent ce, qu'ils disent. Dans les grandes Villes

tous

tous ceux, qui montent aux honneurs, dévienent paralytiques, & se font porter par les ruës, comme des Malades, dans des lits, qui ressemblent à des boëtes.

Plusieurs Européens se font raser la tête, & couvrent leur chauveté sous des cheveux étrangers & postiches.

Les matiéres, sur lesquelles on dispute communément dans les Ecoles d'Europe, sont ou peu importantes aux hommes, ou tout-à-fait au-dessus de l'intelligence humaine. Les plus doctes sujets, sur lesquels les Européens font des commentaires, sont les pantoufles,* les souliers, les guétres, les coliers, ou les robes de certaines nations anciennes & éteintes depuis long tems. Plusieurs n'osent porter leur jugement particulier sur les Sciences sacrées ou profanes, mais s'en rapportent à la décision des autres. S'ils embrassent un sentiment, ils y sont portés par caprice & s'y attachent vivement, comme un Homme, qui a fait naufrage, & que le vent pousse contre un rocher, il l'embrasse, & s'y tient attaché. Ils ont beau me dire, qu'ils suivent un savant, un sage; je les en croirois, si les Ignorans & les sots pouvoient juger de cela: car il me semble, qu'il faut être soi-même très-

*Cela ne paroîtra pas un badinage outré à quiconque saura les disputes des Savans sur le Laticlave & Angusticlave des Romains.

très-ſage & très-ſavant, pour prononcer ſur le ſavoir & la ſageſſe des autres. Dans les parties méridionales de l'Europe on voit porter par les Villes & les Villages des eſpéces de bignets ou de gofres, que les Prêtres diſent être des Dieux. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que les Pâtiſſiers montrent la farine, dont ils les ont paîtris, & jurent pourtant, que ce ſont ces Gofres, qui ont crée le Ciel & la Terre.

Les Anglois ſont auſſi jaloux de leur liberté, qu'ils le ſont peu de leurs Femmes. Ils ne peuvent ſoufrir de joug, que celui de leurs Epouſes. Ils réjettent aujourd'hui la Réligion, qu'ils profeſſoient hier, & démain ils embraſſeront celle, qu'ils réjettent aujourd'hui. Je crois, que ces irréſolutions viennent de la ſituation du païs, qui forme une Isle, dont les Habitans ont l'humeur aſſés ſemblable au flux & au réflux de la Mer, au milieu de laquelle ils vivent.

Les Anglois s'informent ſoigneuſement de la ſanté de ceux, qu'ils rencontrent, en ſorte qu'on les prendroit tous pour des Médécins: Mais j'ai rémarqué, que cette démande: *How do You do?* comment vous portez-vous? n'étoit qu'une vaine façon de parler, & des mots, qui ne ſignifioient rien.

Enfin les Anglois poliſſent & cultivent tant leur génie, & font de ſi grands efforts d'eſprit, qu'ils

qu'ils le perdent tout-à-fait. Du côté du Septentrion est une République, composée de sept Provinces, qu'on appelle unies, quoiqu'on n'apperçoive entre elles pas la moindre marque d'union, ni de concorde. Là le Peuple vante sa puissance, prétendant, que toute l'autorité souveraine est en sa disposition, & néanmoins il n'y a point d'Etat, où les Pebeïens ayent moins de part aux charges publiques, & le Gouvernement est réservé à un petit nombre de familles.

Les Habitans de ces sept Provinces sont infatigables à amasser des richesses, dont ils n'usent pourtant pas, ayant toûjours la bourse bien garnie, & le ventre vuide: On diroit même, qu'ils ne mangent que de la fumée, qu'ils avalent par des tuïaux d'argile.

Il faut dire à la loüange de ceux de cette nation, qu'ils sont les plus propres des Mortels; car ils lavent tout, excepté leurs mains.

Dans les Villes & les Villages d'Europe il y a des gens, qui veillent toute la nuit, pour annoncer les heures par les ruës *. Ces Gens-là nous souhaitent un bon répos en chantant, ou plûtôt en rugissant, & réveillent tout le monde.

Chaque Région de l'Europe a ses usages souvent diamétralement opposés aux Loix: Ainsi, par exemple, selon les Loix la Femme doit obéir

* Cela ne se pratique que dans les Païs du Nord.

obéïr au Mari, & ſelon l'uſage c'eſt le Mari, qui doit obéïr à la Femme.

C'eſt ſurtout chez les Européens que l'on fait cas de ceux, qui vivent ſomptuëuſement & qui engloutiſſent les Biens de la terre: les Laboureurs, les Païſans, & tous ceux, qui nourriſſent ces Gloutons, ſont les ſeuls mépriſés.

On peut juger de la méchanceté des Européens par les Gibèts, les potences & les rouës, qu'on apperçoit chez eux de tous côtés. Chaque Ville a ſon Bourreau particulier; il n'y a que l'Angleterre, où je ne crois pas qu'il y en ait, vû que chaque Habitant ſait ſe pendre lui-même.

Je ſoupçonne les Européens d'être antropophages; car ils enferment une grande multitude d'Hommes robuſtes dans des clôtures, qu'ils appellent Monaſtéres, pour les y engraiſſer, & leur donner un teint frais & vermeil. Pendant que ces Hommes ſont dans ces engrais, on les exempte de toute ſorte de travail, & on leur ordonne ſeulement d'avoir ſoin de leur ventre.

Les Européens ont coûtume de boire de l'eau le matin, pour tempérer la chaleur de l'eſtomac; mais à peine cette chaleur s'eſt un peu rallentie, qu'ils vont la rallumer avec du brandevin.

La Réligion des Européens eſt diviſée en deux ſectes principales de Catholiques Romains & de Proteſtans: Ces derniers n'adorent qu'un ſeul Dieu, mais les prémiers en adorent pluſieurs; car autant qu'on voit de Villes & de Villages, autant il y a de Dieux & de Déeſſes. Tous ces Dieux & Déeſſes ſont de la création du Grand-Prêtre de Rome, & celui-ci eſt créé par des Curés, communement appellés Cardinaux. On peut par là juger du pouvoir extraordinaire de ces Cardinaux, puisqu'ils ſont les Faiſeurs de Dieux mêmes. Les anciens Italiens commandoient à toute la terre, & obéïſſoient à leurs Femmes: Ceux d'aujourd'hui tranniſent leurs Femmes, & plient honteuſement devant toutes les nations.

Les Animaux Européens ſont diſtingués en terreſtres & en aquatiques. Il y en a auſſi d'amphibies, comme grénouilles, Dauphins & Bataves: ceux-ci habitent dans des Marais,

Vivant tantôt dans l'eau, & tantôt ſur la terre.

Les Européens ſe nourriſſent des mêmes alimens que nous; mais les Eſpagnols ne mangent que du vent.

Le Commerce fleurit en Europe, & on y trafique bien des marchandiſes, qui nous ſont inconnuës. A Rome on vend le Ciel; les Suiſſes ſe vendent eux-mêmes; en *** on vend les couronnes, les ſceptres, & la dignité Royale à l'encan.

Là

La pareſſe eſt en Eſpagne la marque d'un galant-homme, & rien n'y eſt plus grand, ni plus noble que le ſomeil. On y appelle fidéles & vrai-croyans ceux, qui ne ſavent, ce qu'ils croyent, & qui ſe mettent peu en peine d'examiner ce, qu'on leur enſeigne. Il y en a, qui pour leur pareſſe, leur négligence, & leur indifférence à examiner, ſont mis au rang des Saints: mais on y damne éternellement ceux, qui plus ſages & plus aviſés, examinent tout, & s'écartent quelquefois de certaines opinions.

Enfin les Européens croyent, que la pratique ou la négligence de la vertu & de la piété ne décident point du ſalut, ou de la damnation éternelle; mais que c'eſt le hazard de la naiſſance: car ils avoüent tous, que, s'ils fuſſent nés dans d'autres lieux & d'autres Parens, ils euſſent ſuivi d'autres dogmes. C'eſt ce qui me fit juger, qu'ils n'étoient damnés que par le pur hazard de la naiſſance; mais je ne ſaurois concilier cette opinion avec la bonté & la juſtice de Dieu. Parmi les Gens de Lettres on eſtime ſurtout ceux, qui renverſent tellement l'ordre des mots, qu'ils rendent obſcur & embrouillé ce, qui étoit clair & evident. Ces Gens-là ſont communément appellés *Poëtes*, & ce renverſement de mots *Poëſie*. Mais le mérite d'un Poëte ne conſiſte pas ſeulement dans

la bizarrerie du ſtile ; il faut encore qu'il ſoit grand menteur. C'eſt pour cela qu'on rend des honneurs preſque divins à l'ancien Poëte Homére, qui excella dans les deux points en queſtion. Pluſieurs ont voulu l'imiter, renverſer, comme lui, les phraſes, & détruire la vérité de fond en comble ; mais perſonne n'a pû l'atteindre, ni l'égaler en cela.

Les Savans d'Europe achétent des livres avec avidité ; mais ils n'y cherchent pas tant la matiére, que le format, le papier & le caractére. Les Libraires, ayant rémarqué le goût de ces Mrs. pour ces ſortes des fadaiſes, inventent tous les jours de nouveaux caractéres, & ſe font payer au centuple : car les Arts libéraux ſont dévenus une eſpéce de trafic en Europe, & il n'y a pas de Marchands plus trompeurs & plus fourbes, que les Philoſophes & les Auteurs. Il y a des Sots, qui ſemblent, en écrivant des livres, craindre, que leur folie ne démeure inconnuë à la poſtérité. Les Univerſités de l'Europe ſont des Marchés ou des Boutiques, dans lesquelles on fait un négoce d'honneurs & de Sciences : On y vend à un prix raiſonnable & modique les dégrés, les promotions, les dignités, quantité de titres, de Savoir, & diverſes autres doctes marchandiſes, qu'on n'aquiért dans nôtre monde ſoûterrain que par l'étude, le travail, & une application continuëlle. On appelle

pelle Docteurs chez les Européens ceux, qui ont atteint le faîte de l'érudition, ou, pour parler comme eux, ceux, qui sont montés sur le sommet d'un certain mont Parnasse, où l'on prétend que président neuf vierges. Après les Docteurs viennent les Maitres és Arts: ceux-ci aquiérent leur titre à moins de fraix; mais aussi passent-ils pour être moins savans. On peut conclure de tout cela, que rien n'égale la bonté & la bénignité des Universités envers les Hommes, vû qu'elles leur ouvrent un chemin si doux & si facile pour aller aux Sciences. Vers le septentrion les Universités sont un peu plus rigides, & on n'y confére les dégrés importans qu'après un examen préalable.

Les Savans sont distingués des Ignorans du côté des mœurs, de la politesse, & surtout du côté de la Réligion; car ceux-ci n'adorent qu'un seul Dieu, ceux-là en adorent plusieurs, & quantité de Déesses *. Les principales Divinités des Savans sont Apollon, Minerve, les Muses, & plusieurs autres Déités de moindre importance, que les Ecrivains, surtout Mrs. les Poëtes, invoquent ordinairement dans leurs

 trans-

* On a marié derniérement dans un programme Mars & Minerve: La cérémonie s'est faite en Latin, mais en Latin barbare; & l'on craint par plusieurs raisons, que ces deux Divinités ne fassent mauvais ménage.

transports & les accès de leur entousiasme. On divise les gens de Lettres en plusieurs classes; les uns sont Philosophes, d'autres Poëtes, ceux-ci Grammairiens, & ceux-là Phisiciens, ou Métaphisiciens.

Le Philosophe est un Marchand litteraire, qui, pour un certain prix, vend des préceptes sur le rénoncement à soi-même, sur la tempérance & la pauvreté; il déclame & écrit contre les richesses, jusqu'à ce, qu'il soit lui-même dévenu riche. Le Pére des Philosophes est un certain Sénéque, qui, en faisant ainsi, aquit des trésors pareils à ceux d'un grand Roi.

Le Poëte est un Homme, que les bagatelles & la fureur poëtique rendent récommandable. Cette fureur est ce, qui fait le mérite des Poëtes du prémier vol; car ceux, qui expriment leurs pensées simplement & clairement, ne sont pas dignes des couronnes, ni des prix.

Les Grammairiens forment une espéce de Gens de guerre, qui troublent le répos public. Ils différent des autres Soldats en ce, qu'au lieu de Casaques ils portent des robes, & au lieu d'épée ils se servent de la plume. Ils combattent aussi opiniâtrement pour des lettres & des syllabes, que les autres pour la Patrie. Je m'imagine, que ceux, qui gouvernent, fomentent ces troubles dans la seule vüe d'empêcher le genre humain de s'engourdir par une trop

gran-

grande tranquillité. Mais lorsque les divisions augmentent au point de faire appréhender des meurtres, le Sénat interpose son autorité, comme fit derniérement le Parlement de Paris au sujet des disputes, qui s'étoient élévées sur l'usage de Lettres Q & K : cette grave Compagnie permit à un chacun de se servir de l'une ou de l'autre de ces deux lettres, quand on le jugeroit à propos.

Le Phisicien fouïlle dans les entrailles de la terre, il examine la nature des Bipédes, Quadrupédes, des Reptiles & des Insectes; en un mot, il connoît tout, excepté lui-même.

Le Métaphisicien est un Savant, à qui rien n'est caché de ce, qui l'est aux autres; qui connoît, décrit & définit la nature des Esprits, des Ames, ce qui existe & ce qui n'existe point; & qui pour avoir la vuë trop perçante ne sauroit voir ce, qui est devant ses piéds.

Tel est l'état de la République des Lettres en Europe. Je pourrois m'étendre d'avantage sur ce sujet; mais il suffit d'en avoir tracé une idée, d'où le Lecteur pourra juger, si c'est à tort ou à bon droit, que les Européens croient avoir seuls la sagesse en partage. Il faut pourtant dire à la loüange de leurs Docteurs & de leurs Maitres ès arts, qu'ils ont beaucoup plus d'adresse, que nos soûterrains, à instruire les jeunes gens, vû qu'ils leur enseignent non seu-

lement ce, qu'ils ont appris, mais auſſi ce, qu'ils ne ſavent pas & qu'ils n'ont jamais ſû: Or ſi c'eſt une choſe difficile, de faire paſſer aux autres les Sciences, que nous poſſédons en perfection, combien ne le doit-il pas plus être d'enſeigner ce, dont on n'a aucune connoiſſance.

On trouve en Europe certaines perſonnes lettrées, qui s'appliquent à la Théologie avec une égale ardeur. Comme Philoſophes, ils doutent de tout, comme Théologiens, ils n'oſent rien nier.

Les Européens n'ont pas moins d'empreſſement pour l'étude, que nos ſoûterrains; & ils déviennent ſavans beaucoup plus vîte à la faveur de je ne ſai quelle invention magique,* qui fait, qu'en un jour de tems ils peuvent lire des centaines de volumes. Les Surterrains ſont fort dévots & fort aſſidus aux exercices de Religion; mais les tems de leurs priéres ne ſont point réglés par les mouvemens de leurs cœurs, mais par le ſon des cloches, des horloges, ou par la diſpoſition des Montres; de ſorte que leur dévotion eſt toute machinale: car elle ne vient pas du fond du cœur; mais elle eſt l'effet de certains ſignes extérieurs, de la coûtume & des heures, qui compoſent le jour.

On peut juger de leur aſſiduité à prier Dieu par les Hymnes, qu'on leur entend chanter, en cou-

* Les Journaux Litteraires.

coupant du bois, en netteïant des pots, & en faiſant d'autres fonctions manuëlles.

Lorſque je fus en Italie, je m'imaginai d'être le Seigneur de toute la contrée; car chacun m'aſſûroit à tout propos, qu'il étoit mon eſclave. Je voulus mettre cette ſervitude à l'épreuve, & j'ordonnai un ſoir, qu'on m'aménât la Femme de mon Hôte: ſur quoi celui-ci ſe mit dans une fort groſſe colére, & me commanda de prendre ſur le champ mon ſac & mes quilles, & de décamper au plûtôt de chez lui: comme je ne me hâtois pas de lui obéïr, il me mit dehors par force.

Dans les païs ſeptentrionaux on met tout en uſage, pour avoir des titres, au lieu de bien des choſes, dont on manque. On croiroit voir dans les habitans une troupe d'extravagans, tant ils ont la marote de marcher toûjours ſur la droite. Enfin ***

J'avois écouté juſques-là avec aſſés de patience; mais ces derniéres lignes me choquérent extrémement: j'interrompis mon Lecteur, déclarant, que tout cela étoit faux, & ne partoit que d'un Ecrivain peu équitable, livré aux accès d'une bile noire. Cependant quand j'eus calmé ce prémier mouvement, je commençai à porter un jugement plus favorable ſur cette rélation, voyant bien, que, quoique l'Auteur mentît, & s'écartât de l'équité dans quelques

endroits, il n'avoit pas toûjours accufé faux; mais avoit au contraire bien fouvent rencontré jufte. Au refte, je fuivis l'avis de Tomopolke, & j'entretins foigneufement l'erreur des Quamites à l'égard de mon origine, jugeant, qu'il étoit plus convenable à mes intérêts, de paffer pour l'Envoyé du Soleil, que pour un Européen.

Cependant nos Voifins s'étoient long-tems tenu tranquilles, & m'avoient affés donné le loifir de régler l'Etat, lorfqu'on eut avis, que trois puiffantes nations s'étoient liguées contre les Quamites: ces trois nations étoient les *Arctons*, les *Kispuciens*, & les *Alectoriens*. Les prémiers étoient des Ours doués de raifon, qui paffoient pour féroces, & pour être extrémement belliqueux. Les féconds étoient des Chats très-rénommés dans le monde foûterrain, a caufe de leur fagacité, & de la force de leur jugement; ils étoient moins rédoutables à leurs puiffans ennemis par la force de leurs corps, que par leurs inventions & leurs Stratagémes de guerre. Enfin les Alectoriens faifant plus la guerre en l'air, qu'à terre, avoient tout l'air de nous tailler des croupiéres. Ceux-ci étoient tous Coqs armés d'arcs & de fléches empoifonnées, qu'ils lançoient avec une adreffe merveilleufe, & dont ils faifoient des

des bleſſures mortelles. Ces trois nations irritées par les ſuccès extraordinaires, qu'avoient eu les Quamites, & de ce, que par les défaites des Tanaquites la guerre s'étoit aprochée d'elles, réſolurent, de ſe liguer enſemble, & de joindre leurs armes, pour abaiſſer la puiſſance naiſſante des Quamites, avant qu'elle eût pris de nouvelles forces. Mais avant que d'en venir de leur côté à une déclaration ouverte de guerre, elles envoyérent une Ambaſſade à Quama, pour y révendiquer la liberté des Tanaquites, ou pour déclarer ſolennellement la guerre à l'Empereur, au cas qu'il refuſât de conſentir à leur démande. Les Ambaſſadeurs exécutérent leur commiſſion, & l'Empereur, ſuivant mon conſeil, leur fit répondre: que les Tanaquites, infracteurs de la paix & des traités, ne dévoient s'en prendre qu'à leur folie & à leur orgueil, s'ils étoient tombés dans cette diſgrace: que pour lui, il étoit réſolu, de défendre de toutes ſes forces, contre quiconque oſeroit l'attaquer, la poſſeſſion conſtante, qu'il avoit aquiſe par le ſort des armes; & qu'en fin il ne craignoit point les ménaces des Alliés. Sur cette réponſe on nous envoit des Hérauts, & nous nous préparons à la guerre, qu'ils nous déclarent. En peu de tems j'eus aſſemblé une Armée de quarante mille Hommes, dont huit mille étoient cavallerie, & deux mille êtoient Fuziliers,

L'Em-

L'Empereur même, quoique caſſé de viéilleſſe, voulut aſſiſter à cette expédition; & il étoit ſi avide de gloire, que ni mes priéres, ni celles de ſon Epouſe & de ſes Enfans ne pûrent le détourner de cette réſolution, quelque choſe qu'on lui répréſentât.

Dans l'état douteux, où les choſes étoient, je ne craignois rien tant, que la défection & la révolte des Tanaquites, qui ſelon toute apparence ne dévoient pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion de ſécouer le joug, qu'on leur avoit impoſé, & de ſe ranger du côté des ennemis. Je ne me trompois pas dans ma conjecture; nous eumes avis, que douze mille Tanaquites avoient répris les armes, & s'étoient rendus dans le camp des Confédérés; de ſorte que nous avions affaire à quatre ennemis puiſſans. Nôtre Armée, munie de toutes les choſes néceſſaires, ſe mit en marche au commencement du Mois de Kilian, dans le deſſein d'aller à la rencontre de l'ennemi, & de le combattre. Pendant nôtre Marche nos eſpions nous rapportérent, que les Troupes confédérées étoient déjà entrées ſur les terres des Tanaquites, & qu'elles avoient aſſiégé la Forteresſe de *Sibol*, ſituée aux confins des Kiſpuciens. Elle étoit ſi bien battuë, que le Gouverneur ſe voyoit ſur le point de ſe rendre; les Ennemis n'eurent pas plûtôt en le vent,

vent, que nous venions pour ſécourir la place, qu'ils lévérent le ſiége, & s'avancérent, pour nous diſputer le terrein. Le combat ſe donna dans un lieu peu éloigné de la place aſſiégée, d'où il fût auſſi appellé la Bataille de Sibol. Les Arctons, qui étoient à l'aîle gauche, fondant ſur nôtre cavallerie, en firent un grand carnage, ſoûtenus des Tanaquites rébelles. Il ſembloit, que c'étoit fait de nous: Mais dans le tems, que nous étions le plus preſſés, nos Fuſiliers s'avancérent, & firent deux décharges, qui dérangérent ſi fort les rangs des ennemis, que ceux, qui peu auparavant triomphoient de nôtre Cavallerie, commencérent à être preſſés à leur tour, & enfin à tourner le dos. Sur ces entrefaites les Kiſpuciens ſerroient extrémement nôtre Infanterie. Ils lançoient leurs fléches avec tant d'adreſſe, que dans peu il y eût ſix cens Quamites de tués ou de bleſſés. Mais nôtre Cavallerie accourant avec nos Fuziliers, les Kiſpuciens furent obligés de fuir, ou plûtôt de céder; car ils ne rompirent point leurs rangs, graces à la prudence & à l'habilité de *Monſone*, leur Général, qui paſſoit dans ce tems-là pour le plus grand Capitaine du Monde ſoûterrain. Il reſtoit encore les Alectoriens, à qui il n'étoit pas aiſé d'arracher la victoire; car toutes les fois, qu'on faiſoit feu ſur eux de nôtre Mousqueterie, ils s'élévoient dans l'air, battant des aîles,

aîles, & de-là ils décochoient des fléches avec tant d'adresse contre nos Gens, qu'il y en avoit peu, qui ne portassent. Leurs coups étoient presque tous sûrs, pour ce qu'il est plus aisé de tirer juste de haut en bas, que de bas en haut; mais il n'en étoit pas de même de nos Soldats, qui perdoient l'ennemi de vuë, dès-qu'ils le couchoient en jouë, & manquoient par conséquent leurs coups. Le combat s'échaufoit extrémement; l'Empereur faisoit des mieux, il s'étoit avancé jusqu'au-delà des Drapeaux, & se trouvoit au plus fort de la mêlée, lorsqu'il fût percé d'un dard empoisonné. Ce Monarque tomba de cheval, & ayant été porté dans sa tente, il y expira peu d'heures après. Dans cet état critique je jugeai à propos, de récommander le silence à ceux, qui avoient été témoins de l'infortune de l'Empereur, de peur que la nouvelle de sa mort ne rallentît l'ardeur des Combattans. Je parcours les rangs, j'exhorte les Soldats à continuër de faire leur dévoir. Je leur dis, que leur Souverain à été étourdi d'un coup, qu'il a reçû; mais que ce n'est rien, que le fer n'est pas entré bien avant, & que le Prince se flatte de les révoir incessament. Plusieurs ignorant ce, qui étoit arrivé, on continua à combattre jusques à la nuit. Alors les Alectoriens épuisés de travail & de blessures, se rétirérent dans leur camp, & je conclus avec eux une suspension

pension d'armes, pour pouvoir faire enterrer les Morts. Sur ces entrefaites, considérant, qu'il falloit avoir récours à quelque nouvelle invention, pour vaincre les Alectoriens, je fis refondre les balles de Mousquet, que nous avions, & j'en fis faire de la dragée. Cette invention eût un si grand succès, que, lorsqu'on en vint de nouveau aux mains, les Alectoriens commencérent à tomber comme des mouches, & la moitié de leur Armée périt. Ceux, qui restérent, mirent bas les armes, & démandérent humblement la paix. Leur exemple fût suivi des Arctons, & des Kispuciens, qui se rendirent à nous avec leurs armes, & les places fortes de leur Païs. Après ces exploits,

Je fais assembler le Conseil
De tous les Généraux, & des Grands de l'Empire;
J'ordonne, qu'on m'écoute, & je commence à dire:

„Illustres, très-nobles, & très-vaillans Seigneurs, „je ne doute pas, que plusieurs d'entre Vous ne „soient informés, avec quel soin & quelle peine „je tâchai de détourner notre très-auguste Em-„pereur du dessein, qu'il avoit, d'assister à cette „expédition; mais son grand courage ne lui „permit pas, de rester oisif à sa Cour, pendant „que nous irions exposer nos têtes aux coups „des ennemis. Je puis jurer, que c'est le seul „réfus, que j'aye essuyé de sa part, & plût à Dieu, „que dans d'autres occasions il n'eût pas été si „facile, à m'accorder mes démandes, & qu'il

„l'eût

„l'eût été davantage dans celle-ci, nous ne se-
„rions pas tombé dans le malheur,où nous jet-
„te sa mort inopinée ; nous fussions rétournés
„triomphans à la Ville Impériale, & la joye de
„nos heureux succès n'eût point été troublée
„par aucun sujet de deuïl. Je ne puis, & il ne
„me convient pas de vous céler plus long-tems
„cet accident funeste,qui nous porte un si rude
„coup.Sachez donc,Mrs.que l'Empereur,agis-
„sant avec beaucoup de valeur,a reçû une bles-
„sure dans la chaleur du combat, & en est mort
„quelques momens après. Quel deuïl, quels
„chagrins la perte d'un si grand Prince ne ré-
„pandra-t-elle pas dans les coeurs?Par ma dou-
„leur, Mrs. je juge déjà de la vôtre. Mais ne
„Vous laissez point abatre ; La mort d'un tel
„Héros est plûtôt l'effet de la condition humai-
„ne, que la perte de sa Vie : Oui,Mrs. l'Empe-
„reur vit encore pour Vous dans la personne
„des deux Princes ses fils, qu'il vous laisse, &
„qui suivront les traces de leur glorieux Pére,
„& ne seront pas moins les imitateurs de ses
„Vertus, que les Héritiers de son Empire.Ainsi
„il n'y aura de différence que dans le nom du
„Monarque, que vous aurez; & comme le Prin-
„ce Témuso est l'Aîné, & que par conséquent
„il doit succéder de droit à son Pére,c'est en son
„nom, & sous ses auspices, que je commanderai
„desormais l'Armée.C'est à lui,à qui nous prête-
„ront serment,& à qui nous obéiront à l'avenir.

CHAPI-

* * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE XIV.

KLIMIUS EST E'LE'VE' A L'EMPIRE.

A peine j'avois cessé de parler, que tout le Conseil se mit à crier: *Nous ne voulons avoir pour Empereur que* PIKILSU, ou l'Envoyé du Soleil. Je fus frappé de ces cris, & fondant en larmes, je priai ces Mrs. de se souvenir de la fidélité, qu'ils dévoient à la Maison Impériale, & des bienfaits, qu'ils avoient reçûs, tant en général, qu'en particulier du défunt Empereur, bienfaits, qu'ils ne pouvoient oublier, sans faire à leur réputation une tâche inéfaçable. Enfin j'ajoûtai, que, s'ils me trouvoient bon à quelque chose, je pouvois tout de même servir l'Etat, quoique je restasse personne privée. Mais tout cela fût inutile;

Personne n'en voulut avoir le démenti,
Et les Grands à ces mots redoublérent leur Cri.

Les Troupes étant accouruës de toutes parts, la clameur augmenta, & tout le camp répéta ce, que le Conseil avoit dit. Là-dessus je me voilai la tête, & je me rétirai dans ma tente, ordonnant à mes gardes, de ne laisser entrer personne; car je me flattois, que, quand

ce prémier feu du zéle des Soldats se seroit un peu rallenti, chacun penseroit plus sainement. Mais les Chefs des Troupes ayant assemblé leur monde, coururent à ma tente, forcérent la garde, & me révétirent moi-même, malgré que j'en eusse, des ornemens Impériaux, & m'ayant tiré hors de ma tente, ils me proclamérent au son des trompettes & des tambours Empereur de Quama, Roi de Tanaquit, d'Arctonie, d'Alectorie, & Grand-Duc des Kispuciens. Alors voyant, qu'il n'y avoit plus moyen de résister, je suivis le torrent, & j'avouë, que je n'en fus pas fâché; & qui est-ce qui l'auroit été de se voir d'abord en possession d'un Empire, de trois Royaumes, & d'un Grand-Duché? il y a là, dequoi faire venir l'eau à la bouche à l'homme du monde le moins ambitieux. J'envoyai sur le champ des Couriers au Prince Héréditaire, pour lui donner avis de ce, qui s'étoit passé, & pour l'avertir de défendre les droits, que sa naissance lui avoit aquis, & de déclarer nulle cette élection faite contre les Loix de l'Etat: Mais malgré cette démarche, j'étois résolu dans le cœur, de ne pas abandonner aisément un Empire, qui m'avoit été offert, sans que je l'eusse brigué; de sorte qu'à le bien prendre, ce que j'en faisois à l'égard du Prince, n'étoit que pour le sonder,

&

& pour connoître ſes ſentimens. Ce jeune Rival, qui avoit l'eſprit pénétrant & le jugement juſte, qui ſavoit, ſous quels détours & ſous combien de maſques les Hommes ont coûtume de couvrir leurs deſſeins ambitieux, jugea, que ma modeſtie étoit ſimulée, & cédant prudemment au tems, il ſuivit l'exemple de l'Armée, & me fit auſſi proclamer Empereur dans la Ville Impériale. J'y arrivai peu de tems après accompagné des Chefs de l'Armée, qui me conduiſoient en triomphe: Le Peuple nous vint au devant faiſant mille acclamations d'allégreſſe, & quelques jours après je fus couronné ſolennellement & avec les cérémonies accoûtumées en pareille rencontre. Me voyant donc transformé d'Echapé d'un naufrage en Monarque puiſſant, & voulant gagner l'amitié de ceux, que j'avois rémarqué être fort attachés à la Famille Impériale, afin d'augmenter le nombre de mes partiſans dans les aſſemblées publiques & particuliéres, j'épouſai la fille du feu Empereur, nommée *Ralac*.

Cette Princeſſe étoit d'un âge raiſonnable,
Et par conſéquent mariable.

Après avoir fait de ſi grandes choſes, & en ſi grand nombre, je me mis à inventer de nouveaux moyens, pour éléver l'Empire Quamitique à un dégré de puiſſance, qui le rendit

rédoutable à toutes les nations ſoûterraines. Je commençai d'abord par m'aſſûrer des Peuples, que nous venions de ſubjuguer; pour cet effet je mis de nombreuſes Garniſons dans leurs places fortes, je traitai avec bonté les Vaincus, & j'en élévai même pluſieurs aux prémiéres charges de ma Cour. J'honorai ſurtout les Généraux priſonniers, Tomopolke, & Monſone, d'une faveur ſi particuliére, que pluſieurs Quamites en conçurent de la jalouſie, quoiqu'ils n'en fiſſent d'abord rien paroître; mais c'étoit une étincelle, qu'ils couvoient, & qui cauſa dans la ſuite un grand incendie, comme je le dirai bientôt. Pour révenir aux affaires domeſtiques, je tâchois de porter les Sciences & l'Art militaire au comble de la perfection; & comme le païs eſt couvert d'épaiſſes forêts, qui fourniſſent du bois en abondance, je m'attachai ſi fort à faire conſtruire des navires, & à équiper des flottes à la maniére des Européens, que, quoique diſtrait par mille autres affaires, je paroiſſois néanmoins comme ſi je n'euſſe été occupé que de celle-là. Les Kispuciens, n'étant pas tout-à-fait ignorans dans ces ſortes d'ouvrages, me furent d'un grand ſécours dans les chantiers, que j'avois établis; & je nommai leur Général Monſone Grand Admiral de mes Armées navales. Soixante jours après

la

la coupure du bois une flotte de vingt Vaiſſeaux ſe trouva prête à mettre à la voile, tant on y avoit travaillé avec ardeur. A la vuë de tant d'heureux ſuccès je me régardai comme l'Alexandre du monde ſoûterrain, & je me voyois en état d'opérer les mêmes révolutions, que le Macédonien avoit cauſées ſur nôtre globe. La paſſion de dominer s'étend à l'infini, & n'eſt jamais aſſouvie. Quelques années auparavant un petit emploi de Diacre, d'Ecrivain, ou de Clerc de Procureur, faiſoit le plus grand objet de mes voeux, je n'aſpirois pas à des choſes plus rélévées : maintenant, que je poſſéde quatre ou cinq Royaumes, il me ſemble, que je ſuis trop à l'étroit: en ſorte qu'à cauſe de ma cupidité, qui augmentoit avec mes richeſſes & ma puiſſance, je ne m'étois jamais trouvé ſi pauvre, ni ſi indigent.

Cependant les Pilotes Kiſpuciens me mirent au fait de l'Etat, de la nature des mers, & de la ſituation des Terres, dont elles étoient environnées. Je compris par leurs diſcours, qu'en huit jours d'une heureuſe navigation on pouvoit aborder aux rivages de l'Empire Mézendorique, d'où par la route, que j'avois faite autrefois, & qui étoit connuë, on pouvoit paſſer en Martinie. Je fis mettre à la

 voile.

voile. Ce Païs étoit le principal but de mon entreprise; ses richesses, ses forces, l'adresse, l'habileté de ses Habitans dans la navigation, où ils excelloient, & dont ils pouvoient donner des leçons utiles à un Homme, qui entreprenoit de si grandes choses, tout cela, dis-je, étoit un puissant motif, pour m'exciter à soûmettre cette nation à mon obéissance; mais ce qui m'y portoit le plus, c'étoit le désir de vanger mes viéilles injures. Je nommai l'Aîné des deux Princes de Quama, pour me suivre dans mon expédition, sous prétexte, que ce seroit une occasion à son Altesse de faire briller l'éclat de son courage, & ses autres Vertus militaires; mais dans le fonds je ne voulois l'avoir que comme un ôtage, qui me répondit de la fidélité des Quamites. L'autre Prince fût laissé à Quama; mais sans autorité, & la Régence de l'Empire durant mon absence fût déférée à l'Impératrice, qui étoit enceinte. Toute l'Armée navale consistoit, comme je l'ai dit, en vingt navires, tant grands que petits: ils avoient été construit sous la direction du Général Kispucien, Monsone, à qui j'avois commis le soin de tout cela. Il avoit lui-même dessiné les plaus des Vaisseaux, & les avoit fait construire d'après ceux des Martiniens: Car il est bon de rémarquer ici, que les Martiniens étoient

ient chez les Soûterrains ce, qne furent jadis les Tyriens & les Sidoniens ſur nôtre globe, ou tels, que ſont encore de nos jours les Anglois & les Hollandois, qui s'arrogent l'empire de la Mer. Mais quand nous fumes enſuite arrivés en Martinie, je réconnus, combien nous nous étions écartés de nos modéles dans la conſtruction de nos Navires.

Nous partimes dans ce tems de l'année, où la Planéte de Nazar ne ſe montre qu'à moitié aux Quamites. Il y avoit trois jours que nous fendions les ondes, lorſque nous arrivons à la vuë d'une Isle, dont les Habitans me parurent aiſés à ſubjuguer à cauſe des factions, qui les diviſoient: d'ailleurs ils n'avoient point d'armes, & n'en connoiſſoient même pas l'uſage; mais au lieu de cela ils combattoient avec des injures, & des malédictions, c'eſt tout ce, qu'il y avoit à craindre de leur part. Dans ce païs-là on empriſonne les malfaiteurs; on leur fait le procès, & au lieu de potence, de piloris &c. on les méne, on les expoſe aux injures & aux malédictions de certaines gens, nommés *Sabutes*, c'eſt-à-dire, Injurieurs, qui ſont chez ce Peuple ce, que ſont chez nous les Maîtres des hautes Oeuvres & les Bourreaux. Quant à la figure corporelle de cette nation, elle ne différe des Hommes qu'en ce, que les Fémelles ont des

 barbes,

barbes, & les Mâles n'en ont pas; les uns & les autres ont auſſi la plante du piéd tournée devant derriére.

Dèsque nous fumes deſcendus dans l'Isle, environ ttois cens Canaliſques (c'eſt le nom de ce Peuple) vinrent à nôtre rencontre, & nous attaquérent comme des ennemis avec leurs armes accoûtumées, c'eſt-à-dire avec des imprécations & des invectives, toutes aſſaiſonnées de tant d'aigreur, (à ce que nous apprimes d'un Alectorien, qui entendoit le Canalisque) qu'ils pouvoient le disputer aux Grammairiens de nôtre globe; mais moi, qui ſavois aſſés,

Que le courroux eſt inutile,
Si la force ne le ſoûtient,

je défendis, qu'on maltraitât ce Peuple; Seulement pour lui faire peur, j'ordonnai, qu'on tirât un coup de canon: cela produiſit un ſi grand effet, que ces malheurenx ſe jettérent à génoux & démandérent grace. Tous les Roitelets de l'Isle vinrent bientôt me rendre hommage, & ſe ranger avec leurs ſujets ſous mon obéïſſance, en diſant, qu'il n'y avoit point de honte d'être vaincus par celui, qui étoit invincible, ni de deshonneur à être ſoûmis à celui, que la Fortune avoit élévé ſur tous les autres. Ce fût ainſi que nous nous emparâmes de cette Isle, qui à la vérité augmenta

ma

ma puiſſance, mais non pas la gloire de mes Armes, à cauſe de la molleſſe de ſes Habitans. Après avoir ramaſſé les contributions, que j'avois démandées, nous lévâmes l'ancre, & après quelques jours d'une heureuſe navigation nous abordâmes le rivage de Mézendore. J'aſſemblai mon Conſeil de guerre, pour ſavoir, s'il ſeroit plus à propos d'agir d'abord à force ouverte, ou d'envoyer des Députés à l'Empereur, pour le ſonder & ſavoir, s'il aimoit mieux ſe rendre, ou tenter le ſort des armes. Ce dernier ſentiment eût la pluralité des voix, & je nommai une députation compoſée de cinq perſonnes, ſavoir d'un Quamite, d'un Arcton, d'un Alectorien, d'un Tanaquite, & d'un Kiſpucien. Ces Deputés étant arrivés à la Ville Impériale, le Gouverneur les interrogea au nom de l'Empereur:

Que cherchez-vous, dit-il, parlez au nom des Dieux;
Quel ſi preſſant beſoin vous améne en ces lieux?

Les Députés répartirent:

Ce n'eſt point le hazard d'un funeſte naufrage,
Qui nous ait malgré nous portés ſur ce rivage;
Mais d'un commun accord nous venons vous chercher.

Quelques momens après on les préſenta à l'Empereur, à qui ils rémirent de ma part la Lettre ſuivante:

„Nicolas Klimius, par la grace de Dieu,
„Empereur de Quama, Envoyé du Soleil,
„Roi de Tanaquit, d'Arctonie, d'Alectorie,
„Grand-Duc de Kiſpucie, & Seigneur du Ca-
„nalisque, à Miklopolate, Empereur de Mé-
„zendore, Salut. Tu ſauras, que par un
„arrêt immuable du Ciel il eſt décidé, que
„toutes les nations du monde ſeront ſoumiſes
„à la puiſſance du Monarque de Quama, &
„comme ce décrèt ne ſauroit être démenti, tu
„feras fort bien de ſoûmettre ton Empire au
„même deſtin; C'eſt pourquoi auſſi nous
„t'exhortons à une reddition ſpontanée, &
„nous t'avertiſſons de ne pas faire courir à tes
„Etats les riſques d'une guerre, en t'oppoſant
„à nos Armes Victoriëuſes. Préviens l'effu-
„ſion du ſang innocent, & la rigueur de ton
„propre ſort, par une promte ſoûmiſſion. Don-
„né ſur nôtre Flotte le troiſiéme du Mois de
„Rimat.„

Quelques jours s'écoulérent, avant que mes Députés revinſſent: à leur rétour ils me rapportérent une réponſe des plus fiéres. Il fallut rénoncer à tout accommodement, & faire nôtre deſcente dans le Païs. Nous débarquâmes nos Troupes, & les ayant rangées en bataille; nous envoyâmes quelques Partis, pour ſavoir des nouvelles des Ennemis. Nous apprimes bientôt, que leur Armée venoit ſur

nous

nous enſeignes deployées, & qu'elle étoit forte de ſoixante mille Combattans, tant Lions, que Tigres, Eléfans, Ours, ou Oiſeaux de rapine. Là-deſſus nous gagnâmes un poſte avantageux, & y attendimes l'ennemi de piéd ferme. Lorsqu'il fût en préſence, il députa quatre Rénards, ou Ambaſſadeurs, pour tâcher de rénouer, diſoient-ils, les négociations; mais après être abouchés quelques heures avec mes Généraux, ils ſe rétirérent ſans rien conclure. Je compris alors, que ces Mrs. étoient plûtôt des Eſpions, que des Ambaſſadeurs, & qu'on ne les avoit envoyés que pour examiner l'état de nos forces. Ils avoient même fait entendre, en partant de nôtre camp, qu'ils y réviendroient, & qu'ils alloient ſeulement chercher de plus amples inſtructions. Mais quelques momens après, ayant apperçû l'Armée ennemie, qui venoit vers nous, nous jugeames bien, qu'il n'étoit plus queſtion d'accommodement, & nous voulumes épargner aux Ennemis la moitié du chemin; c'eſt pourquoi nous marchâmes à eux. Le combat fût rude & opiniâtre des deux côtés; & quoique nos Fuziliers euſſent fait un grand carnage des ennemis, les Eléfans gardoient néanmoins toûjours leur rang, ſans ſe mettre en peine de nos balles, qui ne faiſoient que blanchir ſur leur peau

dure. Mais lorsqu'ils virent l'effet de nôtre artillerie, qu'on tourna contre eux, ils commencérent à plier & bientôt

Ils prennent lâchement la fuite.

Trente trois mille Mézendores restérent sur le Champ de Bataille, & vingt mille furent faits prisonniers. Ceux, qui échapérent, se réfugiérent dans la Capitale, qui étoit une place bien fortifiée, & y répandirent le trouble & la terreur. Pour nous, profitant de nôtre victoire, nous marchâmes vers cette Ville, ou nous arrivâmes en trois jours, & nous l'assiégeames par mer & par terre. A nôtre approche nous réçumes une nouvelle députation, avec des conditions de paix un peu plus raisonnables, que les précédentes. L'Empereur m'offroit sa Fille en mariage avec la moitié de son Empire pour dot. Cela me déplût fort, surtout l'article du mariage; car il me sembloit peu sûr & peu honnête de répudier mon Epouse, pour prendre une lionne. Je renvoyai les Députés sans réponse, & j'ordonnai, qu'on pointât la grosse Artillerie contre les remparts, qui étoient de pierres, & qui malgré cela furent bientôt fracassés par nos boulets. La Ville étant remplie de toute sorte d'Animaux, on entendoit les uns rugir, les autres hurler, mugir, braire, béler ou sifler avec un bruit épouvantable.

Les

Les Serpens ſe fourroient dans les fentes de la terre,

Ou ſe cachoient dans des cavernes.

Les Oiſeaux, s'envolant ſur leurs aîles, abandonnoient cette Ville infortunée, pour ſe rétirer ſur les rochers, & ſur les lieux élévés. Les Arbres trembloient, & leur feuilles tombant couvroient les ruës. Nous apprimes même, qu'à la prémiére décharge de nôtre Canon vingt Démoiſelles du Palais de l'Impératrice, qui étoient Roſes, ſe fannérent ſubitement de frayeur & d'étonnement. Un amas prodigieux d'Animaux de toute eſpéce, tant de la campagne, que des Villes, entaſſés les uns aux autres dans des maiſons étroites, étoient ſuffoqués par la chaleur, & par les inſomnies. Les ſervices, qu'il falloit faire, & la communication des uns avec les autres multiplioient les Maladies. Les Eléfans pouvoient à la vérité mieux réſiſter ; mais ils n'eurent pas plûtôt entendu tonner nôtre groſſe Artillerie,

Que frappés de terreur ils fuyent, ils s'échapent.

Alors l'Empereur de Mézendore déſeſpérant de pouvoir tenir plus long-tems, aſſembla ſon Conſeil, & lui parla en ces termes :

Quelle folie à nous de ſoûtenir la guerre
Contre des Dieux vainqueurs, qui lancent le tonnere!

Déli-

Délibérez, voyez, si nous dévons subir
Le sort le plus affreux, ou bien le prévenir.

Là-dessus chacun s'écria:

La Guerre est un fleau; nous démandons la paix.

Alors le Monarque ne résista plus, & se rangea avec tous ses Etats sous mon obéïssance, en sorte que ma puissance fût augmentée en un jour d'un Empire, & de dix à douze Royaumes ou Principautés: car tous les Roitelets & autres petits Souverains suivirent l'exemple de l'Empereur, & se soûmirent aussi.

Après un si étonnant succès nous nous préparâmes au départ. Je laissai six cens Fuziliers en garnison dans la Ville Impériale; je fis transporter sur ma Flotte l'Empereur prisonnier, pour qui on eût toute sorte d'égards pendant le voyage, & à mon rétour à Quama je lui donnai une Province, dont les révenus suffisoient pour le faire vivre en Souverain. Cependant nous lévâmes l'ancre & rangeames toute la côte de Mézendore. Chemin faisant, j'exigeai des ôtages de plusieurs nations, qui avoient été sous l'obéïssance de Miklopolate. De sorte que par la seule terreur de mes Armes je domtai tout ce, qui composoit l'Empire Mézendorique. La plûpart de ces nations étoient celles, chez qui

qui j'avois paſſé, en venant ſur le navire Martinien.

Cependant nous laiſſâmes les rivages de Mézendore, & après une heureuſe, mais longue navigation, nous découvrimes les côtes de Martinie. Jamais aſpect ne me fût plus agréable, que celui de ce Païs-là, & lorsque je penſois, que j'y avois été forçât, & que j'y révenois Empereur & vainqueur de pluſieurs nations, je ne pouvois contenir ma joye. J'avois d'abord cru, que je dévois me faire connoître aux Martiniens, pour leur inſpirer plus de terreur & plus de crainte; mais je changeai de deſſein, ayant fait réflexion, qu'il m'étoit plus avantageux d'entretenir l'erreur des Quamites touchant ma naiſſance, & me donner toûjours pour l'Ambaſſadeur du Soleil, d'autant plus que cette erreur s'étoit répanduë chez les nations vaincuës.

Je me flattois de venir aiſément à bout des Martiniens, dont la molleſſe m'étoit connuë: car ce Peuple, toûjours enclin à la volupté, n'étoit pas ſeulement porté aux plaiſirs par ſon propre penchant; mais encore par l'abondance de toutes choſes, & par les délices de la Terre & de la Mer. Mais j'éprouvai bientôt, que l'entrepriſe étoit plus difficile, que je ne penſois. En effet cette nation avoit amaſſé des richeſſes immenſes, à la faveur du commerce

merce, qu'elle faiſoit dans les païs les plus éloignés du monde ſoûterrain ; & par le moyen de ſes richeſſes elle avoit à ſa dévotion les Peuples les plus belliqueux, qui étoient prêts à venir à ſon ſécours au prémier ſignal : Ajoûtez à cela, que les Martiniens eux-mêmes l'emportoient ſur toutes les autres nations dans la Marine, & que nos Vaiſſeaux étoient groſſiérement bâtis après des leurs, & manœuvroient bien plus lentement; car il eſt facile de juger, quels dévoient être ces navires conſtruits à la hâte par l'ordre d'un Bachelier de Philoſophie, & ce qu'en auroient penſé les Hollandois, les Anglois, ou les Danois, s'ils les avoient vûs : mais ce défaut étoit réparé par l'Artillerie, dont ils étoient armés, & qui étoit inconnuë aux Martiniens.

Avant que d'entrer en action, j'envoyai des Députés au Sénat offrir à peu près les mêmes conditions, que j'avois fait propoſer à l'Empereur de Mézendore. Mais pendant que nous attendions la réponſe, nous vimes venir vers nous à pleines voiles une flotte bien équipée, & telle, que nous n'aurions jamais pû nous figurer. A cette vuë je rangeai mon Armée navale en auſſi bon ordre, que le tems le pouvoit permettre, & je fis donner le ſignal du combat. On ſe battit

avec

avec un ardeur égale des deux côtés. Les Martiniens au lieu de Canons avoient des Machines, par le moyen desquelles ils lançoient de grosses pierres, qui ne faisoient pas peu de dommage à nos Vaisseaux. Enfin ils lâchoient des Brûlots chargés de poix, de bitume, de soufre & d'autres matiéres combustibles, qu'on allumoit: ces Brûlots ne manquoient guére de toucher nos vaisseaux en dérivant, à cause de la difficulté de revirer ceux-ci, & ils nous causérent beaucoup de dommage. La victoire fût long-tems en suspens, & mes Gens balançoient entre le combat & la fuïte; mais enfin les terribles bordées, que nous lâchames contre les vaisseaux Martiniens, changérent la face des affaires, & abattirent tellement le courage aux Ennemis, qu'ils commencérent à tourner les prouës, & un moment après à s'enfuïr vers le Port. Nous ne pûmes nous rendre maîtres d'aucun de leurs navires, à cause de leur légéreté, & de la pésanteur des nôtres. Cependant ayant desormais la mer libre, nous fimes une descente sur la côte, & nous débarquâmes nos Troupes de terre, à la tête desquelles je marchai, sans perdre de tems, vers la Capitale. Je rencontrai en chemin mes Députés, qui me dirent, que le Sénat les avoit renvoyés avec cette réponse hautaine:

Dites à vôtre Roi, qu'il parte de ces lieux,
Qu'il rétourne dans sa Patrie,
Et ne se flatte pas d'obtenir de sa vie
L'Empire de la mer, que nous tenons des Dieux.

Les Martiniens ayant été en effet jusqu'alors les maîtres de la mer, ne purent s'empêcher de récevoir avec dédain les propositions d'un Prince montagnard. Cependant ils lévent des Troupes avec toute la diligence imaginable, & outre celles, qui étoient soudoyées, on fit assembler tout ce, qui étoit en âge de porter les Armes. Nous avions à peine fait une lieuë, que nous découvrimes l'Armée ennemie, qui venoit droit à nous. Elle étoit composée de diverses nations, & l'audace, avec laquelle elle marchoit, malgré la perte d'une bataille navale, nous intrigua beaucoup; mais ce n'étoit-là qu'un feu follet, qui fût bientôt dissipé; en effet

La peur les prit, avant qu'on donnât le Signal;

Et à la prémiére volée de coups de canon tous s'enfuïrent à vau de route. Nous les poursuivimes, & en fimes un grand carnage. Il fût aisé de juger de leur perte par la quantité de perruques, que nous ramassâmes, quand nous fumes las de tuer; nous trouvâmes par ce calcul, qu'il y en avoit eu autour de cinq mille tués sur le place. Je rémarquai aussi, que la forme des perruques avoit changé, & j'en distin-

ſtinguai de plus de vingt façons, tant cette nation eſt ingénieuſe & inventive. Après ce combat, ou plûtôt cette déroute, je vins mettre, ſans obſtacle, le Siége devant Martinie & lorsque tout étoit prêt pour battre cette Ville en ruïne, les Sénateurs ſe rendirent eux-mêmes à nôtre camp, pour démander quartier, & pour ſoûmettre leurs Perſonnes, leur Ville, & toute la République à mon obéïſſance. Le Traité ayant été d'abord conclu, nous entrâmes en triomphe dans la Place. A nôtre arrivée on ne rémarqua pas cette tumulte & cette frayeur ordinaire dans les Villes priſes; mais un triſte ſilence, un chagrin ſombre s'étoit emparé des eſprits. On voyoit les Citoyens, que la peur avoit ſaiſis, oublier ce, qu'ils vouloient emporter ou laiſſer, ſe queſtionnant les uns les autres, ſans pouvoir ſe conſeiller, tantôt débout ſur leurs portes, tantôt parcourant leurs maiſons, comme s'ils n'euſſent jamais dû les révoir: Mais dès-que j'eus déclaré, que je ne prétendois pas, qu'on fit le moindre tort à cette Ville, le douleur des Citoyens ſe changea en joye. Je me rendis à l'endroit, où étoit le tréſor public, & je fus étonné à la vuë des immenſes richeſſes, qu'il renfermoit. J'en fis diſtribuer une partie à mes Troupes, & je réſervai le reſte, pour être placé dans mes finances. Je laiſſai une garniſon à Martinie,

d'où je fis porter quelques-uns des Sénateurs ſur ma flotte pour ôtages. Parmi ces Mrs. étoit le même Syndic, dont la Femme m'avoit fauſſement accuſé du crime, pour lequel je fus condamné aux Galéres. Je ne trouvai pas à propos de m'en vanger, eſtimant, que l'Empereur de Quama dévoit oublier les injures du Porteur.

Je me diſpoſois à aller ſubjuguer les nations voiſines des Martiniens, lorsqu'il arriva des Ambaſſadeurs de quatre Royaumes, qui m'envoyoient faire leurs ſoûmiſſions. J'avois déjà tant de Païs ſous mon empire, que je ne pris pas ſeulement la peine de démander, comment s'appelloient ces quatre Royaumes, me contentant de les comprendre ſous le nom général d'Etats de la Martinie.

* * * * * * * * * * *

CHAPITRE XV.

KLIMIUS EST RENVERSE' DU HAUT DE SA GRANDEUR.

Après tant de merveilleux emplois nous rémimes à la voile, pour rétourner à Quama avec une flotte accruë de celle des Martiniens. Jamais les Romains ne firent rien en matiére de triomphe, qui égalât la magnificence de nôtre entrée à Quama: Et certainement

nement j'avois fait de si grandes choses, qu'il n'y avoit point de fête, point de pompe, que je n'eusse méritée. En effet, quoi de plus glorieux, quoi de plus héroïque, que d'avoir métamorphosé, dans un petit espace de tems, un peuple, autrefois le mépris & le jouët des autres nations, de l'avoir métamorphosé en Seigneur rédouté & respecté de ces mêmes nations? Quoi de plus illustre pour un Homme, comme moi, qui se trouve transplanté parmi tant des Créatures hétérogénes, que d'avoir assûré à celles de mon espéce l'empire, que la Nature a accordé aux Hommes sur tous les autres Animaux! Il faudroit un volume entier, pour exprimer la magnificence, avec laquelle je fus reçû de mes sujets de tout âge & de toute condition, & celui-ci est trop abrégé, pour y insérer une pareille rélation: je me contenterai de dire, que ce jour-là fût une nouvelle époque pour l'histoire. Je crois aussi pouvoir compter cinq Monarchies, savoir celle des Assiriens, celle des Perses, des Grécs, des Romains, & celle des Quamites dans le monde soûterrain; & il semble, que cette derniére surpasse les autres en puissance & en grandeur. C'est pourquoi aussi je pris le surnom de *Koblu*, c'est-à-dire *Grand*, qui me fût offert par les Quamites & par les nations vaincuës. J'avouë, que ce titre est vain

& orgueilleux; mais si l'on considére, que les Cyrus, les Alexandres, les Pompées, s'en sont parés avec un mérite peut-être au dessous du mien, on trouvera, que ce n'étoit pas trop pour un Héros tel que moi. En effet, Alexandre subjugua l'Orient, cela est vrai; mais avec quelles Troupes? avec de vieux soldats aguerris, endurcis par des guerres continuëlles, tels qu'étoient les Macédoniens sous son Pére Philippe. Mais moi, j'ai soûmis à mon empire, en fort peu de tems, des nations bien plus barbares, que les Perses, & avec des Troupes rudes & sauvages, que j'avois été obligé de former moi-même. Voici donc les titres, que je pris dans la suite: *Nicolas le Grand, Envoyé du Soleil, Empereur de Quama & de Mézendorie, Roi de Tanaquit, d'Aléctorie, d'Arctonie, de tous les Royaumes & Etats Mézendoriques & Martiniens, Grand-Duc de Kispucie, Seigneur de Martinie & de Canalisque.*

Rien n'étoit plus brillant, rien n'étoit plus flatteur,
Que l'étenduë immense
De ma vâste puissance.
Qui d'entre les Mortels n'eût vanté mon bonheur?
Mais hélas! ce bonheur plus fragile qu'un verre,
Passa comme un éclair, & par un sort affreux
Fit voir, qu'autant, que l'homme est vivant sur la terre,
On ne peut l'appeller heureux.

En

En effet, après m'être vû, dans un dégré de prospérité & de puissance au-delà presque de ce, que le cœur humain peut désirer, il m'arriva ce, qui arrive à ceux, qui d'un état fort bas s'élévent aux grandeurs : car oubliant mon prémier sort, je me laissai aller à l'orgueil, & au lieu de prendre les interêts, les airs & les maniéres du Peuple, je dévins un cruël persécuteur de tous les ordres de l'Etat; méprisant comme des esclaves ceux, que je m'étois autrefois attachés par mon affabilité, en sorte que personne ne pouvoit avoir l'honneur de me parler qu'après certains actes d'adoration, & lorsque je les admettois à l'audience, je ne les récevois qu'avec un air rébarbatif & dédaigneux. Ce qui m'aliéna bientôt les esprits, & changea en terreur l'amitié, qu'on avoit euë pour moi. J'en fis bientôt l'expérience, à l'occasion du jeune Prince, dont l'Impératrice, mon Epouse, étoit accouchée durant mon absence, & que je voulois faire réconnoître pour mon Successeur par tous les Etats de l'Empire, que je convoquai par des Lettres circulaires. Personne à la vérité n'osa s'opposer à mes ordres, ni à la cérémonie de l'inauguration, qui se fit avec toute la pompe possible : mais il m'étoit aisé de rémarquer, que les visages de mes sujets étoient masqués d'une feinte allégresse; & mes soup-

çons ſe trouvérent confirmés par des pasquinades, qui coururent alors ſans nom d'auteur, où l'on montroit adroitement, & d'une maniére enjouée, que cette élection s'étoit faite au préjudice du Prince Témuſo. Tout cela me troubla ſi fort l'eſprit, que j'en perdis le répós, juſq'à ce, que je me fuſſe délivré de ce bon Prince. Je n'oſai pourtant pas faire mourir ouvertement cet illuſtre Rival, à qui j'avois même des obligations; mais je ſubornai des gens, qui l'accuſérent de trahiſon; & comme les Souverains ne manquent jamais des Miniſtres empreſſés pour ſervir leurs deſſeins criminels, je trouvai des Miſérables, qui aſſûrérent avec ferment, que le Prince méditoit des troubles, & tendoit des embuches à ma vie. Là-deſſus il fût arreté, & ſon Procès lui étant fait par des Juges, que j'avois corrompus, il fût condamné à avoir la tête tranchée. La ſentence fut exécutée à Hui-clos, de peur de quelque émeute. Quant à l'autre Prince, comme il étoit encore fort jeune, je différai de le ſacrifier à ma tranquillité; ainſi la foibleſſe de ſon âge le ſauva pour quelque tems, lorsqu'il n'avoit plus de protection à attendre du droit. Cependant ſouïllé du parricide de ſon Frére, je commençai à régner avec tant de rigueur & de cruauté, que ma rage alla juſqu'à faire égorger pluſieurs perſonnages Quamites &

autres

autres, dont la fidélité me sembloit suspecte. Il ne se passoit presque pas de jour, qui ne fût ensanglanté & marqué de quelque meurtre, ce qui hâtoit la rébellion, que les Grands avoient déjà machinée depuis long-tems, comme je le rapporterai tantôt. J'avouërai ici, que je méritois bien les malheurs, qui m'arrivérent dans la suite; & qu'il eût été plus décent & plus glorieux à un Prince Chrétien, d'améner à la connoissance du vrai Dieu cette Nation sauvage & idolâtre, que de tremper ses mains dans le sang de tant de peuples innocens, en entreprenant guerre sur guerre; & assûrément il m'eût été aisé de convertir tous les Quamites; car tout ce, que j'établissois, ils l'embrassoient avec avidité, & mes paroles passoient chez eux pour autant d'Oracles; mais dans l'oubli, où j'étois, de Dieu & de moi-même, je ne pensois qu'au vain éclat, qui m'environnoit, & qu'à l'accroissement de ma puissance.

Je ne me nourissois que d'affreuses images
De guerres, de combats, d'armes & de carnages.

Livré entiérement aux plus mauvais desseins, j'aimai mieux augmenter les sujets de mécontentement, que de les faire cesser; comme si les fautes commises par l'injustice pouvoient être réparées par la cruauté. Je répondois

à mes Amis, qui m'avertiſſoient de changer de conduite:

C'eſt la néceſſité, c'eſt la raiſon d'Etat,
Qui me demande ces victimes.

Mais ce fût-là ce, qui m'attira un enchaînement de malheurs, & qui me fit tomber dans une telle diſgrace, que je puis ſervir d'exemple aux Mortels, & leur apprendre, quelle eſt l'inſtabilité des grandeurs humaines, & de combien peu de durée eſt un régne dur & violent.

Enfin la haine de mes ſujets augmentant avec la rigueur de mon gouvernement, & chaçun s'appercevant, que les vices, auxquels j'étois adonné, s'accordoient mal avec ma céleſte origine, & convenoient peu à un Envoyé du Soleil, on commença à examiner avec attention tout ce, qui me régardoit, ſurtout la cauſe de mon arrivée en ces lieux, & l'état, où l'on me trouva, lorſque j'y abordai. On voyoit, que tout ce, que j'avois fait d'étonnant, étoit plûtôt dû à l'ignorance des Quamites, qu'à mes Lumiéres, ce qui s'étoit vérifié depuis, que cette ignorance s'étoit diſſipée, & qu'on avoit rémarqué, que je m'étois trompé en bien des occaſions. Ma conduite fût ſurtout cenſurée par les Kiſpuciens, gens clairvoyans, & pénétrans. Ils avoient rémarqué dans les édits, que j'avois publiés,

publiés, plusieurs traits mal-digérés, & qui marquoient une grande ignorance dans les affaires politiques. Cela n'avoit rien d'extraordinaire; car comme mes Précepteurs n'avoient jamais songé à des sceptres, ni à des trônes, ils m'avoient élévé plûtôt comme un enfant destiné à dévenir un jour Proposant ou Diacre, que comme un sujet réservé au Gouvernement d'un grand Empire: Et mes études, qui ne s'étendoient pas au-delà d'un certain systéme de Théologie, & de quelques termes de Métaphisique, étoient peu convenables à mon état présent, où il étoit question de gouverner dans les formes deux Empires, & près de vingt Royaumes. Enfin les Martiniens avoient rémarqué, que les navires de guerre, que j'avois fait construire, étoient si matériels, qu'ils ne pouvoient être d'aucun usage dans un combat contre des flottes bien ordonnées, en sorte que toute cette gloire maritime n'étoit duë qu'à l'invention du canon. Ces bruits importuns se répandirent de tous côtés, & rappellérent le souvenir de l'état, où j'étois, quand j'abordai dans ces contrées, porté sur une planche échapée d'un naufrage, couvert de haillons, & à demi mort de faim; on trouvoit, qu'un pareil équipage ne pouvoit convenir à un Envoyé du Soleil. Ajoûtez à cela, que les Martiniens, fort ver-

ſés dans l'aſtronomie, ayant donné quelque teinture de cette Science aux Quamites, & leur ayant appris, que le Soleil étoit un corps inanimé, placé dans le milieu des cieux par le Tout-puiſſant, pour éclairer & pour réchaufer toutes les Créatures, leur faiſoient tirer cette conſéquence, qu'un globe de feu, comme cet aſtre, ne pouvoit être la démeure d'aucun Animal terreſtre.

Tous les jours on m'attaquoit par de pareils diſcours; mais ce n'étoit que des murmures, perſonne ne ſe trouvant aſſés hardi que de parler ouvertement ſur mon compte, & d'en dire hautement ſa penſée, de peur de s'expoſer à mon énorme pouvoir. C'eſt pourquoi je fûs long-tems ſans ſavoir, juſqu'à quel point étoit montée la haine de mes Sujets, & qu'ils vouluſſent me chercher chicane. Mais un Livre en Langue Canaliſque, ſous le titre de *L'heureux Naufrage*, me deſſilla entiérement les Yeux; & l'on ſe ſouviendra de ce, que j'ai déjà dit, touchant les Canaliſques, les plus adroits Lanceurs d'invectives, qu'il y ait jamais eu, qui dans leurs plus grandes guerres ne ſe ſervoient pas d'autres Armes. L'ouvrage en queſtion contenoit toutes les accuſations, dont j'ai parlé tantôt, & étoit écrit d'un ſtile aigre & mordant, ſelon le génie des Canaliſques, fameux dans ce genre d'eſcrime. Mais telle

étoit

étoit alors la foibleſſe de mon eſprit, & ma confiance en mes forces, que rien ne pouvoit me détourner de ma conduite, ni m'en inſpirer une meilleure. Les avis les plus ſalutaires augmentoient ma dureté, loin de l'étouffer: & j'en vins juſqu'à livrer à la torture ceux, que je tenois pour ſuſpects, prétendant, qu'ils me dévoient découvrir l'Auteur du Livre en queſtion. Mais tous ſoufrirent les plus cruëls tourmens avec une conſtance admirable, en ſorte que toute ma rigueur ne produiſit d'autre effet que d'aigrir encore plus les eſprits contre moi, & de changer leur haine en fureur. C'eſt ainſi que les Deſtins l'emportoient ſur les bons conſeils, & que je me jettois moi-méme tête baiſſée dans le précipice.

Les choſes étoient en cet état, lorſque je réſolus de me défaire d'Hicoba (c'eſt le nom du Prince, qui reſtoit encore). Je fis confidence de mon deſſein au Grand-Chancélier Kalac, en qui j'avois beaucoup de confiance. Celui-ci me promit ſon Miniſtére, & ſortit peu après, pour aller exécuter ce, que j'avois arrêté. Mais comme il déteſtoit dans le cœur un ſi noir deſſein, il découvrit tout le complot au Prince, & ſe rétira avec lui dans le lieu le plus fort de la Ville. Là le Chancélier aſſembla les Soldats de la Garniſon, leur expoſa patétiquement l'état des affaires préſentes, & ſon

ſon diſcours accompagné des larmes du Prince, à la Vie de qui on en vouloit, ne fût pas d'un petit poids ſur l'eſprit des Soldats : auſſi-tôt ils courent aux Armes, proteſtant, qu'ils ſont prèts à verſer juſqu'à la derniére goute de leur ſang. L'habile Chancélier ne donna pas le tems à leur ardeur de ſe réfroidir ; il les fait prêter ſerment au Prince, & envoit ſur le champ des Gens en cachette, pour parler à ceux, qu'il ſavoit être mal-intentionnés contre moi, leur raconter ce, qui s'étoit paſſé, & les exciter à prendre les Armes contre un Tyran, qui ne cherchoit qu'à exterminer l'ancienne Famille des Souverains ; alors

Tel qui hait le Tyran, tel autre qui le craint, accourt armé pour ſe joindre à la Garniſon. Cependant j'attendois le rétour du Chancélier, quand

J'entens des bruits confus, je vois courir aux armes,
Je n'apperçois enfin que des ſujets d'allarmes.
On me dit, qu'aſſemblés les Bourgeois, les Soldats,
Avec des cris affreux, démandent mon trépas.

Tomopolke ſe tournant alors vers moi ; *Seigneur*, me dit-il, *ſauvons-nous promtement chez les Tanaquites, nous y léverons une Armée, & nous mettrons bien ces Mutins à la raiſon.* Ces paroles excitérent divers mouvemens dans mon Ame ; la crainte & la confiance

ance m'agitérent tour à tour. Enfin je me rends aux avis de ce ſage Conſeiller; & je ſors de Quama ſans nul obſtacle,parceque bien des Gens ignoroient la cauſe de la ſédition. Dès-que j'eus gagné le Royaume de Tanaquit, j'ordonnai à tout ce, qui ſeroit en âge de porter les Armes, de les prendre. J'aſſemblai dans peu une Armée de quarante mille Hommes, avec laquelle je rétournai ſur mes pas,eſpérant, que ceux des Quamites, qui m'étoient reſtés fidéles, viendroient groſſir mes Troupes; mais je me berçois d'un vain eſpoir: car au lieu des renforts, dont je m'étois flatté, je vis venir un Héraut, qui me rémit des Lettres du Prince, par leſquelles ce jeune Antagoniſte me déclaroit une guerre légitime, comme à un Impoſteur & un Uſurpateur; me marquant en même tems, qu'il s'etoit aſſûré de mon Epouſe, & de mon Fils, & qu'il les avoit fait empriſonner. Quelques heures après le départ du Héraut nous découvrimes les Rébelles,qui s'avançoient en bon ordre, & comme ils étoient munis d'une bonne Artillerie, je n'oſai pas en venir aux mains, que je n'euſſe reçû de nouveaux ſécours. Je pris donc le parti de m'arrêter, & de me rétrancher. Mais bientôt ayant rémarqué, qu'il me déſertoit beaucoup de Soldats, qui prenoient parti chez les ennemis, & que ceux-ci attendoient des renforts, je me rendis

aux

aux avis des Généraux, qui m'exhortoient à combattre, & Tomopolke ne s'y opposa pas. La Bataille se donna dans la même plaine, où quelques années auparavant je vainquis les Tanaquites. Le Canon des Ennemis éclaircissoit fort nos rangs; & j'enrageois de voir, qu'on me battoit de mes propres armes, que j'avois forgées & inventées. Mes Troupes soûtinrent néanmoins l'effort des Rébelles, jusqu'à ce qu'un boulet de canon ayant percé le brave Tomopolke, qui combattoit vaillemment, le jetta roide mort par terre. Alors chacun perdit courage, & nous tournâmes tous le dos, cherchant à nous cacher, & à nous dérober aux ennemis. Je gagnai moi-même la cime d'un rocher, d'où je descendis dans un vallon. Là je soûtins durant quelque tems mon malheur, ou plûtôt ma folie, que je condamnois, mais trop tard, par mes soûpirs, & par mes larmes. Le trouble de mon ame étoit si grand, que j'oubliai d'ôter la couronne, que j'avois sur la tête, & à laquelle il étoit aisé de me réconnoitre. Il y avoit environ une heure, que j'étois, tremblant d'éfroi, dans ce Vallon, lorsque j'entendis la voix de plusieurs personnes, qui escaladoient le Rocher, & qui démandoient d'un ton de fureur, qu'on me livrât au supplice. Alors je me tourne de tous côtés, cherchant un lieu pour me cacher.

Je

Je vois un bois épais, tout rempli de broſſailles;
J'y cours ſans balancer, par des ſentiers ſécrets.

J'arrivai auprès d'une caverne, & je m'arrêtai quelques momens, pour réprendre un peu haleine, car j'étois fort fatigué. Bientôt je me gliſſe comme un ſerpent, ventre à terre, dans le trou de la caverne. Je m'apperçus, qu'elle étoit très-profonde, & comme je voyois, que ſa pente étoit douce & facile, je deſcendis la valeur de cent pas. Je me diſpoſois à paſſer outre, lorſque je tombe dans un trou, où, comme ſi j'euſſe été pouſſé par la foudre, je traverſai des lieux obſcurs, & volai dans des ténébres continuëlles, juſqu'à ce qu'enfin j'apperçus une luëur, ſans ſavoir, d'où elle venoit, & ſemblable à peu près

A celle, que la Lune donne,
Lorſqu'un nuage l'environne.

A méſure, que cette luëur augmentoit, je ſentois diminuer l'impétuoſité de ma chûte: en ſorte que peu à peu, & par un doux effort, comme d'un nâgeur, qui fend l'onde, je me trouvai ſans le moindre mal, au milieu de pluſieurs rochers, que je réconnus avec étonnement pour ceux, par où j'étois deſcendu quelques années auparavant dans le monde

 ſoûter-

ſoûterrain. La cauſe du rallentiſſement du mouvement de ma chûte, & de la diminution de la force impulſive, me parût naître de la qualité de l'Atmoſphére Supérieure, qui a plus de gravitation & de péſanteur, que la ſoûterraine ; car, ſi la nôtre n'étoit pas plus péſante, j'aurois eu le même ſort en rémontant, qu'en deſcendant, & peut-être j'euſſe été élévé au travers des airs juſqu'à la Région de la Lune. Je ſoûmets toutefois cette Hypothéſe à un plus ample examen de Mrs. les Phiſiciens.



* * * * * * * * * * * *

CHAPITRE XVI.

RETOUR DE KLIMIUS DANS SA PATRIE, ET FIN DE LA CINQUIE'ME MONARCHIE.

Je fus long-tems parmi ces rochers destitué de sentiment. J'avois le cerveau troublé & agité de mille idées, tant au sujet de ma chûte, qu'à l'égard de l'étonnante métamorphose, qui, de fondateur d'une cinquiéme Monarchie, venoit de me transformer en Bachelier pauvre & famélique. Et certainement cette avanture étoit si surprenante & si poëtique, qu'elle pouvoit aisément renverser le cerveau le mieux étayé. Dans cet état je me démandois à moi-même, si ce, que je voyois, étoit vrai, & si ce n'étoit pas plûtôt des visions, qui décevoient mes yeux: Mais mon agitation commençant à se dissiper, & réprenant peu à peu mes esprits, la douleur & le dépit succédérent à l'étonnement.

Je tends les mains au Ciel, je me plains, je m'écrie:
Dieu juste & tout-puissant, apprens-moi, je te prie,
Par quel crime honteux ai-je donc mérité,

De me voir tout d'un coup déchu, précipité
Dans cet affreux révers, qui cause ma tristesse?

Certainemeut, on aura beau fouïller dans les Annales & les Histoires des siécles passés, & dans celles de nos jours, on n'y trouvera aucun exemple d'une pareille chûte, si ce n'est peut-être celui de Nabucodonosor, qui du plus grand Monarque du monde fût changé en Bête féroce courant dans les forêts. J'éprouvois les mêmes révers de fortune; en peu d'heures on me dépouïlle de deux grands Empires, & de vingt Royaumes, ou environ, dont il ne me reste plus que l'ombre & l'idée inutile. Je venois d'être un grand Potentat, & à peine je puis espérer de dévenir Maître d'Ecole, ou Régent dans ma Patrie: on me donnoit le titre d'Envoyé du Soleil, & à présent je crains, que ma pauvreté ne m'oblige à dévenir Valet d'un Evêque, ou de quelque Echevin: Il n'y avoit que quelques jours, que la gloire, l'espérance, le salut, la victoire suivoient mes pas; & à présent je me vois livré aux soucis, à la misére, aux chagrins, aux larmes & aux lamentations. Enfin, je ressemblois à l'herbe, qui pendant le solstice d'Eté parvient au plus haut point de sa grandeur, & qui est aussitôt fauchée; & pour tout dire en un mot, la dou-

douleur, le dépit, le chagrin, la colére & le désespoir agitoient mon ame de tant de mouvemens divers, que tantôt je voulois

- - - *Me percer d'un fer meurtrier*;

Tantôt je voulois me réplonger dans la caverne, pour essayer, si un sécond voyage dans le monde soûterrain ne réüssiroit pas mieux, que le prémier.

Entre ces deux partis je balançai trois fois.

Ce qui me rétint, fût le soin de mon Ame, & les principes de la Réligion Chrétienne, qui défendent d'attenter sur soi-même.

Je tâchai donc de descendre de ces rochers escarpés, & de gagner le sentier, par où l'on va à Sandwic. J'étois si distrait, que je bronchois à tout bout de champ, tant j'avois l'esprit rempli de ma cinquiéme Monarchie, L'idée, quoique vaine, en étoit néanmoins si fraiche, que j'en avois la tête toute troublée. Et certainement c'étoit une perte d'un rang à ne pouvoir être réparée par tous les avantages, que ma Patrie auroit pû m'offrir. Je supposois, qu'on voulût me donner le gouvernement de la Province de Berge, ou même la Vice-Royauté de Norvège, quel dédommagement étoit-ce que cela? Quelle consolation pour le Monarque, le Fondateur du plus grand Empire, qu'il y ait

jamais eu? Je résolus toute fois de ne pas réfuser un gouvernement, au cas qu'on me l'offrit dans ma Patrie.

Après-que j'eus fait la moitié du trajèt, j'apperçus quelques Enfans, que j'appellai par des signes, les priant de venir à mon sécours, & leur adressant ces paroles; ***Jeru Pikal-salim***, ce qui veut dire en Langue Quamitique; *Enseignez-moi le chemin:* Mais ces petits Drôles, surpris de voir un Homme dans un équipage étranger, & avec une couronne sur la tête, poussérent un grand cris, & s'enfuïrent à travers les roches, me laissant traîner mes piéds écorchés au milieu des pierres & des cailloux. Ils arrivérent à Sandwic une heure avant moi, & remplirent tout ce Village de terreur, assûrant avec serment, qu'ils avoient vû le Cordonnier de Jérusalem, errant parmi les rochers, portant sur la tête des raïons pareils à ceux du soleil, & marquant par ses soûpirs les tourmens de son ame. Ils répondoient à ceux, qui leur démandoient, comment ils pouvoient savoir, si j'étois le Cordonnier de Jérusalem, que j'avois découvert moi-même mon nom & ma Patrie. Ce qui pouvoit les avoir trompé, c'étoit apparemment les mots, que je leur avois dits: ***Jeru Pikal Salim***; qu'ils avoient inter-

interprêté: *Cordonnier de Jérusalem.* Tout le village fût en combustion, personne ne doutant de la vérité du fait, d'autant plus, qu'on avoit réchaufé tout récemment cette viéille fable du Cordonnier ambulant, & que le bruit couroit, qu'il avoit parû depuis peu à Hambourg.

Cependant j'arrive sur le soir à Sandwic, & je vois les Habitans des environs, que cette envie, que tous les Hommes ont de voir des choses extraordinaires, avoit rassemblés. Ils étoient depuis quelques momens au piéd de la montagne, pour récevoir leur nouvel Hôte; mais a peine ils m'entendirent parler, que frappés d'une terreur panique, ils prirent tous la fuïte, excepté un Viéillard, qui plus hardi, que les autres, ne bougea pas de la place, Je l'abordai, en le priant, de vouloir bien héberger un pauvre vagabond.

D'où viens-tu, me dit il, & quelle est ta patrie?
Vénérable Viéillard, repris-je en soûpirant,
Si je vous racontois l'histoire de ma vie,
Vous seriez étonné, je vous en suis garant:
Mais ce récit est long; & la nuit est trop proche,

pour pouvoir l'achever avant la fin du jour. Lorsque je serai chez vous, je vous racon-

terai un enchaînement d'avantures, qui paroiſſent au-delà de toute croyance, & dont aucune hiſtoire ne fournit d'exemple. Le Viéillard, avide de nouveautés, me prit par la main, & me ména à ſon Logis, blâmant la crainte déplacée du Peuple, qui au moindre objet inconnu tremble comme à l'aſpect d'une Cométe. Dès-que je fus entré chez lui, je démandai à boire; car j'avois grand' ſoif. Le Viéillard m'apporta lui-même un verre de bierre, je dis lui-même; car Femme, Servantes, Enfans, tout avoit décampé, & n'oſoit réparoître de frayeur. Lorsque j'eus avalé mon verre, & que ma ſoif ſe trouva un peu apaiſée, je parlai à mon Hôte en ces termes: „Vous voyez, lui dis-je, ici un Homme, qui „a éprouvé les plus cruëls révers, & qui eſt „le jouët de la fortune, plus que jamais mortel ne l'a été. C'eſt une vérité décidée, „qu'un moment ſuffit pour bouleverſer les „plus grandes choſes, & néanmoins ce, qui „m'eſt arrivé, n'eſt preſque pas croyable: „Oui

Mes avantures ſont à nulle autre pareilles,
Et nul autre avant moi n'a vû tant de merveilles.

C'eſt, répliqua mon Hôte, *le ſort de ceux, qui voyagent long-tems, & que ne peut-on pas voir dans ſeize cens ans de courſes continuëlles?*

les? J'avouë, que je ne compris point ſa penſée, & je lui démandai, qu'eſt-ce qu'il vouloit dire avec ſes ſeize cens ant? *S'il en faut*, pourſuivit, il, *croire l'Hiſtoire, il s'eſt écoulé ſeize cens ans dépuis la ruïne de Jeruſalem : je ne doute point, ô le plus vénérable des Hommes, que vous ne ſoyez né du tems avant cet évenement; car ſi ce, que l'on raconte de vous, eſt vrai, on peut rapporter l'époque de vôtre naiſſance au régne de T bére.*

O certes! pour lors je crus, que mon Hôte radotoit, & que je lui répondis froidement, que ce, qu'il me diſoit, étoit un énigme, qui démandoit un Oedipe. Mais ſans faire attention à cela, il me va chercher un plan du Temple de Jeruſalem, & me prie de lui dire, s'il reſſemble bien à l'Original. Malgré l'excès de ma douleur, je ne pus m'empêcher de rire. Je démandai au bon Viéillard, ce que c'étoit que tout ce galimatias? *Y penſez-vous, ou non*, me dit-il, *& ignorez-vous, que tous les Habitans de ce lieu aſſûrent, que vous étes ce fameux Cordonnier de Jeruſalem, qui depuis la mort de nôtre Seigneur eſt condamné à courir le monde? Mais plus je vous examine, & plus je me rappelle un ancien Ami, qui périt, il y a environ douze ans, ſur le ſommèt de cette montagne.* A ces mots le voile, qui

couvroit mes yeux, tomba: je réconnus mon bon Ami *Abelin*, dont j'avois si fort hanté la maison à Berge. Je me jettai à son coû, & l'embrassai tendrement: *Cher Abelin*, lui dis-je, *je vous tiens, j'en crois à peine mes yeux & mes mains: Voici vôtre Klimius, qui révient des abîmes, le même, qui se précipita dans la caverne, il y a douze ans.* A la vuë de ce Phénoméne inattendu mon Ami resta interdit & confus,

Comme un homme frappé d'une foudre soudaine.

Je vois, s'écria-t-il enfin, la face de mon cher Klimius, sa voix, qui m'est si connuë, à frappé mes oreilles;

Voilà ses yeux, ses mains, sa taille, son visage.

Mais quoique je n'aye jamais vû personne, qui ressemblât plus à Klimius, je ne puis ni ne dois en croire mes sens; car aujourd'hui les morts ne résuscitent pas, à d'autres, il me faut bien de meilleures preuves, pour que j'ajoute foi à ce, que vous me dites.

Pour combattre son incrédulité, je lui fis un détail exact de tout ce, qui s'étoit passé autrefois entre nous. Lorsqu'il eut ouï cela, il fût convaincu de la vérité en question, & me serrant tendrement & les larmes aux yeux entre

entre ses bras „je vois, *s'écria-t-il*, je vois „ce même homme, dont je ne pensois voir „que la figure: mais dites-moi de grace, „dans quelle partie du monde vous étes-vous „tenu si long-tems caché, & où avez-vous „fait l'acquisition de l'habit merveilleux & „barbare, que vous portez?„Alors je lui racontai de point en point tout ce, qui m'étoit arrivé, & il écouta tout avec attention, jusqu'à ce, que je vinsse à la Planéte de Nazar, aux Arbres parlans & raisonnables: alors s'impatientant; *on rémarque distinctement en vous*, me dit-il, *toutes les fadaises, que les songes enfantent, tout ce que la folie peut forger, & tout ce, que l'Yvresse peut faire imaginer de plus extravagant. Je croirois plûtôt avec nos Païsans, que vous venez du Sabat; car tout ce, qu'en raconte le petit Peuple, n'est que bagatelle au prix de vôtre voyage soûterrain.* Je le priai d'avoir un moment de patience, & de m'accorder son attention jusqu'à ce, que j'eusse achevé le récit, que j'avois commencé. Lorsque je vis, qu'il se taisoit pour écouter, je lui racontai tout ce, qui m'étoit arrivé dans les pais soûterrains, les révers, que j'y avois eprouvés, & comment j'avois fondé une cinquiéme Monarchie, telle qu'on n'en a jamais vû. Tout cela ne fit qu'augmenter les soupçons, qu'il avoit de mon

mon commerce avec les ſorciers; il penſoit, que déçû par leurs préſtiges, j'étois dévenu un ſécond Ixion (*): & pour mieux connoître, juſqu' où alloit l'effet du prétendu maléfice, & juſqu'à quel point j'extravaguois, il commença à m'interroger ſur l'état des Bienheureux, & ſur celui des Damnés, ſur les Champs Eliſées, & ſur diverſes autres choſes de cette nature. J'eus bientôt rémarqué, où tendoient toutes ces queſtions. Surquoi je lui dis, que je ne trouvois point mauvais, qu'il fût incrédule, vû que mon récit dévoit effectivement paroître fabuleux & poëtique: mais que ce n'étoit point ma faute, mais celle de mes avantures, qui étoient ſi merveilleuſes, qu'elles ſurpaſſoient toute croyance humaine. „Je vous „jure bien ſaintement, ajoûtai-je, que je n'y „ai rien mis de mon invention; mais que „j'ai raconté tout ſimplement & ingenûment „les choſes, comme elles ſe ſont paſſées.„

Mon Ami perſéverant dans ſon incrédulité, me pria de me répoſer quelques jours chez lui, eſpérant, que durant ce tems-là ma tête, qu'il croyoit felée, ſe rémettroit.

J'y

* Ixion, amoureux de Junon, crût jouïr de cette Déeſſe; mais il n'embraſſa qu'une nuë.

J'y restai en effet huit jours, & au bout de ce terme mon Hôte voulant éprouver, si j'étois aussi foû, que je lui avois parû auparavant, me rémet sur le chapitre de mon voyage soûterrain, que nous avions pendu au croc pendant ces huit jours. Il comptoit, que la cinquiéme Monarchie, mes Sujets & mes Royaumes avoient disparû, & qu'il ne m'en restoit pas la moindre idée. Mais quand il m'entendit raconter les mêmes choses, avec le même ordre, & que sur la fin je vins à lui réprocher son opiniâtre incrédulité, lui opposant certains faits, qu'il étoit contraint de m'accorder; par exemple, que douze ans auparavant je m'étois précipité dans une caverne, & étois révenu sous un habit inconnu & étranget, il ne sût plus, que me dire. Je profitai de son'étonnement, & lui serrant le bouton, je lui démandai, si mon Voyage étoit plus absurde, que ce qu'on racontoit des Sorciers, & du Sabat; qu'il savoit bien, que tout cela n'étoit que des contes de viéilles; mais qu'il n'ignoroit pas, que plusieurs Philosophes avoient enseigné, que la terre étoit concave, & qu'elle renfermoit un monde plus petit, que le nôtre. Vaincu par ces raisonnemens, il me dit, que ma constance à affirmer des choses, dont la fausseté ne pou-

pouvoit m'apporter aucun avantage, avoit entiérement diſſipé ſon incrédulité; & perſuadé des faits en queſtion, il voulût, que j'en récommençaſſe le récit. Il fût charmé de ce, que je lui dis au ſujet de la Planéte de Nazar, & ſurtout de la Principauté des Potuans, dont les Loix & les coûtumes lui paroiſſoient dévoir être des régles, ſur leſquelles tous les autres Etats dévroient ſe mouler. Il ſentoit bien, que la deſcription d'un Païs ſi ſage & ſi bien ordonné ne partoit pas d'un cerveau dérangé; & il lui paroiſſoit, que des réglemens ſi prudens venoient plûtôt de Dieu, que des Hommes. Dans cette penſée il me pria de lui dicter tout ce, que je lui avois récité, qu'il en vouloit dreſſer un mémoire, de peur qu'il n'en oubliât quelque trait.

Le voyant donc convaincu des choſes, que je lui avois narrées, je commençai à lui parler de moi, & de lui démander ce, que j'avois à faire dans la ſituation, où j'étois, & quelle fortune je pouvois attendre dans ma Patrie, moi, qui avois été ſi grand & ſi puiſſant dans le monde ſoûterrain? „Je vous conſeille, me „dit-il alors, je vous conſeille de ne découvrir „vos avantures à qui que ce ſoit. Chacun di„roit:

C'eſt bon pour amuſer des Enfans inutiles.

Et

Et puis connoiſlez-vous bien le zéle des Prêtres? Ignorez-vous, qu'ils ont perſecuté un Homme, qui avoit enſeigné une vérité, qui étoit le mouvement de la terre, & l'immobilité du Soleil, & qu'ils perſécutent encore ceux, qui font profeſſion de ce Sentiment? Que croyez-vous donc, qu'ils vous feront, s'ils vous entendent parler de Monde, de Planéte & de Soleil ſoûterrains? ils vous déclareront impie & indigne d'habiter parmi des Chrétiens. Quels foudres, quels carreaux ne va pas lancer ſur vous Rupert le Maître és Arts? lui, qui l'année derniére condamna un Homme à faire amende honorable, pour avoir crû, qu'il y avoit des Antipodes. Certainement ce ſaint Homme condamneroit bien au feu l'Auteur du Syſtéme d'un nouveau monde, & d'un monde ſoûterrain.

Je ſuis donc d'avis, que vous laiſſiez ces choſes-là enſévelies dans un éternel oubli, & que vous vous répoſiez encore quelque tems chez moi.

Il me fit quitter mes habits ſoûterrains, & il chaſſoit tous ceux, qui venoient, pour voir le Cordonnier de Jéruſalem, leur diſant, qu'il avoit diſparu. Cela n'empêcha pas, que le bruit de l'apparition ne ſe répandît au loin: les

les Tribunes & les Chaires rétentirent de prédictions, & de Prophéties ſur ce ſujet; on ne parloit que des Maux, que le prétendu Cordonnier préſageoit: car on aſſûroit à Sandwic, que le Cordonnier de Jéruſalem y avoit paru, publiant par tout que la colére de Dieu étoit proche, & exhortant un chacun à la prévenir par une promte converſion. Or on ſait, que la Rénommée eſt comme une pélote de neige, qui groſſit à chaque inſtant, qu'elle roule, & l'on conçoit bien, que ce bruit fut paré de plus d'un conte ridicule. Quelques uns publioient, que le Cordonnier en queſtion avoit prédit la fin du monde, & l'avoit fixée à la S. Jean, Dieu voulant donner cet eſpace de tems aux Hommes, pour-qu'ils ſe convertiſſent, s'ils ne vouloient être conſumés par le feu de ſa colére. D'autres ajoûtoient pluſieurs contes dans le même goût. Cependant ce bruit de la fin du monde excita tant de troubles en divers lieux, que les Paiſans abandonnérent la culture des champs, ne croyant pas, qu'il y eût rien de plus inutile que de labourer, vû qu'il n'y avoit point de moiſſon à attendre. Le Sr. Nicolas, Curé de Sandwic, craignant, que tout cela ne le fruſtrât de la Dîme & de pluſieurs autres révenus, tâchoit, non pas de deſabuſer tout-à-fait les Païſans, mais de leur

leur persuader, que la fin du monde seroit différée jusqu'à l'année suivante, & il y réüssit. Pour mon Hôte & moi, qui savions l'origine de toutes ces fadaises, nous nous en divertimes long-tems.

Cependant comme je ne voulois plus être à charge à mon Ami, & qu'il m'importoit de paroître, pour obtenir quelque emploi, je résolus, de me rendre dans la Capitale. Mon Ami voulut m'y accompagner, & pour dépaïser le monde sur mon compte, il me fit passer pour un Etudiant de *Nidros*, qui étoit de ses Parens, & qui l'étoit venu voir depuis peu. Il me récommanda ensuite si bien à l'Evêque de Berge, tant par lettres, que de vive voix, qu'enfin ce vénérable Prélat me promit le prémier Rectorat, qui vaqueroit dans quelque Collége. Cet emploi ne me déplût pas, parcequ'il avoit quelque rapport à l'état, où je m'étois vû élévé; car un Recteur de Collége ou d'Université est un petit Empereur. La férule tient lieu de Sceptre, & la chaire celui de trône. Mais comme il s'écoula bien du tems, sans qu'il y eût de Rectorat vacant, & que le misére me talonnoit, je résolus d'accepter tout ce, que l'on m'offriroit. Il arriva fort à propos, quelques jours après, que le Marguillier de l'Eglise de Ste. Croix mourut; aussitôt Mgr. l'Evêque se souvint de moi, & me nomma à cette charge,

qui me paroissoit ridicule, à moi, qui avois été Souverain de tant de puissans Etats; mais comme ce, qui nous rend les plus ridicules & extravagans, c'est la pauvreté, & qu'il n'y a pas de prudence à mépriser l'eau trouble, quand on est pressé par la soif, j'acceptai l'emploi en question, & grace à Dieu, j'y passe doucement ma vie en Philosophe.

Cependant j'étois à peine promû à cet office, que l'on me proposa de me marier avec la fille d'un bon Marchand de Berge, nommée Madelaine, que je trouvai fort à mon gré; mais comme il y avoit apparence, que l'Impératrice de Quama vivoit encore, je craignis de me rendre coupable de Polygamie. J'en parlai à Mr. Abelin, pour qui je n'avois rien de sécret, & qui se moqua de mon scrupule: il me convainquit même si bien de la folie de mes doutes, que je ne balançai plus d'épouser la fille en question.

Je vis depuis six ans avec ma Madelaine;
Sans que rien ait troublé nôtre sainte union.

Je ne lui ai pourtant pas encore fait confidence de mes avantures soûterraines. Mais comme je ne puis entiérement oublier l'élévation, où je me suis vû, il m'échape de tems en tems certains écars fort opposés à l'état, où je suis présentement. Au reste j'ai eu trois fils de ma Madelaine, l'Ainé nommé Chré-

Chrétien, l'autre Jean, & le troisiéme Gaspard; en sorte, que, si le petit Prince Quamite vit encore, je puis me compter Pére de quatre fils.

Le Manuscrit de Nicolas Klimius ne va pas plus loin; ce qui suit est une addition de Mr. Abelin, son grand Ami.

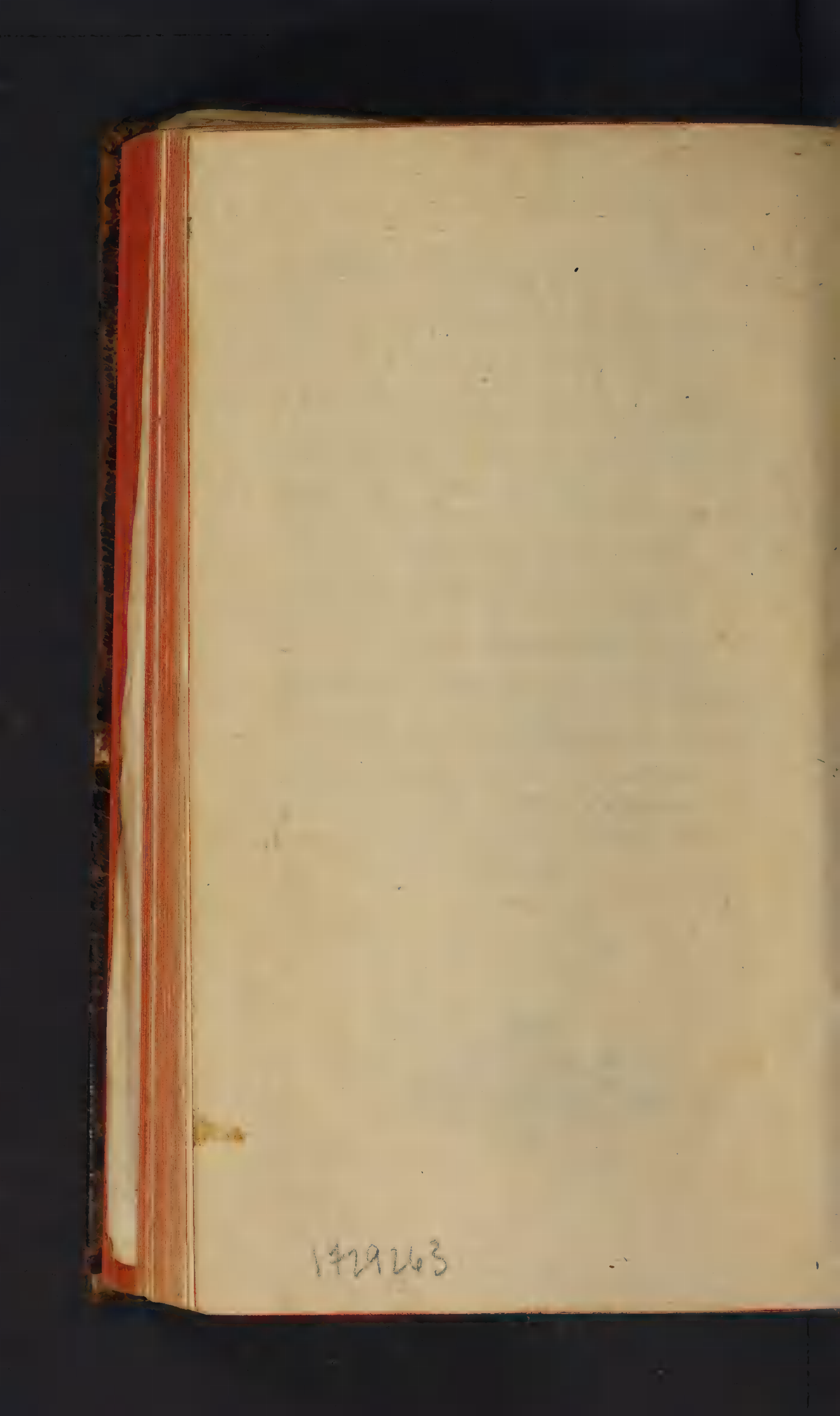
Nicolas Klimius vécut jusqu'en 1695. chéri & estimé d'un chacun pour l'intégrité & la pureté de ses mœurs. Il n'y eût que le Curé de Ste. Croix, qui trouvât à rédire à sa gravité, ce qui n'étoit au fonds que l'effet du rang, où nôtre Auteur s'étoit vû élévé. Mais quand je faisois réflexion à l'éclat de cette couronne, qu'avoit porté Klimius, & à l'orgueil, qu'inspirent les grandeurs du monde, je le trouvois fort humble & fort modeste de pouvoir s'accommoder d'un emploi de Marguillier, après avoir été Empereur. Ceux, qui n'étoient point au fait de ses avantures, n'en pouvoient pas juger ainsi.

Dans certains tems de l'année nôtre Klimius se transportoit d'ordinaire sur la montagne, pour y contempler la caverne, par où il s'étoit précipité: & ses Amis ont rémarqué, qu'il en révenoit avec un visage tout baigné de pleurs, & qu'il étoit quelques jours, sans sortir de son cabinet & sans vouloir parler à

personne. Sa Femme a auſſi aſſûré,qu'elle l'avoit ouï, lorsqu'il révoit, commander l'exercice aux Troupes de terre, & la manœuvre aux vaiſſeaux. Ses diſtractions alloient quelquefois ſi loin, qu'un jour il envoya ordre au Gouverneur de la Province de Berge de venir lui parler ſur le champ. Son Epouſe, qui voyoit, que toutes ces agitations d'eſprit ne venoient que de ſa trop grande application à l'étude, craignois fort pour ſa ſanté. Sa Bibliothéque étoit compoſée en partie de Livres politiques, & comme cette lecture ne convenoit guére à un Marguillier, on lui en faiſoit ſouvent la guerre. Il a ecrit lui-même la rélation de ſon Voyage, & ſon manuſcrit, qui eſt l'unique de ſon eſpéce, eſt actuëllement entre mes mains. Il y a long-tems, que j'ai voulu le publier; mais de bonnes raiſons m'en ont empêche, juſqu'à cette heure.

F I N.




1729263







